POÈTES ET ROMANCIERS

DE

L'AMÉRIQUE DU NORD

HENRY W. LONGFELLOW. — TENDANCES DE LA POÉSIE AMÉRICAINE.

La race anglo-saxonne s'applique en ce moment avec une énergie singulière à manifester ses qualités intellectuelles dans leur originalité primitive, et ce mouvement se poursuit sur un double théâtre. En Angleterre, c'est sous l'influence posthume de Shelley qu'il a commencé et qu'il se continue (1); en Amérique, il prend un caractère plus prononcé encore peut-être d'indépendance, et si on ne peut méconnaître entre ces deux manifestations d'une même race plus d'un trait de ressemblance, on doit y noter aussi plus d'une différence essentielle. Parmi les esprits les plus novateurs de la vieille Europe, la marque du passé se retrouve à chaque pas; elle est au contraire presque toujours absente chez les écrivains les plus artistes même du Nouveau-Monde. La nature, invoquée par les Européens comme une consolatrice, comme un refuge dans la fatigue ou dans la douleur, n'est ni aimée ni comprise de même par les Américains. L'amour de *l'universelle mère,* ainsi que l'appellent les Allemands, est chez eux bien moins contemplatif. Procédant directement de la nature, l'Américain la connaît et l'aime, mais il n'en fait pas la confidente de ses peines, et ne lui demande surtout pas le repos. Si une grande douleur l'atteint, c'est moins de l'isolement que du *travail* qu'il attend la santé morale, et si l'Amérique pouvait produire un Alceste, loin

(1) Voyez, sur le *Mouvement poétique en Angleterre depuis Shelley*, les livraisons du 1er juillet 1853 et du 15 septembre 1854.

d'enfouir son ennui au fond de la solitude, c'est dans le tumulte d'un comptoir ou dans d'incessans efforts intellectuels qu'il chercherait l'oubli de son chagrin. Le travail, voilà chez le penseur transatlantique la loi suprême, et il dirait volontiers avec Goethe : « Celui-là seul mérite la liberté et la vie qui chaque jour travaille à se les conquérir. »

On comprend que ceci s'applique à la généralité des écrivains qui représentent, dans les deux hémisphères, les aspirations intellectuelles des races saxonne et germanique : toute conclusion de ce genre deviendrait par trop arbitraire si elle n'admettait des exceptions. D'un côté par exemple, Goethe a pour l'activité le culte d'un fils du *far-west,* et certes Jean-Paul n'apporte à la nature aucune blessure à guérir, mais il l'aime fortement et joyeusement. De l'autre, le poète américain Longfellow joint à toutes les qualités distinctives de sa race certains attributs qui semblent n'appartenir qu'aux derniers héritiers d'une civilisation excessive; il a parfois de la mélancolie comme Bellini. Seulement, qu'on ne s'y trompe pas, sous des formes qui rappellent parfois l'*old world,* il reste éminemment Américain par le but qu'il aperçoit et poursuit sans cesse à travers les routes en apparence les plus diverses. *Le Psaume de la vie* et *Hypérion* ne peuvent sortir que de la plume d'un homme dont le principe est de subordonner, en tant que sources d'inspiration, l'avenir et le passé au présent.

« Que l'avenir, pour brillant qu'il soit, ne te séduise pas! que le passé, mort lui-même, ensevelisse ses morts! Agis, agis dans le présent, dans ce temps qui est et qui vit : » voilà le précepte de Longfellow, lequel, en vrai poète qu'il est, ne laisse cependant pas de temps en temps de prêcher une tout autre doctrine, mais dont celle-ci demeure la conviction fondamentale et inspiratrice. La poésie du présent! le mot a pour nos oreilles un sens étrange, et nous ne concevons pas ce que peut faire en si rude mêlée la divinité délicate que nous nous efforçons de rendre plus insaisissable de jour en jour, et que nous voudrions exiler à tout jamais dans l'éternel azur. La poésie n'était pas dans l'antiquité une chose à part, reléguée on ne sait dans quel ciel inaccessible; bien au contraire, elle animait toute chose, comme l'âme anime le corps, et aucun acte de l'homme, aucune manifestation de la pensée n'était nécessairement dépourvue de *sa muse,* autrement dit de sa poésie. L'antiquité eût connu l'industrie, que, loin de la proscrire de son olympe, elle lui eût à coup sûr trouvé son inspiration, son dieu. Elle nous le démontre assez en donnant la beauté suprême pour épouse à Vulcain, le laid, le boiteux, le forgeron, l'archétype et l'ancêtre du travailleur de notre âge de fer. Un critique allemand prétendait, il y a quinze ans, que Vul-

cain était précisément le sujet par excellence du poème de l'avenir, et que cela étant, l'Homère qui devait le chanter se trouverait infailliblement un jour. Si la prédiction s'accomplit, il y a tout à parier que le poète annoncé sera un Américain.

A ce point de vue et en rappelant que l'idéal garde toujours, même dans le monde matériel, ses droits nécessaires, les écrivains américains me semblent plus avancés que les Anglais, plus décidément dans la droite voie. J'ai dit *avancés*, et je m'explique : les tendances de la littérature dans l'Amérique du Nord sont, je crois, plus en rapport avec l'esprit des temps à venir et partant plus vraies que celles de l'Angleterre, mais il s'en faut que le talent se développe dans la même proportion, et pour vingt écrivains de mérite que nous fournira la Grande-Bretagne, nous en compterons à peine un dans les États-Unis. Cela posé en principe, il est également juste de dire que si le niveau général du talent est plus élevé du côté du vieux continent, l'Amérique prend sa revanche lorsqu'il s'agit d'une supériorité réelle. Les deux hommes les plus éminens des pays transatlantiques, Emerson et Longfellow, me semblent, à part une ou deux exceptions, incontestablement au-dessus de ce que la race anglo-saxonne a produit en Angleterre depuis quinze ans.

Avant d'aller plus loin, il faut rechercher quelques-unes des causes de certaines spécialités américaines, de certains traits qui distinguent les peuples de l'ouest de leurs ancêtres du nord. Le travail, avons-nous dit, est une religion pour l'Américain; on me répondra que l'Anglais est travailleur aussi : oui, mais à de bien autres conditions. L'Anglais travaille *pour arriver* et pour se reposer à la fin; l'Américain travaille pour travailler, et pour ne se reposer jamais; son but dans le travail, c'est d'employer l'énergie qui est en lui, de s'épanouir, de se manifester, de vivre en un mot avec le plus d'intensité possible. L'Anglais auquel ses aïeux n'ont pas assuré une position sociale s'adresse pour se la créer, soit à la politique, soit à l'industrie; dans les deux cas, il devient un homme pratique et prosaïque, et dont la considération s'attache au *résultat* de son activité, tandis qu'en Amérique le travail, en tant que travail même, commande l'honneur et le respect de tous. On conçoit aisément quelles différences psychologiques peuvent découler de là. Pendant que l'Anglais arrivé s'arrête et tend à conserver aussitôt ce qu'il a pu acquérir, son rival va toujours, selon sa devise de *go ahead*, et préfère les émotions de la lutte aux jouissances du succès. Livré pour la plupart du temps à ses propres ressources dès l'enfance, l'Américain se fraie une route à travers la vie comme à travers ses forêts vierges, jetant au vent le cri de *chacun pour soi!* la moitié seulement du vieux proverbe français. Ardent à vaincre, insouciant à garder le fruit de la victoire, remettant en jeu sa vie aussi souvent que sa fortune,

comme si l'une et l'autre pouvaient également se renouveler, c'est le peuple le moins chevaleresque et le plus aventureux de l'univers. On se tromperait fort pourtant si on lui attribuait les défauts qui dans notre vieille société européenne accompagnent d'ordinaire l'âpreté au gain. L'Américain est bien moins égoïste que l'Anglais. L'incertitude constante de la prospérité du moment lui impose l'obligation d'assister ses semblables, dont l'appui lui deviendra nécessaire à un moment donné. « Mon mari, à coup sûr, ne sait pas combien il a de millions aujourd'hui, » me disait dernièrement une de ces élégantes transfuges des *States*, dont le luxe et la prodigalité étonnent Paris, « mais le courrier de demain m'annoncera peut-être que nous ne possédons plus un dollar. Ce sera alors à recommencer, mais avec des difficultés moindres que vous ne supposez; *nous avons tant d'amis!* » Tant d'amis! comptez donc sur une pareille garantie pour trouver quelques centaines de mille francs sur la place de Manchester ou de Londres, si la veille votre ruine totale est constatée! De ceci dérive aussi le premier élément du romanesque chez l'Américain, le respect du choix individuel dans le mariage. « Un duc et pair qui *par intérêt* épouse la fille d'un marchand de bois a pour fils des bourgeois, disait le prince de Ligne, tandis que le noble hongrois qui par amour donne son nom à une paysanne est infailliblement père de gentilshommes. » De ce point de vue, on se mésallie peu en Amérique. Un millionnaire de New-York ou de Boston s'éprend d'une belle personne, et il ne s'enquiert plus de rien, sinon de se savoir aimé; après quoi il met sa richesse aux pieds de la femme choisie par son cœur, bien certain que si le moment de la déconfiture arrive, elle partagera avec joie et vaillance ses nouvelles luttes, et que la compagne de son opulence ne se plaindra nullement d'être celle de son infortune. Le lien conjugal est peut-être le plus fort de tous chez ce peuple de travailleurs. Affranchi de bonne heure de l'intimité de famille, indépendant, presque isolé même dans ces vastes contrées de l'ouest, l'Américain ne connaît véritablement d'autre *associé* que l'épouse qui parcourt avec lui toutes les phases de sa destinée. De là la rareté (plus grande en Amérique qu'en Angleterre) des mariages d'intérêt. L'Anglais, beaucoup plus souvent que l'Américain, devient l'esclave et l'époux d'une de ces *magiciennes* dont il s'affole au point d'oublier qu'il la méprise, mais bien moins fréquemment que lui il prend pour femme la jeune fille belle, pauvre et modeste, qu'il respecte.

Et maintenant, dans quel milieu se place l'individu dont nous avons cherché à désigner quelques-uns des traits les plus saillans? — Au sein d'une nature où tout est sans bornes, la beauté et la terreur, la grandeur et la solitude. L'Américain est né en pleine poésie, et le sublime l'entoure de toutes parts. Que pendant les temps où il

s'est agi d'assurer l'existence, il ait négligé la littérature, cela se comprend; mais du moment où le sentiment et le besoin de l'idéal se sont réveillés en lui, que d'avantages ne posséde-t-il point! Croyez-vous qu'au jour venu la magnificence de tout ce qu'il voit ne se reflète pas dans sa pensée, et que sous sa plume la langue ne se pare pas comme le sol? Jeté au milieu du désert avec tous les besoins de la civilisation, sa loi est de dompter la nature avant de l'admirer; mais peu à peu il appréciera ce que Dieu lui a donné, et, s'inspirant du monde extérieur avec l'intensité qu'il met à toute chose, l'expression qu'il trouvera sera égale à l'impression qu'il aura reçue. C'est en effet aussi ce qui est à remarquer chez les deux écrivains déjà cités comme représentant le mieux la complexité du caractère américain, complexité que l'on peut désigner ainsi : le plus fort développement possible de l'activité humaine au sein de ce que la nature a de plus infini. Dans le discours intitulé *le Jeune Américain*, lisez les pages d'Emerson sur le négoce (j'évite de dire commerce, car *trade* est le mot qu'il emploie), et vous verrez si, parmi les sujets que nous regardons comme exclusivement dignes de s'unir à l'idéal, beaucoup ont inspiré une pareille éloquence. On voit dans la langue elle-même une richesse *naturelle* qui, chez l'Anglais, provient du talent de l'auteur seul. On dirait de ces Péruviens barbares dont la batterie de cuisine était d'or. Ceci, on le comprend, n'a que peu d'importance, tant que manque l'ouvrier qui doit tailler cette matière précieuse; mais du jour où il se trouve, on devine quelles magnificences peuvent éclore. M. de Chateaubriand disait de la langue anglaise qu'elle lui semblait avoir plus que toute autre « la capacité de la force. » Nous ajouterons que, telle qu'elle nous apparaît dans les contrées transatlantiques, elle a surtout la facilité de la splendeur. Déjà Byron s'étonnait, il y a près de quarante ans, de la beauté et de la richesse du langage de Washington Irving, et disait dans une de ses lettres que, « sans contredit, l'homme qui alors écrivait le mieux l'anglais était un Américain. » Que serait-ce s'il avait pu lire certaines pages de Longfellow!

Les caractères de la littérature américaine s'expliquent donc par deux influences : — d'une part la vie publique développée dans toute sa puissance, de l'autre la nature contemplée dans toute sa splendeur. Connaissant la double action qui s'exerce sur le génie américain, nous pouvons maintenant apprécier avec plus de précision celui qui en a été avec Emerson le plus notable interprète.

I.

Longfellow nous est à peu près uniquement connu en France par son poème d'*Evangeline*, et c'est, selon moi, fort à tort. Il y a dans

Evangeline une puissance descriptive presque incomparable, mais par les autres qualités non moins nécessaires à la complète beauté d'une œuvre d'art, je crois celle-ci inférieure à bien d'autres conceptions de l'auteur. Les pages éblouissantes de ce récit nous rappellent, en se succédant, l'image si hardie d'Alexandre Smith, « un fleuve de soleils couchans, » *a stream of sunsets,* et, comme dans les tableaux de Claude Lorrain, vous vous demandez, au milieu de ce luxueux éclat de la nature, de tout cet or, de toute cette flamme, ce que vient faire la chétive figure humaine. Les personnages du premier plan sont pour le moins inutiles : voilà le défaut capital d'*Evangeline.* On se passerait de l'héroïne, de son fiancé, de son père, en un mot de tout l'élément humain du poème, mais non pas des prairies odorantes et des fermes de la Nouvelle-Écosse, non pas des plaintes du « pâle Océan, » qui frémit sous le regard argenté de la lune, non pas de ces pins gigantesques drapés de mousse, qui, au crépuscule incertain, « paraissent de vieux bardes druidiques appuyés sur leurs harpes et murmurant tout bas d'étranges et mystiques chants. » La narration est froide et compassée; les incidens, émouvans en eux-mêmes, nous laissent indifférens; aucun secret du cœur n'est pénétré, nulle fibre cachée ne vibre; d'émotion, il n'en est pas trace, et vous ne pouvez sérieusement vous affliger de la perte de l'amant d'Evangeline, attendu que les efforts persistans de sa fiancée pour le retrouver motivent les plus beaux passages du livre, notamment la description des rives du Mississipi. Ceci prouve assez combien l'intérêt romanesque est ici subordonné à l'intérêt descriptif. — Une des principales raisons aussi, hâtons-nous de le dire, de la froideur où ce poème laisse le lecteur, c'est la solennité du rhythme dans lequel il est raconté. A force d'exubérance dans l'imagination et de cette *facilité de splendeur* que nous indiquions tout à l'heure dans la langue, M. Longfellow a pu arriver à peindre dans le vers homérique les aspects les plus variés et les plus riches du monde inanimé; mais les battemens du cœur, les pulsations de la veine, tout ce que le mouvement de la vie humaine a de puissant, d'irrégulier, d'indomptable et de vrai, tout cela manque à cette mélopée monotone et traînante.

Maintenant, malgré ce qui nous paraît constituer des défauts incontestables et marquans, *Evangeline* pourrait néanmoins à bon droit faire la réputation de quiconque dans sa vie ne produirait pas autre chose; mais dès qu'il s'agit de Longfellow et qu'il est question de choisir dans ses titres de gloire, je me permettrai toujours de préférer à ce poème entier telle pièce de vers que j'indiquerai dans ses poésies fugitives. Seulement ici le choix devient difficile, car dans les deux recueils intitulés *Voices of the Night* et *Seaside and Fireside,* presque chaque morceau est un chef-d'œuvre. A propos des œuvres

lyriques de Longfellow, on nous permettra donc de citer de préférence le petit poème par où sa gloire a commencé en Angleterre. *Excelsior* a paru en 1840, et depuis lors, chaque année n'a servi qu'à graver davantage ces strophes éloquentes dans la mémoire de tout le monde. Quatorze ans ont passé là-dessus, et hier encore, dans les annonces du *Times*, deux nouvelles entreprises prenaient, pour se recommander au public, le nom, l'enseigne, pour mieux dire, d'*Excelsior!* Ceci est de la véritable popularité, ou je m'y connais peu, et la critique, ce semble, n'a plus rien à démêler avec des créations que la voix de tant de millions d'hommes a proclamées admirables. Je me borne à donner sans commentaire ce morceau si fameux dans les deux mondes :

« Les ombres de la nuit tombaient vite : — à travers un hameau alpestre passa un bel adolescent, à travers neiges et glaces, une bannière déployée à la main — et sur la bannière, cette étrange devise : *excelsior!*

« Sombre était son front, mais l'épée sortant du fourreau n'a pas plus d'éclat que son œil, et pareille au clairon résonnait sa voix! — sa voix, interprète d'une langue inconnue : *excelsior!*

« Devant d'heureuses demeures il passe et voit flamboyer sur l'âtre la douce et chaude lumière du feu de la veillée; — puis devant lui, là-haut, s'élèvent menaçans les grands glaciers, comme de gigantesques spectres! — Quel gémissement lui échappe! — *excelsior!*

« — Oh! ne tente point le passage! s'écrie le vieillard, l'orage tout noir gronde déjà; — entends mugir le torrent, — le torrent vaste et profond! — Et cette voix de clairon répond : *excelsior!*

« — Oh! reste ici! murmure la jeune fille, reste, et sur mon sein repose ta tête chargée d'ennuis! — Une larme voila l'éclat de son bel œil bleu, et en soupirant, il dit encore : *excelsior!*

« — Gare aux grandes branches du sapin foudroyé! gare surtout à l'avalanche!... Du vieillard ce fut l'adieu dernier. — Une voix lointaine du haut de la montagne crie : *excelsior!*

« A l'aube, tandis que les pieux moines de Saint-Bernard chantent la prière accoutumée, une voix fend l'air, éveillant l'écho étonné : *excelsior!*

« Mais un voyageur est découvert à moitié enseveli dans la neige; sa main glacée tient un drapeau, — le drapeau à la devise mystique : *excelsior!*

« Là, dans le froid et terne crépuscule, là, étendu sans vie, qu'il paraissait encore beau!... Mais du fond des cieux quelle voix descend?... pure, mais si loin, si loin! Elle tombe, comme tombe une étoile : *excelsior!* »

Tel est le poème auquel Longfellow doit sa première, peut-être sa plus grande célébrité, ce poème, qui est devenu le cri de guerre de toute une école. Malgré cette célébrité si persistante, nous n'hésiterons pas à dire qu'on aurait tort d'y voir le symbole de la doctrine de Longfellow. *Excelsior* est une production isolée, à part, dans l'œuvre du poète. Sa muse est plus forte et moins *chercheuse* que cela; elle résiste vaillamment aux fatigues et aux périls de sa route,

mais aussi elle ne se condamne point à toujours aspirer. Voyez plutôt sa profession de foi dans *Hypérion* : « Je ne vois pas le charme que peut avoir le visage pâle et ridé du passé pour que l'âme d'un jeune homme s'en éprenne. J'aimerais autant m'amouracher de ma grand'mère! Donnez-moi l'heure présente, où vermeille et brûlante la vie palpite; — elle est ma maîtresse! — Quant à l'heure qui est à venir, elle m'attend, ainsi qu'une épouse future pour qui, à vrai dire, je ne sens rien jusqu'ici. Ah! mon ami, étudiez donc davantage cette philosophie-là, et ne gaspillez pas la période dorée de la jeunesse dans de stériles regrets pour le passé et dans de vagues et indéfinies aspirations vers un avenir inconnu! » Ces paroles, je m'estime autorisé à les traiter de « profession de foi, » parce que j'en retrouve le sens dominant partout où Longfellow s'affirme le plus, est le mieux lui-même. Quelle est par exemple l'épigraphe d'*Hypérion?* « Ne regarde pas mélancoliquement le passé. *Il ne revient pas.* Cultive le présent. Il est à toi. Affronte l'avenir sans crainte et d'un cœur ferme. » L'avenir indiqué là n'a rien de commun avec l'*inconnu* vers lequel aspire *Excelsior*. Il s'agit seulement de l'avenir tangible, réel, du *demain* d'aujourd'hui et nullement de l'*autre rive*, comme disent les Allemands, du *jenseits*. Point de mystiques spéculations, ni d'aspiration vague, — une exhortation à la lutte, à la persistante énergie, — voilà, je pense, ce qu'il faut regarder comme la vraie doctrine de Longfellow.

« Ne me dis point, dans tes chants attristés, ne me dis point, psalmiste, que la vie n'est qu'un rêve...

« La vie est réelle, la vie est grave... Dans ce vaste champ de bataille du monde, dans ce bivouac éternel, n'appartiens pas au troupeau muet, stupide, asservi, — troupeau de bétail s'il en fut, mais sois donc un héros dans la mêlée!

« Jouissance! souffrance! Non; ni l'un ni l'autre n'est le mot de la destinée de l'homme... Agir, agir afin que chaque lendemain se trouve plus avancé que la veille, — voilà sa mission. »

Se refusera-t-on à voir là l'hymne de l'activité humaine, l'apothéose de la *Thætigkeit* de Faust? Et je tiens à constater ceci par tous les moyens possibles, attendu que les plus grands admirateurs de Longfellow ont voulu voir en lui une espèce d'élégiaque, un rêveur à la façon allemande. Longfellow est mieux que cela, et les nombreux travaux qui se sont succédé sur lui en Angleterre ont tous, selon moi, trop peu compté ses qualités purement et exclusivement américaines.

Les œuvres lyriques de Longfellow peuvent être, je crois, divisées en trois catégories : les poésies domestiques ou intimes, les ballades ou récits, et les poésies philosophiques et élégiaques. Un exemple nous suffira pour caractériser chacun de ces groupes.

Les poésies intimes du chantre d'*Excelsior* rappellent souvent la manière de Wordsworth, au point de justifier l'empressement avec lequel certains *rewievers* anglais ont salué dans l'auteur un compatriote. Parmi les *domestic poems*, nul n'est plus fameux que *l'Horloge de l'escalier* (*the old Clock on the stairs*), et chez nos voisins d'outre-Manche n'échappe pas qui veut aux illustrations sans nombre que l'on en a faites et aux élucubrations musicales moins inoffensives qu'on en a tirées. Nous voudrions pouvoir introduire le lecteur dans ce vieux manoir (il y en a donc jusque dans cette démocratique Amérique?) où génération après génération a vu l'antique horloge dont il est question, et où les heures, les jours, les années de la vie du poète se sont mesurés sur le monotone bruit de son balancier.

« Non loin de la rue du village s'élève le manoir d'antique date. Sur sa porte d'entrée de grands peupliers jettent leur ombre, et de sa place sur le palier une ancienne horloge dit à tous les habitans : Pour toujours, jamais! Jamais et pour toujours!

« A mi-chemin de l'escalier, la voilà, de ses longs doigts faisant des signes mystérieux dans sa lourde cape de chêne massif, tout comme un moine qui, sous son manteau de bure, fait le signe de la croix, et soupire, et d'une voix lugubre dit aux passans : Pour toujours, jamais! Jamais et pour toujours!

« Le jour, la vieille horloge a un son assez doux; mais dans le morne silence de la nuit sa voix se détache distinctement comme un pas qui marche, réveillant l'écho dans les salles désertes. Sur les plafonds ainsi que sur les planchers ce pas court partout, et à la porte de chaque chambre semble dire: Pour toujours, jamais! Jamais et pour toujours!

« A travers les jours et de peine et de joie, à travers ceux de mort et ceux de naissance, à travers les vicissitudes rapides du temps, qui perpétuellement varie, elle seule est demeurée invariable, répétant sans cesse ces paroles solennelles : Pour toujours, jamais! Jamais et pour toujours!

« Jadis dans cette demeure trônait l'hospitalité; de grands feux grondaient dans les cheminées, et au festin tout étranger trouvait sa place; mais, semblable au squelette des banquets fabuleux, ce symbole du temps qui fuit avertissait sans cesse : Pour toujours, jamais! Jamais et pour toujours!

« Là jouaient et riaient des groupes d'enfans; là des jeunes filles écoutaient, rêveuses, les propos amoureux des jeunes gens; de cette chambre sortit, vêtue de blanc, la fiancée lors de la nuit nuptiale, et en bas, dans cette grande pièce silencieuse, des morts se sont couchés dans leur linceul de neige. Puis, dans le silence qui succède à la prière autour du cercueil, on distinguait la voix de la vieille horloge : Pour toujours, jamais! Jamais et pour toujours!

« Tous sont dispersés à cette heure, les uns mariés, les autres morts, — et quand avec une tristesse amère je demande : Où et comment se retrouveront-ils? les jours du passé, les verrons-nous revenir? — l'antique pendule répond : Pour toujours, jamais! Jamais et pour toujours!

« Ici jamais! — et pour toujours, là où plus n'est question de souffrance ni de souci, de séparation, de mort ni de temps. Pour toujours là, mais jamais ici! L'horloge de l'éternité s'en va le redisant incessamment : Pour toujours, jamais! Jamais et pour toujours! »

Les ballades de Longfellow forment la moins grosse portion de ses œuvres lyriques, mais en revanche elles arrivent à la perfection du genre, et peuvent sans trop de désavantage figurer à côté des plus fameuses parmi celles d'Uhland, de Coleridge ou de Goethe lui-même. Cette merveille rhythmique, *l'Orgie nuptiale* (1), ne l'emporte pas, en impétuosité de verve, en richesse d'harmonie, sur le *Skeleton in armour*, dont l'origine peut se raconter en quelques mots.

Il y a peu d'années, on déterra près de la ville de Newport, sur les bords de l'Atlantique, et non loin d'un vieux moulin appelé la Tour-Ronde, un squelette encore tout vêtu de son armure. Or il faut savoir que, selon le dire des archéologues les plus renommés, la Tour-Ronde de Newport, l'humble moulin à vent d'aujourd'hui, ne serait qu'une construction de la plus haute antiquité, et que l'on s'accorde assez généralement pour y reconnaître un édifice bâti par des gens du Nord, des Danois probablement, avant le commencement du XIIe siècle. « Là-dessus, dit Longfellow, l'idée me vint, un soir que je me promenais à cheval dans les environs, de lier ensemble l'histoire du chevalier-squelette que l'on venait de trouver et celle de la Tour-Ronde. La donnée m'a semblé assez bien disposée pour les exigences d'une ballade, quoique en même temps il ne fût nullement impossible qu'un bon bourgeois, familier depuis sa naissance avec la soi-disant forteresse danoise, ne me dît comme Sancho : « Halte-là! ne vous ai-je point prévenu qu'il n'y avait là qu'un moulin? A moins d'en avoir soi-même un dans la tête, qui diable irait s'y méprendre? »

Malgré cette pointe de raillerie qu'il se permet à l'avance, Longfellow ne s'est jamais montré plus poétiquement convaincu que dans la narration qu'il prête à l'aventurier danois. Il se suppose rencontré par le squelette, qui, les mains décharnées étendues vers lui, semble lui demander l'aumône. Aux questions du poète, le fantôme répond qu'il était en effet un écumeur de mer, un *viking*, mais que les bardes de son pays n'ont point chanté ses hauts faits. « C'est pourquoi, ajoute-t-il, si tu ne répètes pas ce que je te confierai, la malédiction des morts t'atteindra. Je te cherche pour te dire ma vie. » De là il part pour raconter une existence de chasseur, de buveur, de corsaire, qui tire son principal intérêt de l'admirable forme dont elle est revêtue. Un jour cependant le *viking* a été surpris et dompté par un sentiment inconnu. « Je riais aux éclats, poursuit-il, en parlant de ce que j'avais vu sur les mers en furie; — deux yeux doux se fixèrent sur moi, — des yeux ardens, mais tendres; — comme les blanches étoiles laissent tomber leurs rayons sur le sombre pin de la Norvége, ainsi sur mon cœur sombre tomba la douce splendeur de ces yeux! »

(1) Le *Hochzeitschmaus* de Goethe.

Aimé de la jeune fille, le rude guerrier demande sa main à son père; mais celui-ci est un prince souverain, et le *viking* essuie un refus dédaigneux. Aussitôt il décide l'enlèvement de sa bien-aimée. « Si la blanche tourterelle, dit-il, ne doit pas suivre le vol du goëland, pourquoi cette nuit laisser son nid sans défense? » Cet enlèvement nocturne, cette course sur des mers inconnues, se terminant par la découverte d'une plage déserte du *far-west*, sont d'un vigoureux élan. Citons la fin du récit :

« A peine fus-je en mer, — avec moi la jeune fille — (oh! c'était la plus belle parmi celles du Nord), que sur la plage blanche paraît le vieux Hildebrand! — Il étend sa main gantée de fer; — vingt cavaliers l'accompagnent.

« Alors eux aussi tentèrent la mer et le vent; les mâts se courbaient comme des joncs. — Pourtant nous aussi nous allions vite. — Nous gagnions, nous gagnions! — Soudain le vent nous trahit! Virant tout à coup, une vraie trombe nous saisit, et nous pûmes voir *les autres* rire en nous hélant.

« Puis, quand le vent nous eut amenés l'un vers l'autre, *mort* fut le cri du timonier, — *mort sans quartier!* De notre quille de fer nous frappâmes ses reins d'acier. — Le coup porta en plein, et sa carène noire s'abîma dans les noires eaux!

« Comme le féroce cormoran, ses grandes ailes déployées, cherche quelque rocher pour abriter sa proie, ainsi à travers l'ouragan je gagnai encore le large, emportant avec moi la jeune fille.

« Pendant trois semaines nous tendîmes vers l'ouest, et quand les tempêtes cessèrent, nous vîmes enfin la terre. Nous abordâmes, et là je bâtis pour ma dame la tour qui, aujourd'hui encore, regarde la mer.

« Là nous demeurâmes longues années; les pleurs de la jeune fille se séchèrent, ses craintes disparurent. Elle fut mère! La mort vint fermer ses doux yeux bleus; sous la tour je l'enterrai : jamais le soleil ne verra sa pareille.

« Après cela, mon cœur s'arrêta et devint comme une eau stagnante. Les hommes, je les abhorrai. Le soleil blessait ma vue. Dans cette grande forêt voisine, tout vêtu de mon armure, je tombai sur ma lance. — Oh! que la mort fut bonne!

« J'étais couvert de cicatrices; franchissant sa prison, mon âme s'envola vers les étoiles. — Là, l'âme du guerrier puise à une coupe intarissable. — Salut! terre du Nord, — salut!... » Ainsi finit l'histoire. »

Il serait impossible, même à une traduction allemande je pense, de rendre l'admirable sonorité et le singulier entrain de ce morceau dans l'original. Malgré l'extrême difficulté de la forme choisie, on est forcé de convenir que chaque mot est d'une nécessité absolue. Le sens intime de l'œuvre domine tellement le poète, qu'on le dirait contraint par une puissance extérieure de développer son sujet de telle manière et non pas autrement. Dans la langue anglaise de ces dernières années, nous ne connaissons guère que certains poèmes de Shelley, l'*Hymne à Pan* surtout, où la forme la plus impraticable

semble pour ainsi dire s'imposer comme la seule voulue par la nature du sujet même.

Dans son *Skeleton in armour*, Longfellow s'est rencontré non-seulement avec Shelley, mais avec Campbell, dont la ballade de *la Fille de lord Ullin* (*Lord Ullin's daughter*) a exercé toutes les mémoires et toutes les voix des trois royaumes il y a quelque trente ou quarante ans. Cette ballade a été peinte, brodée, gravée, dite et chantée par tout ce qui tenait de près ou de loin à la bonne compagnie britannique, qui à cette époque connaissait seule des œuvres littéraires. Le *Highland-Chief* de Campbell donnant tout ce qu'il possède à un batelier pour lui faire traverser un bras de mer en pleine tempête, puis s'abîmant dans les vagues avec sa fiancée à la vue d'un père qui alors dans son désespoir pardonne, n'égale cependant pas, il s'en faut, ce terrible pirate de Longfellow, qu'un vent contraire ramène face à face avec son ennemi, et que la passion même condamne au crime. Il y a dans cette destruction presque instantanée de tant d'êtres, dans ce complet anéantissement de tout obstacle, dans ce meurtre que voient seuls le ciel et l'océan, et que seul le vent d'orage pourrait redire, il y a je ne sais quelle grandeur barbare qu'on ne saurait s'empêcher d'admirer. Je crois le dénouement de Longfellow préférable même à celui du poète anglais; cependant, comme il n'est jamais sans intérêt de suivre deux esprits supérieurs traitant le même sujet, j'aime mieux comparer avec le chantre de *Prométhée* l'auteur du *Skeleton in armour*, et je laisserai juge le lecteur en lui donnant le mot à mot des *Fugitifs* de Shelley :

« Les vagues scintillent, — la blanche grêle tombe à flots, — les éclairs flamboient, — l'écume danse. — En route! en route!

« L'ouragan tourbillonne, — le tonnerre rugit, — les arbres de la forêt se balancent, — les cloches sonnent. — Allons! en route!

« La terre est, comme l'océan, — jonchée de débris et agitée; — l'oiseau, l'animal, l'homme et le ver, se sont sauvés de l'orage. — Allons! viens!

« Notre barque n'a qu'une voile, — et le timonier est pâle. — Hardi pilote, ma foi! — serait qui nous suivrait. — *Lui* dit ces mots.

« Mais *elle* s'écria : « Prends la rame, — quitte la rive gaiement! » — Pendant qu'elle parlait, le plomb mortel, mêlé à la grêle, *moucheta* tout leur chemin (*specked their path*) — sur la mer.

« Et sur les îles, les tours, les rochers, — le bleu signal éclate, — et quoique muet dans l'ouragan, — le rouge canon darde sa flamme — de la plage.

« Et crains-tu donc, crains-tu? — Et vois-tu et entends-tu? — Libres, ne voguons-nous pas bien — sur cette terrible mer, — moi et toi?

« Un seul manteau couvre — la bien-aimée et l'amant; — leurs veines battent même mesure. — Pleins d'une volupté fière, — ils parlent tout bas.

« Tandis qu'autour l'océan, flagellé — comme de mouvantes montagnes, — est abaissé et soulevé, — abîmé, refoulé, brisé et poussé — çà et là,

« Dans la cour de la forteresse, — près de la pâle tourière, — ainsi qu'un limier battu, — se tient le futur, dévoré — par la honte.

« Sur la plus haute tourelle, — semblable au génie de la mort, — se tient le tyran, le père à cheveux blancs. — Comparée à sa voix, la folle tempête — semble douce.

« Et avec toutes les malédictions — dont on puisse charger un enfant, — il voue à la fureur de la tempête — la plus belle, la meilleure, la dernière — de son nom. »

Avant d'en finir avec les ballades de Longfellow, nous noterons encore ces quelques stances, encore inédites, d'une pièce sur la mort du duc de Wellington, et qui a pour titre *le Chef des cinq ports* (1). Après avoir décrit le lever du soleil chassant devant lui les nuages de brume, après avoir dépeint le retour à la vie et au mouvement des villes et des forteresses de la côte, le tambour qui bat, le canon qui gronde, les voix qui de partout s'interpellent et se répondent, « leur but à tous, dit-il, était-ce donc d'arracher à son sommeil le gardien des cinq ports? — Hélas! » s'écrie-t-il,

« Nul rayon de soleil, nul roulement de tambour, nul coup de canon, si retentissant qu'il soit, plus ne le réveillera, *lui*, désormais!

« Plus jamais maintenant, de son œil impartial, surveillant tout, plus jamais on ne le reverra à son poste, ce vieux et austère maréchal!

« Car dans la nuit un guerrier solitaire, vêtu d'une noire armure, un guerrier que les hommes redoutent et qu'ils nomment *le Destructeur*, a seul escaladé la muraille du rempart.

« A pas muets il entra dans la chambre du dormeur, chambre silencieuse, ténébreuse! et à mesure qu'il avançait, plus profonds devenaient et le silence et les ténèbres.

« Il n'hésita point, ne dit mot, ni ne se cacha; mais d'uu coup abattit l'antique sénéchal! Quel coup! toute l'Angleterre en tressaillit, et ses gémissemens retentirent jusqu'à ses plus lointains bords!

« Cependant au dehors le canon se taisait, le soleil se levait éclatant et calme, et dans l'aspect de toute la nature rien n'annonçait qu'un grand homme venait de mourir. »

La partie la plus considérable des poésies lyriques de Longfellow est l'œuvre de sa première jeunesse, et n'en vaut pas moins pour cela. Le poète américain ne compte pas encore quarante ans, et il est probable que les productions de son âge mûr n'auront rien à envier comme élan à celles de sa naissante verve; déjà d'ailleurs, comme perfection plastique, il avait, ainsi que Shelley, atteint dès le début

(1) On n'a pas oublié qu'une des dignités du duc de Wellington l'appelait à séjourner quelques semaines de chaque année sur la côte, en sa qualité de *lord warden of the cinq ports*. C'est au château de Walmer près Douvres, et pour ainsi dire dans l'exercice de ses fonctions, comme le rappelle Longfellow, qu'il est mort par une belle matinée d'automne et au moment où, pendant tant d'années, le premier coup de canon l'avait toujours trouvé levé et prêt à la besogne.

les limites de son talent. La race anglo-saxonne, à l'inverse des races latines, a pour la jeunesse une prédilection marquée. Loin de s'en méfier comme nous en France, elle a confiance en elle, et croit que même dans les affaires les plus sérieuses son énergie n'est jamais ni mal placée ni de trop. « Nos jeunes hommes! » ce mot que l'Américain répète si souvent et avec un si légitime orgueil, on sent qu'il veut dire « ce que nous possédons de plus fort et de meilleur. » Il est vrai que l'homme grandit plus vite et agit plus tôt en Amérique et en Angleterre. Dans ces deux pays, ce que l'homme doit être, il l'est avant trente ans, et à la longue tout y gagne, même l'art. Voilà ce qui fait que le mot *earnestness*, impliquant ardeur et dignité à la fois, peut servir de devise à l'école anglo-saxonne tout entière.

On se sent forcément amené à ces considérations chaque fois qu'on ouvre un livre de quelque valeur, soit anglais, soit américain. Il est impossible de ne pas être frappé de la vigueur saine de cette race anglo-saxonne. Exempte de tout parti-pris, elle est active sans être remuante, et par le culte également profond qu'elle a voué au beau et au vrai, elle tend tous les jours davantage à s'élever sans détruire, à se pénétrer de la conviction qu'attendre n'est point se désister. Personne plus que Longfellow ne me semble réunir toutes les qualités qui distinguent la jeune génération actuelle. Il a de commun avec Shelley ce qu'il faut pour devenir un chef d'école, et entre sa vie et ses œuvres il y a unité complète. Je dirai plus, l'histoire de sa vie a passé tout entière dans ses ouvrages, et c'est là que les esprits curieux de détails de ce genre doivent l'aller chercher. Que raconter en effet d'une existence dont le plus grand événement a été une passion profonde, contrariée pendant des années par les refus de celle-là même qui règne aujourd'hui sur l'aimable intérieur du poète? Il y a des existences dont le propre est de remuer des mondes, selon l'expression vulgaire, mais en *elles-mêmes*. C'est là, je crois, le secret de la vie de Longfellow. Personne peut-être n'a plus *vécu*, et personne ne s'est heurté contre moins d'événemens positifs. A mon sens, la biographie de Longfellow se résume en trois dates : celles de sa naissance, de son mariage et de sa nomination comme professeur de belles-lettres à l'université de Cambridge, la Florence, l'Athènes des *United-States*. La vie de Longfellow, je le répète, c'est lui-même. En lui vous trouvez tout; en dehors de lui, rien.

Nature enthousiaste et modeste, homme du monde à la fois et poète, par la grâce de son esprit, le charme et l'élégance de ses manières, Longfellow attirerait à lui ce que la société de notre vieille Europe a de plus difficile. Jugez en Amérique s'il doit être recherché de tous! Ajoutez à cette individualité celle non moins distinguée de son aimable compagne; vous concevrez facilement l'influence de cet intérieur sur tout ce qui l'entoure. Peut-être, en cherchant bien,

trouverait-on plus d'un rapport entre la *Mary* de Longfellow et cette autre *Mary* si adorée, si chantée, qui fut l'épouse de Percy Shelley. J'entends ceci en tant que femmes seulement, car je ne sache pas que Mme Longfellow ait jamais rien écrit. — C'est chez l'une, comme c'était chez l'autre, même élévation et même profondeur, même enthousiasme contenu, même sérénité parfaite. Je ne serais donc pas éloigné de croire que Longfellow ne dût une partie de sa vraie supériorité à l'influence inévitable résultant de son union de toutes les heures avec une nature aussi calme et aussi élevée. On sent la jeunesse du poète américain dans chaque ligne qu'il écrit, mais la jeunesse forte, intelligente, arrivant par l'excès de l'élévation même à la modération, et puisant la tolérance dans l'étendue du savoir. Ce que j'admire surtout, c'est l'exquise pureté qui nulle part ne fait défaut, l'inspiration qui ne craint pas de s'affaiblir ni de s'affadir en proclamant que *rien n'est au-dessus du devoir*, et qui *dans ce qui est honnête* sait trouver une énergie, une expansion que tant d'autres ont cru inséparables de ce qui ne l'était point. C'est cette pureté même qui permet de porter dans l'étude de l'humanité une franchise inconnue à des écrivains qui, tout en aimant la vérité, s'en inspirent avec une timidité que repousse l'instinct de notre siècle. En Angleterre même, la société a ouvert les yeux et n'entend plus désormais qu'on la traite en aveugle. Les conventions ont croulé, on s'est avoué sa faiblesse (pas immense dans un pays protestant), et on a compris qu'il est aussi immoral de nier l'influence des passions qu'il est niais de prétendre qu'à force d'ignorance on y échappera. Nul être intelligent n'aime le mal pour le mal, mais en fait de littérature on a tenté d'y contraindre le public en lui prêchant l'infériorité du bien, son absence de couleur, de force, de vie en un mot. Cette erreur disparaît journellement devant un plus grand développement intellectuel, et c'est peut-être, comme le dit Shelley, « la laideur du vice qui établit la moralité de l'art. »

II.

La preuve de cette alliance possible entre ce qu'il y a de plus entraînant et ce qu'il y a de plus pur se trouve un peu partout à cette heure, mais nulle part plus que chez Longfellow. Prenez pour exemple le *Spanish Student*. Nous suivons ici le poète américain dans un nouveau domaine, celui du drame. Qu'est-ce que le *Spanish Student?* L'histoire fort simple de l'amour d'un étudiant espagnol pour une danseuse, une bohémienne par-dessus le marché. Les amateurs de la littérature la plus échevelée n'auront, je pense, rien à redire à une pareille donnée. Eh bien! jamais peut-être on ne vit œuvre plus chaste et plus passionnée; — et la preuve, c'est que la femme la plus

scrupuleuse trouve là dedans un appui à ses plus austères convictions, tandis que les jeunes gens les plus *viveurs*, passez-moi l'expression, en savent par cœur chaque ligne.

Les adorateurs de la couleur locale m'objecteront, j'imagine, qu'elle manque totalement dans le drame de M. Longfellow, et je suis d'accord avec eux jusqu'à un certain point. Aucun de ses principaux personnages n'appartient à l'Espagne plutôt qu'à un autre pays. Victorian, l'amoureux, peut venir de partout, et don Carlos est un *gentleman* anglais dans toute la force du terme, mais un *gentleman* véritable, à qui tout ce qui n'est pas droit, loyal et élevé, demeure étranger. La Préciosa elle-même, l'héroïne, n'a certes pas vu le jour sous ce ciel ardent où, selon les rois maures, Mahomet avait placé son paradis. Elle n'a de la vraie *maja* rien, pas même la démarche; le *meneo* lui manque, et le jeu de son éventail, comme de ses castagnettes, doit à coup sûr laisser beaucoup à désirer. Ce n'en est pas moins une ravissante fille de ces régions d'où descendent sur notre terre tant de figures aimées, et ses droits de naturalisation sont bien acquis au pays de Thékla, d'Imogène ou de Mignon. « A-t-elle dansé ce soir au théâtre? demande don Carlos dans la première scène au comte de Lara. — Si elle a dansé! répond celui-ci. Chaque pas tombait comme un rayon de soleil sur l'onde! » Or jamais Madrilègne ne reconnaîtrait un éloge dans ces mots, et nous nous contenterons de cet extrait de naissance pour certifier que Préciosa vient du royaume des fées.

Le comte de Lara se permet, vu le métier de la jeune fille, d'affirmer qu'il réussira quand bon lui semblera auprès d'elle. Son ami lui objecte la réputation intacte de la belle danseuse. — « Bah! s'écrie le comte, vierge extérieurement, je la tiens pour pécheresse au fond. Elle ressemble, croyez-moi, à certains devans d'autel que les moines d'autrefois barbouillaient d'images de la sainte Vierge au dehors, tandis qu'en dedans on n'y voyait que Vénus! » Don Carlos secoue la tête. « Quelle crédulité! dit Lara, comme si dans Madrid se trouvait une seule femme vertueuse! Et vous prétendriez que cette baladine le fût? — C'est une *gitana!* lui est-il répondu. — D'autant plus facile à gagner, riposte le libertin. — D'autant plus impossible, réplique son interlocuteur; les femmes de sa race, si elles n'ont qu'une vertu, ont au moins celle-là à toute épreuve. » Le comte de Lara s'impatiente : « Eh! pourquoi diable persistez-vous à croire à la vertu de Préciosa? demande-t-il. — Parce que, répond don Carlos avec chaleur, je crois et *veux* croire que la femme, dans la plus profonde dégradation même, conserve encore quelque chose de sacré, quelque gage de sa nature meilleure, de sa pureté primitive, et que, pareille au diamant dans les ténèbres, on retrouve toujours enfoui en elle un rayon, ne fût-ce qu'un seul, de

cette lumière qui ne peut s'éteindre! » Lara hausse les épaules en ricanant. « Aussi vrai que Victorian est son amant aujourd'hui, aussi vrai je le serai demain, » assure-t-il. Et là-dessus on se sépare.

L'invention, on le voit, a peu de chose à faire dans tout ceci; mais au point où nous en sommes, le lecteur sérieux ne doit pas chercher dans la donnée de l'écrivain cette nouveauté superficielle qui résulte uniquement des combinaisons de l'intrigue. Le nœud de la pièce de Longfellow se trouve un peu partout. Une tentative obstinée de séduction repoussée, des apparences trompeuses qui condamnent la jeune fille innocente, le désespoir de l'amant, qui s'éloigne de celle qu'il aimait, puis sa découverte de la vérité et son union avec l'unique être qui ait jamais régné sur son cœur, et à qui sans hésiter il donne alors son nom, — voilà des incidens que nous connaissons tous fort bien, mais la manière de les traiter les remplit d'un intérêt réellement neuf. Je n'en veux pour preuve que la première scène entre Victorian et Préciosa. L'entrevue de deux amoureux! un *love-scene!* disent les Anglais, Dieu sait avec quel accent de méfiance et d'effroi, et cependant on ne peut nier que Longfellow n'ait réussi dans cette entreprise si difficile. « L'air chargé des parfums du lilas » a rarement recueilli plus jolies confidences que les aveux murmurés par la gitana et le jeune étudiant. Il y a un passage notamment qui m'a toujours semblé délicieux. Victorian rappelle à sa bien-aimée leur première rencontre; c'était un dimanche, sous les orangers, sur la place de la cathédrale à Cordoue. Ils ne se parlèrent point, mais au moment où de l'intérieur de l'église vint le signal de l'élévation, tous deux s'agenouillèrent simultanément et prièrent. Préciosa raconte qu'en s'en allant seulement, l'étranger qu'elle aimait déjà lui adressa un mot : Adieu! « Oh! s'écrie-t-elle, je pensais ne te revoir jamais! » Victorian demeure pensif un moment et comme frappé par ce souvenir. « Adieu! répète-t-il lentement; — la première parole dans l'hymne de l'amour, un adieu! — à peine plus que le silence, et pourtant... quelle vibration!... quelle invisible main touche alors les cordes de l'âme, cette lyre mystérieuse! quels sons s'en échappent, préludes de l'avenir! quelle voix prophétique entendons-nous! »

Préciosa le tire de sa rêverie, et comme la plupart des femmes vraiment aimantes, mais simples, elle part du sentiment de sa propre infériorité intellectuelle pour redouter l'inconstance de son amant. « Qu'as-tu à douter et à t'inquiéter? répond l'étudiant (lequel, notons-le en passant, est en fait de science la gloire de l'université d'Alcala); le cœur, non l'intelligence, voilà ta vraie richesse. L'intelligence est condamnée à une limite, et seule la passion est infinie, inépuisable, dis-le-toi bien. Moi, que tu exaltes, que suis-je en regard

des grands hommes de cette terre? — Rien! un misérable pygmée au milieu de géans, tandis que toi, si tu m'aimes, — saisis bien le sens de ce mot, *si tu m'aimes,* parmi tout ton sexe nulle ne peut s'élever au-dessus de toi. Dans ce calme profond et saint de l'esprit qui convient à la femme, tu veilles incessamment sur la flamme de ton cœur, et tu la nourris (*thou sittest by the fireside of the heart feeding its flame*). Il est de l'essence de la flamme d'être toujours pure. Inaltérable partout et partout impuissante à dissimuler sa nature, elle brille d'une même clarté dans un camp de bohémiens et dans les salles d'un palais de roi. — Es-tu convaincue? » — « D'une seule chose, répond Préciosa, c'est que je t'aime. » Maintenant y a-t-il là une réminiscence, un léger et lointain souvenir de Gretchen et des immortelles *scènes au jardin!* La question est posée, c'est au lecteur de la résoudre.

Cependant le comte de Lara n'oublie pas son pari, et, d'après les termes dans lesquels il l'a formulé, il peut le perdre et le gagner en même temps, car aussi sûrement que son rival est l'heureux amant de la gitana, aussi sûrement il le sera, lui, avec cette différence que l'amour de Victorian pour Préciosa est pur et respectueux comme le sentiment qu'il pourrait vouer à une fille de roi. Qu'on juge de sa douleur, de son amertume, de sa rage, lorsque tout se combine pour lui prouver qu'il est trompé. Il se bat comme de raison avec Lara, auquel il fait cadeau de la vie, et qui le récompense de sa générosité par une déloyauté infâme. « Dites-moi seulement qu'elle m'est restée fidèle, s'écrie Victorian. — Hélas! répond le comte, nous avons été joués tous deux! » Et pour preuve il lui offre une bague qu'il a fait imiter exactement sur une bague semblable donnée par l'étudiant à sa bien-aimée. Victorian aussitôt quitte Madrid et ignore ainsi l'indigne vengeance qu'a préparée contre la danseuse le grand seigneur repoussé par elle. Richement payées et menées par d'autres sacripans de son espèce, des bandes sont à l'instigation de Lara postées dans le théâtre, et Préciosa, hier l'adorée du public, se voit accueillie par une tempête de sifflets et d'injures. La malheureuse enfant tombe évanouie sur les planches, et son père, Beltran Cruzado, se résout à l'enlever de Madrid dès la pointe du jour. En attendant, Lara, comptant sur l'humiliation pour l'aider dans ses desseins, a gagné la servante de Préciosa, et, délivré de Victorian, s'apprête à entrer nuitamment chez la danseuse; mais les bohémiens rôdent autour de la demeure de celle-ci, et, croyant le comte de bonne prise, lui tombent dessus. Il résiste, on le tue, et Préciosa est entraînée dans une fuite que ce meurtre rend inévitable. Toutefois dans le camp des *gitanos* même il existe pour elle un danger pire que l'était le comte de Lara. Elle est, depuis son enfance, fiancée,

selon la coutume de sa race, à un audacieux coquin nommé Bartolomé Roman, à qui elle a inspiré un amour voisin de l'idolâtrie. Le tout se complique au bout de quelques jours d'un édit royal par lequel tout bohémien est, dans un certain délai, banni du royaume sous peine de mort. Le temps passe; de nombreux périls menacent Préciosa, dont la vertu et la fidélité ont fini par s'établir clairement aux yeux de son amant. Victorian la cherche en désespéré par toutes les *sierras* de toutes les Espagnes. Naturellement la Providence finit par le guider précisément là où elle se cache, et il se trouve que la passion de tous deux n'a fait que s'augmenter au contact de chaque obstacle qui la menaçait. De plus (et un peu moins naturellement peut-être), don Carlos arrive en poste pour dévoiler le secret de la naissance de Préciosa. Volée au berceau par une vieille vagabonde qui vient de se confesser en rendant l'âme, la prétendue bohémienne est par le fait fille et héritière d'un très haut personnage, riche comme on ne l'a jamais été hors d'Espagne, et qui l'attend à Ségovie dans le poste officiel où l'a placé la confiance du souverain. Or précisément la fin du drame me semble réunir deux qualités fort opposées : une fantaisie charmante et une grande réalité. La scène se passe au haut d'un ravin dont l'issue se perd au fond du théâtre, le soleil va se lever. Survient un muletier sur sa bête, allumant une cigarette et chantonnant entre ses dents. Ensuite paraît un moine, qui, sur les rochers au-dessus du chemin, avise un berger.

« *Amigo*, dit-il, est-ce la route de Ségovie?—Oui, *padre reverendo*.—Est-ce loin? — Passablement. — Y a-t-il des voleurs par ici? — Pire que cela. — Et quoi donc? — Des loups. — Jesu-Maria! Accompagne-moi à San-Ildefonso, je te récompenserai bien. — Que me donneras-tu, *padre?* — Un *Agnus Dei* et ma bénédiction. » (Tous deux descendent le ravin. — Apparaît un contrebandier sur son cheval; il passe en chantant. — Entrent Préciosa, Victorian et don Carlos.)

« VICTORIAN. — Voici le plus haut point. Reposons-nous. Vois, Préciosa, tout autour de nous les sommets des montagnes, encapuchonnés de brume comme des moines de leurs cagoules, semblent se courber devant la bénédiction du soleil.

PRÉCIOSA. — Où est Ségovie?

VICTORIAN. — Bien loin! bien loin! Un point sur l'horizon, là, le vois-tu?

PRÉCIOSA. — De mon cœur, je le vois; de mes yeux, non. Oh! avec quelle ardeur toutes mes pensées tendent là-bas! (Elle pleure.)

VICTORIAN. — Oh! douce âme! tu as supporté vaillamment les orages du sort, et à son premier sourire tu faiblis! Appuie ton cœur désormais sur le mien, et tu ne connaîtras plus de défaillance.

« PRÉCIOSA. — Partons! je sens et il me semble voir l'impatience de mon père. Oh! partons, ne tardons plus! (Ils descendent le ravin. — Le théâtre reste vide quelques instans, puis entre Bartolomé d'un air égaré, un fusil à la main. Il a l'air de poursuivre quelqu'un.)

« BARTOLOMÉ. — Ils ont passé là! J'entends encore le pas de leurs chevaux! Ah! les voilà, je les vois! Viens, ma douce carabine! ce sera la dernière séré-

nade du gitano. (Il tire.) Bien! bien! ma belle carabine! Bien sifflé, ma balle! (Il regarde au fond du ravin.) Je l'ai manqué! Oh! mon Dieu! (On entend un second coup venant de l'autre côté. — Bartolomé tombe.)

La conduite de cette scène, dont j'ai dû nécessairement abréger quelques détails, me paraît aussi ingénieuse que pleine d'intérêt dramatique. Ce défilé mystérieux, dont les profondeurs cachent un dénoûment que l'écho seul nous révèle, est d'un effet heureux et original à la fois. Quel que soit cependant le mérite du drame de Longfellow, ce n'est pas vers le théâtre qu'il nous semble appelé par la nature de son talent. Je ne sais trop si je dois citer *la Légende dorée* comme une preuve de ce que j'avance, car j'hésite quelque peu, je l'avoue, sur la classification à donner à ce dernier venu des ouvrages du poète américain. Poème ou légende, cette composition se rattache, par la mise en scène des personnages et l'économie générale, à la série des œuvres romantiques de M. Longfellow. Je n'en parle du reste que pour mémoire, et pour ne rien omettre de ses écrits. Il n'est guère de poète qui ne se soit passé quelque fantaisie de ce genre. On a rêvé de la cathédrale de Strasbourg ou de Cologne; on se souvient du prologue de *Faust*, et, le dilettantisme aidant, le mystère s'accomplit à peu de frais. *Fantaisie à la manière de Callot*, disait l'humoristique Hoffmann. Qu'il s'agisse de Callot ou de Goethe, ces sortes de fantaisies sont toujours à la *manière* de quelqu'un, et n'ont en somme rien à nous apprendre sur l'originalité de l'écrivain. C'est sans doute un rare plaisir d'entendre un grand maître improviser au piano, *inventer* tour à tour du Weber, du Beethoven, du Meyerbeer. Les plus habiles s'y trompent parfois, mais après qu'en reste-t-il? — Le *Golden Legend* est à mon sens une invention de ce genre; c'est un caprice de l'écrivain plutôt qu'un pas nouveau dans sa carrière.

Le roman philosophique, tel que l'ont compris certains grands esprits allemands, tel, il faut l'avouer, que ne l'admet aucune de nos combinaisons littéraires en France, voilà, je pense, le but où tendront de plus en plus l'expansivité intellectuelle et les facultés créatrices de l'auteur d'*Hypérion;* mais à ce propos déjà le mot de création demande qu'on l'explique. Nous attachons en France l'idée d'invention trop exclusivement peut-être à ce qui ressort du domaine des faits, ou pour le moins aux phénomènes psychologiques que telle ou telle succession de faits peut produire dans un caractère donné. Des physionomies saillantes et des incidens dramatiques, c'est là ce qui chez nous constitue le roman proprement dit; nul doute aussi que ce ne soient là ses matériaux les plus évidemment naturels. Cependant il existe en Allemagne et en Angleterre un système de roman tout différent de celui-ci, dont l'invention se tire de sources absolument opposées, et qui pourtant parvient à exciter

chez le lecteur non-seulement de l'intérêt, mais de l'émotion. Il est vrai que pour l'apprécier parfaitement il faut être doué du sens spéculatif des races septentrionales, et se sentir possédé de ce que Shelley appelait *the unselfish passion of things* (mots qu'on pourrait traduire par « la passion de l'abstrait »). Nous ajouterons, en ce qui touche *Hypérion*, que l'auteur de ce roman a trouvé plus peut-être qu'aucun autre écrivain anglais depuis dix ans *le ton* de certaines vibrations mystérieuses qui, vagues et insaisissables, résonnaient au fond de tant de cœurs (1). Longfellow a éloquemment et simplement raconté une peine que tous ont éprouvée, et de plus il s'est trouvé qu'il l'éprouvait comme tout le monde, c'est-à-dire avec cette participation de l'intelligence aux choses du cœur qui pourrait bien être une des particularités de notre époque. D'incidens il n'en est point question, et cependant vous vous intéressez ardemment au héros de l'histoire, parce que ce héros (vous le sentez avant de vous le dire), c'est vous-même, vous avec vos vastes chimères et vos actes mesquins, avec vos curiosités et vos incertitudes, vos hautes aspirations et votre absence d'unité, mais surtout avec ces attaches qui vous lient inséparablement au monde extérieur, forces inconnues au dedans de vous, qui obéissent à des forces du dehors plus inconnues encore.

Ce qui agit en Paul Flemming, le héros d'*Hypérion*, ce ne sont point les événemens, mais certaines idées que provoque un commerce incessant avec la nature. L'histoire, la fable d'*Hypérion* ne regarde pas le cœur tout seul, comme la plupart des soi-disant romans d'analyse, mais le cœur et l'esprit tout ensemble, l'action de l'un sur l'autre, le développement de l'un par l'autre. Je ne jurerais même pas que l'esprit n'y maintienne point ses avantages sur le cœur, et je n'y verrais qu'un accord de plus entre l'écrivain et son siècle. *Hypérion* est éminemment le *roman de l'âme*, et a surtout affaire à ce quelque chose de délicat et d'indescriptible par quoi nous *sentons* ce qui est beau et nous tâchons de comprendre ce qui est instinctif, à cet élément mystérieux appelé par Emerson le *over-soul*, et qui, — en nous lumière, autour de nous nuage, —

(1) La popularité du roman de Longfellow est constatée aujourd'hui par des preuves sans réplique : sur le *library-table* de l'homme politique, dans le boudoir de la grande dame, chez l'artisan studieux, dans la poche du *grouse-shooter*, sur la cheminée des clubs, dans le panier à ouvrage de la jeune fille, je ne sache en vérité pas où l'on chercherait inutilement le livre de Longfellow. A tous les degrés de l'échelle, depuis *l'in-quarto* illustré jusqu'au microscopique *diamond-edition*, partout certainement on le trouverait à titre de livre *aimé*. Or on ne peut se dissimuler que, ce fait se produisant en Angleterre, dans le pays où *à priori* tout sentiment national s'insurge contre l'admission d'une supériorité américaine, où chaque succès remporté par *brother Jonathan* froisse une vanité séculaire, il faut, ou que le livre réponde à des besoins intellectuels très prononcés, ou que le mérite individuel en soit éclatant.

nous préserve du choc trop rude des grossières réalités de la vie, et nous sert de trait d'union avec ce qui est immortel et infini.

« La mort n'est ni le commencement ni la fin, dit Longfellow. Ce n'est nullement une transition d'une vie à une autre, c'est la transition d'une forme d'existence à une autre forme. *La vie est toujours*, et aucun anneau n'est brisé dans le perpétuel enchaînement de l'être pas plus que lors du passage de l'enfance à la maturité, de la maturité à la vieillesse. Il y a des momens de torpeur de l'âme où la forme que vous connaissez existe encore, mais que, moi, je n'envisage pas moins comme autant de morts. Contemplée de ce point de vue, quelle magnifique chose pourtant que la vie de l'homme, et de quelle splendeur se revêt la destinée! *Je suis, tu es!* conjugaison d'écoliers, dites-vous; — non pas! symbole au contraire de *l'éternel présent*, de la vie! Autour de nous qu'y a-t-il? Il y a, quoi qu'en ait l'individu, une vaste union de tous, car *nul ne peut travailler pour lui seul*. Tous ceux qui dans l'humanité ont été grands, bienfaisans, illustres, tous ont travaillé pour moi, et à cette heure, moi, j'entre dans le champ de leur moisson, je reprends leur tâche là où ils l'ont abandonnée; j'avancerai leur besogne, puis à mon tour je serai appelé, et la quitterai. Jamais je ne puis achever l'œuvre, et cette œuvre étant ma destinée, *jamais je ne puis cesser d'être*. Ce que l'on appelle la mort n'interrompt et ne change rien; la tâche continue incessamment, et aucune fin ne m'est imposée. La destruction n'atteint que cet atome de poussière qui, sous le nom de corps, s'associe à mon âme; — mais mon âme, ma volonté dure, — *moi* je subsiste, *je suis*. »

N'est-ce point là cette glorification du présent que nous indiquions tout à l'heure? Cette religion de l'activité humaine, nous n'entreprendrons point de la discuter en tant que doctrine philosophique; la laissant aux appréciations de chacun, nous nous contenterons de constater son existence, d'y voir le principe inspirateur de Longfellow, la marque distinctive de sa nationalité américaine ainsi que la moralité du roman d'*Hypérion*. Quand le héros du livre, Flemming, voit s'écrouler à jamais ce qu'il nommait le *bonheur*, il se retourne vers le devoir, et, demandant quel il est, répond : *le travail*. « Le regret remplissait son cœur, regret de ses années perdues plus que de ses espoirs déçus. Il avait soif d'activité, et n'aspirait qu'à créer quelque chose qui durerait, — qu'à tirer des innombrables formes éphémères de la vie une seule qui devînt permanente et pût vivre réellement. » — Il faut noter encore, avant d'entrer dans les détails du sujet d'*Hypérion*, d'austères et saines paroles sur l'utilité de la souffrance, comme amenant l'homme plus vite à se débarrasser des fictions terrestres et à se dévouer plus entièrement à ce qui seul est digne de lui :

« Le grand mot de tout, c'est *renoncement;* mais qu'il est difficile à dire!... Désappointement! ta main est froide et rude, mais c'est une main d'ami. Ta voix est dure et rauque : — voix d'ami aussi pourtant! Oh! oui! la patience

est sublime, et la résistance déterminée à la douleur, la souffrance qui n'arrache pas une plainte, aguerrissent l'homme et l'élèvent. Oui, le désappointement est plus sain que le succès. »

Arrivons à l'incident unique du roman, l'amour de Paul Flemming pour Mary Ashburton. Paul Flemming, on le devine au premier mot, c'est l'auteur lui-même. Ses amis savent du reste avec quelle intime vérité c'est lui, et combien par le fait il s'épanche dans ce qu'il raconte. « Tôt ou tard, dit-il, le roman de chacun trouve nécessairement son expression, que ce soit à travers des paroles ou des actes, et actes ou paroles, n'importe, cette fois-là diront vrai; car le vrai n'est que le choix fait par la pensée d'une forme *qui est à elle*, tandis que le faux est la pensée qui prend dans le domaine de l'action ou des écrits ce qui ne lui appartient point. Toi qui me lis, par exemple, tu as dans ton cœur en ce moment même un roman plus doux que tout ce qui s'est jamais écrit, et mon roman ne te touchera que parce qu'il est le tien. » En effet, telle est probablement la première cause de la prodigieuse réussite d'*Hypérion*.

Paul Flemming est Américain, et déjà dans sa première jeunesse un chagrin sérieux vient de l'atteindre. Celle qu'il aimait est morte, et la vue de ce qui l'entoure et de *ce qu'ils ont vu ensemble* lui est insupportable. Il fuit son pays et part pour l'Allemagne, où il avait fait son éducation et où d'anciens amis l'attendent. « Vivre *seul* là où il avait vécu avec elle, il ne le pouvait pas. Il voulait mettre la mer entre ce tombeau et lui, et ne calculait pas qu'entre lui et sa douleur l'océan du temps pouvait seul servir de séparation. »

La première fois qu'on lit *Hypérion*, on se demande le sens précis des huit premiers chapitres, et ce n'est qu'à force de les étudier qu'on aperçoit la ténacité de l'auteur à poursuivre son but à travers mille détails qui d'abord nous semblent oiseux, et qui au fond remplissent chacun leur rôle dans cette œuvre de modification psychologique. Le cœur, chez Flemming, est dans ce moment éteint, épuisé, vaincu par une trop forte peine; mais l'intelligence ne s'en relève que plus forte, et par elle nous verrons l'équilibre se rétablir peu à peu. Nous assistons en quelque sorte au réveil de l'âme. Inoccupée à la fois et ardente, tout semble lui profiter dans ce sommeil du cœur, et dans la plainte du vent parmi les sapins, dans le rayon qui brille, dans la neige qui tombe, on dirait qu'elle cherche des apaisemens à sa curiosité. La leçon ne vient pourtant pas uniquement de l'auguste et universelle consolatrice, de la nature; elle vient avant tout de l'élément humain, de la voix humaine, qui au milieu de ce désert moral prêche *la vie*. Paul Flemming s'est réfugié à Heidelberg chez un ami de collége, un certain baron de Hohenfels, dont le type, soit dit en passant, ferait honneur aux plus minutieux peintres hollandais de la littérature moderne. Je ne connais rien de plus

vraiment allemand que ce blond et aristocratique jeune homme, « mélange où se confond de tout un peu. » Hautain et bon enfant, superstitieux et sceptique, plein d'aptitudes, inconstant, paresseux et romanesque, grand partisan du *réel* au demeurant, tel est le baron. De sa voix viennent les premiers accens qui proclament la supériorité de l'homme, la puissance et la poésie de ce qui vit, de ce *qui est*. « Vous cherchez, dit le baron, où le penseur doit vivre? dans la solitude ou dans le monde? au milieu du verdoyant silence des champs où il peut entendre battre le cœur de la nature, ou bien dans la sombre cité où il sentira battre le cœur de l'homme? Moi, je vous répondrai tout de suite : dans la cité. Ceux qui s'imaginent que la seule poésie des villes est dans les étoiles se trompent fort, comme on se trompe aussi à vouloir reléguer les penseurs et les poètes dans le désert ou sous les arbres des bois. Personne ne songe à nier la beauté des formes de la nature; les forêts et les flots, les champs de blés et les montagnes, nous en admettons tout le charme, mais au fond que sont-ils, sinon les décors du théâtre? Sublime en effet est le monde dont Dieu nous a entourés, mais que bien plus sublime encore est celui qu'il a mis *en nous!*... Voilà le vrai pays de la Muse, voilà la véritable patrie du poète! Ce torrent de la vie, endigué dans les grands centres du mouvement général et charriant des existences brisées en manière d'épaves!... tant de familles tournant chacune autour de son foyer ainsi qu'un monde autour de son soleil!... tant d'aspects différens de joie et de souffrance enserrés dans un étroit espace, — voilà le milieu du poète! Se mêler à tout ceci, en être une portion active, voilà sa destinée. Il doit agir, penser, se réjouir et s'affliger *avec* ses semblables et non pas s'isoler loin d'eux. Pour peindre les hommes, il faut vivre avec les hommes. »

Il entre évidemment dans le dessein de l'auteur de faire comprendre tout ce qui manque à la première douleur de son héros, tout ce qui empêche qu'elle ne soit féconde et ne le transforme. La mort lui a enlevé celle qu'il aimait, et il croit au désespoir, mais il l'aimait ainsi que l'on aime au début de la vie, — de sentiment seulement, — et ce qui en lui est vraiment souverain, ce qui le domine et l'élève n'a jamais connu cette bien-aimée du cœur. Jean-Paul dit quelque part : « L'amour n'est qu'une plante parasite, qui dans chaque caractère trouve où se cramponner, » et ceci est exact, mais on n'examine peut-être pas assez minutieusement la cause latente de destruction que portent en eux les neuf dixièmes des attachemens de ce monde. L'homme aime, perd l'objet aimé et se croit de bonne foi inconsolable; il se peut qu'il le soit, mais ce n'est qu'à de certaines conditions. Tant qu'il n'a pas aimé avec ce qui prime en lui, avec ce qu'il a de plus fort et de plus subsistant, il a mal aimé et n'a pas aimé définitivement. Un homme chez qui le cœur

absorbe tout peut être ébloui, fasciné, jusqu'à en perdre la raison, par la beauté ou par l'esprit, mais il n'aimera complétement que celle qui occupera chaque fibre de son cœur. L'homme intellectuel également se laissera tromper par le sentiment, mais il saura qu'il n'a *aimé* que le jour où il a pu aimer de *toute son âme*. Il en est de même pour l'individu qu'assujettissent (malgré lui parfois) de moins délicats penchans : l'admiration, l'affection. — Il croit être dompté par ces penchans jusqu'au jour où la présence de ce qui répond davantage à ses intimes instincts lui révélera son erreur et lui apprendra qu'on n'aime pas avec ce qu'on a de *meilleur* en soi, mais avec ce qu'on a en soi de *plus fort*. — Que de gens passent leur vie sans s'en douter, et meurent croyant avoir dépensé la somme d'amour qu'ils portaient en eux !

Ainsi ferait le héros d'*Hypérion*, si, après ce qu'il prend pour la mort du cœur, il ne s'occupait de développer en lui une autre force en vertu de laquelle il éprouvera véritablement plus tard tout ce qu'il peut être donné à sa nature d'éprouver. Pendant les deux premiers tiers du livre, le lecteur suit le silencieux et graduel épanouissement de cette âme, qui, dans la passion que lui inspirera Mary Ashburton, entrera pleinement en possession d'elle-même, et qui alors, par l'enthousiasme ou la souffrance, par l'amour ou par le sacrifice, tendra désormais de tous les côtés à l'infini.

La première fois que Flemming rencontre la femme qui doit régner à jamais sur lui, sa présence ne lui est annoncée que par le son de sa voix. On est dans le salon du principal hôtel d'Interlaken, et le crépuscule, de plus en plus obscur, n'est éclairé par aucune lampe. Flemming est arrivé du matin, ne connaît personne autour de lui et ne prend nul intérêt à ce qui se dit. Tout à coup une forme féminine, vêtue de deuil, traverse la pièce comme une ombre, et va s'asseoir à la fenêtre ouverte. Elle écoute presque tout le temps ce que disent les autres, cependant les quelques paroles qu'elle prononce partent d'une voix si étrangement harmonieuse, que Flemming croit entendre le murmure des anges, et tout son être répond à cette voix par une vibration involontaire. Avec quelle impatience il attend la lumière ! mais avant qu'elle ne vienne, il est arraché à ses rêves par l'aubergiste, qui insiste pour qu'il examine deux chambres, dans un ancien cloître, qui constituent l'unique appartement qu'il a pu lui procurer. Flemming est suivi dans sa recherche par un ami qu'il a découvert à Interlaken, — Berkley, personnage fort amusant et très vrai. Après bien des plaisanteries sur le bonheur d'avoir pour logement un cloître ruiné où sans doute les revenans ne manqueront pas, Flemming hasarde la seule demande qui lui tienne au cœur :— « Qui est donc cette jeune dame à la voix si charmante? »

Berkley ouvre les yeux : — « Quelle dame et quelle voix ? » Flemming s'étonne déjà qu'on admette l'existence de plus d'une : — « Celle en deuil, répond-il, celle qui se tenait à la fenêtre. » Il apprend qu'elle s'appelle miss Ashburton, qu'elle est la fille d'un officier anglais mort à Naples, et qu'elle voyage pour sa santé avec sa mère. — « Est-elle belle ? poursuit-il. — Je ne trouve pas, dit Berkley, mais elle est fort *intellectuelle ;* je ne serais pas étonné d'apprendre que ce fût une femme de génie. »

Malgré ce qu'en dit l'excentrique Berkley, Mary Ashburton est très belle, mais belle pour qui sait comprendre sa beauté, et non pas pour la foule, à qui cette beauté-là ne dit rien. « Il y avait dans sa figure une sérénité si grande, et dans ses yeux quel regard profond ! Ce n'étaient pas des yeux brillans, mais lumineux. Sa taille était superbe, et chaque mouvement d'une si majestueuse grâce, qu'on eût dit d'une *musique muette.* Dans tout son être pas une nuance discordante, l'harmonie la plus parfaite entre le corps, le visage et l'âme. Et celui dont l'âme arrivait à comprendre la sienne devait nécessairement l'aimer, et l'ayant aimée, elle, ne plus jamais aimer d'autre femme dans cette vie. »

C'est là aussi la destinée de Paul Flemming. A dater du moment où il a *senti* la beauté de cette femme, elle le possède irrévocablement, car ce qui le domine lui est soumis, à elle. « Il ne concevait pas comment Berkley pouvait ne pas la trouver belle, et cependant, loin d'en être offensé, cela lui faisait plaisir. Il se répétait toujours quel bonheur il y aurait à comprendre *seul* la beauté de l'être aimé et à trouver en même temps cette beauté incomparable. A cette pensée, que l'univers entier lui semblait beau !... Notre vie n'a rien de plus sublime que la première conscience de l'amour, ce premier bruissement de ses ailes d'or, le souffle naissant de ce vent d'orage qui plus tard bouleversera l'âme, la purifiant ou la dévastant. »

Malheureusement il suffit d'un mot pour jeter l'épouvante dans l'esprit de Flemming, et ce mot est dit avec tant de simplicité, il est si naturellement amené dans le récit, que ce qu'il a de cruel et de fatal n'en ressort que mieux. La vie du héros d'*Hypérion* s'écoule à côté de Mary Ashburton, qui apprécie en lui une intelligence aussi haute que la sienne. A tant de sympathie, à cet ardent enthousiasme de la nature et de l'art, à ce culte, à ces sentimens si vivement *partagés,* Flemming pourrait se tromper, s'il aimait moins ou s'il était d'une nature moins supérieure; mais on sent dès le début qu'une crainte mystérieuse se mêle à toutes ses joies, et l'empêche de jamais se livrer à une bien franche espérance. Un jour enfin, miss Ashburton s'est mise à parler du Mont-Blanc avec un sentiment *vrai* de la nature qui l'entraîne; puis, se retournant soudain : « Est-il possible,

s'écrie-t-elle, que vous ne l'ayez pas vu? — Jamais, répond Flemming; la grande merveille m'est encore inconnue. — Alors, riposte miss Ashburton, je ne conçois pas que vous restiez ici. Si j'étais vous, je serais parti dans une heure. » Mary Ashburton, en disant cela, est de si bonne foi dans son enthousiasme, elle se doute si peu du mal qu'elle fait, qu'elle n'en devient que plus charmante et pour le lecteur et pour celui qui l'aime; mais le coup porte, et Flemming se sent étourdi, ébranlé jusqu'au fond de l'âme. Toute cette partie du livre est d'une réalité admirable, et prouve une intime connaissance du cœur humain, connaissance à laquelle, du reste, plus d'un est arrivé par la simple observation de soi-même.

La fin d'*Hypérion* me paraît aussi vraie que poétique, et elle vous laisse sous l'impression d'événemens dont il semble qu'on se soit trouvé le témoin oculaire. On devine que, malgré les avertissemens de la voix intime, si rarement trompeuse, un jour vient où Paul Flemming, oubliant tout, excepté sa passion, dit à Mary Ashburton ce qu'il eût mieux valu taire à jamais. La réponse, nous la savons d'avance. Lui aussi la savait, et s'explique à peine pourquoi il n'a pas su éviter qu'elle se traduisît en autant de paroles. Cependant la sentence est prononcée, et la séparation est inévitable. Flemming quitte à jamais les lieux où se sont encadrés ses rêves, et cherche non pas à se distraire, mais à se fuir. Quelle différence de cette douleur-ci à la première! Il ne s'agit plus maintenant d'une blessure au cœur *seul,* mais de la destruction de l'être tout entier. Cette fois-ci, la nature demeure muette pour lui, ou plutôt il a cessé de l'interroger. Il ne voit partout que ce visage calme, que le divin trouble de l'amour n'altère point; il n'entend que la douce et harmonieuse voix qui toujours répète : « Hélas! non, ce n'est pas vous! »

Dans cette catastrophe générale, le corps succombe d'abord. La fièvre, le délire tiennent Flemming longtemps éloigné de la conscience de lui-même, et lorsqu'il y revient, la vie est trop faible pour alimenter la souffrance. A mesure que la santé se rétablit, la douleur reparaît, il est vrai, mais non pas comme avant. Elle est visible et tangible toujours, mais terrassée, et de plus le silence lui est imposé. Aucune plainte n'échappe à Flemming, et, signe infaillible de salut, l'idéal dans son entière pureté subsiste encore; le culte a survécu à la perte de l'espoir. Il aime Mary Ashburton comme il l'aimera toute sa vie, mais en renonçant à elle du plus profond de son âme. C'est alors que sur les murs d'une église de village l'inscription qui forme l'épigraphe du livre le frappe : « Ne regarde pas le passé; *il ne revient pas.* Cultive le présent, il est à toi. Affronte l'avenir sans crainte et d'un cœur ferme! » Pourquoi ces mots-là l'impressionnent-ils si vivement? Pourquoi en ce jour plutôt qu'en tout autre reçoit-il

le premier rayon consolateur? Qui le sait? « Il s'opère, dit-il, dans la vie de chacun de soudaines transitions qui semblent presque miraculeuses. D'un seul coup se dissipent les nuages, le vent tombe, et la sérénité succède à la tempête. Les causes de ces changemens travaillent sans doute sourdement en nous depuis bien longtemps, mais eux-mêmes n'en sont pas moins presque instantanés, et sans raisons suffisantes la plupart du temps. » Il en fut ainsi avec Paul Flemming : il se promit soudain à lui-même de sortir vainqueur de la lutte, d'être un homme parmi les hommes, et non pas un rêveur parmi les ombres. « Je travaillerai, se répétait-il, et je prendrai patience avec tout... Mais pourquoi n'avoir pas résolu cela plus tôt? — Le pouvais-je? Ce but, ne saurait-on jamais l'atteindre que par la plus réelle, la plus dure expérience? Hélas! il faut donc que le temps, de sa main terrible, ait arraché la moitié des feuilles au livre de la vie et les ait livrées au feu dévorant des passions, pour que l'homme s'effraie du peu de pages qui y restent et qu'il songe à ce qui est écrit dessus! Son plus grand désir alors est de retrouver les annales de son enfance; il veut y revenir à toute force et ne le peut. Ensuite viennent l'irrésolution, l'inaction inévitable, le désespoir infécond, ou bien la ferme résolution de reprendre le livre et d'inscrire sur les pages qui restent une histoire plus noble, plus utile et aussi pure que celle qui en fait le premier chapitre. »

Voilà la vraie fin du livre, celle qui satisfait le lecteur pleinement, et après laquelle on n'a que faire de tout ce qui peut survenir aux personnages qui ont atteint le but de leur existence poétique. Je me sens donc fort disposé à critiquer certain chapitre de conclusion intitulé *Dernière Douleur*, qui, je ne l'ignore pas, charme au plus haut degré les neuf dixièmes des lecteurs, mais que je ne saurais qualifier autrement que de superfétation. Pendant son voyage d'adieu à travers l'Allemagne et la Suisse, voyage dont le terme est l'Amérique, le retour à la patrie, le héros d'*Hypérion* se trouve un soir porte à porte dans une auberge avec une voyageuse inconnue. Une voix dans cette chambre voisine dit tout haut des prières de l'église anglicane. C'est la voix de Mary Ashburton, et, on le comprend, la résignation de Flemming soutient un rude assaut. « Son premier mouvement, dit l'auteur avec une grande vérité, n'était dû qu'à l'affection seule, une affection illimitée, irrésistible, insensée, l'amour qu'il sentait autrefois dans la verte vallée d'Interlaken. Il n'attendit qu'un moment de silence pour accourir auprès d'elle et jouir un seul instant du bonheur de la revoir. Puis son orgueil se redressa et lui reprocha sa faiblesse. Il se rappela ses grands projets et rougit de son irrésolution. La voix se tut, et il ne bougea pas. L'orgueil s'était donc jusqu'ici assuré la victoire!... Il se jeta sur son lit comme

un enfant qu'il était, et le silence qui l'enveloppait lui parut sacré, imprégné qu'il était d'*elle*. Il entendait presque les battemens de son cœur, tant elle était près de lui!... Dans cette nuit cependant il put mesurer l'étendue de sa passion pour cette femme. Son cœur, ainsi que l'autel des Israélites du saint livre, bien que saturé de la pluie de ses larmes, s'enflamma de nouveau dès que descendit en lui le feu du ciel. »

Ce passage, qui ne manque ni de vérité ni de beauté, manque, selon moi, d'à-propos. Il n'est pas à sa place, non plus que le rêve qui, lorsque Flemming s'endort vers le matin, lui montre Mary Ashburton dans un vague avenir revenant sur son refus, et, souriante, lui tendant la main. Je n'ignore pas que la vérité des *faits* vient à l'appui de ce songe prophétique, — que Paul Flemming est véritablement Henry Longfellow, et que la vie du poète se partage entre un cruel désespoir, une détermination vigoureuse et un bonheur d'autant plus immense, que bien des années s'étaient écoulées à essayer d'y renoncer; mais cette réalité-là est précisément celle dont on se passe le mieux et qui apprend le moins. La vérité psychologique, si éclatante et si intéressante à suivre pendant tout le récit, est comme troublée par la soudaine intervention d'incidens que rien n'appelle, et ce dernier chapitre gêne l'idée complète, harmonieuse, que laisse la lecture des autres parties du roman.

Nous venons surtout de rechercher dans M. Longfellow ce qui fait sa supériorité comme écrivain américain. Nous voudrions, en terminant cette étude, nous placer à un point de vue plus général, et montrer, en dehors des influences de race, les facultés qui marquent à l'auteur d'*Hypérion* un rang à part dans l'ensemble du mouvement intellectuel de notre siècle. Ces facultés sont le jugement et l'inspiration répartis avec une égale puissance. Bien des poètes prennent l'habitude d'habiller de vers dont la sonorité trompe l'oreille des pensées qui parviendraient tout aussi entières au sens du lecteur par le moyen de la prose; mais on ne saurait prétendre ceci d'aucune des poésies de Longfellow. Elles viennent évidemment au monde telles qu'elles sont, inséparables d'idée et de forme. Loin de se laisser fabriquer petit à petit, on sent qu'elles surgissent toutes faites déjà, et qu'au lieu d'obéir à leur créateur, elles le dominent bien plutôt. Cette notion de la nécessité me semble inaliénable de l'idée de l'inspiration; sans elle, point de spontanéité, point de verve.

Le don de l'inspiration étant reconnu à Longfellow, il ne sera pas moins aisé de mettre en évidence les précieuses qualités qui s'y joignent: — un profond jugement et un sens critique des plus fins. Les exemples de cette dualité de dons intellectuels sont fort rares

partout, et surtout en France, où l'inspiration et la critique affectent de se traiter de puissances ennemies. En Angleterre, les dernières quarante années ont deux fois montré, dans Coleridge et dans Shelley, l'union possible du créateur et du critique, de celui qui sans réserve et sans arrière-pensée se livre lui-même tout entier et de celui qui cherche patiemment la raison d'être et la loi des choses. L'Allemagne en est pleine, de ces esprits *à plusieurs faces*, ainsi qu'ils se désignent eux-mêmes dans ce terme *vielseitig*. Goethe, Jean-Paul, Tieck et tant d'autres nous prouvent que l'imagination n'obscurcit pas la clarté de la perception, et que la profondeur n'empêche pas l'entrain. Il y aurait tout un volume à faire sur l'enchevêtrement des deux natures opposées dans les œuvres qu'elles enfantent, ou plutôt sur l'infiltration du sens poétique dans le jugement, qu'il élève sans l'emporter dans le vide. Comme critique, le talent de M. Longfellow me paraît tout à fait hors ligne. Il y a dans *Hypérion* tel chapitre sur Jean-Paul, tel autre sur Hoffmann, telle dissertation sur la nature du génie en lui-même, qui ne seraient pas déplacés à côté de ce que les plus grands ont fait de meilleur.

Je ne serais nullement étonné si dans l'avenir les tendances de son esprit entraînaient M. Longfellow entièrement du côté de l'esthétique, c'est-à-dire vers cette étude passionnée du beau, où, à mesure que l'individu s'absorbe, l'individualité du talent (qui est bien autre chose) s'affirme davantage. Seulement je me demande dans quelle forme il encadrera ses pensées. Le beau, le sublime, le merveilleux sont partout, et le sens qui sert plus spécialement à les deviner n'est pas condamné à se renfermer dans des essais ou des cours de littérature. Le drame, le roman, l'histoire, tous peuvent fournir le moule, et le jugement, parvenu à une certaine hauteur, s'exerce aussi bien sur les secrètes combinaisons du cœur que sur les faits héroïques ou sur les œuvres d'art. Élevez-le assez, affranchissez-le surtout des mille détails qui entravent sa marche ascensionnelle, et vous aurez toute l'étendue de ce qu'on appelle l'esprit critique. Il est bien moins spécial qu'on ne suppose, et touche à plus de choses qu'on ne croit. C'est en ce sens que je ne puis m'empêcher d'applaudir à ce que je pense être les tendances d'un homme réellement supérieur. Si, comme je suis porté à le croire, l'auteur d'*Hypérion* se voue à la prose désormais, et de lyrique inspiré qu'il s'est d'abord montré devient un des héros de ce qu'on pourrait appeler la littérature *réflective*, nul doute que son talent personnel ne doive y gagner, et que des deux côtés de l'Atlantique le mouvement anglo-saxon n'en profite.

ARTHUR DUDLEY.

LA PEINTURE

EN ANGLETERRE

A PROPOS DES EXPOSITIONS DE 1854.

Cette année, au mois de juillet, Londres ne renfermait pas moins de neuf expositions de peinture et de sculpture, en laissant de côté le *National Gallery* et la collection de sculptures antiques du *British Museum*. Cela prouve que les choses de l'esprit tiennent leur place, aussi bien que le fer et l'or, dans les pensées du peuple anglais. Sans vouloir rechercher minutieusement dans quelle proportion les intentions de lucre ou la rivalité d'imitation ont pu contribuer à ces résultats, et dans quelle mesure ils représentent réellement les instincts de l'art britannique, il nous semble que quelques remarques, suggérées à un habitué de la palette par les diverses galeries, peuvent valoir la peine d'être lues. Nous sommes d'autant plus porté à dire notre mot, que la plupart des jugemens et des théories sur l'art qui arrivent au public sont écrits par des hommes voués à la profession de la plume et non à celle du pinceau. Le côté littéraire de la question, en tout cas le côté le plus propre à frapper ceux qui ne sont que spectateurs, a donc été amplement développé; le point de vue de ceux qui pratiquent n'a pas, à beaucoup près, trouvé autant d'organes, et il peut ainsi avoir un certain intérêt de nouveauté. D'ailleurs n'est-il pas juste que cette autre face de la cause soit également soumise au grand juge? Elle est sans contredit aussi essentielle pour l'art que pour les artistes : elle embrasse tout ce qui tient le plus à la peinture dans un tableau, tout ce qui en fait autre chose et plus qu'un drame ou un poème, ou même une image, en un mot

tout ce qui donne à une œuvre le caractère et la valeur d'un objet plastique. Ce sont là, nous le craignons, des paroles peu précises, et elles peuvent paraître étranges, tant il est d'usage de représenter la peinture et la sculpture comme de purs arts d'imitation. Qu'une statue et qu'un tableau soient vrais, c'est à peu près tout ce que le public a été accoutumé à demander; quand de tels ouvrages lui ont causé la même sensation que la réalité eût pu produire sur ses yeux, il se tient pour satisfait. Et cependant c'est en dehors de l'imitation et au-delà du vrai que s'étend la partie plastique de l'art, celle à laquelle nous faisions allusion, et qui n'est guère reconnue en dehors des ateliers. Quoiqu'elle soit la source de toutes les qualités qui font vivre les œuvres destinées à l'immortalité, le monde en général ne lui attribue pas une telle importance, et tout plaidoyer en sa faveur court risque d'être taxé de solennel enfantillage ou d'oiseuse gravité.

Le fait est que ces matières sont en elles-mêmes difficiles à manier. Les émotions causées par les arts plastiques aussi bien que par la musique, les formes et les couleurs qui charment l'œil, ou les sons qui séduisent l'oreille, toutes ces mystérieuses influences, avec leurs rhythmes et leurs combinaisons, souffrent mal qu'on les définisse par des mots. Il faut prendre beaucoup de peine pour n'y réussir qu'imparfaitement, et en se fatiguant soi-même on fatigue les lecteurs. La gravité en effet a lieu de sembler déplacée, quand il s'agit de choses où la majorité des hommes ne cherche que ses distractions du dimanche. De là vient que l'écrivain est tenté de laisser là ces matières rétives pour jeter sur le papier ce qui se présente au courant de la plume et ce qui a chance de plaire. Peut-être cela explique-t-il comment tant de critiques d'art, évidemment intéressantes pour le public, sont loin de satisfaire autant les artistes.

Aux yeux de quelques-uns, l'art toutefois est plus qu'un passe-temps. S'il représente seulement un objet d'étonnement pour l'ignorance, un jouet pour l'homme instruit, il est une science pour ceux qui l'étudient. Nous qui sommes de ce nombre, et qui ne pouvons nous empêcher de le prendre au sérieux, ce sont les impressions d'un artiste que nous essaierons de rendre. En examinant quelques œuvres d'une école moderne, nous voudrions appuyer sur certaines données plastiques qui n'ont pas été assez remarquées, sur certains aperçus sans lesquels il nous semble impossible de porter des jugemens tant soit peu justes en matière d'art. Ajouter un grain au trésor de la vérité, c'est tout ce que nous désirons.

La forte impulsion donnée à l'art anglais par la *commission royale des beaux-arts*, qui fut créée, il y a environ dix ans, pour la décoration des nouvelles salles du parlement, continue toujours à se faire sentir, bien que les résultats attendus n'aient pas été complétement

atteints, et bien que le mouvement se soit produit en dehors de la direction indiquée. La commission demandait des peintures de haut style, des œuvres où la composition et l'exécution seraient marquées au coin de la grandeur et de l'élévation. Dans le concours qu'elle avait ouvert, il y avait à gagner des prix et de la renommée: aussi y eut-il beaucoup de prétendans; mais en définitive très peu des tentatives faites approchèrent des conditions posées par le programme. Néanmoins les juges décernèrent des prix en abondance, dans l'idée qu'il était convenable de récompenser l'effort même en l'absence de la force, et probablement aussi dans la crainte d'effrayer le public en avouant trop ouvertement que bon nombre des couronnes préparées n'avaient pas trouvé de vainqueurs à couronner.

A nos yeux, cet échec ne prouve point contre la capacité des artistes du pays; il accuse plutôt la commission elle-même d'avoir trop agi à l'étourdie. Avec la perspective d'un nom à se faire et d'un salaire à gagner, des hommes qui avaient passé leur vie à peindre en petit des scènes du *Vicaire de Wakefield* et des *enfans perdus dans la forêt*, ou à perpétuer les poses et les sourires stéréotypés du portrait à la mode, commandèrent soudain des cartons de vingt pieds pour se mettre sur l'heure à les remplir, dans un beau feu pour l'art épique que leur ignorance absolue rendait sublime. Comment penser que les artistes pussent hésiter à accourir, quand ce brusque appel aux armes était appuyé par le puissant attrait du gain et de la popularité, et quand les juges du camp, tout les premiers, oubliaient le long et laborieux apprentissage que réclament de pareilles productions ?

Évidemment néanmoins il existait alors quelque heureux rapport de temps et d'occasion entre le pays et cette sommation, car, malgré la méprise des membres de la commission, l'école a continué sa marche en avant; leur aveugle bonne volonté s'est trouvée coïncider avec le possible du moment. Ainsi, durant la période qui a suivi le concours des cartons, l'attention s'est tournée vers la grande peinture, et quoique nul nom nouveau ne soit venu s'ajouter aux noms de MM. Dyce, Herbert, Cope et Maclise, — qui ont donné suite à leurs heureux débuts en peignant des fresques de grand mérite dans le palais du parlement, — on peut constater une amélioration générale dans tous les genres de sujets, un seul peut-être excepté. Chose étrange à dire, c'est précisément l'art historique qui n'a pas progressé du même pas, comme nous le verrons en venant au détail des œuvres.

Parmi les expositions ouvertes au public, cinq se composent des produits du sol; les autres consistent en une petite collection de tableaux français, un salon allemand et deux galeries de vieux maî-

tres. Remarquons cependant que sur les cinq expositions anglaises, il n'en est que trois qui embrassent des peintures à l'huile; les deux autres sont réservées à l'aquarelle et au dessin.

De fait comme de nom, c'est l'*Académie royale* qui se place au premier rang, et par le nombre des objets exposés, et en général aussi par leur intérêt comme par la réputation des exposans. — La sculpture n'y est représentée que par 166 morceaux; mais les envois des peintres s'y élèvent à 1,365. La foule, aussi compacte qu'à l'ordinaire, des portraits de tout genre, toiles et marbres, miniatures et dessins, offre peu matière aux commentaires de la critique, le but de ces sortes d'œuvres n'étant guère que d'achalander l'artiste qui les signe. Il y a lieu pourtant d'en signaler plusieurs où le peintre ne s'est point tenu aux simples nécessités du sujet, mais où il s'est laissé tenter par son modèle ou séduire par les agaceries de la Muse jusqu'à s'oublier dans l'amour de l'art. Le portrait d'une *Dame avec ses enfans*, par M. Buckner, est riche et brillant de couleur, d'une grande vérité d'expression et bien composé. M. F. Grant nous a donné une figure en pied, pleine de hardiesse et de caractère: le vétéran lord Gough, sous le costume qu'il portait pendant ses campagnes dans l'Inde; plus un portrait de lord John Russell, où la tête est d'un beau travail, mais où les proportions du corps ont trop d'ampleur pour la petite et maigre personne de l'original. On a également de M. Knight, le secrétaire de l'académie, deux excellentes œuvres, traitées dans un style large, et qui gardent pourtant beaucoup d'individualité. En parlant des portraitistes, nous ne devons pas omettre sir J. Watson Gordon, qui jouit d'une réputation haute et bien acquise. Le meilleur de ses envois, à notre avis, est la figure en pied de M. J. C. Harter; mais l'artiste, cette année, n'a fait tout au plus que maintenir son rang. M. Boxal enfin, avec ses quatre toiles, mérite que l'on compte avec lui pour s'être proposé quelque chose de plus que la pure ressemblance. Ses têtes respirent le sentiment de l'art, et les chairs y ont des finesses de ton et d'effet qui parlent à l'imagination. Il est à regretter que ces peintures soient gâtées par une indécision et une incertitude qui, en somme, les rendent trop incomplètes pour qu'on puisse les ranger parmi les productions du premier ordre.

Dans la classe des portraits en miniature, qui sont très nombreux, comme d'habitude, on rencontre, comme d'habitude aussi, une forte somme de talent, et entre plusieurs artistes éminens c'est toujours à sir W. Ross et à M. Thorburn que reste la primauté. Cette branche de l'art est beaucoup plus cultivée en Angleterre qu'en France : le nombre des peintres qui s'y adonnent est plus considérable, et leur supériorité ne saurait faire doute.

Nous sommes loin sans doute d'avoir épuisé la liste des artistes qui ont fait preuve d'habileté dans le portrait; mais les œuvres de ce genre ont tant de ressemblance entre elles, comme exécution elles procèdent tellement d'une même routine inévitable, et d'ailleurs elles affluent à tel point, que, pour les nommer seulement, il faudrait plus de temps et d'espace que nous ne pouvons leur en accorder.

Avant de passer outre, il faut cependant nous arrêter encore à une œuvre française qui figure dans la salle d'honneur de l'académie, et qui peut suggérer d'intéressantes comparaisons. C'est un portrait en pied de lord Dufferin par M. Ary Scheffer, et certainement une consciencieuse étude. Depuis longtemps nous étions accoutumé à admirer le sentiment tendre et recueilli que le célèbre maître sait répandre dans les sujets mystiques ou qui touchent à la poésie; mais nous avions eu moins souvent l'occasion d'apprécier ses moyens dans cette spécialité. Le portrait signé de son nom nous a frappé comme rappelant beaucoup ceux de M. Henry Scheffer, avec plus de lourdeur cependant, mais en même temps avec plus de largeur de caractère. Sans vouloir décider à quel point la couleur pâle et sans corps de ses compositions religieuses ou d'imagination peut tenir à la nature même de l'inspiration qui les dicte ou à la bonne foi du travail, nous avons peine à concevoir qu'une pareille manière soit applicable au portrait, qui, à notre sens, se passe mal d'une touche vigoureuse et d'un certain luxe de relief. Aussi la page de M. Scheffer ne peut-elle, malgré ses belles qualités, nous faire oublier ses défauts : comme tableau, elle est froide d'effet et de ton; comme image d'un personnage réel, elle pèche encore plus par son aspect morne et blême et par son manque de vie.

En rencontrant ainsi un envoi français dans le rendez-vous de la peinture anglaise, on eût pu s'attendre à un contraste plus tranché entre ce spécimen d'un art étranger et la masse des tableaux environnans; mais durant ces vingt-cinq dernières années, les deux écoles, en poursuivant leur développement dans des directions contraires à maint égard, ont sensiblement diminué la distance qui les séparait. Les sévérités de la forme et du dessin préoccupent davantage les peintres anglais, et les aménités de la couleur et de l'effet ont trouvé grâce devant la France. Ce n'est pas que toutes les dissemblances se soient effacées : il en reste, et de fort essentielles; mais elles ne sont plus assez flagrantes pour sauter aux yeux à première vue, surtout dans ce qu'on nomme la peinture de chevalet. Pour retrouver entre les styles des deux pays un désaccord patent, une opposition absolue, il faut en venir aux compositions de grande dimension historiques ou mystiques, et plus particulièrement aux peintures murales. Là où il s'agit d'être maître du dessin et des vastes surfaces, la longue

éducation académique de la France la porte bien plus haut que l'Angleterre, qui ne fait que débuter dans ce rigide et nécessaire apprentissage.

Si le nombre des portraits forme à l'Académie royale un trait saillant de l'aspect général, il n'en est pas de même dans les quatre autres expositions nationales. Sur les 355 peintures à l'huile que nous présente la *Society of British artists*, 14 seulement sont des portraits; on n'en compte que 11 parmi les 439 tableaux de la *National Institution*, et dans les deux expositions d'aquarelles il ne s'en trouve pas un au milieu des 723 morceaux qui décorent leurs salles. Il y a là, ce nous semble, un fait significatif et dont il faut tenir compte. Voilà donc 2,500 sujets de dimensions et de genres divers qui viennent s'offrir au public sans autre recommandation ni appui que leur propre valeur et l'intérêt que peut inspirer la peinture. Par cela seul qu'un produit continue chaque année à abonder sur le marché, on peut être certain qu'il est demandé, et pour l'art aussi, si mal que sa dignité s'en accommode, cette mercuriale du commerce est un sûr renseignement. Il se peut que le jeune artiste, en débutant dans sa profession, n'y soit poussé que par un goût naturel, par un amour irrésistible pour les seuls attraits de l'art; mais il n'importe, et bien que la constance dans une carrière sans profit ne soit pas une rareté, il n'est pas moins positif que la sympathie du dehors est nécessaire à qui travaille, qu'il en faut des preuves irrécusables et même substantielles pour soutenir l'ouvrier à ses heures de doute, pour le relever quand il faiblit dans le sillon, et pour attirer beaucoup de laboureurs dans le champ, comme pour y faire mûrir une riche moisson.

Mais outre l'affluence des produits, un indice encore plus direct et plus sensible est là pour attester que les œuvres de la brosse et du ciseau n'en sont pas réduites à un public exceptionnel d'amateurs. Il est de règle à Londres que les ouvrages qui ont trouvé un acquéreur reçoivent une étiquette où est écrit le mot *vendu*, et le nombre de ces inscriptions de bon augure dans les diverses expositions est fait pour frapper. L'or anglais a ses placemens honorables, et la faveur populaire, ajoutons-le, ne s'est montrée ni aveugle ni mesquine. En parcourant avec attention les marques de vente, nous les avons invariablement rencontrées sur les œuvres du plus grand mérite, — ce qui atteste un degré considérable de goût et de jugement chez les acheteurs. De plus, nous avons pu remarquer que beaucoup de ces peintures achetées avaient été découvertes dans les sentiers perdus, dans les petites expositions qui n'ont pas pour elles le prestige de l'Académie royale, et dans les rangs des productions qui n'avaient pas reçu d'un nom déjà accrédité ou de la mode leur *bon pour circuler*.

Outre le discernement, tout cela révèle une indépendance de sentiment qui mérite d'être relevée, et les choix faits sous cette double inspiration prennent une valeur et un poids dont il est bon de leur faire honneur.

A cela toutefois nous avons certaines réserves à faire, ou du moins nous devons dire que ce goût se tient dans des limites assez arrêtées. Ainsi, tandis que le paysage est loin de figurer en première ligne dans les salons parisiens et dans les affections du public français, c'est le contraire qui a lieu à Londres; ce sont les paysages qui forment la grande majorité des tableaux achetés, et cette préférence des amateurs nous paraît donner assez juste la mesure du développement plastique du pays. Pour être sensible à la plupart des qualités d'un paysage, il suffit d'avoir le goût médiocrement formé, il suffit d'avoir en général le sentiment de la poésie; celui de la peinture n'est pas indispensable. Quant au paysagiste lui-même, le succès lui est comparativement facile. Avec la même somme de travail qui ne mènerait pas à bonne fin la moindre composition à figures, il peut, dans sa spécialité, atteindre à des résultats déjà fort savans. Il est donc à présumer que la préférence pour le paysage correspond à une phase inférieure du sens plastique, et que l'amour de la figure dénote à la fois et une pénétration artistique plus étendue et une culture de plus vieille date. En France, c'est la figure qui a toujours été le principal but des peintres et l'objet principal des études. La tradition classique et les influences académiques ont sans doute contribué pour beaucoup à cette direction de l'école, comme elles ont été pour beaucoup dans la raideur et l'apparat convenu de l'ancien paysage français; mais, quoi qu'il en soit, ces courans ont déposé leur limon, ils ont propagé l'instruction supérieure en fait d'art, ils ont répandu plus au large les préoccupations ou les habitudes qui permettent d'apprécier avec un certain raffinement les branches sévères de la peinture, et ce passé, qui n'a pas eu d'analogue en Angleterre, nous donne en grande partie la clé des contrastes que présentent les deux écoles. Le goût anglais semble plus restreint, quoique moins appris et plus naturel; le goût en France est plus général, plus cultivé et plus porté au grand.

Comme on peut s'y attendre, ces dispositions des deux peuples ne sont pas sans se traduire dans la physionomie de leurs expositions; toutefois c'est seulement en scrutant de près que l'on découvre toute la portée et la gravité de la dissemblance. Il en est de ces choses comme des deux nations elles-mêmes : à première vue, on s'aperçoit qu'elles ne se ressemblent pas, et plus on les connaît à fond, plus on découvre entre elles d'oppositions radicales. Qui sait du reste si, en creusant assez avant, on ne reconnaîtrait pas que leurs destinées

sociales, comme leurs procédés artistiques, proviennent dans une large mesure de cette différence d'organisation?

Ce qui se fait remarquer le plus vite à Londres, c'est l'absence de ces vastes toiles dont Paris voit toujours un ample déploiement. — Les dimensions du canevas influent sur le caractère de la peinture. L'ambition de couvrir une immense surface est déjà pour l'œuvre un élément de grandiose, et la capacité de la remplir en est un autre. Si l'espace est dignement employé, si la beauté et l'élévation du sentiment s'allient à une puissante entente de la forme, et si cette double inspiration est dirigée par une connaissance approfondie de l'art, le résultat est une peinture de la plus sublime espèce : un morceau épique. En France, l'écolier met à peine le pied dans un atelier, qu'il parle de produire sa grande page; il tremble déjà de bonheur à l'idée d'entendre le grand canevas clapoter sous sa brosse, et aussi loin que peut conduire le savoir-faire qui s'apprend, les moyens d'arriver sont à sa portée. Il va sans dire que peu de ces titans gravissent jusqu'aux cimes et que beaucoup restent au-dessous de leurs prétentions; toujours est-il que dans la masse des grandes compositions on compte quantité d'œuvres qui ont une valeur au-dessus du commun, qui montrent en tout cas la science et l'expérience où l'on n'arrive que par un cours complet d'études poursuivies avec persévérance et avec des aptitudes naturelles.

En Angleterre au contraire, on dirait que la peinture résiste et se ferme à des aspirations qui ont pourtant largement attesté leur existence par sa littérature. Bien que, dans les œuvres de la plume, le sentiment du grandiose ou du sublime ait atteint aux plus imposantes hauteurs, bien qu'il ait jailli avec l'énergie soutenue qui révèle un instinct parfaitement spontané, il lui faut des stimulans pour le décider aux grands efforts du pinceau, et peu de courages s'enflamment à l'appel, peu des coups aussi que portent les braves sont réellement des exploits héroïques. Comment se fait-il que l'audace et la ténacité proverbiale de la race paraissent ici en défaut? Pourquoi les peintres hésitent-ils ou n'avancent-ils qu'avec timidité? Ne serait-ce point parce qu'ils se défient de leur propre force et de la sympathie d'autrui? En eux-mêmes ou dans le public, ils ne rencontrent aucun point d'appui suffisant; nul fonds de grande science n'existe ni d'un côté ni de l'autre, et sans cette érudition qui ne peut venir que d'une initiation spéciale, le grand art ne saurait se produire. Peu importe que l'âme ait été coulée dans le moule royal de la beauté et que les nobles extases lui soient accordées : si l'œil n'a pas été préparé à distinguer et à mesurer les modulations des lignes et des couleurs, et si la main n'a pas acquis, par un labeur obstiné, le talent de les saisir, jamais le pinceau et le ciseau ne rendront visibles pour d'au-

tres yeux ces apparitions secrètes. L'artiste sera comme le muet qui peut imaginer des choses magnifiques, mais qui n'a pas de langue pour les dire, et qui ne les communiquera jamais à aucune oreille humaine.

A l'appui de nos remarques, un simple coup d'œil jeté sur les catalogues des diverses expositions attesterait assez à quelle petite place la peinture de style est réduite à côté des trois genres en faveur : le portrait, le paysage et l'art de chevalet; mais nous pouvons descendre à une statistique plus précise. Sur 3,442 morceaux envoyés par les ateliers, il n'y en a pas plus de 50 que l'on puisse strictement qualifier de sujets religieux. Laissant de côté pour le moment ces peintures dont nous dirons un mot plus tard à d'autres titres, et arrivant aux tableaux d'histoire, nous en découvrons un nombre encore plus restreint. Si nous nous en rapportions au titre des œuvres, nous aurions à grossir de beaucoup notre chiffre; mais à juger les productions elles-mêmes, à voir combien les gentillesses de la peinture de salon y prédominent et avec quelle recherche amoureuse les étoffes et autres accessoires y sont traités, il est clair que les artistes ont pris leur sujet par ce côté, et qu'ils se sont mis au travail avec des alléchemens que la gravité historique n'eût pu que dérouter. Néanmoins tous les interprètes de l'histoire n'ont pas ainsi entendu leur tâche; il en est, quoiqu'en petit nombre, qui, par leur manière de concevoir et de rendre, ont mieux répondu aux exigences de leur thème.

Le comte de Pembroke épousant sur le champ de bataille la fille d'un roi irlandais vaincu, de M. Maclise, et *le Dernier Sommeil d'Argyle avant son exécution*, de M. E.-M. Ward, sont évidemment les deux œuvres principales de cette catégorie. De plus, ce sont les deux plus grandes toiles des cinq expositions, bien qu'à elles deux elles ne fassent pas même la moitié de l'espace si vigoureusement couvert par M. Couture dans son *Orgie romaine*. Les auteurs de ces tableaux ont fait preuve l'un et l'autre d'une grande habileté et d'amples ressources, mais chacun à sa manière. Le pinceau de M. Ward a plus de réalité, parce qu'il est plus soumis et qu'il s'en tient davantage à imiter. M. Maclise l'emporte par la verve et la fougue, parce qu'il se préoccupe plutôt de son propre rêve d'artiste que des probabilités de l'épisode réel. Cette manière d'entendre une composition pourrait être appelée *poético-historique*. Les faits et les personnages se sont mariés dans son imagination avec les rhythmes et les accords de lignes, de formes et de tons, et il a saisi un des aspects de cette vision sans cesse tournoyante pour le fixer sur sa toile. Hors de la toile, sa composition et ses agencemens seraient une impossibilité. Un pareil événement ne peut se produire sous aucune

forme et nulle part, sauf en silhouette et sur une surface plane. Si on pensait que par là nous voulons déprécier ce genre de création et que nous rapetissons bien l'artiste en lui attribuant une toile pour tout royaume, nous n'avons qu'une chose à répondre : c'est que toutes les conquêtes des Michel-Ange et des Raphaël ont été accomplies dans ce domaine. De fait, c'est là la région où l'art donne ses grands coups d'aile, alors qu'il cesse de parler la langue vulgaire des sens et de raconter des histoires pour leur amusement, et qu'il prend son essor vers le foyer suprême de son essence, pour s'enivrer lui-même de ses divins attributs, libre de toutes les exigences des sentimens humains, et sans autres lois que celles de ses propres harmonies. Ceux qu'une haute aspiration pousse à le suivre doivent être prêts à vouer leur vie au labeur et à la pensée, car une telle excellence est sainte, et on ne la gagne que par les veilles et la prière. Le manteau du prophète ne tombe pas sur tous ceux qui s'humilient pour adorer et qui ceignent leurs reins pour agir. Pourtant la tendance seule fortifie, et le travail qu'elle provoque ne peut manquer de produire, sinon des fruits du premier ordre, au moins des mérites très estimables. Et ainsi, sans quitter la page de M. Maclise, nous y trouvons beaucoup des qualités qui appartiennent à cette manifestation suprême du sentiment plastique : un grand empire sur le dessin et la composition, la richesse et la variété dans les combinaisons de formes et de groupement, et cette facilité magistrale qui est un accompagnement si nécessaire de la fécondité; mais il faut plus que tout cela pour qu'une œuvre ait droit aux premiers honneurs. Il faut surtout de la majesté et de l'élévation, et le tableau de M. Maclise en manque; sa couleur aussi est d'une dureté uniforme et vitreuse qui fatigue et ahurit comme le retentissement trop prolongé d'un instrument de cuivre avec ses notes mordantes et sans variété.

Après avoir payé notre tribut au talent de M. Maclise, et un peu aussi aux proportions de sa toile comme à celles de sa réputation, nous avons hâte de mentionner un ouvrage, bien petit de surface, et qui n'est guère autre chose qu'un paysage, mais sur lequel l'admiration peut dignement s'arrêter. *Le Prophète désobéissant,* par M. J. Linnel, réunit tous les élémens d'une création épique. Les formes et l'effet y respirent la grandeur; la couleur est pleine et profonde, et elle se masse en une harmonie sombre et mélancolique, parfaitement en accord avec un jugement de Dieu, avec le prophète coupable gisant à terre auprès du lion vengeur et avec le groupe des voyageurs que l'épouvante a soudain arrêtés au milieu de l'obscurité de la forêt. Quand un homme possède et déploie de telles puissances, son œuvre, de quelque nature qu'elle soit, se classe d'emblée parmi

les productions capitales. Tenter de l'analyser serait vain, car si elle est éminente, c'est bien plutôt par ses qualités émouvantes que par les idées ou les images de réalité qu'elle est propre à transmettre. Que l'on s'arrête devant la *Vénus* de Milo et que l'on cherche à exprimer ses impressions, on pourra dire que l'antique déesse est pleine de beauté, de grandeur et de grâce; mais en vingt pages dirait-on rien de plus et pourrait-on donner, à qui ne l'a pas vue, une idée plus distincte de sa sublimité?

Nous en avons fini avec les créations enfantées sur le trépied, avec les rares inspirés qui, en produisant, ont oublié le monde et jusqu'à eux-mêmes peut-être, pour converser avec les choses d'en haut sans trop s'inquiéter du sens commun. Bien que plus d'une autre œuvre ait cherché à jouer ce beau délire, nulle en réalité n'en porte la trace. Nous attacherons donc nos sandales pour descendre parmi les hommes. De tous ceux qui se sont entretenus avec leurs semblables dans l'idiome universel, le plus remarquable est M. E.-M. Ward, le peintre du *Dernier Sommeil d'Argyle*, que nous avons déjà cité. Ici l'artiste s'adresse directement aux sensibilités naturelles. Il ne s'agit plus d'une composition qui serait sur la terre une impossibilité et qui ne peut avoir d'existence qu'en peinture. Les figures et les accessoires sont si exactement disposés et étudiés d'après nature, et toutes les inflexions des physionomies sont tellement calculées en vue du sujet, que la scène entière fait singulièrement illusion. Le peintre a voulu que l'art fût le serviteur du drame, et il a mis dans son despotisme une habileté si consommée, que, tout en le réduisant à des fonctions serviles, il ne l'a pas trop dégradé. L'effet d'ensemble est pittoresque en même temps que vraisemblable, et la couleur a de la vivacité et de la profondeur, quoique sans variété. Il se peut que cette monotonie convienne pour une scène de prison; mais nous croyons reconnaître que dans le choix et l'emploi de ses tons l'artiste se laisse plus guider par les différences de lumières que par les différences de couleurs. Le pinceau imitateur qui vise à rendre le relief et l'air de réalité des objets n'hésite pas à sacrifier les relations intrinsèques des teintes, il y est même condamné, car il est difficile d'arriver à l'effet vrai sans beaucoup de retouches et de changemens qui font perdre aux couleurs une grande partie de leur limpidité et de leur éclat naturel.

Pour peu que nous eussions cherché à être méthodique, nous aurions à nous excuser d'avoir rejeté jusqu'ici un tableau de M. Millais, qui, en raison de ses prétentions mystiques, eût dû venir en premier lieu; mais le genre religieux n'occupe qu'un rang secondaire dans les sympathies de l'Angleterre. En réalité, il est opposé au sen-

timent protestant, et si ce n'était le bruit qu'une secte de peintres (1) a récemment fait autour d'elle par sa manière singulière, plutôt que digne, de traiter les sujets de cet ordre; si ce n'était aussi que M. Millais passe pour le chef en quelque sorte de cette petite église, et joint à beaucoup d'affectation et de bizarrerie une forte dose de talent, nous garderions volontiers le silence sur sa page. En tout cas, nous n'y pouvons toucher qu'en passant, car un examen plus approfondi exigerait des discussions à la fois difficiles et trop longues pour l'occasion, peut-être aussi pour la valeur de l'œuvre. De nos jours, une grande cause d'embarras pour le critique, comme pour l'artiste sans doute, tient à la multitude des exemples, des traditions et des précédens accumulés par le passé. Si c'est là une mine de lumières qui donne au choix plus de latitude et suggère au pinceau plus de ressources, c'est là aussi une source de confusion pour l'esprit. Il faut tant de discernement pour opter et tant de persévérance pour appliquer, que bien peu sont capables d'éviter les écueils et de toucher au port. La composition de M. Millais doit être rangée au nombre des anomalies enfantées par cette mêlée d'influences. Sous le titre de *la Lumière du monde*, il nous présente une figure d'homme qui frappe à une porte, la tête couronnée d'épines, et tenant d'une main une lanterne d'antique modèle. Est-ce le Christ, est-ce Diogène, que nous avons devant nous? La couronne d'épines indiquerait le premier, la lanterne est l'emblème du second; la robe blanche dont la figure est vêtue convient autant à l'un qu'à l'autre; le *pallium* richement brodé est également déplacé dans les deux cas : on n'y peut voir qu'une affectation d'archaïsme, comme dans l'exécution générale du tableau. De fait, c'est là une de ces productions où la religion, l'érudition, la métaphysique et le sentiment, les vieilles traditions et les innovations se combinent si étrangement avec d'excellentes qualités plastiques, qu'il en résulte un tout à la fois exubérant et incomplet qui échappe entièrement à la juridiction ordinaire de la critique. Cette peinture reflète éloquemment l'état moral de notre époque; elle est évidemment l'œuvre d'un jeune homme qui, avec des milliers d'êtres comme lui à ses côtés, et la tête plongée dans l'épaisse fumée de notions informes qui pèse sur les grands centres de population, absorbe à chaque haleine le mélange hétérogène sans pouvoir le digérer. Il y a pour nous quelque chose de pénible à voir un

(1) A propos d'une exposition antérieure, nous avons eu occasion de mentionner quelques jeunes peintres qui, sous le nom de *pré-raphaëlites*, avaient réussi à attirer l'attention du public. Leur manière au moins est très particulière, quoique leur but soit loin d'être aussi original. Ce qui les distingue surtout, c'est l'ardeur systématique avec laquelle ils s'appliquent à calquer les plus minutieuses apparences de la réalité.

vrai savoir-faire et un sentiment délicat se perdre et se déformer sous un amas de connaissances mal classées, pour n'aboutir qu'à de pareilles puérilités.

En jetant un regard en arrière, en comptant toutes les autres peintures qui se sont données comme des compositions historiques ou sacrées, et auxquelles cependant il nous est impossible d'accorder cette qualité, nous sentons le besoin de mieux expliquer notre pensée sur ce point. A nos yeux, pour être un peintre d'histoire, ce n'est pas assez de choisir un de ces épisodes où les passions et les sentimens humains font encore du passé une vivante actualité, et de le traduire ensuite en couleurs avec patience et habileté. La grandeur et l'élévation, ces qualités sur lesquelles nous revenons à dessein, sont les seules magies dont la peinture dispose pour élever de telles scènes au-dessus des aventures de grand chemin, et pour leur garder l'importance que l'historien leur a donnée en les recueillant dans ses annales. Quand un tableau veut refléter dignement les côtés graves de la vie, et le bien ou le mal qu'ils renferment, il faut qu'il soit grave lui-même, il faut que par la sensation qu'il cause il soit propre à enseigner, à élever et à ennoblir. Sans cela, il ne sera guère qu'un jouet ingénieux ou un simple objet d'ornement.

Et cependant ce style mitoyen qui n'est pas le *genre* (car il est trop sérieux et trop ambitieux), et qui n'est pas davantage l'*histoire* (car il se sent trop de la mesquinerie et du tracas de la vie journalière), a trop de chauds partisans pour que nous refusions de compter avec lui, ou du moins de l'admettre pour ce qu'il est; d'ailleurs il a fourni a tant de peintres l'occasion de déployer de remarquables aptitudes, que force nous est d'accorder en tout cas un mérite à ses créations hybrides, celui d'avoir ouvert un rôle à nombre d'individus qui sans elles n'auraient jamais pu avoir ni rôle ni place comme artistes. Toutefois un doute nous arrête à ce moment. Si, la mémoire respectueusement occupée des chefs-d'œuvre du passé, nous nous bornions à mesurer ces capacités modernes sur des mesures taillées d'après les vieux géans, et si, dans notre désappointement de les trouver trop petites, nous allions jusqu'à méconnaître leur importance, nous serions injuste, car elles ont certainement une importance, ne fût-ce que celle qui leur vient de leur nombre et du crédit dont leurs produits jouissent auprès des masses. Le mieux peut-être serait d'avoir un terme à part pour désigner cette espèce nouvelle et vivace de compositions; quant à nous, on nous permettra de lui donner le nom de *peinture dramatique*. Évidemment tous les sujets où la figure humaine est le principal centre de l'intérêt sont susceptibles d'être conçus au point de vue du drame, et, présentés de la sorte, ils peuvent, avec peu de qualités artistiques, devenir intéressans pour la

généralité des hommes. Les académies et les systèmes actuels d'enseignement, s'ils n'ont point semé le germe de ce genre de style, ont au moins servi de pépinière à la jeune pousse, qui, bien que toute nouvelle dans le monde, a déjà atteint de robustes proportions. Dans l'espace de ces vingt-cinq dernières années, la peinture dramatique a perfectionné son instrument avec une étrange rapidité. Chez ceux qui s'y livrent, la vérité de la mise en scène et la convenance de la mimique sont entendues avec une expérience et une précision qui n'ont pu être conquises qu'à force de persévérance et d'actes d'intelligence. Une science enfin a été créée, et si peu de valeur que les chefs de cette école aient, suivant nous, comme artistes, on ne peut nier qu'ils se soient montrés très distingués comme hommes.

En comparant les anciens aux modernes, il n'y a pas d'illusion à se faire. Dans l'art de raconter une histoire ou de reproduire une image, les vieux maîtres ont été considérablement dépassés, et si la perfection du drame était réellement la perfection de la peinture, il faudrait ne voir en eux que des novices. Eux, ils représentaient les objets par des types et sans jamais tenter de tromper l'œil par des effets de relief et de perspective vraie; leurs peintures veulent être des peintures; elles ne se proposent point de rendre la figure sensible d'une scène réelle pas plus que de se montrer érudites dans la métaphysique et la psychologie des actions humaines. L'auteur des *Noces de Cana* s'est peu soucié de faire croire aux spectateurs qu'ils avaient sous les yeux un vestibule, avec des colonnes de marbre et une assemblée d'hommes et de femmes attablés à un festin. Un habile peintre de décors, aidé d'un élève quelque peu expert de l'Académie des Beaux-Arts, produirait sans peine un tableau beaucoup plus rapproché du fait, beaucoup plus parfait comme imitation. En se plaçant devant la toile qu'il voulait remplir, ce que Paul Véronèse vit en esprit, ce furent des couleurs et des splendeurs flottant par masses sur toute cette étendue. Au sommet il plaça la lumière vague et pâle, puis il la fit descendre sous des tons francs, mais délicats, et augmentant peu à peu l'intensité des teintes dont il la revêtait, il en vint à l'étendre toute resplendissante dans la région inférieure de son tableau. Les draperies et les riches étoffes qui tiennent la moitié de son espace ne furent pour lui qu'une occasion et une raison de déployer des couleurs, et il mit dessous des personnages pour leur donner une forme et une place. De prime-saut, le peintre s'était élevé jusqu'à l'art; il n'avait pris que ses ordres pour les transcrire dans leur propre langage et avec leur jet spontané, auprès desquels la phraséologie méticuleuse et didactique du conteur d'histoires semble si boiteuse et si terre-à-terre. Si Titien, ou Corrége, ou en vérité tout autre des anciens maîtres pouvait revenir ici-bas, rien

dans toute la sphère de l'art moderne ne l'étonnerait autant que nos peintures dramatiques. Avec les matériaux qui ont été les leurs et qui sont les nôtres, il serait difficile de composer aucune autre combinaison qui ressemblât aussi peu aux résultats qu'eux-mêmes en ont tirés. Les combinaisons des modernes vont-elles de pair avec les leurs? sont-elles meilleures ou pires? Nous ne trancherons pas la question; nous dirons seulement que, pour nous personnellement, ces drames peints sont froids, calculés et sans intérêt, quand ils ne nous choquent pas par la dissonance d'un groupe de physionomies et d'attitudes où tout remue et d'une surface colorée où ne règnent que le silence et la laideur de la mort. Devant ces drames, nous ne pouvons nous défendre d'une sensation assez analogue au demi-frisson et à l'indicible répulsion que causent des figures de cire, si voisines de la vie, et pourtant sans vie.

Mais, à vrai dire, cette recherche même du drame se rattache à quelque chose de plus général, à un parti pris d'imitation, dans la seule pensée d'imiter, ou, pour employer le mot consacré, à un *réalisme* qui tend à la fois à devenir le caractère dominant de l'art moderne et à en faire une chose radicalement différente de l'art ancien. On pourra opposer certains exemples fournis par les vieilles écoles, et plus particulièrement par les Hollandais et les Flamands; mais entre cette vérité et celle du pinceau contemporain nous ne saurions admettre qu'il y ait rien de similaire. L'intérieur le plus fini d'un Gérard Dow fait toujours l'effet d'une image, d'une combinaison fantasmagorique, tandis qu'un sujet analogue exécuté par un peintre du jour nous cause le même genre de sensation qu'une réalité. Pourvu qu'on isole son regard, le tableau prend des apparences de solidité matérielle, et cette espèce de succès tient surtout à ce que l'artiste s'est appliqué du premier coup à mettre en place ses lumières et ses ombres, à poser les colorations locales des objets où il les voyait, sans tenir compte des propriétés intrinsèques des tons, et sans se demander seulement quels procédés il pouvait ou devait employer. Le degré de souplesse naturelle que l'on a dans la main décide du point où l'on peut s'élever dans l'échelle de ces tentatives d'imitation, à partir des sujets les plus faciles, comme les *natures mortes*, jusqu'à la figure humaine. Les chairs seules dépassent la portée de ce mode de peinture, et c'est ainsi que nous voyons chaque jour des tableaux où les étoffes luisent et frissonnent, où les fauteuils semblent s'avancer vers notre main, tandis que les carnations, sauf des cas très rares, sont aussi mortes et aussi dures que le plus lourd des accessoires.

Et il est bon d'appeler l'attention sur une des conséquences naturelles de ces tendances au calque littéral. En devenant de plus en

plus générales, elles effacent tout ce qui donnait un cachet aux styles des diverses nations. Quand l'artiste, devant son chevalet, fait abnégation de lui-même et de ce qu'il peut sentir pour se changer en un simple instrument de précision; quand l'idée fixe de transcrire la chose qu'il a sous les yeux ne lui permet pas de garder une seule pensée pour les relations harmoniques des couleurs, pour ce qu'elles permettent sur une surface plane et pour ce qu'elles défendent, il se ferme lui-même le vaste domaine que l'art ouvrait à son imagination et à ses facultés créatrices; il renie son individualité, et s'il avait en lui une divine étincelle, il l'étouffe. De la sorte, l'originalité disparaît, la nationalité aussi; toutes les œuvres prennent un air de ressemblance, un aspect banal. Les tableaux historiques de M. Ward ne se distinguent plus des tableaux de M. Delaroche. Leurs différences se réduisent à des minuties sans intérêt; elles ne consistent plus en de grandes qualités fortement accentuées, et nous ne nous soucions point de les rechercher ou de les relever. Cependant nous ne devons pas oublier que le drame et la vérité ont pour eux le suffrage universel; c'est là un fait établi; la majorité fait la loi, et devant la voix du peuple beaucoup s'inclinent comme devant la voix de Dieu. Quoique la divine clameur ne vaille guère mieux que l'*aboiement ordinaire des dogues*, ainsi que la nommait Shakspeare, il peut se faire que la meute soit sur la véritable piste, et qu'il sorte de là quelque chose de bon. Pour le moment, nous attendons, car jusqu'ici nous n'avons pas vu de raisons suffisantes pour nous convertir à la foi de l'art nouveau, ni pour admettre la souveraineté du jugement populaire. Nous ne pouvons considérer l'opinion générale que comme un faisceau d'opinions individuelles qui isolément nous inspirent peu de respect, et tout en reconnaissant volontiers que les peintres dramatiques et réalistes ont montré des facultés supérieures, nous pensons que, si le sens artistique eût été plus dominant chez eux, ils auraient vite rompu avec les calculs et les entraves du drame pour rendre l'art à ses propres inspirations.

Après ce que nous avons dit sur l'abandon des études sérieuses en Angleterre, on peut s'attendre à trouver la sculpture fort en arrière de la peinture et assez négligée. Elle ne figure que dans deux des cinq expositions de Londres, et elle y tient une petite place. Le ciseau n'est pas aussi docile à la main que la brosse; il ne faut rien moins qu'un courage obstiné pour le réduire à l'obéissance, et lors même qu'il est dompté, ce sont les graves commissions qu'il exécute le plus volontiers; pour les légers services, il reste toujours gauche, sinon impuissant. Pour le peintre, il est comparativement facile de déguiser beaucoup d'ignorance et de vain travail sous quelques touches ingénieuses et quelques jeux de couleurs; mais les adroits expé-

diens et les pures coquetteries sont déplacées et absurdes dans les travaux du sculpteur. Le marbre veut qu'on l'attaque franchement, avec pleine conscience de ses propriétés particulières, qui sont la solidité, l'ampleur et la simplicité, et nul ciseau ne saurait rester sincère et fidèle à ces exigences à moins d'être guidé par la science, la grandeur et la vérité. Marbre, cire et plâtre, tous les envois de la sculpture ne dépassent pas, au total, le chiffre de 184, et si l'on retranche les portraits, qui s'élèvent à 137 et qui sont pour la plupart des bustes, il ne reste que 47 morceaux parmi lesquels on puisse chercher des œuvres où l'imagination et les capacités plastiques de l'artiste aient pris libre carrière. Quelques figures de nymphes et de déesses, d'une conception poétique, mais qui s'adressent autant, notons-le, à nos instincts d'homme qu'à nos sentimens esthétiques, composent toute la fête qui nous est offerte. Si parmi les sculpteurs anglais il en est qui savent rendre les idées héroïques et sublimes, qui assurément s'allument encore dans une race pleine de sève et accoutumée de longue date aux pensées élevées et aux nobles audaces, c'est ailleurs qu'il faut les chercher. Ici ils ne se montrent pas.

Pour clore ces remarques sur l'art anglais, il nous reste à jeter un regard sur les deux expositions d'aquarelles. Quoique nous sentions de l'éloignement à les admettre aux mêmes honneurs que la peinture à l'huile, nous aurions assez de peine à dire pourquoi, car le plaisir qu'elles causent est grand, et il est encore relevé par l'idée que des résultats aussi admirables ont été obtenus avec d'aussi faibles moyens. Les Anglais, comme on le sait, s'adonnent avec grand succès à ce genre de peinture, on peut même aller jusqu'à dire qu'ils l'ont créé en l'amenant à sa perfection, car, à moins d'être poussé fort loin, il est trop insignifiant et trop futile pour se faire recevoir au nombre des types de l'art. On n'a donc pas lieu de s'étonner que les deux galeries soient remplies de chefs-d'œuvre. Néanmoins il y a des différences de poids entre les morceaux d'élite, et la balance n'est pas en faveur des sujets à figures. On peut leur reprocher une dureté et une sécheresse qui marquent sans doute l'étroite portée des ressources de l'aquarelle; en revanche, ses charmes particuliers, où l'heureuse indécision des formes et les effets vaporeux de couleur ont tant à faire, se trouvent pleinement à l'aise dans les paysages, qui sont d'un singulier mérite, et qui constituent le gros des deux expositions.

A peu de distance de l'Académie royale et dans un local modeste, mais au centre d'un quartier fashionable, une exposition française, composée d'environ deux cents tableaux, s'est ouverte en même temps que les exhibitions nationales. Le catalogue renferme un avis au public, rédigé dans de fort bons sentimens, qui annonce le salon

actuel comme une première tentative, ce qui semble promettre une continuation annuelle. Deux des plus célèbres artistes de Londres, tous deux membres de l'académie, sont à la tête de l'entreprise, à laquelle nous devons souhaiter bon succès, car, suivant les paroles mêmes de l'avis joint au catalogue, « elle ne peut manquer d'accroître l'estime du public anglais pour l'école française et d'étendre les sentimens d'amitié entre les deux nations. » Bon nombre des ouvrages exposés ont déjà fait leurs preuves en France et sont d'une date plus ou moins ancienne; mais quoique la liste des noms embrasse ceux de MM. Delaroche, Scheffer, Decamps, H. Vernet, Delacroix et bien d'autres artistes célèbres, nous ne pouvons pas dire que l'art français soit réellement représenté. La plus grande partie des envois sont des paysages ou des toiles de genre, et l'on sait que dans cet ordre de tableaux le talent est chose commune en tout pays. D'ailleurs les qualités distinctives des peintres français ne sont pas là sur leur terrain. C'est dans les grandes compositions et les sujets graves que le génie propre de l'école trouve occasion de se mettre en saillie; il faut qu'il trouve place pour la science, la robuste vigueur, la vérité et une certaine grandeur, peut-être un peu plébéienne. L'énumération des principales pages de la collection permettra de juger à quel point le petit salon de Londres peut renseigner l'Angleterre sur le véritable état de l'art français. Parmi les peintres que nous avons déjà nommés, deux seulement ont suffisamment donné leur mesure. Ce sont MM. Delaroche et Ary Scheffer. Le premier a envoyé son chef-d'œuvre, *la Mort du duc de Guise*, qui, soit dit en passant, fait, comme couleur, une figure assez noire et lourde; il y a joint une réduction de *l'Hémicycle*, dont la touche semble dénoter une autre main que la sienne. M. Scheffer a fourni six tableaux, et dans le nombre, deux excellentes reproductions de la *Françoise de Rimini* et du *Larmoyeur*, bien connus l'un et l'autre pour l'émouvante tristesse que le peintre exprime avec tant de sentiment. M. Decamps n'a qu'une petite toile, et nous regrettons qu'elle soit un très faible échantillon de l'un des plus remarquables génies de l'école. Les deux tableaux de M. H. Vernet sont sa *Chasse au Moufflon* et une composition fantastique, *l'Ame purifiée par la Mort*. Nul n'ignore la singulière puissance que possède M. Vernet pour faire revivre sous sa brosse toute la création animale, depuis les espèces les plus infimes jusqu'à l'homme; mais sa souveraineté ne s'étend qu'aux manifestations matérielles de la vie et au monde extérieur, et sa tentative mystique est une méprise. Quand nous aurons dit que deux petites peintures sont tout ce qui parle de M. Delacroix, quiconque a pu voir ses magnifiques travaux du Louvre et des deux palais législatifs comprendra sans peine que son envoi

donne une idée bien exclusive et bien pauvre du feu et de la splendeur de son pinceau. M. Meissonnier a également exposé deux sujets : l'un d'eux, *le Bibliomane,* sans être un de ses beaux succès, reflète au moins son admirable talent; mais son autre tableau, qui est un portrait à mi-corps de grandeur naturelle et qu'il intitule *Charlemagne,* s'éloigne de tout point de ses bons ouvrages, sous le rapport des qualités comme sous celui de la taille, et n'est qu'une production très banale.

A tout prendre et malgré le plaisir que nous avons eu à renouer connaissance avec d'anciens amis, l'ensemble de cette exposition est un miroir trop infidèle de l'école française pour qu'elle ait pu nous satisfaire. En admettant même que dans vingt pieds carrés il eût été possible d'entasser une représentation suffisante de tout l'art d'une époque, quel temps et quelle supériorité de jugement n'eût-il pas fallu pour choisir ces spécimens! Tel que le choix a été fait, il ne peut suggérer qu'un jugement vague et partiel, par conséquent trompeur. Là où l'art a pris comme en France un large développement, nul ne saurait l'apprécier sans avoir vu ses œuvres dans les églises et les palais, sur les monumens et dans les places publiques du pays.

Si l'exposition française est de nature à égarer la curiosité du public et à désappointer le connaisseur mieux instruit, on reçoit une impression encore moins favorable en visitant les quelques tableaux allemands modernes qui sont réunis dans une maison voisine. Pas un seul nom de marque ne paraît au catalogue, et dans la collection même il n'est pas une page qui rappelle, de si loin que ce soit, le style des écoles germaniques tel que tous les rapports nous le représentent. Cette collection se réduit à une centaine de peintures de dimensions médiocres, consistant en paysages et en sujets de genre. Quelques-uns des premiers sont bons; on n'en peut dire autant des seconds, qui, à peu d'exceptions près, sont faibles et en plus d'un cas positivement mauvais. Quant aux grandes tentatives du pinceau allemand, dont la renommée s'associe depuis longtemps aux noms de Cornelius et d'Overbeck, un seul tableau historique s'y rattache quelque peu : c'est une œuvre due à M. Bewer, et qui représente la mort de Louis IX de France. Composée correctement, bien dessinée, proprement peinte, on pourrait la croire sortie d'un de ces inépuisables ateliers où le roi Louis-Philippe entretenait sa fabrique de tableaux pour Versailles. Elle est ce que sont les neuf dixièmes de ce musée célèbre : une toile couverte de lieux communs spirituels exécutés avec habileté.

A l'égard des deux collections de tableaux anciens que nous avons

mentionnées au commencement, c'est assez de dire qu'on y trouve bon nombre de morceaux d'élite fournis par la plupart des vieilles écoles : des flamands et des hollandais surtout au *British Institution* et des *quattrocentisti* italiens dans la galerie de lord Ward. Notre but n'a pas été de faire une revue générale, mais de jeter un coup d'œil sur l'aspect de l'art anglais dans ses expositions nationales, d'interroger celles-ci comme une manifestation de ses phases les plus récentes, et de recueillir quelques-unes des impressions qu'il peut provoquer à ce point de vue.

En terminant, nous n'avons pas besoin de faire remarquer que nos observations ont été forcément restreintes; nous avons pu tout au plus saisir quelques traits saillans de la physionomie que nous désirions esquisser, et faire brièvement sentir ce qu'ils indiquent. Bien des œuvres dont nous n'avons rien dit ont probablement un prix réel qui, dans l'échelle des valeurs artistiques, les place au-dessus des œuvres dont nous avons parlé; mais elles n'avaient aucune réponse à faire aux questions que nous voulions nous poser. Les tendances les plus générales et les directions les plus patentes du développement esthétique de l'Angleterre étaient l'objet de notre préoccupation, et la conclusion où nous sommes arrivé, c'est que la reproduction exacte de l'apparence des choses telles qu'elles sont est de plus en plus le pôle qui attire tout à lui. Les expositions anglaises ont perdu ce qui en avait fait longtemps le caractère individuel : les tableaux fantastiques ont disparu avec leurs couleurs éclatantes et leur dessin défectueux. Le pinceau est devenu plus humble et plus vrai. L'avenir peut-être réserve au monde le spectacle des hautes conquêtes que cette sincérité et ces efforts méritent sans doute comme récompense. En attendant, le chef-d'œuvre de la peinture réaliste est toujours à venir : les bonnes choses de l'art anglais ne se trouvent encore que parmi les produits indépendans et irréguliers de l'ancienne école.

D'un autre côté pourtant et quels qu'en soient l'avantage ou l'inconvénient, il est certain que les dogmes nouveaux jettent dans le monde une masse beaucoup plus considérable d'habiles exécutans; sous leur influence, l'esprit court les rues, — et cela se conçoit, car pour une composition historique de l'école du drame, le livre où est puisé le sujet fait, avec le modèle et le mannequin, les trois quarts des frais du travail; pour achever sa chronique imagée, l'ouvrier n'a plus guère besoin que de temps et d'attention. On compte tellement sur toutes ces ressources d'érudition et de couleur locale, que partout les peintres contemporains n'aiment plus à mettre en scène que les époques récentes, celles dont on connaît les costumes, les ameu-

blemens, les armes, etc. Ils renient l'antiquité, tandis qu'au contraire l'instinct des vrais et rares artistes qui sont dominés surtout par des conceptions poétiques et plastiques est de fuir les chaînes et les laborieuses nécessités de ces peintures narratives, et d'aller droit aux siècles reculés où le temps a mis plus de brume et de grandeur, et où ils trouvent eux-mêmes plus de liberté pour leur imagination et pour leurs inspirations artistiques.

En résumé, — et c'est pour le montrer que nous avons écrit ces pages, — le principal caractère de la peinture nous semble être en Angleterre ce qu'il est universellement à cette heure. L'imitation directe est devenue le principe fondamental de ceux qui manient la brosse comme de ceux qui usent du ciseau, et à nos yeux un tel principe, tout susceptible qu'il est d'autres applications précieuses, ne peut être poussé aussi loin sans rendre impossible le développement des beautés et des harmonies. Or ces qualités-là sont précisément les conditions essentielles de l'art plastique, et toute œuvre où elles font défaut n'a pas accompli ses fins légitimes. En lui-même sans doute, le *sens* du beau et de l'harmonie n'a pas cessé d'être une partie immuable de l'être humain, comme leurs élémens n'ont pas cessé d'exister invariablement dans les corps qui nous entourent. Les progrès que nous avons faits dans le savoir et le pouvoir ont pu tromper cet instinct et le jeter pour le moment hors de la grande voie, mais ils ne sauraient l'avoir anéanti. Pour nous expliquer comment les œuvres que nous avons examinées portent si peu la trace des qualités qu'il aime, nous ne voyons donc qu'une supposition à faire : il faut croire, ou que le style imitatif de notre époque est une mode, et comme telle doit passer, ou qu'un jour nous verrons s'accomplir la fusion, jusqu'ici encore attendue, de la peinture mimique et réaliste avec la beauté et l'harmonie.

W. H. Darley.

DE LA

LITTÉRATURE HISTORIQUE

Histoire de la Réunion de la Lorraine à la France, avec notes, pièces justificatives et documens historiques entièrement inédits, par M. le comte d'HAUSSONVILLE.

La vocation historique de notre siècle est de tout point incontestable : il a, Dieu merci, à sa disposition la matière et l'art; il a le sujet et la forme. Il a vu des événemens prodigieux, et peut-être, sous des auspices nouveaux, il en commence aujourd'hui de très considérables. Il décrit sans cesse ceux dont il a été déjà témoin et partie trop intéressée, et plus d'une fois, sous des plumes justement célèbres, il les a décrits avec un éclat de couleur ou une sagacité qu'admirera l'avenir. Pour ne citer qu'un nom, le premier de tous, les fragmens d'histoire, les épisodes de prédilection dans sa propre destinée que Napoléon dictait à Sainte-Hélène, ces récits sobres, sévères, impassibles jusqu'au moment où traverse l'éclair de la passion, ces lames d'airain burinées d'un style d'acier, *la Campagne d'Italie, l'Expédition d'Egypte, le Retour en France* et *le* 18 *Brumaire*, etc., demeureront comme des monumens de l'art, comme des œuvres immortelles de réflexion et d'éloquence égales au génie d'activité du héros. Ce seront dans la mémoire des hommes les plus durables vestiges de son passage sur la terre, et le signe le moins douteux, comme le plus personnel, de sa supériorité sur ceux qu'il subjugua et sur ceux même qui l'ont vaincu.

Après lui, et sans atteindre au ton de sa parole souveraine, *imperatoria brevitas*, après lui, par d'autres qualités, la vive impression, la haute intelligence, la peinture complète, lors même qu'elle est

partiale, ont marqué bien des pages de nos historiens actuels racontant nos faits contemporains.

Ce n'est pas tout. Cette habitude de peindre d'après nature, ce travail sur des modèles vivans a réagi d'une manière heureuse sur la contemplation studieuse du passé : l'histoire même ancienne a été mieux comprise, à la faveur et à la lumière de la grande histoire présente, qui se faisait et se récitait devant nous.

Ce n'est pas sans doute qu'une fâcheuse influence, de système plutôt que de passion, n'ait pu se glisser parfois dans notre interprétation historique des époques plus ou moins reculées. Quand un siècle est fort préoccupé de lui-même, il teint de ses couleurs les temps éloignés qu'il veut décrire.

Cela était arrivé en France à la grande littérature du XVIIe siècle. Cela se retrouve plus encore, je ne dis pas dans les peintures, mais dans les jugemens et dans les dédaigneuses *prétéritions* du XVIIIe siècle. Cela devait se rencontrer quelquefois aussi dans les œuvres historiques de notre temps, mais avec une grande compensation, celle qui résulte d'une étude plus approfondie des faits et d'une disposition d'esprit plus désintéressée, plus générale, et, si vous voulez, plus exercée, à force d'avoir vu des changemens rapides et comparé des ruines diverses.

De là, sous la condition première du savoir et du talent, plusieurs beaux écrits de notre XIXe siècle touchant l'état social, les événemens, les mœurs et même le génie théologique du moyen âge. De là par exemple les *Lettres* de M. Thierry sur nos anciennes communes, et certaines parties singulièrement pittoresques et vraies de l'*Histoire des Ducs de Bourgogne* par M. de Barante; de là, sous la plume de M. de Rémusat, les *vies* à la fois si animées et si analytiques d'Abailard et de saint Anselme, et, de la main de M. Cousin, les traits de biographie et d'histoire si attachans et si vrais mêlés à une *Dissertation* sur le *Sic et Non* de ce même Abailard, personnage mixte entre la science théologique, la liberté d'examen et l'imagination romanesque.

Dans la peinture d'un passé plus rapproché de nous, plus grand et plus connu que le moyen âge, plus analogue à notre civilisation, avec des caractères qui en sont profondément distincts, notre époque a également montré un heureux progrès d'intelligence et d'émotion historique. Est-il besoin de dire à quel point l'Angleterre de 1640 et des vingt années suivantes, le génie de la guerre civile et de la liberté légale, l'ascendant passager du despotisme sur un peuple ami des lois, le retour des principes indestructibles que la force avait comprimés, toutes ces grandes scènes de la glorieuse vie du peuple anglais apparaissent mieux expliquées et mieux retracées dans le livre

d'un Français de nos jours qu'elles ne l'avaient été dans tous les écrits étrangers ou nationaux des contemporains et de leurs successeurs immédiats? Et chez nous Français, dans notre propre pays, malgré tant de précieux témoignages du siècle de Louis XIV sur lui-même, malgré l'abondance des mémoires historiques inspirés par cette grande époque et écrits sous sa dictée, malgré tout l'éclat qui en avait presque directement rejailli sur les tableaux qu'en a laissés Voltaire, n'est-il pas vrai qu'une part éminente de ce règne, la principale œuvre de sa diplomatie, n'a été bien éclaircie et dignement dépeinte que de nos jours (1) et par un de nos récens maîtres en histoire, dont la méthode et le talent s'appliquent avec une égale supériorité aux sujets contemporains et à l'étude approfondie, parfois à la restitution d'époques plus anciennes incomplétement ou faussement reproduites avant nous?

En signalant ces titres nouveaux et cette supériorité actuelle de notre littérature historique, nous voulons appeler et non décourager l'émulation; ils sont pour nous la preuve d'un rapport entre l'esprit du temps, la facilité des renseignemens et l'à-propos des tentatives de composition historique :

Clio gesta canens transactis tempora reddit.

M. Viennet, dans ses vers voltairiens pour l'esprit et la rime, a beau regarder les muses comme tout à fait surannées et gronder Clio comme la moins véridique de toutes; elle restera longtemps, nous le croyons, la muse favorite de notre époque. Elle y découvrira des points de vue sur le passé; elle y rajeunira des côtés entiers de l'histoire convenue, en les éclairant d'une lumière nouvelle; elle y traitera d'une manière isolée, distincte, et partant plus exacte et plus complète, des portions importantes qui demeuraient enveloppées et confuses dans la masse de l'histoire générale. Le goût des recherches neuves et précises, la découverte de documens inédits, l'étude des pièces officielles et jusqu'à la curiosité des autographes partis de mains célèbres, viennent merveilleusement à l'appui de cette disposition à mieux écrire l'histoire. Longtemps, dans notre pays, des écrivains, même estimables, croyaient qu'être historien, c'était recevoir de confiance ce que d'autres narrateurs avaient compilé avant nous, le récrire en meilleurs termes et y mêler une pointe de raison philosophique ou quelques lieux communs de morale. C'est ainsi que composaient même un homme d'un esprit rare, Duclos, et plusieurs hommes renommés dans les premières années de ce siècle. Il en était à peu près de même chez nos plus proches voisins : un habile cri-

(1) *Histoire des Négociations relatives à la succession d'Espagne*, par M. Mignet.

tique anglais, tout en admirant la clarté, l'élégance facile, l'intérêt des récits de Hume, a noté de longs fragmens de son ouvrage où il suit pas à pas un seul guide antérieur, le docte Carte, se bornant à le renouveler par l'expression et à l'animer çà et là par l'épigramme; on peut s'assurer encore, par d'autres épreuves, que ce célèbre historien, pour décrire et juger la révolution d'Angleterre, n'avait pas même consulté le recueil imprimé des *débats parlementaires*, mais s'était contenté des extraits souvent tronqués et fautifs qu'en avait donnés Clarendon dans sa grande *Histoire de la Rébellion*.

C'est le savant et minutieux investigateur D'israéli, le père de l'ex-ministre et du spirituel romancier de ce nom, qui un des premiers inquiéta les Anglais sur cette manière confiante, expéditive, d'écrire l'histoire; c'est lui qui fit ressortir tout ce que les documens inédits, l'amas oublié des pièces officielles, les correspondances privées et secrètes renfermaient de curieux démentis à l'histoire courante, à la tradition vulgaire, et enfin tout ce que l'érudition des textes originaux jetait de lumières nouvelles sur les événemens et les hommes.

Vers le même temps, les collections d'Ellis et d'autres recueils restituaient à l'histoire britannique une foule de documens authentiques cachés jusque-là dans les archives de la couronne, ou de quelques grandes familles d'Angleterre, à peu près comme parmi nous le recueil tardif des lettres d'Henri IV, la publication commencée des lettres de Richelieu, les extraits de notre diplomatie en Orient au XVIe siècle ont apporté depuis quelques années à notre histoire mille curieux renseignemens, appréciés surtout, il faut en convenir, par le suffrage des critiques étrangers.

Quoi qu'il en soit, on ne peut trop accueillir et trop désirer les efforts tentés dans cette voie nouvelle de scrupuleuse recherche et de dépouillement direct des monumens originaux; c'est là pour l'histoire un rajeunissement plus utile et plus vrai que les couleurs sceptiques ou religieuses dont une plume facile cherche à relever un canevas de renseignemens incomplets. Qu'on le sache bien, pour une grande partie des temps moyens et des temps modernes, l'histoire est à faire, c'est-à-dire à trouver dans les sources, à surprendre dans des monumens à part, dans les attestations contemporaines habilement recueillies.

A la vérité, pour réussir à pareille œuvre, il faut en borner l'étendue, choisir une époque, un fait important, un personnage caractéristique, puis l'étudier à fond par un examen comparé de ce qu'en a dit l'histoire générale et de ce que peut y ajouter l'étude des textes originaux. C'est là ce que nous paraît avoir commencé avec un heureux travail et une sagacité supérieure M. d'Haussonville dans l'*Histoire de la réunion de la Lorraine à la France*.

On a dit, il y a longtemps, qu'un point de vue très intéressant de notre histoire serait de montrer surtout comment s'est formée notre grande unité nationale par l'accession, l'incorporation, l'effacement successif de plusieurs petites unités indigènes longtemps distinctes et même antipathiques, comme quelques-unes de nos provinces du midi et du nord. Ce que le temps a fait pour une telle œuvre, ce qu'a fait la guerre, la violence, ce qu'a fait le rapprochement graduel des mœurs, la diversité ou l'identité ancienne des langages, l'influence d'une civilisation et d'une littérature dominante, formerait dans cette étude historique autant de tableaux divers et attachans. Mais la loi qui préside à de telles réunions serait bien difficile à retrouver et à suivre avec certitude. Consultez-vous la langue, les mœurs, ce signalement principal de l'unité d'un peuple? La ville de Valenciennes, résidence passagère des Mérovingiens, ne fut conquise par les armes françaises et réunie à la France par un traité qu'en 1678, et dès le milieu du XIVe siècle Valenciennes était la patrie et la première école du plus Français de nos vieux écrivains, Froissart, de celui qui rendait le mieux dans notre idiome du temps le génie chevaleresque et la gaieté guerrière des Français d'alors. Plus loin de notre frontière, Liége, autre ville réellement française, où le seigneur évêque protégea et inspira Froissart, n'a été réunie à la France, dont elle est une alluvion, que pendant une vingtaine d'années de nos plus grandes guerres, de nos plus grands débordemens de conquêtes, et on s'effraie de songer à tout ce qu'il faudrait aujourd'hui de remaniemens à l'orient et à l'occident de l'Europe pour ajouter à la France cet *appendice* qui lui est originairement identique!

Il faut donc reconnaître en principe que bien des conditions sont nécessaires pour rendre possibles ces réunions de territoire, que souvent une seule cause semblerait expliquer. Par là, le sujet qu'a choisi M. d'Haussonville, le point particulier qu'il a pris sur la carte de la France actuelle nous paraît doublement instructif et piquant. Comment la Lorraine, si naturellement adhérente à la France, en affinité avec elle de mœurs et de langage, entraînée et comme enclavée dans la sphère de cette grande puissance dès le milieu du XVIe siècle par notre possession des trois évêchés, Metz, Toul et Verdun, ne fut-elle cependant incorporée à notre état français qu'en 1766, dans la langueur du règne de Louis XV? Y a-t-il donc des conquêtes à la portée d'une époque de décadence? y a-t-il des accroissemens amenés par le temps, rendus inévitables, qui échoient comme un fruit mûr tombe dans la main la plus débile?

Quoi qu'il en soit de ce dénouement, ce qui le précéda, ce qui le suspendit, le rapprochement social dans le divorce politique, et pour

conséquence dernière la réunion achevée même par l'autorité la moins conquérante, lorsque tout moyen de séparation fut pour ainsi dire épuisé, voilà sans doute un problème et un tableau dignes de la méditation et du talent d'un écrivain qui cherche la raison de l'histoire. Les préliminaires, les circonstances, les détails en seront d'un vif intérêt, et remontent d'abord à la crise la plus dramatique de notre histoire avant 1789, le débat sur le culte national et sur la maison régnante, la lutte contre le *protestantisme*, et l'attaque à la dynastie par la rébellion tumultueuse ou le protectorat oppressif.

Évidemment ces révolutions aristocratiques et populaires de notre ancienne histoire ne pouvaient se produire qu'à la faveur de cette composition fédérale de notre ancienne monarchie, ayant de grands vassaux plus ou moins indépendans, et à sa porte de petits états alliés plus ou moins dépendans par le voisinage, plus ou moins enhardis à l'hostilité par les troubles intérieurs de l'état principal. C'est ainsi qu'au XVIe siècle, quoique la grande féodalité fût déjà bien affaiblie, les princes lorrains se crurent un moment en droit d'espérer et de tenter ce qu'avait fait cinq siècles auparavant Hugues Capet, lorsqu'il réunit à son comté de Paris et à son duché de France la couronne incertaine des derniers et imbéciles Carlovingiens, apportant ainsi sa dot à cette monarchie française qu'il épousait.

Mais de Hugues Capet aux Guises, les différences des deux situations étaient plus grandes que les ressemblances, et dès lors le succès ne pouvait être le même. Le point d'appui des princes lorrains était trop faible pour la hauteur de leur ambition. Leur titre non pas seulement de grands vassaux, pour une partie de leur mouvance, mais de princes possessionnés indépendans, ne suffisait pas. Être duc actuel ou futur de la Lorraine était trop peu pour absorber le reste de la France. Ces princes avaient besoin de s'appuyer sur un fanatisme populaire ou un ascendant ecclésiastique étranger. Il leur fallait être rois de Paris par la *ligue*, et dès lors l'ambition du plus hardi d'entre eux, forcée tantôt de s'approcher du roi véritable pour le dominer, tantôt de conspirer ouvertement contre lui à l'aide des passions d'une assemblée, était soumise aux hasards d'une entreprise qui peut tout à coup être arrêtée par un crime de palais ou par une défection populaire.

Le rôle des Guises en France est donc l'avant-scène de l'histoire locale, et pourtant assez étendue, qu'entreprend M. d'Haussonville. S'attarder longtemps à cette avant-scène, raconter ce qui est bien connu, retoucher de vieux portraits et expliquer de nouveau la *ligue*, c'était même une tentation qui s'offrait ici d'abord au talent; mais l'excellent esprit de l'auteur n'y a pas cédé : il aime dans les choses non pas seulement la nouveauté de la forme, mais celle du fond. Il

veut écrire non de seconde main, mais d'original, sur des faits négligés ou mal compris, et d'après des documens nouveaux.

Sauf donc quelques pages bien frappées, qui résument vivement le caractère, l'ascendant, la vie et la mort du duc de Guise, nous avançons vite dans le récit vers l'histoire intérieure de la Lorraine, c'est-à-dire l'état précaire où la laissait la grande tentative manquée par des princes issus de sa maison régnante, et dès lors la rancune défiante et ambitieuse que lui gardait en retour la royauté française, un moment insultée de cette inégale concurrence. En voyant l'auteur ainsi arriver d'une marche prompte et sûre au cœur du sujet, à son point de nouveauté distincte et d'originalité propre, on peut regretter seulement une réflexion qui lui échappe sur le malheur de la Lorraine de s'être trouvée compromise dans l'ambition des Guises, et d'avoir à ce prix dû perdre plus tard son indépendance. L'habile historien, malgré la nuance de partialité lorraine qui anime, j'en conviens, ses recherches et son récit, ne peut ignorer que le sort de ces petits états voisins des grands ne dépend pas du hasard de quelque ambition imprudente et de quelque lutte trop vite engagée. La raison, la cause de la réunion existant toujours, l'occasion ne manque jamais; avec ou sans les *Guises*, il était impossible à la Lorraine d'éviter la puissante attraction de la France. Le voisinage l'y soumettait; les mœurs, les usages, la langue, l'y préparaient chaque jour, et loin d'imputer une adjonction inévitable à telle ou telle rencontre d'événemens ou d'hommes, on doit s'étonner que cette adjonction si naturelle ait été si tardive.

Cela tenait, il faut le dire, à ce qui s'est considérablement affaibli de nos jours, à la puissance du *droit public* dans l'ancienne Europe, et par conséquent aux difficultés, à la lenteur de toute modification dans ce droit, de tout changement dans l'état des souverainetés et la répartition des territoires. Le seul *traité de Vienne*, dans notre siècle, a transféré, morcelé, accru ou absorbé plus de possessions antérieures, plus de *statu quo* préalables que l'Europe n'avait vu de changemens pendant une durée de plusieurs siècles.

C'est ainsi, c'est en vertu de cet état des esprits que l'ancienne France avait mis tant d'années et pour ainsi dire tant de procédés successifs à s'approprier la Lorraine, travaillant d'abord à la détacher de l'Allemagne, puis à la dominer par son alliance, puis à la cerner et à l'isoler comme par autant de postes jetés en avant d'elle, puis à y séjourner militairement sur quelques points, à diverses époques, enfin à la couvrir et à l'enclore par des conquêtes durables, lui laissant même, en-deçà de ses conquêtes, une existence distincte et intérieurement indépendante, jusqu'à l'heure où, de l'état de suzeraineté amie et de principauté de famille, on la fit passer, en 1766,

à l'état de province française, pour devenir en 1790 les départemens de la Meuse, de la Meurthe, de la Moselle et des Vosges.

C'est ce long acheminement à une fin nécessaire, c'est ce travail d'appropriation et de conquête graduelle que M. d'Haussonville excelle à décrire avec un sentiment des lieux, une intelligence native des faits, un patriotisme local qui répand sur ses récits autant d'intérêt que de clarté. Prenons pour cela son livre à la mort soudaine de Henri IV, de cet habile et excellent prince, qui, dans sa haute fortune, gardait à la Lorraine un malin vouloir de la candidature que le duc Charles III avait osé élever jusqu'à la couronne de France. Voilà bien des événemens interceptés, détruits en germe par cette mort funeste! L'Allemagne et la maison d'Autriche respirent d'un grand danger, ou du moins d'une grande commotion qui les menaçait. La lutte des intérêts protestans et des intérêts catholiques va être laissée à elle-même, délivrée de la puissante et douteuse intervention qu'elle avait sollicitée, jusqu'au moment du moins où le génie du cardinal de Richelieu reprendra plus hardiment la politique d'Henri IV, encore gêné dans son abjuration et dans sa gloire par les souvenirs de son ancien culte et les fanatiques défiances qui ne cessaient de les lui reprocher.

Ce crime, cette calamité de la mort d'Henri IV fut un grand changement ou du moins une grande suspension dans le mouvement des affaires de l'Europe, et à ce point de vue M. d'Haussonville en marque les effets immédiats dans quelques pages aussi justes et aussi courtes que fortement tracées; mais, en ce qui concerne la Lorraine, elle ne changea rien à la tendance des choses, et pour ainsi dire au mouvement instinctif de la France pour s'affermir et se compléter. Là commence le long drame de la réunion, assez souvent interrompu par des intermèdes de repos ou d'intrigues insignifiantes, puis repris par des actes décisifs, mais non persistans, comme le jour où Louis XIII mit garnison dans Nancy, et le jour où Louis XIV conquit tout à fait la Lorraine, pour la rendre bientôt par un traité. C'étaient là des essais de prise de possession, comme la Moldavie et la Valachie en ont tant éprouvé depuis un demi-siècle. Toutefois ces tâtonnemens de conquêtes, qui, pour l'avenir, avancent fort peu la réunion d'un peuple encore inculte à une domination arbitraire et dure, préparent déjà et cimentent à demi la réunion de deux pays inégaux en force matérielle, mais rapprochés par une civilisation analogue et croissante. Ce n'est pas que, durant la régence de Marie de Médicis et sous Richelieu, les procédés de la France envers la Lorraine, tels que le cardinal les avoue ou plutôt les célèbre dans ses *Mémoires*, n'aient été fort rudes et fort iniques, mêlés de guet-apens et de guerres, de perfidies et de cruautés : il n'importe; cela n'augmentait ni ne créait

pour l'avenir l'incompatibilité d'humeurs entre les deux pays. La monarchie française, sous ce rapport, traitait ses sujets futurs comme ses sujets actuels, et disons-le même, elle était moins rude et moins impitoyable pour ses grands vassaux externes en quelque sorte que pour ses vassaux intérieurs et domestiques.

Richelieu, quelque irrité qu'on le suppose contre les princes de Lorraine, n'aurait osé contre eux rien de semblable à ce qu'il fit contre les plus grands noms de la noblesse de France; c'est que dans la vive attaque à l'aristocratie le respect aux souverainetés, même aux plus petites, se conservait encore tout entier. La monarchie française, avant de conquérir au dehors les annexes, même les plus voisines et les plus accessibles, avait besoin de subjuguer au dedans toute force rebelle et tout reste de féodalité indépendante et de priviléges hautains ou réfractaires : elle affermissait son unité avant de prendre toute son étendue naturelle.

C'est la réflexion qui frappe à la lecture des détails, d'ailleurs si curieux et parfois si neufs, que donne l'auteur sur l'administration du duc Henri II, après Charles III, et sur l'avénement et les premiers actes de Charles IV : c'est la vérité que font partout ressortir ses relations et ses luttes avec la cour de France, ses velléités timides de coalition avec l'Angleterre, ses soumissions sous la pesante main de Richelieu, sa campagne forcée à notre suite en Allemagne avec les troupes qu'il avait intentionnellement équipées contre nous, ses embarras, sa faiblesse et son petit rôle devant la grande figure de Gustave-Adolphe, ses cessions partielles à la France, et finalement son abdication inutile en faveur de son frère le cardinal de Lorraine, second du nom et de titre, sans l'être de génie. Dans toute cette complication d'événemens si bien démêlés par l'historien, il ne nous a paru manquer qu'une chose, un héros. En vérité, Charles IV ne peut prétendre à l'être, malgré ses succès de jeunesse à la cour de France, son air guerrier, ses qualités brillantes, sa prodigieuse adresse à tous les exercices du corps. M. d'Haussonville en fait un portrait vivement touché, à la manière de Salluste; mais il ne suffit pas de dire de ce prince comme de Catilina : *Corpus patiens inediæ, vigiliæ, algoris suprà quám cuique credibile*, etc. *Animus audax, subdolus, varius, cujus rei libet simulator ac dissimulator*, etc., *alieni appetens, sui profusus, ardens in cupiditatibus.* — « Personne mieux que lui ne faisait de son corps ce qu'il voulait : il l'avait habitué au travail et rompu à la fatigue. Ni le froid, ni le chaud ne lui importaient, ni la faim, ni la soif, etc. Il était profondément sagace et prompt à apprendre ce qu'il avait intérêt à connaître, etc. Chez lui, le don et une sorte de divination naturelle suffisaient si bien à tout, qu'il semblait ne rien ignorer. » Et ailleurs encore : « Il

avait le cœur haut et l'esprit fin. Son courage était sans égal; il recherchait les hasards, paraissait s'y complaire, et sa gaieté n'était jamais si grande que dans le danger. »

Tous ces traits, et d'autres encore qu'on pourrait recueillir, saillans et bien contrastés par eux-mêmes, ne suffisent pas pour recommander un personnage, si les actions manquent, si le caractère se dément, s'il y a disproportion même entre les facultés apparentes et les résultats. On revient alors, pour qualifier et juger Charles IV, aux deux épithètes que lui donne M. Cousin dans un de ses piquans articles sur les carnets de Mazarin ; on l'appelle l'*incertain et aventureux Charles IV*, et on le juge un antagoniste trop faible, un esprit trop versatile et trop léger pour nous intéresser longtemps à ses levées d'armes et à ses fuites, à ses tentations d'audace et à ses impuissances devant les hommes d'état qu'il avait en tête. En histoire, les portraits ont besoin d'être soutenus par le récit. Tout ce que Voltaire décrit si bien de la personne de Charles XII et de ce *corps de fer gouverné par une âme inébranlable* attacherait peu le lecteur, si on ne voyait vite à l'appui le passage de la Dwina, la victoire de Narva, l'invasion de la Saxe, et même, dans le détrônement du roi Auguste, ces éclairs de génie politique mêlés aux prodiges de hardiesse militaire et frappant la Russie au point vulnérable de sa grandeur, au lieu d'aller, comme plus tard, à Pultawa, se perdre dans ses déserts glacés, et se briser contre la discipline et l'artillerie de ses masses barbares.

Ce sont là de grandes inégalités de conduite et de destinée; mais il y avait dans Charles XII un homme enfin, dont le courage et l'esprit d'entreprise élevèrent un moment la Suède bien haut. Charles IV au contraire non-seulement ne fit rien, et probablement ne pouvait rien pour agrandir la Lorraine : il ne fit rien pour sa propre gloire. Tous ses projets manquèrent, toutes ses velléités avortèrent. Il lutta sans grandeur et tomba sans bruit. Le nouvel historien ne s'y trompe pas sans doute. « L'à-propos, dit-il, manquait complétement à Charles IV, et jamais prince ne comprit moins son rôle entre les maisons de France et d'Autriche, qui reprenaient le cours un moment interrompu de leurs vieilles rivalités. La Lorraine avait surtout besoin alors d'un souverain pacifique, modéré et prudent, satisfait de garder dans la querelle une attitude conciliante et modeste. « Charles ne l'entendit jamais ainsi. Amoureux de la guerre, il souhaitait beaucoup plus qu'il ne redoutait un conflit, d'où il espérait tirer à la fois renommée et puissance. Les exploits d'un Walstein, les lauriers d'un Gustave-Adolphe lui agréaient mieux que la paisible sagesse d'un Charles III. »

Mais c'était précisément cette supériorité d'un Walstein qui man-

quait absolument à Charles IV, et quoi qu'il ait pu rêver, la mesure de ses talens politiques et guerriers ne lui permit pas de prendre par lui-même, dans les affaires de l'Europe, le rôle que ne pouvait lui donner la petitesse de ses états. Il ne sut ni choisir entre la France et l'Autriche, ni porter le secours de son bras là où il ne pouvait fournir une armée.

La principauté de Bouillon, transmise nominalement par les femmes jusqu'au père du vicomte de Turenne, était bien moindre encore que la Lorraine; mais elle donna un grand général à la France. Le XVIe et le XVIIe siècle avaient vu plusieurs exemples de ces titulaires de petites souverainetés devenus par leur épée et leur conseil les soutiens illustres des plus grandes puissances. Charles IV, que son spirituel et savant historien accuse de trop d'ambition active et guerrière, ne fit pourtant rien de semblable, et se consuma dans des projets sans portée et des intrigues sans but.

Sa plus grande faute ne fut pas de méconnaître le génie et l'ascendant futur de Richelieu, très marqués cependant dès l'origine : ce fut de ne pas opter entre la France et l'Autriche, et de ne pas se porter tout entier du côté qu'il aurait choisi. Son indécision, puis, quand il choisit enfin, son activité contrainte et passive hâtèrent par l'insignifiance de son règne l'annulation de son petit état, destiné dès lors à être englobé dans la France, dont la Lorraine pouvait rester longtemps une vaillante et fidèle avant-garde.

Cet intérêt et l'espoir de ce rôle une fois manqués par les vacillations vaniteuses de Charles IV, il reste encore pour l'histoire le piquant tableau des intrigues politiques d'alors et le tableau instructif et moral de l'état intérieur de la Lorraine. Sous ce double rapport, les récits de M. d'Haussonville sont attachans, curieux, tout à fait neufs d'agrément et de vérité. Il a ouvert, dans l'époque de Louis XIII et les temps qui suivirent, un filon négligé.

Au siècle dernier, un savant religieux, homme d'esprit, à qui toutes les archives étaient ouvertes, le père Griffet, que M. Royer-Collard nommait le plus impartial des jésuites, a fort habilement décrit la concentration et l'accroissement de la France sous Richelieu. Beaucoup plus tard, depuis la révolution et l'empire, et après quelques essais de la restauration et de la charte, un homme de lettres, qui connaissait les affaires et la vie, M. Jay, a écrit l'histoire du grand cardinal dans une vue de réhabilitation posthume du despotisme, au nom de la gloire.

De nos jours enfin, un écrivain royaliste et sceptique, du reste chercheur habile, M. Bazin, a curieusement traité ce qu'il n'hésitait pas à nommer le siècle de Louis XIII. Eh bien! nous sommes frappé de tous les faits retrouvés ou mieux éclaircis, de toutes

les vues, de tous les détails caractéristiques, qui, manquant à ces divers ouvrages, où ils pouvaient avoir leur place, abondent et se pressent dans le livre vraiment nouveau de M. d'Haussonville. C'est que la méthode de l'auteur est excellente, qu'il ne se paie jamais de généralités et de mots, et qu'il veut connaître et décrire une époque éloignée, comme un esprit bien fait étudie et pénètre les affaires contemporaines qu'il a sous les yeux. A cet égard, le talent remarquable, la sagacité complète dont M. d'Haussonville a fait preuve, il y a quelques années, dans son livre de *la Politique extérieure de la France,* se reproduit très heureusement dans ce nouveau volume, où elle s'applique, à deux siècles de distance, dans des conditions de politique et de société si différentes. C'est que le scrupule des recherches, la sûreté du jugement et l'art de l'exposition doivent être toujours les mêmes, quel que soit le sujet. On ne raconte bien que ce qu'on sait avec la plus juste précision, et on ne connaît bien les faits qu'en étudiant à fond les pièces originales. M. d'Haussonville s'est servi de cette étude à tous les degrés, et pour toutes les faces de l'histoire, depuis les chroniques romanesques de la cour jusqu'aux vieilles lois et coutumes du pays. Par là, et grâce à cette variété de détails nouveaux, la Lorraine, déjà dominée par la langue et les mœurs de France, avant d'être conquise et tout à fait assimilée, garde sous la plume de l'historien sa physionomie à part, son originalité, lors même qu'elle va perdre son indépendance. On s'intéresse au peuple, tout en se détachant du souverain compromettant et vaniteux. On souhaite la durée de l'un, sans s'inquiéter beaucoup pour la couronne ducale de l'autre. C'est qu'en effet, si la société lorraine avait des mœurs saines et fortes, de précieux usages, des libertés bien acquises et sagement maintenues, la cour de Charles IV, moitié intrigante, moitié chevaleresque, semble frivole et vaine.

Cela même n'est pas une des moins agréables diversions du récit de M. d'Haussonville. Aujourd'hui surtout qu'il est reconnu avec raison que tout ce qui a fait partie des influences d'un temps fait partie de son histoire, et depuis que de grands et graves talens ont rendu à la célébrité et presque à la gloire jusqu'aux faiblesses et aux pénitences modestement cachées du XVIIe siècle, on ne s'étonnera pas de trouver mêlés aux angoisses politiques du petit royaume de Lorraine les combats du cœur et les faiblesses de son roi. Mme de Chevreuse, la veuve du connétable de Luynes, l'ambitieuse amie de la reine Marie de Médicis, la persécutée de Richelieu, Mme de Chevreuse, à la cour de Nancy, ne commence pas seulement un chapitre de roman; elle noue une intrigue politique, elle prépare une guerre que Charles IV ne fera pas. M. d'Haussonville, toujours exact et précis, remarque, la chronologie à la main, qu'à cette époque sur-

tout Mme de Chevreuse devait avoir un grand ascendant diplomatique. Ce n'était pas en effet la duchesse de Chevreuse de la fronde et du cardinal de Retz, si belle encore et si redoutée, mais ayant déjà quarante-cinq ans; c'était la duchesse de Chevreuse de 1626, c'est-à-dire de vingt ans plus jeune, et dans tout l'éclat, dans tout l'épanouissement, dans toute la primeur de sa beauté.

Cette remarque et toutes les conséquences qui s'y rapportent, l'étude comparée des portraits de Mme de Chevreuse à plusieurs époques de sa vie, le récolement scrupuleux des divers témoignages contemporains sur ses traits, ses yeux, sa voix, sa grâce, son esprit, tout cela forme sous la main de l'historien un très piquant épisode, que nous ne pouvons lui reprocher. La sévère exactitude de M. d'Haussonville ne fait d'ailleurs défaut nulle part. Tandis que la nacelle enchantée qui porte Mme de Chevreuse descend sur le palais de Charles IV à Nancy, et que le duc, perdant la tête plus que jamais, multiplie les fêtes, les tournois aux flambeaux, et y remporte lui-même des prix qu'il dépose aux pieds de sa belle cousine, le commandant des troupes du roi (de France) dans la ville de Metz écrit jour par jour au cardinal sur les mauvais procédés et les mauvaises pensées du duc de Lorraine envers la France à mesure que l'empereur prévaut en Allemagne contre les protestans. Il dénonce particulièrement les prohibitions faites aux sujets lorrains de vendre leurs blés à Metz, et les *galanteries qui se font à Nancy durant ce carnaval, ès-quelles madame de Chevreuse a bonne part*. Le cardinal en conséquence renforce les garnisons des trois évêchés, presse l'achèvement d'une citadelle commencée depuis un demi-siècle à Verdun, et y fait travailler sans interruption cette fois malgré les excommunications de l'évêque, que le cardinal premier ministre fait judiciairement déclarer abusives et attentatoires aux droits de la couronne.

Tout cela, bien attesté et bien raconté dans un chapitre de l'historien, nous fait comprendre et nous met sous les yeux à quel point cette petite souveraineté de Lorraine était de toutes parts investie et resserrée, indépendamment des étourderies du jeune duc, suspect et mis en surveillance dans sa cour et au milieu de ses fêtes.

Richelieu, qui, tout grand homme qu'il était, avait malheureusement plusieurs sujets de rancune contre Mme de Chevreuse, fut impitoyable à la poursuivre pour elle-même et dans son protecteur. Il employait à cette inquisition de police généraux, gouverneurs de provinces voisines, agens publics, agens secrets, dames de cour et dames anonymes. Pour résister à un blocus si vigilant, il aurait fallu tout ce que le duc de Lorraine n'avait pas, coup d'œil et fermeté, déci-

sion rapide et persévérante, non pas seulement grâce chevaleresque dans un tournoi, mais génie militaire s'attachant une fois pour toutes à une cause et servant l'Allemagne au point de se faire grandement compter par elle, ou se dévouant à la France sous le drapeau de Gustave-Adolphe, de manière à le remplacer, du moins comme général. Au lieu de cela, le duc de Lorraine vint à Paris faire ses soumissions et ses excuses en même temps que Mme de Chevreuse, et ils s'en retournèrent comme deux exilés, l'une à Dampierre, l'autre dans son duché, pour y tramer de nouvelles intrigues avec Gaston d'Orléans et y recevoir bientôt après garnison dans sa capitale.

A travers ces affaiblissemens et ces fautes, la réunion qui devait tarder si longtemps encore s'acheminait sans doute, — et, il faut le dire, comme on peut le constater par tant de témoignages du temps et de pièces inédites qu'emploie M. d'Haussonville, cette réunion, facilitée par l'imprudence de la cour lorraine, ne semblait pas rencontrer grand obstacle dans l'instinct et le bon sens du pays. Richelieu peut se faire préparer des mémoires et des notes sur la meilleure manière de prendre la Lorraine, sur la question de savoir s'il faut envoyer au duc des huissiers ou des régimens, le déposséder partiellement par des procès, des reprises, des sequestres, ou envahir tout à coup ses états : ce qui importe davantage, ce qui est décisif et constaté involontairement par l'historien, c'est, ce semble, qu'il n'y avait plus dès lors dans la race lorraine cette répugnance du joug voisin, cette personnalité nationale qui est l'âme d'un petit état et qui seule le fait durer devant des ennemis égaux ou supérieurs, rien enfin de cette ténacité des républiques grecques de l'antiquité ou des cités italiennes du moyen âge à garder leur existence propre, et surtout à ne pas se fondre dans l'existence d'une autre. Athènes ne pouvait pas rester sujette de Lacédémone, ni Sienne ou Pise être incorporée à Florence; mais la Lorraine, duché à part, semblait toujours en train de devenir une province ou du moins un pays d'état du grand royaume de France. Quelque tard que se fît la réunion officielle et définitive, elle n'en devait pas moins être absolue et complète, précisément parce qu'elle aurait été préparée par les mœurs, et serait naturelle avant d'être politiquement déclarée.

Et cela se faisait ainsi, notons-le bien, quoique la Lorraine fût à l'intérieur, et sauf la pression étrangère, un pays librement gouverné, qu'elle eût des institutions, des garanties contre le pouvoir arbitraire, et que ses habitans vécussent dans un bien-être et une sécurité qui se retrouvent rarement sous une grande domination. C'est, il faut le dire, que sous ce dernier rapport, la distinction entre la Lorraine et la France n'était pas alors aussi réelle et aussi frap-

pante qu'elle a pu le devenir. Même avec Richelieu et après Richelieu, la France n'apparaissait pas comme une terre de souveraineté absolue qui ne pourrait englober de petits états, sans les asservir tout à fait et absorber dans son uniformité leurs usages et leurs droits de liberté locale. On sait ce que conservaient de priviléges particuliers et de libres coutumes diverses provinces plus ou moins difficilement réunies au noyau central de la France; on sait enfin ce que plus tard, même dans l'unité croissante du pouvoir, Louis XIV laissa de priviléges à la Franche-Comté et reconnut de garanties expresses à la ville de Strasbourg.

Ainsi, en même temps que la civilisation, le culte, la langue, les mœurs assimilaient la Lorraine à la France, les institutions de liberté, quoique très réelles et sincèrement établies chez elle, ne la séparaient pas de nous, qui en gardions encore l'image et le principe. C'est là même ce que l'habile historien aurait pu marquer davantage dans ses récits. « L'ancienne France, a dit souvent un grand orateur politique de nos jours, était hérissée de libertés; il aurait fallu alors casser d'autorité bien des arrêts de cour souveraine, biffer bien des protestations, annuler bien des interdits, pour faire ou pour maintenir ce que peut aujourd'hui un arrêté administratif et parfois un ordre télégraphique. Prenons garde à ce progrès, ajoutait-il, et craignons d'avoir perdu en forme tutélaire du droit ce que nous avons gagné en uniformité et en célérité. »

Nous n'exagérons pas cette opinion piquante et prévoyante d'un homme politique justement honoré; nous n'avons ni prédilection ni regret pour l'ordre de choses qu'il rappelait ainsi. A nos yeux, il n'importe pas qu'un pays soit hérissé de libertés; c'est assez qu'il en soit bien et sagement muni, et surtout qu'on ne puisse les retirer à volonté. Mais enfin, dans cette étude spéculative du passé, la reconnaissance de l'état fréquemment légal de l'ancienne France, la remarque tout historique sur l'action régulière de ses parlemens, sur la protection qu'ils donnaient aux droits privés et à certains droits publics, sur les priviléges plus ou moins étendus de quelques provinces, sur les garanties municipales des villes, sur la perspective des états-généraux, suffit pour expliquer comment la Lorraine, malgré ses habitudes permanentes de libertés locales, ses assemblées presque annuelles, son droit surtout de voter librement les aides et les subsides, n'avait pas de répugnance absolue pour le régime moins paternel et les entraves plus étroites de la grande monarchie dont elle était trop voisine pour n'en être pas tôt ou tard dépendante. Ce qui restait de corps intermédiaires indépendans et de vieilles libertés dans la France des commencemens du XVIIe siècle devait faire illusion et imposer au loin, et tout, jusqu'aux

arrêts de parlement par lesquels Richelieu croyait avoir besoin de préparer ses envahissemens de la Lorraine, donnait l'idée d'une puissance qui n'était pas sans justice et sans lois. Entre la Lorraine et la France, ce n'était donc pas l'esprit de liberté luttant contre l'esprit de servitude; c'était une liberté locale et contente d'elle-même qui répugnait, plus faiblement chaque jour, à se perdre dans les institutions moins favorables et moins connues d'elle d'une grande nation voisine.

Quoi qu'il en soit, ce côté constitutionnel du sujet historique traité par M. d'Haussonville méritait bien une place à part dans ses recherches et ses récits. Tout le monde sait avec quel plaisir on suivait encore, il y a vingt ans, ces vestiges du droit, ces premières traces de libertés politiques et d'administration régulière et tempérée qui se rencontrent partout dans les monumens de l'histoire des communes en France. Un état longtemps souverain comme la Lorraine prête encore mieux à cette étude, et il est certain que l'esprit général des habitans, leur sens droit et industrieux, leur goût de la justice, semblaient très-heureusement s'adapter aux institutions de forme un peu démocratique qu'ils avaient reçues de bonne heure et qu'ils gardèrent longtemps. Chose remarquable : en Lorraine, les corps privilégiés même concouraient au maintien du droit commun. Le peuple tenait à sa liberté, et la noblesse était protectrice du peuple. Cette disposition ne se marquait cependant par aucun esprit d'indiscipline et de soulèvement, mais par de sages représentations, faites avec fermeté dans tous les rangs, et auxquelles accédait le souverain. M. d'Haussonville en donne, dès la première partie de son histoire, un exemple fort curieux, antérieur il est vrai à l'imprudent Charles IV. Évidemment toutefois la même tradition se maintenait dans la gestion intérieure du duché, et les excès, les fautes qui compromirent le prince tenaient surtout à sa conduite plus ou moins inhabile et présomptueuse avec l'étranger. Voici l'exemple cité par M. d'Haussonville, et que cent ans plus tard n'imitait guère la France. Le duc Charles III, à la suite des longs troubles de la ligue, trouvant son trésor chargé de plusieurs emprunts dont l'intérêt lui semblait une lourde charge, voulut en réduire le taux. Pareil coup d'état de la part d'un prince débiteur était alors et longtemps après chose fort commune. Nous voyons, au temps de Louis XIV, le poète favori du roi plaisanter sur les *édits de réduction*.

. . . . . Plus pâle qu'un rentier,
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier.

Cela ne se faisait pas ainsi en Lorraine. « La sensation fut grande, dit M. d'Haussonville, quand on apprit l'intention de Charles III.

Comme d'ordinaire, ce fut le corps de l'ancienne chevalerie de Lorraine qui se fit auprès du souverain l'interprète des sentimens des populations. Les principaux de la noblesse, parmi lesquels les chroniques locales citent le marquis de Beauvau, les comtes de Salm et des Armoises, s'adressèrent à Charles III, dans un langage que leurs services passés autorisaient, et dont la déférence n'excluait pas un certain accent de mâle liberté. Les conventions, représenta le marquis de Beauvau, étaient des chaînes respectables qui liaient les souverains comme les autres hommes, et toute la puissance de Charles ne pouvait le dispenser de remplir à la lettre les engagemens contractés avec les créanciers. Réduire les intérêts de leurs contrats, ce serait évidemment abuser de leur bonne foi et détruire toute confiance entre le prince et les particuliers.... la prochaine assemblée des assises ne consentirait jamais à un règlement semblable.... » Il finit en disant que, « comme il était sûr de n'être pas désavoué par les anciens chevaliers, il offrait, en leur nom, de remettre dans les coffres du duc tout l'argent qui pouvait lui revenir de cette réduction, et qu'il allait se cotiser pour donner l'exemple aux autres. Touché de cette intervention, qui faisait pressentir une résistance plus formelle encore, le roi remercia les chevaliers et les assura qu'il pouvait avant peu, avec de l'ordre et de l'économie, trouver moyen d'acquitter ses dettes sans les faire payer à son peuple, et ce qui vaut mieux encore, il tint sa promesse. »

Que malgré ses précédens, si honorables en fait de crédit public, la Lorraine ait eu dans la suite de grandes charges à supporter par les apprêts des guerres que projetait son prince et les rudes précautions que faisait peser sur elle la défiance du gouvernement français, nous le croyons sans peine; mais nulle part nous ne voyons que l'administration intérieure du duché en soit devenue plus tyrannique. Cela tenait non pas seulement à l'esprit de la maison régnante, mais à la puissance des garanties locales, des formes établies et respectées.

Sous ce rapport, en rendant pleine justice aux scrupuleuses recherches, au savoir pénétrant de l'historien, nous avons un doute à lui soumettre sur une partie de son travail et l'emploi de son érudition dans un point si important. Pourquoi faire des anciennes institutions du duché de Lorraine, de l'action régulière de ses trois ordres, des attributions permanentes de son tribunal des *assises*, l'objet d'une note en appendice, au lieu d'en résumer l'esprit et d'en marquer partout l'influence dans le texte du récit? De nos jours, nous abusons des notes, des longues citations de pièces officielles, de tous ces matériaux indigestes de l'histoire. Nous les jetons en bloc au lecteur, qui les étudie rarement. Quant à l'auteur, il ne saurait

lui-même les avoir trop lus, trop retournés en tout sens et expliqués l'un par l'autre. C'est là qu'est la vérité, et non-seulement la vérité, mais la chaleur et le coloris de l'histoire. Pour cela, il faut faire jaillir ce feu vital et en éclairer l'ensemble même du récit. C'est ainsi que faisaient les historiens de l'antiquité, auxquels la typographie n'offrait pas ses ressources pour multiplier les notes, contre-notes, pièces officielles, et qui, j'en conviens, n'avaient pas à soulever ce poids énorme de renseignemens dont est surchargée la vieillesse du monde. Ils étudiaient cependant, ils faisaient de grandes et difficiles recherches; mais, ou ils ne prenaient que l'essence des témoignages pour vivifier leur récit, ou parfois ils plaçaient dans leur texte même le monument original, qui était là debout comme une inscription du passé. Rien ne s'oublie d'une semblable composition; tout y est saisissant et nécessaire. Le même procédé nous frappe dans Machiavel (*Histoire de Florence*) et quelques autres modernes, y compris Voltaire, qui en a fait parfois un instructif et piquant usage, comme par exemple dans le chapitre où il résume brièvement, avec une vive clarté, tout à travers le récit, l'origine, la forme, la durée des institutions de la Suède, de son ordre des paysans et de son sénat, au lieu d'en renvoyer la démonstration à des notes; mais nous insistons trop sur ce détail, et il vaut mieux, en louant les recherches, la méthode générale et le talent de l'auteur, le presser de finir son ouvrage, que ce premier volume laisse en suspens à l'évasion du successeur provisoire de Charles IV, de son frère le cardinal Nicolas, marié à sa cousine Claude en supplément de droit héréditaire, et forcé de fuir avec sa femme devant l'invasion française.

La continuation de cette crise et les péripéties à venir jusqu'à la cession définitive de la Lorraine à la France nous promettent bien d'autres attachans détails, pour lesquels sans doute se sont empressées de contribuer toutes les archives du pays. M. d'Haussonville a beaucoup cherché et habilement choisi dans quelques archives particulières de Lorraine et dans quelques manuscrits inédits de l'histoire locale. Cependant la mine inépuisable, c'est le dépôt des affaires étrangères, d'où il a tiré quelques pièces précieuses, et qui lui fournirait encore davantage pour l'avenir. Nous savons, il est vrai, que plusieurs *in-folio*, transcrits de la correspondance ministérielle sous Richelieu, existent à la Bibliothèque impériale, et nous y avons remarqué sur les affaires diplomatiques du temps plusieurs lettres qui, sous le contre-seing de *Châteauneuf* ou de tel autre, laissent voir la griffe du cardinal; mais c'est surtout le riche dépôt des affaires étrangères qui peut encore beaucoup donner au savant et spirituel historien. Même sous l'indolent Louis XV, ce département était toujours très actif et bien renseigné sur tous les points de l'Europe. Il abon-

dait en savoir, à défaut de décision et d'influence. Quel meilleur usage à faire de cette vieille diplomatie que de la confier rétrospectivement à l'histoire, que d'en éclairer à propos les annales de notre pays et le récit des événemens qui ont servi à la formation et à l'unité de la France? Nous ne pouvons en même temps trop inviter M. d'Haussonville à poursuivre sa tâche pendant qu'il a la vive impression et la ferveur de son sujet. Il en est de l'étude historique d'une ancienne époque comme d'un voyage en pays étranger : on en a d'abord la curiosité et le goût; on porte un intérêt passionné à tous les objets, comme à autant d'aspects nouveaux des lieux et des hommes; on voit tout, parce qu'on regarde avec attention, et si parfois on est ébloui, l'éblouissement n'est pas sans charme, même pour autrui, parce qu'il est plein de vérité pour nous-mêmes. Ayant pris l'accent de la contrée, on la comprend mieux, et on la décrit dans un langage qui lui ressemble. Tel est littérairement le mérite incontestable et distingué du premier volume de M. d'Haussonville; telle est la supériorité que l'auteur gardera dans la suite de cet ouvrage, s'il le continue vivement, comme il l'a conçu, sous l'inspiration directe et le commerce assidu des faits et des hommes qu'il décrit.

On ne peut trop accueillir et trop honorer, dans l'instabilité de nos temps, dans nos vicissitudes de destinées individuelles comme d'institutions publiques, cette aptitude à changer de carrière, ou à se passer tout à fait de son ancienne carrière, et à trouver dans l'étude, dans le travail spéculatif un noble emploi de ses loisirs et des forces de son esprit. M. le comte d'Haussonville, par l'indépendance de sa situation sociale, par l'éducation de sa jeunesse, par les goûts sérieux de son esprit, par son caractère et ses principes, était naturellement appelé à faire longtemps partie de ces chambres législatives où il a paru quelques années avec distinction. Chez nos braves alliés, les Anglais, il eût été vingt ou vingt-cinq ans de suite réélu membre de la chambre des communes, s'attachant soit à y défendre, soit à y blâmer la marche du pouvoir, selon qu'elle lui aurait paru se rapprocher ou s'éloigner de certains principes de liberté, de justice légale et de perfectionnement éclairé, qu'il faut toujours recommander à la politique active et fortifier dans l'esprit d'une nation; puis, à son jour, par un privilége de naissance qu'auraient pleinement justifié les services, comme cela se fait sans cesse en Angleterre, comme nous en avons vu quelques nobles exemples durant *nos études* de gouvernement représentatif, il serait passé à la chambre des pairs, toujours occupé de recherches et de travaux, mais les vouant surtout à l'intérêt public, à ces questions de réformes graduelles, d'améliorations et parfois de hautes réparations sociales, qui ne manquent jamais de s'élever dans un grand état librement gouverné, et qui

reçoivent une heureuse solution, lorsque beaucoup d'hommes d'un esprit libre et désintéressé, estimés de leurs concitoyens et s'estimant eux-mêmes, peuvent longtemps s'occuper d'un changement à faire et y mettre le prix de leurs efforts et l'honneur de leur vie.

Cette continuité et ces degrés successifs de la vie publique, par où se maintiennent à leur place naturelle tant d'hommes distingués de l'empire britannique, ailleurs il est nécessaire, bon gré mal gré, d'y substituer autre chose, une autre occupation possible, un autre but légitime, une autre ambition différemment honorable.

La philosophie, l'histoire, les lettres, cette belle et croissante éducation des âmes, restreinte aujourd'hui pour la première jeunesse, demeure toujours ouverte aux vocations généreuses de l'âge adulte. Ces précieux instrumens, cette forte armure de l'homme public, si recherchée et si enviée là où il y a publicité et concurrence des esprits, tout cela, disons-nous, est encore une puissante occupation de la retraite, un fécond exercice pour la méditation, dans le silence général et l'apaisement de toute rivalité possible. La *presse* polémique en effet ne peut guère coexister avec ce calme extérieur imposé dans les hautes régions de la société. C'est beaucoup, sans être trop sans doute, s'il reste à cette presse la faculté de donner dans quelques rares occasions quelque avertissement impartial, tel qu'il peut résulter de détails techniques et désintéressés, où les faits et les chiffres parlent seuls. Mais, en dehors de la *presse* polémique, ainsi désarmée, sans doute par la considération de son crédit probable dans un pays comme la France, originairement si intelligent et si vif, c'est justice et nécessité qu'il reste au moins la presse contemplative, celle qui, en histoire, en droit public, s'occupe d'un passé plus ou moins lointain, avec liberté sans doute, mais une liberté toute de philosophie ou d'imagination, décrivant des temps, des mœurs, des caractères qui ne sont plus et ne peuvent renaître, s'intéressant à des constitutions d'un autre siècle, à des luttes désormais inconnues, à des dévouemens, à des courages civils, dont la contagion n'est pas à craindre. Considérée à ce point de vue, l'histoire est une sorte de musée de l'hôtel de Cluny, où les armes les plus redoutables ne sont plus que des curiosités savantes et des échantillons inoffensifs de la vigueur des anciens bras.

Que dans l'ordre politique la censure même la plus scrupuleuse accueille donc volontiers et que l'attention de tous les esprits éclairés encourage et récompense ces études historiques, ces restitutions piquantes et fidèles du passé, qui étaient déjà depuis longtemps dans l'esprit et dans le goût de notre époque, et qui lui deviennent plus que jamais un délassement nécessaire et permis!

VILLEMAIN, de l'Institut.

DES

JARDINS ZOOLOGIQUES

LES SOCIÉTÉS D'HISTOIRE NATURELLE EN BELGIQUE.

La science est fille de la liberté d'examen : au moyen âge, quand cette liberté n'existait pas, les savans se contentaient presque de commenter Aristote, et de défigurer par des fables la majestueuse simplicité de ses descriptions zoologiques. L'histoire naturelle était inféodée à la théologie, laquelle était, à un certain point de vue, une négation de la nature. Il fallait que la raison reprît ses droits pour affranchir les connaissances humaines. Luther ayant parlé, Galilée ayant affirmé par des calculs positifs le mouvement de la terre, Michel-Ange ayant brisé le moule de l'art mystique, une nouvelle direction, forte et précise, ne tarda pas à remplacer la période des songes et des illusions. Au XVIIIe siècle enfin, Linnée et Buffon parurent. Avant eux, la zoologie expérimentale n'existait pas; mais à peine eurent-ils répandu sur l'histoire de la vie, l'un les clartés d'un esprit sévère, l'autre les ornemens d'une imagination délicate, que les progrès de cette science devinrent rapides et universels. Vers la fin du même siècle, un événement politique contribua encore à développer le goût de la nature en versant sur toute l'Europe les lumières de la philosophie et en fondant à Paris le Muséum d'histoire naturelle : on devine que nous parlons de la révolution française.

Chaque série de connaissances nouvelles crée dans l'humanité un sens nouveau. Le besoin de connaître par nos yeux les animaux qui habitent avec nous la terre est né dans ces derniers temps de la lecture des maîtres en histoire naturelle. Le goût de la zoologie vivante

s'est répandu avec une rapidité incroyable en France, en Angleterre, en Allemagne, en Belgique, et partout il a créé des institutions scientifiques, plus ou moins modifiées par la constitution et le caractère des sociétés. En France, où la force d'initiative de l'état est considérable, le Muséum d'histoire naturelle est sorti d'un décret de la convention nationale; en Angleterre et en Belgique au contraire, où le pouvoir central n'intervient que dans les intérêts collectifs du pays, où l'initiative des mesures d'utilité locale appartient tout entière aux villes et aux particuliers, les jardins zoologiques ont été créés par des compagnies. Notre but serait de déterminer les résultats auxquels l'esprit d'association et de liberté, appliqué à la science, est parvenu en Belgique. Nous aurons à rechercher ensuite, en prenant le jardin zoologique d'Anvers pour principal exemple et pour point de départ, si les établissemens de ce genre ne pourraient agrandir leur rayon d'utilité, en exerçant une influence non-seulement sur l'étude des animaux, mais encore sur les services que l'histoire naturelle peut rendre à l'économie politique.

I.

Il existe aujourd'hui dans le petit royaume de Belgique trois sociétés d'histoire naturelle.

D'autres ont parlé de la ville d'Anvers au point de vue monumental; nous ne dirons donc rien de la citadelle, ni de la cathédrale, ni du musée, ni de la bourse; arrêtons-nous seulement au port. Ces navires qui battent de l'aile comme des oiseaux voyageurs, cette population hâlée de matelots qui parlent diverses langues, l'odeur exotique des bois, des épices et des autres marchandises qu'on décharge, la palpitation éternelle des cordages et des voiles qui apportent dans leurs plis un souffle des contrées lointaines, l'air vaillant de ces mâts qui ont vu des mers agitées et peu connues, ces vergues, délicats monumens de l'industrie nautique, ce beau fleuve, l'Escaut! et derrière l'Escaut la mer, et derrière l'océan l'infini, c'est-à-dire l'Inde, la Chine, le Nouveau-Monde, l'Australie, les pays qu'on connaît et ceux qu'on n'a pas découverts encore: tel est Anvers! On comprend tout de suite que la position de cette ville ait été favorable aux progrès de l'histoire naturelle. La connaissance des êtres vivans est intimement liée à la connaissance du globe terrestre : au moyen âge, quand il y avait une géographie fabuleuse, il y avait de même un règne animal fabuleux. D'après ces données, quiconque, le doigt sur la carte de la Belgique, chercherait le point sur lequel le premier jardin zoologique a dû se fonder ne manquerait pas de désigner ce

port de mer, qui sert d'entrepôt aux richesses naturelles de toutes les parties du monde.

Le jardin zoologique d'Anvers est situé un peu en dehors de la ville et près de la station du chemin de fer. L'entrée n'a rien de remarquable : une avenue longue, sablée et bordée d'arbres, conduit à une plate-forme d'où la vue s'étend bientôt sur des feuillages, de l'eau et quelques accidens de terrain qui ne sont point sans grâce. L'été, c'est une jolie promenade, d'un dessin peu correct, mais qui ne manque ni de mouvement ni d'une certaine variété pittoresque. Les bâtimens qui méritent d'arrêter l'attention sont un musée d'histoire naturelle, construction magistrale et froide, un café dans le goût mauresque, et une charmante maison, en forme de chalet suisse, qui sert d'habitation au directeur. Le bâtiment principal contient une collection d'animaux empaillés qui, pour la plupart, ont vécu dans le jardin zoologique d'Anvers. Nous nommerions volontiers cette galerie les *Champs-Élysées* de l'établissement, car ces oiseaux et ces mammifères, quoique préparés avec art, ne sont plus que les ombres d'eux-mêmes. Le rez-de-chaussée de ce cabinet d'histoire naturelle est occupé par des loges de carnassiers vivans, entre lesquels nous avons noté un tigre, une tigresse, un lion du Sénégal, une panthère, un couguar du Paraguay et un guépard. L'avant-corps du bâtiment abrite les oiseaux des régions tropicales; là jasent, sifflent, brillent et s'épanouissent au soleil du poêle la perruche jaune, la perruche ondulée de la Nouvelle-Hollande, l'ara bleu d'Amérique, l'ara maximilien, et quantité d'autres volatiles qui se recommandent par l'éclat de leur plumage. Dans un coin de cette salle, réservée aux oiseaux, repose engourdi, du 15 septembre au 15 mai, le crocodile. Au milieu du jardin, une maisonnette exposée au midi a reçu deux girafes, deux éléphans, et de nombreux antilopes du Sénégal. Les ruminans se promènent dans des parcs que limite un léger treillage; nous avons remarqué parmi eux un bouc des Açores. Plusieurs cages logent une assez riche collection d'oiseaux de proie. Des volières construites avec goût sont habitées par la poule sultane du Sénégal, l'ibis sacré, l'ibis rouge du Brésil, le canard mandarin, le pigeon couronné, la demoiselle de Numidie, et quantité d'autres oiseaux exotiques. A côté d'eux se déploie une nappe d'eau dans laquelle nagent, barbottent, plongent et s'ébattent à l'envi tous les palmipèdes qui existent en Europe. Sous les arbustes, vous rencontrez sans ordre et à chaque pas des loges d'animaux plus ou moins élevés dans l'échelle des êtres. Voici le palais des singes: l'établissement possède un exemplaire du cynopithèque, singe très rare des îles Philippines. Plus loin, c'est la fosse aux ours. Le dimanche, quand il fait beau, les femmes d'Anvers, dont le pinceau de Rubens

a illustré la beauté haute en couleur, amènent là leurs enfans, les joues pleines de roses et les mains pleines de gâteaux, car c'est le caractère des jardins zoologiques de convenir en même temps à la promenade et à l'étude.

L'origine et la constitution économique de la société d'histoire naturelle d'Anvers sont des souvenirs qu'on aime à évoquer au milieu du jardin qui est sa création. C'était en 1843. Une société se constitua, ayant à sa tête huit principaux membres. Un naturaliste, M. Kets, fut nommé directeur perpétuel de l'établissement qu'on allait fonder. Un emprunt de 100,000 francs, dont les actions furent souscrites par les habitans d'Anvers, devait être consacré à l'achat du terrain et à la construction des premiers bâtimens. Le terrain a été agrandi en 1847, et les travaux intérieurs se sont successivement élevés. Voilà pour la fondation; voici maintenant pour l'entretien actuel de l'établissement. Les frais du jardin zoologique d'Anvers montent aujourd'hui à près de 100,000 francs par année. Cette somme est fournie : 1° par la rétribution d'un franc d'entrée que la société prélève sur les visiteurs; 2° par la vente d'oiseaux exotiques et d'autres animaux, pour la plupart nés dans l'établissement; 3° par une cotisation annuelle de 25 francs, que versent les sociétaires et par l'apport d'une somme de 20 francs, une fois payée à leur entrée dans l'association. Le nombre des visiteurs est considérable, et la société d'histoire naturelle compte maintenant deux mille cinq cents membres. On voit que la situation est prospère.

L'acquisition des animaux est favorisée par les relations établies entre certains sociétaires et les capitaines de vaisseaux. C'est à qui, parmi les membres de la société, se servira de ses influences pour obtenir à prix réduits les exemplaires vivans que les navires amènent dans le port; plusieurs dons sont même arrivés par cette voie au jardin zoologique. Chacun des associés, se considérant comme copropriétaire de l'œuvre, met une sorte d'amour-propre à cultiver la prospérité de l'établissement, à accroître et à entretenir les collections. La police du jardin est faite par tous les membres intéressés; les richesses d'histoire naturelle sont placées sous leur sauvegarde, et partout éclate, dans l'administration de ces richesses, l'esprit d'ordre et de conservation que développe le sentiment de la solidarité. La surveillance d'une ménagerie est d'ailleurs chose délicate et minutieuse. Pour entretenir vivans des animaux nés sous des climats si opposés, il faut une connaissance pratique de leurs mœurs, de leurs caractères, de leurs besoins, et beaucoup d'exactitude dans le service. Les pertes faites par cette société d'histoire naturelle ont été peu considérables, et les résultats méritent encouragement, si l'on considère surtout en combien peu d'années ils ont été obtenus.

Anvers possède aujourd'hui une collection d'animaux vivans qui ferait honneur à toutes les villes maritimes.

L'exemple donné par les Anversois ne pouvait manquer d'imitateurs. Vers la fin de 1851, une société anonyme s'organisait à Gand pour fonder un jardin zoologique. Le capital social, qui était d'abord de 300,000 francs, fut porté en 1853 à 450,000 francs. Le terrain, successivement accru, présente aujourd'hui une superficie de plus de cinq hectares. Les habitans de Gand, qui avaient d'abord répondu avec hésitation à l'appel du comité fondateur, se montrent maintenant très jaloux et très empressés de s'inscrire sur les registres de la société d'histoire naturelle. Le nombre des membres associés vient d'atteindre le chiffre de quatre mille. Le jardin zoologique de Gand possède une collection d'environ sept cents animaux vivans (1); c'est peu sans doute, mais il faut se souvenir que cet établissement est né d'hier. La ménagerie a fait quelques pertes graves : un crocodile et un ours blanc se sont majestueusement laissés mourir, l'un par regret de son soleil, l'autre de ses glaces. Ces pertes sont inévitables au début d'une fondation; l'entretien des animaux demande un sérieux apprentissage. Au reste, le jardin zoologique de Gand est en bonne voie. Le directeur, homme capable et dévoué, a établi des relations avec tous les pays d'où viennent les animaux rares. Les ressources abondent. L'année dernière, l'établissement a fait une recette d'environ 65,000 francs, et toutes les dépenses ne se sont guère élevées à plus de 48,000 francs. Comme le jardin zoologique d'Anvers, celui de Gand est en même temps un lieu d'étude, de réunion et de divertissement. Dans la belle saison, des concerts de musique militaire attirent, au moins une fois par semaine, de nombreux visiteurs. Les femmes de la ville s'y rendent en toilette, un peu pour voir les animaux et un peu pour être vues.

La capitale de la Belgique, Bruxelles, est en retard sous le rapport de l'histoire naturelle. Son jardin zoologique est encore dans l'enfance. Le terrain est assez vaste et heureusement planté; quelques constructions agréables s'y élèvent (2); les loges sont faites de manière à dissimuler sous quelques ornemens naturels ce qu'a toujours de triste le spectacle de la captivité, mais les collections sont pau-

(1) Parmi les constructions du jardin de Gand, l'œil distingue tout d'abord le bâtiment principal, qui ne manque point de caractère, — un élégant palais des singes, un kiosque qui s'élève, parmi les rocailles, au-dessus d'une pièce d'eau où nagent des cygnes, des canards, des pélicans, — une charmante cabane pour loger les autruches, — des étables d'une architecture rustique, mais non sans style, — une fosse aux ours, — — et de légères habitations pour les oiseaux de proie.

(2) Nous citerons la fosse aux ours et un bassin considérable, dans lequel s'ébat un peuple de canards et d'autres oiseaux nageurs. Ce bassin est alimenté par une machine hydraulique d'une forme svelte et d'une grande puissance.

vres. Les quadrupèdes nous ont surtout paru représentés au jardin zoologique de Bruxelles par le genre *canis*, et les oiseaux par les gallinacés. Les pertes ont été énormes et témoignent que l'art de conserver les animaux vivans est un art d'expérience et de pratique. « Voici quarante ans que je m'occupe de cela, nous disait le directeur du jardin d'Anvers, et j'apprends tous les jours. » Notre conviction est pourtant que la société d'histoire naturelle fondée à Bruxelles triomphera là comme ailleurs des difficultés d'une installation toute récente. Déjà l'établissement attire des visiteurs, et les acquisitions se multiplient.

Le mécanisme des sociétés d'histoire naturelle, telles qu'on les trouve établies en Belgique, est, on le voit, extrêmement simple. Un comité organisateur se forme; ce comité nomme un conseil d'administration et un directeur; un fonds social, divisé en actions, est évalué et fixé sur les besoins probables de l'entreprise. De ce jour, l'établissement vit; il a une tête, des membres, et, si l'on ose ainsi dire, des organes alimentaires. Dès que ces premières conditions satisfaites assurent son existence à la compagnie, on procède à l'achat d'un terrain. Le choix de l'emplacement est capital : il faut une exposition au midi pour les animaux des contrées chaudes, une exposition au nord pour les animaux des contrées froides, et un fond marécageux pour les animaux aquatiques. Une fois ouvert, l'établissement vit de ses recettes et des souscriptions qu'il perçoit. L'achat des animaux est surtout confié au directeur, qui doit se mettre en rapport avec les voyageurs, les consuls et les capitaines de vaisseaux. Ces animaux obtenus, il n'y a qu'une connaissance approfondie de leurs mœurs et de leurs besoins qui puisse pourvoir à leur conservation; il s'agit de reproduire artificiellement autour d'eux les conditions naturelles de leur patrie, de distribuer par conséquent aux uns le froid, à d'autres la chaleur, à d'autres encore l'humidité. Il s'agit, en un mot, de faire des climats. Un comité fondateur, des actionnaires, des souscripteurs, qui pour une somme annuelle de 20 ou 25 fr. acquièrent le droit d'entrée dans le jardin, tel est le personnel sur lequel s'appuie au dehors l'établissement. Une administration dont les actes sont soumis à la surveillance des fondateurs et des actionnaires, tel est le pouvoir intérieur qui exécute.

En résumé, les jardins zoologiques d'Anvers, de Gand, de Bruxelles, nous offrent un type d'institutions qui manquent à la France. Élevés par souscription, ils ne doivent rien à l'état, et ils puisent leurs propres ressources dans leur développement même. Il est question d'annexer aux collections d'animaux vivans une bibliothèque d'histoire naturelle et des cours publics. Tels qu'ils sont, si ces établissemens ne professent point la science, du moins ils apprennent à l'aimer. Il

y a un demi-siècle à peine, la girafe, le kanguroo, l'ornithorinque, étaient pour la foule des bêtes aussi paradoxales que la licorne et le griffon des anciens. Si quelques animaux exotiques étaient mieux connus, on ne les rencontrait guère néanmoins que dans nos cabinets d'histoire naturelle, ces froides hypogées de la science. De tristes galeries dans lesquelles toute la nature était classée, étiquetée, empaillée et couverte de poussière, étaient plutôt faites pour répandre de l'ennui sur l'étude des animaux que pour lui donner de l'attrait. Aujourd'hui ces mêmes animaux vivent, s'agitent, se promènent, marchent, volent, rampent sous nos yeux. C'est un progrès. Les jardins zoologiques ont rendu de véritables services à l'histoire naturelle, en popularisant la connaissance des animaux, et en donnant à la science un air de fête. Ils ajoutent à l'agrément des villes, à l'éducation publique, à la civilisation et à la morale; « car, dit un ancien, l'homme devient meilleur en étudiant les œuvres de Dieu. »

Malgré des services incontestables, on nous permettra de dire que le véritable caractère de ces établissemens n'a point été jusqu'ici déterminé. Créés par l'initiative de quelques individus et par le concours d'une ville, les jardins zoologiques ne peuvent prétendre à être des foyers d'enseignement illustrés par toutes les lumières scientifiques d'un siècle. Ils ne feront jamais concurrence au Muséum d'histoire naturelle de Paris, que protége dans un grand pays le pouvoir central. Ces établissemens ont néanmoins une place à prendre : qu'ils propagent la connaissance des animaux, qu'ils rendent la science attrayante en la dépouillant de sa gravité morose, rien de mieux, mais là ne devrait point s'arrêter l'ambition de ceux qui les dirigent. Le jardin zoologique d'Anvers, les établissemens analogues de Gand, de Bruxelles, n'ont jusqu'ici qu'une valeur de curiosité; ils pourraient s'élever au rang d'institutions utiles. Nous avons dit ce qu'ils sont; il faut dire maintenant ce qu'ils devraient être.

II.

La véritable destination des jardins zoologiques serait de servir de théâtre aux faits et aux expériences d'histoire naturelle. La recherche des lois en vertu desquelles les animaux passent de l'état sauvage à l'état domestique, les essais d'acclimatation, le perfectionnement des races conquises et l'éducation de celles qui restent à conquérir, tel est, selon nous, le champ d'études pratiques dans lequel les jardins zoologiques devraient circonscrire leur enseignement. Comme dans cette voie le passé est destiné à éclairer l'avenir, il conviendrait d'abord de rassembler les faits qui constituent, pour

ainsi dire, l'échelle du développement des anciennes races domestiques.

Le règne animal est pour l'observateur un cours de géographie vivante, car le génie des différens climats se personnifie dans les différens membres de la grande famille zoologique. Nous pouvons ajouter que, si à côté des espèces sauvages, on prenait le soin d'exposer les espèces domestiques, le règne animal deviendrait un cours d'histoire universelle. Reportons-nous aux origines de la civilisation. La nature n'avait émis que des forces, des élémens de production, des ébauches de choses : l'homme a créé le travail; non-seulement il l'a créé dans sa race, mais encore ce travail, générateur de toutes les richesses positives, il l'a formé lentement et péniblement chez les autres espèces vivantes. Ces êtres organisés, doués comme lui d'instincts et de besoins, il les appelle au secours de l'économie naissante; ces brutes, il les élève à la dignité d'êtres utiles. Dans la lutte ouverte entre la force productive et la parcimonie de la nature, l'homme développe des moyens successifs et gradués. A mesure qu'il perfectionne l'état social, il se réfléchit avec ses lumières et ses progrès sur le règne animal, dont il augmente chaque jour les services. Auteur des bienfaits de la domesticité, il se nourrit de son propre labeur dans le labeur des bêtes de somme; dans les organes et les mouvemens de ses muets auxiliaires, il met de sa pensée, de sa volonté, de son courage; l'homme crée ainsi un à un les instrumens animés de l'industrie. Il y a là, nous le répétons, toute une histoire économique dont les monumens ne doivent point être cherchés dans les livres ni dans les traditions effacées des peuples : ces monumens, une administration intelligente pourrait les mettre sous les yeux du spectateur; ce sont en effet les animaux domestiques, pris à différens degrés sur l'échelle de la civilisation du globe.

Sortons des généralités et abordons le terrain pratique de la question. Prenons pour exemple l'espèce domestique la plus connue, celle qui ajoute, sur toute la terre, des sens et des organes aux sens et aux organes de l'homme; prenons la race canine. Il ne suffit pas de montrer dans le chacal la souche probable de notre chien, il faudrait montrer par une série de spécimens les degrés que le chacal a parcourus avant d'arriver aux formes, aux instincts et aux fonctions du chien d'Europe. Une *ménagerie philosophique*, si l'on me permet cette expression, rétablirait la chaîne des progrès accomplis par l'animal domestique, en exposant d'abord le chien le moins modifié par l'homme. Ce chien est celui de la Nouvelle-Hollande. Tout près de l'état sauvage, cet animal à oreilles droites a sous son poil soyeux une sorte de poil laineux ou de duvet qui est comme la robe naturelle de sa race, et que nos chiens domestiques ont entièrement perdue; il n'aboie pas,

l'aboiement est chez le chien *civilisé* (qu'on nous passe le mot) une faculté acquise. Après le chien de la Nouvelle-Hollande viendrait le chien des Esquimaux, qui marque en quelque sorte le second degré de la croissance domestique. Si le chien de la Nouvelle-Hollande exprime dans son œil ardent, dans son allure sauvage, dans ses formes heurtées et dans ses mœurs grossières l'état social de la race la moins industrieuse et la plus abaissée de la terre, le chien des Esquimaux, dont tout l'instinct se borne, ou à peu près, à tirer des traîneaux sur la glace, manifeste les besoins d'une civilisation encore très peu compliquée, mais déjà capable d'approprier ses forces et celles du règne animal à un certain ordre de services. A la suite du chien des Esquimaux s'échelonneraient, dans leur ordre de dignité, des chiens appartenant aux peuplades barbares ou semi-barbares de l'Afrique et du Nouveau-Monde, puis aux civilisations arrêtées de l'Asie, telles que l'Inde, le Thibet, la Chine, la Perse. Cette série canine amènerait ainsi l'animal, successivement modifié, du type sauvage au type de nos plus beaux chiens domestiques, intendans de l'homme, compagnons de son travail et distributeurs de son action sur les autres animaux. La chaîne des progrès vivans se terminerait par le chien des États-Unis d'Amérique, qui bat le beurre, qui remplit dans la maison des fonctions variées, et dont les formes cultivées par l'homme dénotent une société laborieuse et supérieure.

Ce que nous proposons de faire pour le chien, on le ferait en même temps pour les animaux qui contribuent à notre système d'alimentation ou à notre industrie. Non content de confronter les espèces sauvages aux espèces domestiques, on établirait les degrés intermédiaires de la transformation. Les individus se succédant dans l'ordre de leurs instincts appris et de leurs services exprimés par leurs caractères extérieurs, on verrait le bouquetin ou l'œgagre *devenir* bouc, le moufflon *devenir* mouton, l'orops *devenir* bœuf, le sanglier *devenir* cochon, et cela en passant par des nuances qui exprimeraient toujours les influences exercées d'âge en âge par la main de l'homme sur le poil, la taille, les organes et les mœurs de ces animaux. Nous avons dit que la zoologie ainsi pratiquée ne serait plus seulement une science, mais qu'elle deviendrait en outre une histoire universelle. Quoi de plus évident? L'homme a tout fait : il a commencé, si on ose le dire, par se faire lui-même; puis à peine a-t-il eu ébauché les destinées de sa race, qu'il a poursuivi dans toute la nature les moyens de suppléer aux forces et aux organes qui lui manquaient. C'est alors qu'il a jeté les yeux sur le règne animal. Après avoir cherché seulement une proie dans les êtres vivans, il a imaginé un jour de leur demander des services. De ce jour, l'agriculture, l'industrie, les arts utiles et l'économie domestique sont nés. Amener quelques

animaux sauvages à partager la vie de l'homme, ses travaux, ses goûts, ce fut l'œuvre de quelques générations; mais amener ces individus à l'état de races conquises, sérieusement utiles, ce fut l'œuvre des siècles. Les âges historiques se transmirent le soin d'améliorer les races d'animaux, et cette entreprise fut favorisée par les lois mêmes de la nature. La bête est capable de développement, non d'un développement volontaire, libre, spontané, actif, mais d'un développement communiqué. Si l'animal n'invente pas, il reçoit. Créations passives du progrès, les espèces domestiques n'avancent point par elles-mêmes, mais elles ne se refusent pas aux perfectionnemens que l'homme trace dans leur intelligence, dans leurs instincts ou même dans leurs organes. Or, comme l'homme ne peut agir sur le règne animal qu'avec la somme de ses facultés relatives, il s'ensuit que la plus étroite relation existe nécessairement entre l'histoire des races domestiques et l'histoire des progrès de la civilisation sur le globe. Nul ne donne aux autres que ce qu'il possède lui-même, et l'état social d'un peuple, comme son âge historique, se représente exactement par le nombre, la nature et le degré de perfectionnement des animaux domestiques qu'il élève. Dans le dénombrement que César, Tacite et les autres historiens nous ont laissé des richesses zoologiques appartenant aux Celtes ou aux Germains, figurent des troupeaux de vaches, de taureaux, de moutons et de chèvres, le cheval, *bellator equus*, le chien de chasse ou de berger. Tous ces animaux, par leur caractère, indiquent les mœurs nomades, pastorales et guerrières des peuples qui les nourrissaient.

D'après ce principe, — à hommes barbares animaux barbares, à hommes civilisés animaux civilisés, — on peut hardiment créer une zoologie historique. Pour jeter les bases de cet enseignement tout nouveau, que faut-il? Il s'agit de réunir, de grouper et d'échelonner pour chaque série domestique des individus sur les caractères desquels on puisse suivre et parcourir les caractères des sociétés plus ou moins avancées dont ces animaux procèdent. Un jardin zoologique où, dans des enclos réservés à cet ordre d'études, on verrait toutes nos espèces domestiques sortir par degrés de leur souche naturelle, où l'on verrait enfin se former dans les types modifiés des divers animaux les types des diverses civilisations qui les élèvent; un tel jardin, dis-je, ne serait plus un simple rendez-vous d'amateurs, un but de promenade et de curiosité stérile : ce serait un théâtre d'idées, un théâtre de faits sur lequel le grand drame de la civilisation se représenterait par des acteurs choisis dans la nature.

La confrontation des espèces sauvages avec les espèces domestiques, en passant par les nuances intermédiaires, nous montrerait

aux deux extrémités de l'échelle, d'une part l'uniformité, de l'autre la variété. Ce qui distingue les races humaines primitives, c'est la ressemblance des individus entre eux; il n'y a pour ainsi dire chez elles qu'un homme et qu'une femme. Cette observation n'a point échappé au génie de Tacite, lorsque, parlant des Germains, il dit : *Habitus quoque corporum, quanquam in tanto hominum numero idem omnibus.* Ces races pures et uniformes ont des animaux qui leur ressemblent, c'est-à-dire des animaux également représentés par un type unique. Dans les civilisations ébauchées, il n'y a pour ainsi dire qu'un cheval, qu'un chien, qu'un âne, qu'un mouton. L'homme crée la variété dans sa race et dans les espèces domestiques en substituant à l'uniformité primitive donnée par la nature un système de croisemens utiles. Ainsi, dans une ménagerie où les espèces sauvages seraient mises en regard des espèces domestiques et de leurs différens degrés de formation, tel genre qui, au point de départ, serait représenté par un ou deux types au plus, finirait par aboutir, vers la fin de la série, à un nombre très considérable de types engendrés les uns des autres. Ainsi se dessinerait en relief, et pour ainsi dire dans la vie, cette grande loi : — tout se ressemble en sortant des mains de la nature; tout diffère en sortant des mains de l'homme civilisé.

Ce n'est pas tout : dans les civilisations simples, les animaux se montrent capables d'un ordre unique de services en rapport avec leurs instincts primitifs; dans les civilisations compliquées, les animaux domestiques se montrent capables de services nombreux et diversifiés, de plus en plus en rapport avec les besoins de l'homme. Chaque fonction nouvelle constitue un progrès qui n'efface point les progrès antérieurs, mais qui les continue et qui superpose des facultés acquises à des facultés naturelles. Pour ne regarder ici qu'aux grandes divisions, nous retrouvons les trois âges primitifs de la civilisation gravés dans trois variétés inférieures de la race canine : — le chien de chasse, état sauvage; — le chien de berger, état pastoral; — le chien de garde, naissance de la propriété. La division du travail, l'inégalité des conditions sociales, la différence d'éducation, de nourriture et de soins hygiéniques parmi les différentes classes de citoyens, tous ces faits qui se produisent à la naissance des états, s'écrivent en traits multiples dans les caractères des races domestiques et engendrent des variétés de services dont la somme constitue la richesse agricole et industrielle des nations. L'histoire des animaux domestiques, c'est l'histoire de l'organisation du travail.

Cette sorte d'épopée économique, où la poésie des faits aurait bien vite remplacé la sécheresse des classifications et la froideur des conjectures, conduirait naturellement le spectateur à un nouveau

théâtre d'expériences. Les questions relatives à la domesticité des animaux commencent, et avec raison, à préoccuper les naturalistes. Tous conviennent que l'amélioration des races conquises dans nos climats, l'acquisition de celles qui restent à conquérir, seraient un des plus grands bienfaits que l'on pût répandre sur un pays. Cela rendrait, disent-ils, les travaux moins pénibles et les moyens de subsistance plus assurés. L'œuvre de l'acclimatation des animaux étrangers demande à être éclairée par l'histoire de la naturalisation des anciennes espèces domestiques. Ici encore les faits abondent. La plupart des espèces domestiques dont l'Européen tire sa richesse n'appartiennent point à l'Europe. Quand la race de Japhet, *audax Japeti genus*, s'avança dans la partie du monde que nous habitons, et où se déploient maintenant toutes les merveilles de l'industrie, toutes les conquêtes de l'agriculture, que trouva-t-elle? En fait d'arbres, le chêne; en fait d'animaux, le sanglier. Toutes ces belles espèces domestiques auxquelles les civilisations européennes doivent leur bien-être, leur supériorité, leur magnificence, l'Europe les a empruntées aux autres parties de la terre. Tout ce que la nature avait refusé à nos climats, l'industrie humaine se l'est donné. Originairement, cette mère nature, *rerum alma parens*, avait peu favorisé le nord du globe; l'homme destiné à vivre dans nos contrées pauvres avait été doué seulement d'un cerveau plus riche que celui des autres races, et c'est à l'aide de ce cerveau privilégié qu'exerçant sur le monde une sorte de magistrature économique, l'Européen a augmenté ses forces de toutes les forces cosmopolites du règne animal. A l'Asie centrale il a demandé le cheval, à l'Inde et à l'Égypte le bœuf, à la Perse la chèvre, à l'Indostan la poule, à la Colchide le faisan, à l'Afrique la pintade, au Nouveau-Monde le dindon. Ainsi le règne animal qui existe en Europe est notre conquête.

Cette conquête pacifique est-elle terminée? L'œuvre de la domestication des animaux est-elle accomplie? La science nous répond que non. L'histoire nous indique un très grand nombre d'animaux exotiques sur lesquels l'homme pourrait certainement étendre sa main. La plupart de ces animaux figurent dans les ménageries et dans les jardins zoologiques, mais ils y figurent comme simples objets de curiosité. Il faut d'ailleurs bien distinguer entre la possession accidentelle de quelques individus et la possession de la race. Certains animaux peuvent être asservis, apprivoisés même, sans être domestiques. La domesticité est un fait qui repose sur une loi, et cette loi, c'est l'hérédité des modifications acquises. L'animal issu d'un père et d'une mère sauvages naît sauvage; l'animal issu d'un père et d'une mère apprivoisés naît apprivoisé; l'animal issu d'un père et d'une mère domestiques naît apte à la domesticité. Les inclinations, les carac-

tères, les facultés, que les espèces soumises contractent dans le commerce avec l'homme, se transmettent par voie de reproduction naturelle. Une sorte de progrès lent germe dans les organes de l'animal qui passe de l'état de nature à l'état domestique, et ce progrès, continué de génération en génération, dessine une nouvelle manière d'être. Cette tradition passive à laquelle participent, selon des degrés différens, tous les individus de la race, cette hérédité des caractères acquis justifie scientifiquement les efforts et les essais du genre humain pour introduire dans la création un règne animal à lui. Les artistes peuvent admirer, si bon leur semble, les formes primitives de ces animaux des forêts sur lesquels la main de l'homme n'a rien imprimé; libre à eux de préférer même les espèces sauvages, expression farouche des forces aveugles de la nature, aux espèces domestiques, sur lesquelles revivent les traits des différentes civilisations du globe. L'économiste, lui, envisage les faits à un autre point de vue : il apprécie dans les animaux les organes qui se rapportent à un ordre de services déterminés; il estime les formes vivantes dans le développement desquelles nous avons un intérêt. Pour l'économiste, l'animal qui travaille ou qui nourrit l'homme n'est jamais laid, il a la poésie de l'utile.

Nous venons de poser la loi, il nous faut dire maintenant pourquoi cette loi ne s'est point étendue à tous les membres de la famille zoologique. Des obstacles s'élèvent à la conquête du règne animal, et le premier de ces obstacles est dans la distribution géographique des êtres. La nature, au moyen des climats, a limité, circonscrit, localisé l'existence de chaque espèce vivante sur le globe. Hâtons-nous pourtant de le dire, cet obstacle, si sérieux qu'il soit, ne paraît point être invincible. Toutes les fois que l'homme a vu pour lui un intérêt considérable à s'emparer d'une espèce sauvage, il l'a fait, et les barrières topographiques, après un moment de résistance, se sont abaissées devant sa volonté persévérante. Jetez un coup d'œil sur le monde, et vous reconnaîtrez bien vite que l'ubiquité de tel ou tel animal domestique est en raison directe des services que cet animal rend à son maître. Les êtres organisés, dans l'état primitif, ne présentent pas tous les mêmes dispositions ni la même répugnance à la domesticité. Il y en a évidemment de plus rebelles les uns que les autres, soit à l'acclimatation, soit à l'apprivoisement; mais quand l'utilité d'un animal est telle que les sociétés humaines n'auraient pu ni se fonder, ni prospérer sans lui, on peut dire que sa conquête est décrétée en principe. Si donc l'homme ne s'est point approprié les instincts et la chair d'un plus grand nombre d'animaux domestiques, il ne faut en accuser ni les climats, ni les températures différentes du globe, ni les mœurs primitives des animaux réfractaires;

il faut plutôt dire que, ayant pourvu à ses besoins les plus urgens par l'assimilation d'une petite quantité d'espèces utiles, il a ralenti son action sur la nature organique, et abandonné une victoire qui demandait trop de sacrifices à sa paresse.

L'Europe ne possède encore que trente-cinq espèces domestiques, parmi lesquelles trente et une sont originaires de l'ancien monde et quatre de l'Amérique. Évidemment, c'est trop peu, tous les naturalistes sérieux en conviennent; quelques-uns ont même émis le vœu et conçu l'espérance d'accroître la famille de nos animaux utiles. Pour se rendre compte de la somme de bienfaits que répandrait sur l'agriculture, sur l'industrie, sur les arts, l'acquisition des espèces exotiques confinées aujourd'hui bien au-delà des limites de l'Europe, il faut se figurer la perte que feraient nos civilisations, si l'une des espèces d'animaux acclimatés depuis longtemps, comme le cheval, l'âne, le mouton, le bœuf, la poule, venait à disparaître. La richesse publique en serait visiblement atteinte, et l'économie sociale aurait autant à déplorer une telle perte que l'histoire naturelle. Parmi ces animaux en effet, les uns contribuent à notre alimentation; les autres, comme le mouton, servent en même temps à nous nourrir et à nous vêtir; les autres enfin, en qualité d'auxiliaires, prennent à la charge de leurs membres vigoureux une somme de travail qui, eux absens, retomberait tout entière sur les bras de l'homme. Il a fallu la maladie des pommes de terre pour nous apprendre la valeur économique de ce tubercule et l'étendue des services que Parmentier nous a rendus en le propageant : faudra-t-il de même une épizootie générale et terrible pour nous enseigner de quelle importance est la culture du règne animal? *Di, talem avertite casum!* La raison seule doit nous apprendre de quels bienfaits nous sommes redevables aux premiers hommes qui ont accouplé les bœufs sous le joug, dompté le cheval, adouci le sanglier, et quelle reconnaissance attend dans l'avenir la main assez heureuse pour doter l'Europe d'une nouvelle espèce domestique.

III.

Il doit suffire maintenant de passer rapidement en revue le règne animal pour voir, dans chaque grande division de la vie organique, quels sont les types dont il est raisonnable d'espérer la conquête.

Aux carnassiers, l'Européen a demandé le plus utile et le plus intelligent de ses auxiliaires, le chien; puis, cela fait, il s'est arrêté. Quelques personnes ignorantes des faits s'imaginent que si l'industrie humaine n'a point réclamé à l'état de nature la plupart des grands carnivores, c'est qu'elle a reculé devant la férocité naturelle

de ces animaux. Là n'est point l'obstacle. Il y a des exemples de lions, de tigres, d'ours, de loups, de renards, fort traitables et même complétement apprivoisés. La hyène, qui est en général un objet d'aversion, la hyène que les naturalistes du dernier siècle avaient peinte sous des couleurs si sombres, la hyène, dis-je, est déjà passée à l'état d'animal domestique dans une grande partie du continent africain, où elle rend les services du chien le plus fidèle et le plus attaché à son maître. L'éducation de la race féline est commencée : je ne parle pas du chat, cet hôte inconstant de nos demeures, qui n'a jamais voulu renoncer à son indépendance; je parle du guépard, dont la ménagerie d'Anvers possède un exemplaire, et qui dément par ses mœurs les préjugés vulgaires touchant la cruauté du tigre. Bon et docile dans l'état de liberté, il suit les seigneurs indiens à la chasse; prisonnier, il touche ses geôliers eux-mêmes par la douceur de son caractère. Il est vrai que le guépard présente quelques différences organiques avec les autres *feles*. La partie antérieure du cerveau est plus élevée, et ses ongles non rétractiles sont autrement conformés que ceux du tigre; mais on se demande si ces caractères spécifiques sont fournis par la nature ou créés par l'éducation. C'est un champ de conjectures que je ne veux point ouvrir; il nous suffira de savoir qu'au sein des familles zoologiques qui passent pour les plus redoutables se rencontrent des animaux très susceptibles de subir l'influence de l'homme. Il n'y a point de bêtes féroces, en ce sens qu'il n'y a point d'animaux, au moins parmi les mammifères, incapables d'attachement et de reconnaissance. C'est même une loi connue des naturalistes que chez la brute, comme chez l'homme, la bonté est un fruit du développement de l'intelligence. Les animaux qui se montrent les plus capables d'affection et de bons rapports avec nous ne sont pas ceux que la nature a le moins pourvus de moyens d'attaque; ce sont ceux qu'elle a doués de plus d'esprit. Le caractère plus ou moins dangereux des animaux est si peu en rapport avec leur régime alimentaire, ou même avec la force de destruction dont ils sont doués, que la plupart des herbivores sont en général des êtres farouches, grossiers, et dont l'apparente douceur est souvent suivie d'un acte de brutalité. Il a fallu plus de patience, plus de courage, plus de travail, pour dompter le cheval et le taureau, qu'il n'en eût fallu à l'homme pour conquérir la plus terrible des espèces carnivores, et si l'industrie agricole s'est adressée de préférence aux ruminans et aux solipèdes, c'est uniquement parce qu'elle y a vu une utilité plus immédiate.

Cet obstacle écarté comme imaginaire, que reste-t-il? Il reste la difficulté d'acclimatation. La plupart des carnassiers, parmi lesquels les sociétés européennes pourraient recruter de nouveaux auxiliaires,

appartiennent à des climats brûlans ou glacés. Cette barrière, élevée par la nature à l'humeur envahissante de l'homme, est très sérieuse; mais voyons si des raisons semblables ne s'opposaient point à la conquête de nos anciennes races domestiques, et cherchons de quelle manière l'homme s'y est pris pour effacer les limites géographiques dans lesquelles ces mêmes espèces, à l'état sauvage, étaient emprisonnées. L'histoire nous apprend que nos animaux originaires des contrées chaudes n'ont pas brusquement changé de patrie; ils n'ont point sauté d'un bond du midi au nord; ils ont suivi la marche lente, régulière, graduée de la civilisation, qui s'avance pas à pas d'orient en occident, mais qui avance toujours. C'est par les rivages de la Grèce que le faisan de la Colchide et le paon de l'Inde se sont répandus dans toute l'Europe; la pintade et le furet, tous deux Africains, ont été naturalisés, l'une en Italie, l'autre en Espagne, puis en Languedoc et en Provence, avant d'arriver jusqu'à nos contrées froides, où la pintade orne nos basses-cours et où le furet réprime la trop grande multiplicité des lapins. Ainsi la voie est tracée. Si, comme il est permis de l'espérer, l'exemple donné par l'Angleterre et par la Belgique est suivi en Europe; si des jardins zoologiques, à l'instar de ceux de Londres, de Liverpool, d'Anvers, de Gand, de Bruxelles, se fondent d'ici à quelques années dans d'autres villes plus aimées du soleil, et si, mariant l'histoire naturelle avec l'économie politique, ces établissemens ajoutent à un but de plaisir un but d'utilité, la conquête du règne animal pourra faire de sérieux progrès. Supposons, par exemple, deux jardins zoologiques situés l'un dans les environs de Venise et l'autre à Lisbonne : ces deux écoles d'acclimatation transmettraient, au bout d'un certain nombre de naissances, leurs élèves et le résultat de leurs essais à Marseille ou à Bordeaux, qui correspondraient avec le Muséum d'histoire naturelle de Paris, mis lui-même en relations avec les jardins zoologiques d'Angleterre ou de Belgique. La race nouvellement acquise par les soins de la science s'avancerait ainsi, d'étape en étape, vers une naturalisation européenne. Dans cette marche graduée, elle suivrait le même chemin géographique et parcourrait les mêmes phases mobiles de température que nos anciennes races domestiques ont traversées; seulement cette marche artificielle serait accélérée par les lumières et par l'action de l'hygiène pratique.

Dans cette série de carnassiers auxquels nous demandons des auxiliaires, il existe un animal qui pourrait nous rendre de grands services : c'est le phoque. Intelligent, doux, affectueux, il a toutes les qualités qui prédisposent à l'état domestique. A Dijon, chez le directeur du cabinet d'histoire naturelle, vivait il y a quelques années un phoque tellement apprivoisé, que cet habitant des mers avait

tout à fait modifié ses mœurs et ses habitudes primitives : il n'allait presque plus dans l'eau et se plaçait l'hiver près de son maître, au coin du feu, le ventre sur la cendre tiède. Dressé par l'homme, le phoque serait pour la pêche ce que le chien est pour la chasse. La seule difficulté réside dans la circonscription géographique de cet animal. Les naturalistes ont observé un fait dont ils se sont peut-être trop hâtés de déduire une loi. Le fait, le voici : aucun des animaux exotiques acclimatés maintenant en Europe n'est originaire d'une contrée plus froide que la nôtre. — On peut répondre à cela que la civilisation étant partie de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte, il est tout naturel que nos animaux domestiques aient suivi dans sa marche vers l'occident cette civilisation dont ils étaient les ouvrages et les membres indispensables. Il est vrai que les races du nord sont aussi descendues à plusieurs reprises sur le midi de l'Europe; mais quelle différence dans la nature de ces mouvemens! La marche de l'élément social qui s'avance d'orient en occident a toute la majesté de l'évolution solaire, tandis que les déplacemens des races septentrionales ont toujours le caractère d'invasions tumultueuses. Une violence stérile a marqué partout le passage de ces torrens de barbares, qui, après avoir détruit les anciennes sociétés, ont fini par s'évanouir dans leur victoire.

A supposer d'ailleurs que ce fait historique fût une loi de la nature, il ne saurait rien prouver contre la conquête probable du phoque. Quoique cet animal soit un hôte des mers du Nord, il vit dans des latitudes assez variées. Les côtes de la Belgique et de l'Angleterre pourraient convenir à son éducation. Pour concevoir l'importance de cette œuvre, il faut se dire que sur cette solitude des mers, sept fois grande comme la terre, l'homme ne compte jusqu'ici que des ennemis. De quel intérêt ne serait-il point pour lui de se faire, au milieu du peuple actuel des eaux, un allié, un ami, un compagnon, un auxiliaire qui le suivrait dans ses entreprises! Les résultats les plus positifs et les plus concluans ont été obtenus déjà sur des individus; il ne s'agit plus que d'étendre les mêmes dispositions à la race, et on peut dire que le phoque est une conquête toute préparée par la nature.

Si de la famille des carnassiers nous passons à celle des herbivores, nous trouvons que l'Europe manque de plusieurs espèces domestiques auxquelles les civilisations de l'Asie, de l'Afrique et du Nouveau-Monde doivent une partie de leurs richesses, celles que donnent le chameau, le dromadaire, l'hémione, le couagga, le lama, l'alpaca. Le chameau et le dromadaire par leur sobriété, leur patience, la structure de leur estomac, qui leur permet d'endurer la privation d'eau, rendraient dans les pays secs et montagneux de l'Europe des

services que le meilleur cheval ne peut procurer. Au Jardin des Plantes de Paris, des dromadaires ont été longtemps attelés au manége du puits, et l'on s'est assuré qu'un seul dromadaire équivalait pour l'ouvrage à deux forts chevaux. Moins de nourriture et plus de travail, ce serait là un profit tout clair pour la constitution économique des sociétés.

Le lama est le chameau du Nouveau-Monde. Quoique faible et lent, il ne nous semble point à dédaigner comme bête de somme dans les pays pauvres et montagneux, où l'âne, le cheval et le mulet lui-même ont de la peine à se maintenir. L'accession de cet animal serait pour certains départemens de la France, notamment pour celui des Hautes-Alpes, une bonne fortune. Originaire des montagnes les plus élevées du globe, le lama a le pas très sûr; il descend, lourdement chargé, des ravins très dangereux, et se fraie entre les rochers, sur le bord même des précipices, une route où souvent l'homme renonce à l'accompagner. Le lama ne réclame presque aucun soin; il n'a presque pas besoin d'être abrité contre les injures de l'air; il trouve lui-même et partout ses moyens de subsistance. Le lama conviendrait comme bête de somme à quelques localités, mais il conviendrait à toutes comme animal de boucherie, car sa chair est estimée; sa laine, filée et préparée, donne des étoffes de prix. Le lama n'est d'ailleurs point comparable sous ce rapport à l'alpaca, dont le poil est aussi fin que le poil des chèvres de Cachemire et beaucoup plus long. La fabrication et la vente des tissus auxquels cette toison a servi de matière ont longtemps constitué une des rares branches d'industrie et de commerce de l'Amérique du Sud. Introduits tout récemment dans quelques contrées de l'Europe, ces animaux ont déjà réussi à vivre sur plusieurs points et à se reproduire. Il n'y a guère de jardins zoologiques où, avec un peu de soins, on n'ait obtenu des naissances de lama et même d'alpaca. La race des lamas est déjà presque acclimatée en Hollande. Que ces essais continuent, et avant un demi-siècle ces animaux du Nouveau-Monde pourront être regardés comme faisant partie de notre règne économique. Leur conquête, aujourd'hui assurée en principe, ne fera certes oublier ni le cheval, ni l'âne, ni le mulet, ni le mouton, mais elle introduira un élément de plus dans l'agriculture et dans l'industrie.

Enrichir par des auxiliaires nouveaux le système actuel du mouvement, ce serait ajouter au bien-être et à la force productive des sociétés. Quelques naturalistes anglais ont pensé que, malgré leur caractère vicieux et obstiné, le daw et le zèbre n'étaient point incapables d'éducation; ils soutiennent même que, cultivés, leurs défauts deviendraient les germes de qualités précieuses pour l'homme, telles

que l'impétuosité, le courage, l'ardeur. Il est un autre animal moins farouche et doué d'une grande vitesse : — c'est l'élan, connu aux États-Unis sous le nom de *wapeti*. Ce noble animal, l'orgueil des forêts américaines, fut introduit à Baltimore par un naturaliste allemand. Les Indiens l'apprivoisèrent, et il leur rendit bien vite tous les services d'un animal domestique : l'élan porte les fardeaux, tire les traîneaux sur la glace pendant l'hiver avec une rapidité extrême, et nourrit l'homme de sa chair, qui a de la finesse. Quatre élans américains furent amenés en Angleterre dans l'année 1817 et achetés fort cher par lord James Murray, qui obtint de ces animaux trois générations superbes. Il y a quelques années, un élan fut vu à Londres, harnaché comme un cheval et emportant un tilbury avec une admirable vigueur. Cet animal paraît être de la race des élans antédiluviens dont les énormes débris fossiles se retrouvent pêle-mêle avec les ruines des forêts dans lesquelles il cachait son inoffensive majesté. L'élan doit être désigné au zèle des naturalistes qui s'occupent d'acclimatation.

De tous les animaux néanmoins que dans nos climats tempérés l'industrie pourrait adjoindre aux auxiliaires actuels du travail humain, celui qui mérite le plus d'intérêt, c'est le renne. Cet animal constitue presque toute la richesse des peuples du Nord; il leur tient lieu à la fois de la vache, du mouton et du cheval, car il les nourrit de son lait, les réchauffe de sa laine et transporte leurs fardeaux; sa chair est excellente. On comprend tout de suite de quel prix serait pour nos campagnes l'accession d'un animal utile à tant de points de vue. Une telle conquête a déjà tenté l'ardeur des Anglais; des essais ont été entrepris dans ces dernières années pour introduire le renne, sur une certaine échelle, dans les contrées froides de la Grande-Bretagne. Ces essais, nous sommes forcé de le dire, n'ont point été heureux. On ne peut accuser de cet insuccès le changement de régime diététique, car la mousse, qui forme la principale nourriture de cet animal, abonde en Écosse. Reste donc la difficulté d'acclimatation. Le renne, comme en général tous les animaux du Nord, adhère, on ne saurait le nier, avec une ténacité extrême aux conditions géographiques dans lesquelles l'a placé la nature. Toute la question est de savoir si cette ténacité est invincible. On ne saurait en vérité rien conclure des essais qui ont été tentés jusqu'ici. L'art de l'acclimatation consiste avant tout à ménager les nuances du changement. Tout être organisé est susceptible de céder à l'action des modifications combinées, mais c'est à la condition expresse que cette action sera lente, graduée, insensible. Un animal arraché violemment à sa situation originaire prend difficilement racine dans la patrie artificielle qu'on lui destine. Pour bien faire, il faut que

l'industrie ait eu soin de préparer en quelque sorte les conditions géographiques de cette nouvelle résidence. Le renne est très répandu en Norvége, où l'on estime beaucoup ses services, soit comme objet de luxe, soit comme auxiliaire de l'homme, soit encore comme animal de boucherie. Pour amener ce froid habitant des glaces dans les climats modérés de l'Europe, il faudrait un système de transitions organisées; sa race devra s'avancer d'étape en étape sur les bords de la Baltique ou de la Mer du Nord. Des jardins zoologiques conçus d'après cette idée, et réalisant du nord au midi une échelle mobile de températures, seraient seuls capables d'enrichir notre règne domestique d'un sujet si docile et si précieux. Anvers pourrait jouer vis-à-vis des animaux polaires le rôle que Marseille est appelé à jouer vis-à-vis des animaux de l'Afrique; c'est un pied-à-terre où le renne viendrait se poser, après avoir passé par le Danemark et par la Hollande, et d'où il pourrait peut-être se répandre plus tard dans l'intérieur de la France. Le climat de la Belgique, surtout celui d'Anvers, est un climat peu favorisé du soleil, qui ne convient guère aux essais de naturalisation en ce qui touche les races du midi; mais cette disgrâce elle-même deviendrait une condition heureuse et féconde pour la conquête des races du nord (1).

Notre régime alimentaire est pauvre, comparé surtout aux richesses vivantes que la nature a répandues sur le globe, et dont l'Européen, quoique le plus industrieux des hommes, ne s'est encore approprié qu'une très faible partie. Il serait trop long de passer en revue toutes les espèces exotiques de mammifères dont nos tables pourraient s'enrichir; mais il en est une qui se recommande par sa grande taille, par l'abondance de sa chair et par la facilité de sa conquête : nous voulons parler du tapir américain. Le tapir est l'hippopotame du Nouveau-Monde, de même que le lama en est le chameau. Ce pachyderme compléterait la race de nos cochons domestiques, dont l'utilité est proverbiale. Une considération doit nous diriger non-seulement dans la conquête du tapir, mais dans celle du cabiai, de la vigogne, de la gazelle et de tant d'autres espèces inconnues en Europe, que réclament, soit notre économie alimentaire, soit notre industrie. Tous les animaux qui se sont laissé réduire à l'état domestique se sont considérablement accrus en nombre malgré les sacrifices imposés à leur race par nos besoins; tous les

(1) On a un exemple de la rapidité avec laquelle la conquête du renne est capable de se propager, quand elle rencontre des conditions favorables. En 1773, treize rennes furent exportés de Norvége en Islande; trois seulement arrivèrent au but de leur voyage. On les lâcha dans les montagnes, où ils prospérèrent et se multiplièrent tellement que, quarante ans après, il n'était pas rare de rencontrer dans plusieurs parties de l'Islande des troupeaux de cinquante à cent rennes.

animaux au contraire qui ont persisté à vivre dans l'état sauvage diminuent de jour en jour. Quelques-uns même tendent, selon toute vraisemblance, à s'effacer du monde. A mesure que la civilisation s'avance sur le globe, elle refoule le règne animal. Les grandes espèces surtout ne peuvent se maintenir à l'état libre dans le voisinage des sociétés. Que l'Afrique et l'Asie suivent un jour l'exemple du Nouveau-Monde, que la hache du pionnier ouvre sur cette vieille terre un chemin à la colonisation, et les races sauvages auront à choisir entre ces deux alternatives, — passer dans le domaine de l'homme ou disparaître. En favorisant les essais qui doivent accroître le groupe de nos animaux domestiques, la science ne servirait pas seulement les intérêts de l'économie sociale; elle ferait acte de conservation naturelle. Plusieurs races sauvages de ruminans, circonscrites dans des régions peu étendues, exposées aux attaques perpétuelles d'ennemis tels que le lion et le tigre, dénoncées comme la girafe par la grandeur de leur taille et par l'éclat de leurs couleurs, sont menacées de passer dans quelques siècles à l'état de races perdues, si elles ne cherchent une protection sous la main de l'homme.

Cette crainte n'est point chimérique; elle s'appuie sur des faits. On a déjà l'exemple d'un animal qui s'est éteint depuis les temps historiques. Du dodo, grand oiseau à ailes courtes, découvert dans l'île de France, quand l'île de France était encore inhabitée, il ne reste qu'une description écrite, une jambe qui figure au *British Museum*, et une peinture qui a, dit-on, été prise sur l'animal vivant. Voilà donc un oiseau, qui, par suite de l'introduction de l'homme dans certaines contrées de l'Afrique, a été rejoindre les espèces perdues du monde antédiluvien. Le même sort paraît réservé à l'*ému* et au kanguroo; l'un et l'autre se retirent rapidement devant les progrès de la colonisation en Australie, et si la science ne vient à leur secours en les acclimatant chez nous, ces deux animaux seront dans quelque temps, comme le dodo, extirpés du globe.

Il est un autre animal précieux pour l'industrie qui convoite sa peau, estimé à cause des qualités de sa chair, et qui, en raison même de ses services, semble promis à une extermination certaine, quoique plus ou moins éloignée : c'est le castor. Traqué par les Indiens du nord de l'Amérique, que la civilisation traque à leur tour, le castor échappera malaisément à la guerre qui lui est déclarée, s'il ne réussit à se faire adopter par son ennemi. L'homme n'adopte, il est vrai, les animaux alimentaires et industriels qu'en vue de les détruire; mais cette destruction régulière, organisée, corrigée d'ailleurs par les soins de la reproduction, ne compromet point l'existence de la race, comme font les fureurs de la chasse et de la pêche. Si les

craintes exprimées par quelques naturalistes sur l'avenir de certaines espèces sauvages ne manquent point de fondement, s'il est vrai que les faits donnent à ces appréciations une valeur de probabilité, il faut ou accuser la nature d'imprévoyance, ou conclure que tous les animaux sont destinés à devenir domestiques, et la perpétuité de leur existence sur le globe ne pourra être assurée qu'à cette condition.

La conquête des races exotiques, cette œuvre de conservation et de prévoyance, fait des progrès insensibles, mais sûrs. Hier le kanguroo était à peine connu; aujourd'hui on peut déjà fonder des espérances sérieuses sur la naturalisation de cet animal dans nos climats. Des naissances de marsupiaux ont été obtenues par quelques établissemens d'histoire naturelle. Il serait intéressant pour la science d'observer dans quelle proportion la domesticité modifierait chez nous les mœurs du didelphe. C'est une loi que les parties du monde à situation excentrique donnent naissance à un règne animal extraordinaire. Si cette loi géographique est aussi bien appuyée sur les faits que nous le croyons, si les êtres organisés sont en quelque sorte les puissances animées des régions où ils ont reçu le jour et où ils continuent de vivre; si, sur l'inspection de leurs caractères extérieurs et de leurs habitudes, on peut se faire une idée du pays dont ils sont originaires, quiconque voit le kanguroo a pour ainsi dire vu l'Australie. Cet animal qui saute plutôt qu'il ne marche, dont l'attitude est très souvent verticale, et auquel la queue, quand il se tient debout, sert de pilier, cet animal est calqué sur les circonstances topographiques au milieu desquelles il vit. Sa grande taille, la force considérable de ses membres postérieurs, les bonds de douze à vingt pieds de haut qu'il exécute avec aisance, tout annonce une contrée où, comme le rapportent les voyageurs, croissent de distance en distance d'énormes touffes d'herbe, et où la vue s'élance de roc en roc, de buisson en buisson. Quelques naturalistes anglais ont affirmé que les kanguroos, élevés et domestiqués depuis longtemps sur les côtes de l'Australie, avaient perdu dans cette nouvelle manière de vivre leur allure saccadée, que l'élévation et la force de leur taille avait diminué, et qu'ils faisaient plus fréquemment usage de leurs quatre pattes pour courir. Si ces faits étaient confirmés sous nos yeux par l'expérience, ils éclaireraient une question d'histoire naturelle restée jusqu'ici fort obscure : quel est le degré d'influence exercé par les circonstances extérieures sur l'organisation et les mœurs des êtres vivans?

Si des mammifères nous passons aux oiseaux, ici encore nous trouverons que la main de l'homme a été beaucoup trop économe de ses conquêtes. Au moyen âge, alors que la société était fondée sur

la prédominance de l'élément militaire, l'art de la fauconnerie tenait une grande place dans le monde. Les caractères de la féodalité, la vie de château, les mœurs de cette sanglante époque se reflétaient dans les habitudes de l'oiseau de proie, dont l'éducation ne faisait que diriger les instincts sauvages et destructeurs. L'art de la fauconnerie a disparu avec la hiérarchie des castes, avec les grandes fortunes d'épée, avec le pillage et la dévastation. L'éducation actuelle de notre règne animal domestique doit refléter les traits d'une société industrieuse qui aspire au bien-être sans doute, mais qui compte fonder sa prospérité matérielle sur les conquêtes de la paix et du travail. La chasse exprime l'enfance de notre action sur les espèces alimentaires, comme le butin auquel la guerre donne naissance exprime l'enfance de l'économie politique. Le choix des races ornithologiques dont l'acclimatation peut enrichir nos volières, nos parcs ou nos basses-cours, doit être dirigé aujourd'hui, non par un fol orgueil, ni par un but de déprédation, mais par la recherche de l'utile et par le respect de tous les droits.

Un obstacle s'opposait jusqu'ici à ce que les grandes espèces d'oiseaux exotiques se reproduisissent dans nos climats; on n'avait jamais pu obtenir que les œufs d'autruche et de casoar donnassent lieu à des naissances par les voies naturelles. Aujourd'hui les naturalistes ont le droit de compter, pour le succès, sur la puissance des incubateurs hydrauliques dont la Grande-Bretagne a perfectionné l'échelle. Déjà des œufs d'autruche et de casoar ont été soumis à ces appareils; une vive curiosité s'attache à cette incubation artificielle, que l'on voit se faire à travers une vitre. Si ces essais réussissent, l'industrie nationale ne sera bientôt plus tributaire de l'Afrique pour ces belles plumes qui font l'orgueil et la parure des femmes. C'est, dans tous les cas, un spectacle digne de l'homme que d'assister au silencieux travail de la germination de l'œuf, à l'éclosion des petits, à tous ces mystères, en un mot, que la femelle de l'oiseau ensevelit d'ordinaire sous ses ailes, et qui sont révélés cette fois par l'instrument dispensateur indiscret de la chaleur et de la vie.

Le zèle des acclimatateurs devra s'attacher surtout à la famille des gallinacés. La série de nos volailles est jusqu'ici peu variée; il y manque une foule de sujets que possèdent soit l'Afrique, soit l'Australie, soit le Nouveau-Monde. Il nous suffira d'indiquer le hocco et le pauxi. Quand on considère les mœurs familières de ces oiseaux, quand on sait avec quelle facilité ils passent de l'état de nature à l'état domestique, quand on songe qu'ils ont été depuis longtemps apprivoisés dans plusieurs parties de l'Amérique du Sud, on est, en vérité, surpris de chercher ces oiseaux sur nos tables et de ne les point trouver. Que le hocco puisse s'habituer à nos climats, c'est ce

qui ne doit plus former pour nous l'objet d'un doute. Le hocco a déjà été naturalisé une fois en Hollande, où il devint aussi prolifique au bout de quelques mois que la plupart de nos volailles communes. Cette conquête avait été commencée un peu avant la première révolution française, et elle serait assurée maintenant sans les troubles civils et les guerres qui traversèrent alors la Hollande. L'établissement dans lequel la conquête du hocco avait été entreprise fut emporté par l'orage; la nouvelle race domestique fut dispersée, les soins et les peines donnés à l'éducation de cet oiseau se trouvèrent perdus. Si les naturalistes regardaient moins aux grands intérêts de l'humanité qu'aux pertes et aux inconvéniens qui les touchent, ils auraient là un beau motif d'incriminer les révolutions. Quoi qu'il en soit, la conquête du hocco est aujourd'hui à recommencer : cette charge incombe aux jardins zoologiques. L'introduction de cet oiseau dans nos climats serait désirable à plus d'un point de vue : non-seulement sa taille et sa beauté le recommandent aux amateurs, mais il serait encore recherché sur nos marchés pour l'excellence de sa chair, qui surpasse, dit-on, en saveur, celle du faisan.

La famille des poissons nous a encore moins fourni d'espèces étrangères que la famille des oiseaux. Jusqu'ici, l'homme en est presque réduit à se nourrir des quelques espèces icthyologiques dont l'avare nature a peuplé les lacs, les fleuves, les rivières, les étangs, sur le bord desquels il est destiné à vivre, et cependant le cyprin doré, si commun dans nos villes, qu'il forme souvent le seul luxe du pauvre, le cyprin doré est là pour nous dire qu'on peut enlever un poisson à son soleil natal, fût-ce celui de la Chine, et lui donner pour patrie les contrées les plus brumeuses. La pisciculture est encore dans l'enfance, mais cet art est appelé à faire des progrès incalculables. Les nouveaux appareils que la Grande-Bretagne vient de se donner permettent d'observer à travers une cuve de cristal les mœurs, les amours, les naissances des poissons et des mollusques. Une telle étude de la vie aquatique servira, sans aucun doute, à diriger notre action avec connaissance de cause sur les diverses tribus d'un peuple qui se couvrait jusqu'ici contre nos regards des voiles et des profondeurs de son élément vital. Cette invention n'est rien, comparée à l'œuvre de la fécondation artificielle. Nous n'avons plus à indiquer ici en quoi consiste cette expérience (1).

Non contente de créer des animaux à volonté, comme le chimiste forme des sels, la science a voulu faire mieux encore; elle a voulu, en croisant la semence d'une espèce avec celle d'une autre espèce, produire des espèces nouvelles. Quoique les essais tentés jusqu'ici

(1) Voyez, dans la livraison du 1er juin 1854, *la Pisciculture* par M. J. Haime.

n'aient point été heureux, des physiologistes parmi les plus éminens n'ont point perdu l'espoir de réussir un jour. Substituer la main de l'homme aux actes de la nature, ce n'est point seulement pour la science une conquête d'amour-propre, c'est avant tout une conquête d'utilité. Grâce à cette invention toute récente, on commence déjà à repeupler nos étangs, et par suite nos rivières, que menaçait de solitude le mouvement de la navigation à la vapeur. Cet art pourrait être d'un grand secours, appliqué à des essais de conquête sur les nombreuses familles que nourrissent les eaux de l'Afrique, de l'Asie et du Nouveau-Monde. S'en tenir aux poissons que le hasard du climat a mis à portée de nos filets, c'est agir à la façon du sauvage pour lequel il n'y a de fruits et d'animaux que ceux de sa contrée; le propre de l'homme civilisé au contraire, c'est de forcer la main parcimonieuse de la nature en substituant à la distribution originelle des êtres une distribution motivée par les besoins économiques des sociétés.

Nous venons d'indiquer les services que les jardins zoologiques pourraient rendre en devenant des écoles d'acclimatation. Conquérir des espèces nouvelles, c'est un noble motif d'émulation; mais une œuvre non moins utile serait le perfectionnement des anciennes espèces domestiques. Il y a un art qui consiste à modifier les races. C'est même à cet art que la Grande-Bretagne doit une partie de ses richesses. Quoique le germe du chien, du bœuf, du cheval, du mouton, du porc, de la chèvre, de la poule, se retrouve dans la nature, on peut dire que ces animaux sont de création humaine. Une lente action économique a changé leurs rapports, leurs mœurs, les lois de leur fécondité naturelle; elle a même produit chez eux des formes inattendues qui se rapportent à un nouvel ordre d'utilité. Voyez par exemple la race des bœufs de Durham : l'Angleterre a marqué sur ces animaux, comme sur ses autres ouvrages, les traits d'une agriculture et d'une industrie puissantes. Les cornes de ces ruminans étaient inutiles à l'alimentation : l'Anglais a supprimé les cornes; il a développé les parties charnues du bœuf aux dépens de la charpente osseuse; il a cultivé les parties délicates que convoite notre gourmandise, et grâce à cet incessant travail de la volonté, il a fait des animaux que la nature n'avait point soupçonnés. Le développement des autres espèces alimentaires a été poussé avec non moins d'ardeur, de telle sorte qu'en augmentant le volume et la qualité de ses anciens animaux domestiques, la Grande-Bretagne a augmenté ses ressources sans recourir à de nouvelles conquêtes sur l'état sauvage. Que dire de l'éducation du cheval? Cet animal farouche et borné qui, chez les peuples primitifs, s'applique seulement aux exercices de la guerre, les Anglais se le sont complète-

ment assimilé; ils ont tiré de lui un auxiliaire qui, par ses formes et ses instincts variés, se prête aux besoins les plus compliqués de l'agriculture et de l'industrie. Accroître les forces des anciennes races domestiques, c'est accroître la somme de bien-être que nous sommes en droit d'attendre de leurs services. Les directeurs des jardins zoologiques auraient donc encore, sous ce point de vue, une mission à remplir : ces établissemens pourraient devenir de véritables institutions économiques d'histoire naturelle. La culture du règne animal, en augmentant les moyens de subsistance et les instrumens de travail, pourvoirait, dans une certaine mesure, au soulagement des classes laborieuses.

L'art d'améliorer les races s'appuie sur des lois aujourd'hui connues, et la première de ces lois, c'est l'hérédité des caractères acquis. Les êtres organisés tendent à reproduire par voie de génération non-seulement le type de leur espèce, mais encore les circonstances fortuites qui ont modifié, altéré ou embelli ce type fondamental. Les causes accidentelles et fugitives peuvent ainsi donner naissance à des formes stables. Sur ces principes, il s'est établi une science pratique dont les résultats sont aussi merveilleux que profitables à la richesse publique des nations. En agissant sur les individus du règne animal, l'homme agit par voie de transmission sur la race; il sculpte ainsi dans la vie l'idéal de ses besoins et de ses désirs. Aux formes primitives de la nature il substitue des formes belles, si l'on peut ainsi dire, d'utilité. Les variétés naissent sous sa main : il allonge ou raccourcit les membres antérieurs et postérieurs du cheval, il charge de chair les parties succulentes du bœuf, il accroît le volume de la queue dans certains moutons et le nombre des cornes dans quelques autres; par le croisement, il engendre des races nouvelles de mammifères et d'oiseaux, dont il façonne jusqu'au poil, jusqu'à la plume. Ce ne sont pas seulement quelques caractères physiques, extérieurs, qui sortent des modifications imposées à l'animal par la volonté de l'homme; les instincts les plus surprenans, les plus détournés, souvent même les plus opposés en apparence aux mœurs de l'état sauvage, s'enracinent par l'habitude et par l'éducation. Non-seulement l'animal acquiert les facultés que l'art lui communique, mais encore il perd celles dont l'avait pourvu la nature. Ses anciennes dispositions s'effacent, ses goûts primitifs se perdent dans la croissance organique de la race et dans les nouvelles manifestations dont elle s'enrichit. Ce n'est plus le même être : l'animal ainsi modifié, moulé en quelque sorte sur les appétits, les convoitises, les caprices ou les calculs de l'homme, est un véritable produit industriel. Les jardins zoologiques où de pareilles expériences seraient tentées devien-

draient en quelque sorte des fabriques de la science et de la vie. Les espèces domestiques, acclimatées ou perfectionnées, constituent en effet de véritables produits. L'homme agit sur les animaux, comme il agit sur toutes les matières premières; il leur donne une destination, un but, une valeur; il se montre en un mot, vis-à-vis d'eux, créateur d'utilité.

Il ne faut pas croire que les animaux dégénèrent en devenant domestiques. Pour la plupart de nos espèces acclimatées, l'éducation a été au contraire la source d'ornemens nouveaux. L'homme a développé la taille, perfectionné la structure, accru l'énergie prolifique de la plupart des animaux soumis à son action immédiate et continue. Il est pourtant vrai de dire qu'après un temps de domesticité les races ont besoin de se retremper dans la nature. Nous avons vu en Belgique des porcs nés du sanglier et du cochon domestique, dont la taille, l'allure et la corpulence étaient remarquables. La race de nos dindons gagnerait à remonter vers sa souche. Les dindons sauvages de la Pensylvanie sont de superbes et volumineux oiseaux dont les couleurs se sont éteintes et les formes amoindries en passant de l'état de nature dans nos basses-cours. Qui ne sait que les races humaines, après avoir traversé le progrès et la civilisation, ont de même un intérêt réel à se régénérer dans le croisement avec les races jeunes et primitives? Les jardins zoologiques, ayant sous la main la plupart des types originels, pourraient de temps en temps renouveler le sang de nos animaux domestiques dans le sang des animaux sauvages. On s'est dégoûté de l'art pour l'art, on se dégoûtera de la science pour la science. Connaître et comprendre tout ce qui vit, c'est un charme sans doute; mais se servir des ressources que nous propose la nature pour augmenter la force et la prospérité des nations, c'est un devoir.

A tous ces essais d'éducation, à ces tentatives de conquête sur la nature, il y a maintenant un obstacle qui s'élève, et cet obstacle est la découverte de la vapeur. Les lois du mouvement sont changées. Nous sortons de l'âge des bêtes de somme, et nous entrons dans l'âge des machines. Que sont le cheval, le chameau, le buffle, qu'est l'éléphant lui-même auprès de ces puissantes locomotives, créatures du progrès, animaux de l'industrie? Cela souffle, respire, mange, rugit, s'agite; cela vit. Il est à craindre que le nouveau règne mécanique ne détourne l'attention de l'homme et ne suspende la hardiesse de ses entreprises sur le règne animal. En France surtout, c'est une conséquence des progrès récens que de faire négliger les anciennes conquêtes. Tant s'en faut pourtant que cette concurrence des machines efface les services si réels et si sérieux des auxiliaires

empruntés à la nature vivante. L'industrie et l'agriculture auront toujours besoin des bêtes de somme pour les transports à courte distance. Le télégraphe électrique a beau casser l'aile à nos pigeons voyageurs, ce sera longtemps encore un art ingénieux que celui qui consiste à réunir les distances par le vol de ces messagers. Le progrès de la mécanique et l'amélioration des races peuvent d'ailleurs marcher de front. L'Angleterre, tout en créant son peuple de machines, n'a point négligé d'accroître les forces et la valeur de ses animaux domestiques; elle a compris au contraire, cette grande nation, que du concours des deux forces devait sortir le développement de la puissance économique des sociétés.

En résumé, on l'a vu, les animaux domestiques sont les ouvrages de l'homme et les monumens de son histoire. La plupart des espèces les plus communes et les plus répandues dans nos contrées sont originaires du centre de l'Asie; elles remontent, comme nos langues, nos premiers instrumens de travail agricole et nos arts utiles, au berceau de la civilisation. La guerre ayant été dans le passé le lien des races et l'agent des communications à distance, l'introduction de la plupart des sujets du règne domestique dans nos climats a été le fait des expéditions militaires. Les historiens, qui aiment à trouver des compensations dans le mal et une sorte d'utilité dans les fléaux, peuvent partir de ces conquêtes solides, profitables et précieuses, pour absoudre ce que les autres conquêtes ont de violent et de factice. Il ne faut pourtant pas jouer avec ces antithèses et ces contradictions morales. Le mal n'est point nécessaire à l'accomplissement du bien. L'empire de l'homme sur les animaux peut désormais s'établir sans le concours du sabre. Aujourd'hui que les voyages, l'industrie, la science, la vapeur, tendent à nouer entre les diverses régions du globe des rapports pacifiques, nos victoires sur la nature doivent se passer du levier de la force. Les jardins zoologiques, ces établissemens nés d'hier, sont appelés, si les directeurs comprennent leur mission, à organiser l'action de l'homme vis-à-vis des animaux, à constituer l'échelle graduée des températures, et à enrichir ainsi notre régime alimentaire de toutes les espèces exotiques dont nos climats sont déshérités.

Un fait n'est point assez présent à l'esprit des naturalistes, c'est que la plupart des objets de consommation qui entrent dans le mouvement des sociétés modernes, le sucre, la pomme de terre, le riz, le café, sont d'origine exotique et d'introduction plus ou moins récente. L'alimentation de l'homme s'est pour ainsi dire renouvelée depuis deux ou trois siècles; mais les végétaux seuls ont fait les frais de cette révolution économique. Le règne animal, si riche pourtant,

n'a fourni presque aucune ressource nouvelle aux besoins croissans des populations. Nous vivons sur les espèces fort peu nombreuses que l'art des anciennes sociétés a réunies. La découverte du Nouveau-Monde ne nous a encore donné que quatre espèces domestiques dont la principale est le dindon, et cependant les hôtes primitifs de cette partie de la terre s'effacent chaque jour sous les pas de l'homme et reculent devant la civilisation qui s'avance. Il est temps que la science se préoccupe des besoins matériels de la société et qu'elle avise à les satisfaire dans la mesure de ses moyens. Le règne animal, pris au point de vue économique, représente une somme de services; cette somme est susceptible de s'accroître ou de diminuer selon que l'art dirigera sur les espèces domestiques une action plus ou moins efficace. Beaucoup des races sauvages restent à conquérir, beaucoup des espèces conquises restent à perfectionner. Les animaux domestiques, ces monumens de la civilisation pétris dans la chair, sont des ouvrages inachevés. L'Angleterre a montré ce que pouvait l'art d'améliorer les races; elle a montré par quelle voie on parvenait, avec la même matière sous la main, à faire de nouveaux instrumens de travail et de nouveaux moyens de subsistance. Agir ainsi, c'est accroître le capital social des nations. La richesse économique est toujours conquise sur la nature; mais en se donnant pour auxiliaire le règne animal, l'homme intéresse au dénoûment de cette lutte les alliés que la nature elle-même lui fournit; il les dirige, il les cultive, il augmente leurs forces, et au bout de cette œuvre opiniâtre il récolte du champ de la vie ce qu'il y a semé.

A. Esquiros.

LE ROMAN

ET

LES ROMANCIERS EN ITALIE

L'ÉCOLE DE MANZONI. — LE ROMAN DÉMOCRATIQUE ET M. GUERRAZZI. — LE ROMAN INTIME ET M. CARCANO.

Il n'est donné à aucun pays de séparer complétement ses destinées politiques de ses destinées littéraires, et nous voyons aujourd'hui l'Italie porter dans les travaux de l'esprit la même aspiration vers l'indépendance et l'unité qui marque depuis le commencement du siècle le développement de sa vie nationale. Seulement il faut reconnaître que dans le domaine des lettres cette noble aspiration ne rencontre pas les mêmes obstacles que dans le domaine des intérêts publics. Si les grandes œuvres, si les directions fécondes manquent en ce moment, quelques triomphes sérieux, quelques conquêtes durables ont du moins ouvert une voie où il ne reste qu'à s'affermir. A côté des maîtres, déjà souvent appréciés ici même (1), toute une jeune école continue, avec une ardeur infatigable, sinon toujours victorieuse, l'œuvre de rénovation littéraire commencée il y a cinquante ans. C'est là un spectacle que l'Europe néglige un peu, et qui mérite cependant une attention sérieuse. Savoir dans quelle mesure l'Italie participe à la vie intellectuelle de notre siècle, ce n'est pas une question qu'il convienne de traiter avec indifférence, et quiconque voudra interroger de près les récens travaux littéraires de la péninsule transalpine pensera sur ce point, nous l'espérons, un peu comme nous.

(1) Voyez notamment *Manzoni* dans la *Revue* du 1er septembre 1834; *Pellico*, 15 septembre 1842; *Leopardi*, 15 septembre 1844; *Niccolini*, 15 septembre 1845.

Avant tout, pour ne pas tomber vis-à-vis des écrivains italiens dans un injuste excès de sévérité, qu'on n'oublie pas dans quel milieu ils ont à se produire, et quels obstacles pèsent sur l'expression de leur pensée. Le public d'au-delà des Alpes connaît ces obstacles : aussi est-il porté à l'indulgence pour ceux qui cherchent à les vaincre. Un charme plus puissant que le mérite littéraire attire le lecteur italien vers l'écrivain. Il sait que sous ce qu'on lui dit, il trouvera ce qu'on n'ose, ce qu'on ne peut lui dire, et n'ayant de pensée que pour la résurrection de la patrie, il accepte tout, il excuse tout, pourvu qu'on l'entretienne de ses désirs et de ses espérances. De là sa prédilection pour la philosophie, qui pose les principes, et pour l'histoire, qui en montre l'application ou la violation dans les faits. D'autres genres littéraires, — la poésie, le roman, — sont tenus de célébrer les gloires passées de la patrie ou de formuler ses espérances présentes. C'est par les lettres et dans les lettres en quelque sorte que l'Italie réalise cette unité tant souhaitée qui la fuit dans l'ordre des faits politiques. Devant les œuvres de l'art et de l'esprit, les barrières municipales tombent, les préjugés provinciaux disparaissent, les rivalités de clocher s'évanouissent; la gloire de Manzoni appartient à Naples et à Rome non moins qu'à Milan; Leopardi n'est pas Romagnol, il est Italien. Cette solidarité volontaire dans la gloire comme dans le malheur est, quoi qu'on puisse dire, un sérieux argument en faveur des aspirations unitaires. Dans tous les cas, elle provoque des manifestations qu'on doit se plaire à étudier.

C'est dans le roman que se traduit le plus nettement peut-être cette tendance de l'Italie à faire des œuvres littéraires l'expression indirecte des préoccupations politiques. C'est le roman historique, par exemple, qui a tenu le plus de place, après l'histoire proprement dite, dans la littérature contemporaine de l'Italie. Les écrivains qui ont succédé à Manzoni et à son école ont conservé ce cadre, tout en y introduisant un esprit nouveau, que personnifie, dans sa violence un peu déclamatoire, M. Guerrazzi. Plus récemment encore, une direction nouvelle s'est produite, et le roman de mœurs a pris place à côté des récits empruntés aux chroniques italiennes. C'est sous ces trois aspects, — roman historique, roman démocratique, roman de mœurs, — que nous voudrions interroger la littérature contemporaine de l'Italie.

I.

La période où a fleuri le roman historique proprement dit au-delà des Alpes est aujourd'hui terminée, on peut l'affirmer sans crainte; mais la tendance nationale qui en fut le caractère lui a survécu. Il convient donc de saisir cette tendance telle que nous l'offre la première moitié du siècle, si nous voulons la suivre et en apprécier nettement la portée d'après ses manifestations les plus récentes.

Le roman historique est né en Italie avec l'auteur des *Fiancés;* il y a cependant un romancier qui, dans l'ordre des temps, a précédé Manzoni. Walter Scott eut dans M. Bazzoni un imitateur aussi docile que zélé. Plus tard, M. Bazzoni devait obéir non moins complaisamment à l'influence de Manzoni. C'était cependant beaucoup pour le succès que d'être venu le pre-

mier; *le Château de Trezzo* fut lu avec empressement. On oublia volontiers la faiblesse de l'action et du dialogue, les négligences de style, les erreurs de faits et même de couleur historique; on remarqua à peine que l'auteur faisait bien le portrait des habits, mais jamais celui des personnes, que s'il racontait beaucoup et longuement, on pouvait encore, après l'avoir lu, se demander quel était au juste le sujet de son livre. On n'eut d'yeux et d'oreilles que pour ces scènes de souterrains, de brigands et de cachots qu'on trouvait alors émouvantes, et qui avaient passionné tour à tour l'Angleterre et la France. Aujourd'hui que le goût a fait justice de ces engouemens passagers, qui donc lit, en Italie même, le premier roman de M. Bazzoni? L'auteur du *Château de Trezzo* eut beau prendre sa revanche plus tard dans un nouveau récit, *Falco della Rupe*, infiniment supérieur au premier : cet ouvrage passa presque inaperçu. Peut-être la position officielle de l'auteur dans l'administration autrichienne lui fit-elle tort aux yeux des patriotes italiens, mais une cause plus sérieuse explique l'indifférence du public : *les Fiancés* avaient paru.

Il ne saurait entrer dans notre plan de nous arrêter sur le remarquable roman de Manzoni; seulement il importe, pour apprécier l'école d'écrivains que ce livre a suscitée, de dire quelques mots des qualités qui ont étendu et prolongé jusqu'à nos jours l'influence de l'illustre romancier. Résigné, par conviction religieuse, à toutes les volontés du ciel, paisible bourgeois de Milan depuis tant d'années sans que les révolutions lui aient appris le chemin de l'exil, Manzoni a flétri l'occupation étrangère par le simple récit des maux qu'elle engendre, et sa modération même, son imperceptible sourire, sa douce, mais incisive ironie, plaident plus éloquemment en faveur de l'autonomie des peuples que ne le feraient les plus énergiques imprécations. Je doute que ce fût là le but qu'il se proposait : il ne voulait sans doute que faire un roman de mœurs nationales dans le goût de son temps; mais, par entraînement, il a choisi l'époque de la domination espagnole, si propre à fournir des allusions contre la domination autrichienne. La conscience de l'érudit, le talent du conteur ont fait le reste, et l'Italie a compté non-seulement un bel ouvrage de plus, mais un acte, un premier pas dans cette voie des souvenirs historiques et nationaux qui lui ont rendu le sentiment de ses droits et de ses devoirs.

L'alliance de la fiction et de l'histoire devenait pour l'Italie, grâce à Manzoni, un moyen de se recueillir, d'opposer son passé au présent, et de reprendre en quelque sorte possession d'elle-même. Une école se forma dès lors, et dans un groupe d'écrivains décidés, les uns par la simple ambition du succès, les autres par de plus sérieux mobiles, à suivre la voie tracée, on put remarquer quelques physionomies dignes d'une mention ou d'un souvenir, même au rang secondaire où l'imitation les avait placés. Il y eut les romanciers purement érudits à côté des disciples plus fidèles à l'exemple du maître; il y eut aussi quelques tentatives originales qu'il convient de ne pas oublier.

Un vieillard presque octogénaire aujourd'hui, M. Rosini, professeur à l'université de Pise et connu déjà par des travaux sérieux et quelques poésies, fut le premier à marcher sur les traces d'un maître plus jeune que lui.

Il eût mieux fait de ne jamais quitter la science pour le roman : nul ne possède moins d'imagination que l'érudit professeur, même de cette imagination extérieure qui sert quelquefois à cacher sous la splendeur de la forme la pauvreté du fond. Trop scrupuleux historien pour traiter librement les thèmes fournis par l'histoire, M. Rosini fait de ses récits autant de procès-verbaux rédigés dans le style officiel et froid d'un greffier sans entrailles. Jamais un sentiment, jamais un mot qui parte du cœur et qui touche; les personnages s'agitent, l'histoire les mène; partout des faits ou des dialogues comme on en peut trouver dans un acte d'accusation! Joignez à cela une médiocre habileté dans le choix du sujet, et vous aurez une idée de ce qu'est M. Rosini comme romancier. M. Rosini a publié plusieurs *récits*, car, après ce que je viens de dire, je n'ose plus employer le mot de romans. Dans l'un, *Ugolino della Gherardesca*, le héros, comme le titre l'indique, est ce fameux gibelin dont les vers de Dante ont immortalisé l'horrible supplice. N'est-il pas téméraire, je le demande, de prendre au poète florentin un de *ses grands morts*, et peut-on parler d'Ugolin après lui, fût-ce pour raconter sa vie? Il y a quelque intérêt sans doute à savoir comment un tel homme a pu mériter une telle fin; mais je vois là tout au plus la matière d'une note, d'une dissertation historique, non le sujet d'un roman.

L'*Ugolin* de M. Rosini nous rappelait *l'Enfer* et la tour de la faim; sa *Religieuse de Monza* nous ramène à Manzoni. Il s'agit en effet de cette Gertrude dont les sombres aventures forment un des plus remarquables épisodes des *Fiancés*. Avec une sobriété qui est un caractère de son talent, Manzoni laisse Gertrude dans sa cellule dès qu'elle n'a plus de part aux infortunes de Lucie; il l'abandonne à ses remords, et ne nous apprend pas l'issue de sa criminelle intrigue. Toutefois le lecteur n'oublie pas cette étrange créature, et quand on lui en apporte des nouvelles, il écoute très volontiers. Voilà sans doute pourquoi *la Religieuse de Monza* a eu plus de douze éditions : le titre a fait le succès de l'ouvrage. Est-il possible en effet d'attribuer ce succès à une autre cause? M. Rosini n'a aucune des qualités qui permettraient de se tirer avec honneur d'une lutte contre Manzoni : s'exposer à la comparaison, c'était ou bien de l'audace, ou trop de modestie. Si Gertrude inspire de l'intérêt, c'est en raison des tourmens de sa jeunesse; mais, devenue criminelle, quel peut être son avenir, sinon une longue et monotone expiation, ou une série de crimes nouveaux? Entre ces deux alternatives, M. Rosini a choisi la première, il a dû dénaturer les caractères si bien composés par Manzoni, et les détails du récit ne rachètent pas cette infidélité.

Le troisième récit de M. Rosini, *Luisa Strozzi*, n'est pas de nature à nous faire modifier notre jugement. Il est donc superflu d'invoquer ce nouvel exemple d'une regrettable méprise. M. Rosini a trop méconnu la différence qui existe entre la tâche de l'érudit et celle du romancier; heureusement il a d'autres titres que ses récits à l'estime publique. Sans parler de son enseignement, ses nombreux travaux d'histoire et de philologie lui assurent une place honorable dans les annales littéraires de son pays. On n'oubliera point, par exemple, son édition et son excellent commentaire de Guicciardin.

Un érudit avait été le premier disciple de Manzoni, le second fut un poète. Cette fois l'imitation vint de plus près, et elle sembla plus digne du modèle.

il y a quelques mois à peine, tout Milan suivait en larmes les restes mortels de Thomas Grossi. Lié avec Manzoni d'une étroite amitié, Grossi marcha longtemps à côté de lui, mais dans une voie différente. Ses poèmes, ses nouvelles en vers lui acquirent une grande réputation, et tel était le charme de ses chants, qu'on put l'appeler le Lamartine de l'Italie. Pourtant des critiques quelquefois sérieuses, mais le plus souvent acerbes et injustes, furent dirigées contre cet homme si pacifique et si bon. Mal trempé pour la lutte, Grossi n'essaya point de tenir tête à ses ennemis; renonçant à cette poésie qui avait fait sa gloire, et, dans une certaine mesure, celle de sa génération, il résolut de suivre son ami sur le terrain moins contesté du roman historique. Ceux qui connaissaient cette nature fine et tendre auraient pu s'étonner qu'il ne préférât pas écrire un roman de mœurs intimes : son génie eût été plus à l'aise; mais telle était encore l'influence du triomphe obtenu par Manzoni, qu'il semblait téméraire de tenter la fortune, impossible d'espérer le succès dans un autre genre. Grossi était trop modeste et trop enthousiaste de celui qu'il appelait son maître pour penser autrement que tout le monde. Il se laissa doucement aller au courant, et un beau jour on vit paraître *Marco Visconti, histoire du quatorzième siècle, tirée des chroniques de cette époque, et racontée* par Thomas Grossi.

L'intention d'imiter Manzoni était évidente : on en trouvait la trace dans le choix du sujet, dans la dédicace, dans le style, dans la composition, et jusque dans les moindres expressions. Pourtant l'ensemble de l'ouvrage n'est qu'une longue déviation de ce qu'il y a de plus profond et de plus heureux dans la poétique de l'auteur des *Fiancés*. Après s'être bien inspiré du génie de l'époque dont il voulait retracer les principaux traits, Manzoni avait inventé une fable, des personnages qui n'avaient d'autre vie que celle qu'il leur donnait lui-même. A son exemple, Grossi feuilleta les livres et les manuscrits; mais ce fut moins pour y apprendre l'histoire que pour y trouver un thème à de faciles développemens. Il prit donc une aventure assez brutale, où le condottiere Marco Visconti joue un grand rôle; seulement, pour la rendre romanesque, il fut obligé de la dénaturer, et ainsi son œuvre eut tous les inconvéniens du récit historique sans en avoir la fidélité. Au lieu d'un peuple, Grossi ne ressuscite qu'un homme; encore donne-t-il au féroce capitaine du moyen âge des mœurs douces et généreuses qu'il n'a pas dans l'histoire, et qui ressemblent beaucoup à celles dont l'auteur trouvait le modèle en lui-même. Quoi qu'il en soit, prenons Visconti tel qu'on nous le dépeint. Pourquoi reste-t-il en dehors de l'action? Pourquoi semble-t-il y avoir deux lignes parallèles que le fameux condottiere et les autres personnages suivent sans jamais se rencontrer? Tartufe, même absent, est l'âme de la maison d'Orgon, rien ne s'y fait que par lui ou pour lui; Marco Visconti au contraire a beau être présent, il n'agit en rien sur les événemens.

Mais si l'on veut faire abstraction des emprunts malheureux que le poète milanais a faits à l'histoire, si l'on considère son sujet et ses personnages comme de pures créations de son esprit, il sera impossible de ne pas admirer la connaissance du cœur humain dont Grossi fait preuve dans ce roman. Si le sens historique fait défaut à l'auteur, il a du moins le sentiment moral à un très haut degré. Il connaît les passions, il sait leur faire parler leur véri-

table langage; il nous émeut, il nous arrache des pleurs, il nous fait aimer ses personnages et lui plus qu'eux tous, parce qu'on sent bien que c'est son âme qui les anime. Aussi, malgré les longueurs, les hors-d'œuvre et les invraisemblances, ce livre mérite une place distinguée parmi les romans de l'Italie contemporaine.

Grossi avait donné au roman historique une sorte de grâce élégiaque. M. Cantù y fit, comme M. Rosini, mais avec plus d'habileté, dominer l'érudition. Son roman de *Margherita Pusterla* est assez estimé en Italie, et digne à certains égards de sa réputation. Les tragiques aventures que M. Cantù raconte dans cet ouvrage fournissent un motif à des scènes pathétiques plutôt qu'à un roman. Si la douleur abonde, les passions manquent, ou du moins sont trop nécessairement et trop constamment les mêmes. Dès le premier moment, le sort des victimes est décidé, et si le lecteur voulait à toute force concevoir quelque espérance, M. Cantù s'empresserait de la lui ôter, en l'avertissant que l'histoire qu'il raconte est semée de malheurs. Le roman se réfugie donc dans les épisodes, et c'est là un défaut; mais, pris à part, il est tel de ces épisodes qui forme une remarquable nouvelle et donne une haute idée du talent de l'auteur. M. Cantù traite d'ailleurs la lettre de l'histoire avec un respect digne d'éloges. Il a en outre une connaissance parfaite du caractère de l'exilé politique et un sentiment très prononcé de l'inaptitude civique du vulgaire. *Margherita Pusterla* date presque de vingt ans, et néanmoins ce livre semble écrit d'hier, tant il porte l'empreinte de la triste réalité, telle que les évènemens nous l'ont faite. Voyez-vous le pauvre exilé se figurant que tout le monde va s'armer pour lui rendre une patrie? Devinez-vous sur son front ridé les sentimens acerbes auxquels s'ouvre son âme ulcérée? Le jeune patriote s'indigne de voir, malgré les malheurs publics, les paysans poursuivre leurs travaux, les commerçans vaquer encore à leurs affaires, tous les citoyens savourer comme auparavant les paisibles joies de la famille! Il s'étonne que ces hommes, qui auraient gémi si la grêle avait détruit leurs moissons, restent insensibles à l'oppression de la patrie, à l'exil de ses défenseurs! Il voudrait battre ces enfans qui suivent avec joie les soldats, leurs trompettes et leurs tambours! N'est-ce point là un douloureux et véridique portrait?

M. Cantù paraît avoir puisé dans l'intimité de Manzoni et de Grossi ses meilleures inspirations; il n'est pas le dernier à qui cette intimité ait porté bonheur. A cet historien succéda bientôt un homme qui n'avait guère connu de la nature et de la fortune que leurs plus aimables sourires. La nature l'avait fait artiste; sa bonne fortune le fit gendre de Manzoni, soldat, député, ministre même. La politique a jeté sur M. Maxime d'Azeglio un éclat dont son nom n'avait pas besoin pour franchir les Alpes; son triple talent de peintre, de romancier, de poète aurait assuré sa réputation. Ce qui est surtout digne d'éloges, c'est que, parmi tant d'aptitudes ou de fonctions diverses, il ait su donner de l'unité à sa vie. Imitateur de Manzoni, non par disette d'esprit, mais par piété filiale, il a su se défendre, grâce à ses habitudes actives, d'imiter cette résignation au mal que je ne veux pas appeler chrétienne, parce que, dans l'état où se trouve aujourd'hui l'Italie, elle ne saurait être une vertu. Avant tout, M. d'Azeglio est Italien. Plus que tout autre il a con-

sacré sa vie à combattre pour l'indépendance de la patrie. Il change de costume et d'armes, mais il est toujours sur la brèche : romancier quand il a quitté l'épée, homme d'état quand il a posé la plume, toujours actif, dévoué, convaincu.

Deux romans ont marqué la place de M. d'Azeglio au premier rang après le maître. *Ettore Fieramosca*, le premier-né de cet élégant esprit, donnerait toutefois de lui une idée très incomplète, quoique cet ouvrage ait eu en Italie un succès populaire. Le fait d'armes de Barletta, ce combat chevaleresque entre Italiens et Français (1), lui a fourni une occasion de flatter quelques vieilles rancunes qu'il eût mieux valu laisser dormir. C'est une réhabilitation un peu suspecte du courage des Italiens. La légèreté avec laquelle nous parlons souvent de la bravoure italienne peut seule excuser l'importance qu'on attache en Italie au défi de Barletta, comme au roman qui en a popularisé le récit. Qu'il me soit permis de le dire cependant : les descendans des Piccinini, des Malatesta, des Braccio de Montone, des Ferrucci, les compatriotes des défenseurs de Venise et de Brescia n'ont pas besoin de s'attacher à si peu de chose; leur passé et leur présent nous répondent de l'avenir.

Si M. d'Azeglio n'avait publié qu'*Ettore Fieramosca*, il jouirait à juste titre de la faveur publique en Italie, mais il n'aurait pas obtenu des hommes de goût cette estime réfléchie et motivée à laquelle *Niccolò des Lapi* lui donne d'incontestables droits. *Ettore Fieramosca* était un hommage rendu au goût gothique du temps pour les tournois et les défis du moyen âge; *Niccolò des Lapi* est un heureux retour à une esthétique moins banale. « On trouve partout, dit l'auteur dans sa préface, le récit des guerres et des événemens politiques; » mais la vie intime, les passions de ces hommes qui ont tous joué leur rôle, avec ou sans éclat, sur la scène du monde, voilà ce qu'on ne trouve à peu près nulle part, et ce que M. d'Azeglio a voulu nous faire connaître en se plaçant à une des époques les plus touchantes et les plus glorieuses de l'histoire de Florence. Là les hommes les plus obscurs sont dignes qu'on recherche leurs actes, et leurs actes donnent du prix à leurs moindres sentimens. Comment ne pas admirer cette race énergique qui croit aux promesses d'un moine pendu et brûlé par elle, et qui y croit au point de résister à la famine, à la peste, à la trahison? Fous, si l'on veut, mais fous sublimes, qui, sous le règne de la violence, ont voulu, au péril de leur vie, croire à la force du droit!

Ce n'est pas que *Niccolò des Lapi* soit une œuvre accomplie. On pourrait sans doute reprocher au style des tours trop exclusivement piémontais, regretter que l'auteur ait trop d'esprit pour s'émouvoir facilement, signaler enfin une certaine vulgarité dans les combinaisons de l'intrigue et dans la plupart des caractères; mais je reprocherais surtout à M. d'Azeglio de n'être

(1) Les deux historiens qui rapportent cette affaire, Paul Jove et Guicciardin, ne tombent pas d'accord. Le premier, que suit M. d'Azeglio, donne tous les torts aux Français. Le second, sans dissimuler leur défaite, met la provocation et les bravades du côté de leurs adversaires. Or on sait à quel point l'autorité de Paul Jove est contestable. Quant au défi même, faut-il y attacher tant d'importance, puisqu'un de nos champions était piémontais, et que Bayard, quoique présent, ne fut pas appelé à prendre part au combat?

pas resté assez fidèle à son programme, et d'être entré trop souvent dans le détail des faits historiques. Après Nardi, après Varchi surtout, qu'était-il besoin de raconter divers épisodes du siége ou la bataille de Gavinana? De ces événemens lamentables, on ne devrait voir dans le roman que l'influence qu'ils ont exercée sur les destinées des principaux personnages: le lecteur désireux de les mieux connaître aurait alors recours à l'histoire; on pouvait au surplus réunir dans un appendice les textes importans des chroniqueurs. Ainsi du moins la grandeur du fait et ses conséquences politiques ne feraient pas oublier les conséquences privées, le roman ne pouvait qu'y gagner.

On voudrait aussi voir dans le développement des passions quelque chose de neuf et d'original. Or des deux filles de Niccolò, l'une a trop d'abnégation pour être bien sérieusement éprise; l'amour de l'autre pour un traître nous répugne. L'attention aime mieux se porter sur Niccolò des Lapi. C'est là un caractère bien conçu, développé avec amour et talent. Niccolò des Lapi est un vieillard de quatre-vingt-neuf ans, jadis ami de Jérôme Savonarole, aujourd'hui inébranlable partisan et propagateur zélé de ses idées. Dans cette âme fortement trempée, le patriotisme n'étouffe pas les autres sentimens, mais il les domine, et quoi de plus naturel au moment où la patrie court les plus grands dangers? Niccolò, presque toujours en scène, fait oublier l'insuffisance des autres personnages; il intéresse, il émeut toujours, alors même que ses sentimens, comme ceux du vieil Horace, sont trop héroïques pour être humains. Il faut l'entendre reprocher à sa fille de s'être déshonorée, non pas tant par la perte de sa vertu que par le choix qu'elle a fait d'un ennemi public pour son amant. Il faut l'entendre encore répondant avec un calme stoïque au nom de chacun de ses fils, quand on lui en demande des nouvelles : Mort pour la patrie! Je ne sais s'il y a dans tout l'ouvrage une scène plus noble et plus majestueuse que celle où, entouré de toute sa famille, il reçoit cette fille qu'il avait d'abord chassée, et avec elle son séducteur, non parce qu'un mariage a lavé la faute, mais parce que ce mariage a rendu un citoyen à Florence aux abois. Sentimens forcés! dira-t-on ; mais n'oublions pas que ce vieillard aux mœurs antiques avait puisé dans son intimité avec Savonarole la conviction qu'il faut aimer sa patrie plus encore que sa propre famille, et tout lui sacrifier. Or, si ce devoir existe, même dans des circonstances ordinaires, combien il devient impérieux quand la patrie est à la veille de succomber! — Enfin la trahison ouvre à l'étranger les portes de la malheureuse ville, et le vieillard octogénaire dit adieu avec fermeté à la maison qui l'avait vu naître, où il avait vécu, où il comptait mourir; il prend avec sa famille entière le chemin de l'exil, pour ne pas rester une heure de plus dans ces murs déshonorés, et c'est la trahison de son gendre qui le plonge dans les cachots et fait tomber sa tête sous la hache du bourreau. Ainsi périt avec Florence cet homme, la plus pure personnification du patriotisme, et c'est à ce noble sentiment aussi que l'auteur de *Niccolò des Lapi* doit ses plus belles inspirations.

M. d'Azeglio avait ramené dans ses vraies limites le genre illustré par Manzoni. Après lui, on n'a plus guère à signaler que des déviations. L'école se continue, mais comme par tradition, et avec une décadence marquée. On doit

nommer, seulement pour mémoire, les écrivains qui la représentent encore : M. Canale a publié *Gerolamo Adorno;* M. Varese, *Folchetto Malaspina, Sibilla Odaleta;* M. Colleoni, *Isnardo;* M. Cabianca, *Giovanni Tonesio;* M. Rovani, *Lamberto Malatesta;* M. Bresciani, *le Juif de Vérone;* M. Travisani, *les Mercenaires de Monteverde;* Mme Sajani, *les Derniers jours des Chevaliers de Malte.* Ces ouvrages se distinguent tous par quelque mérite, celui-ci par de laborieuses recherches, celui-là par une certaine facilité; aucun ne se recommande par l'invention et l'originalité. J'en aurais fini avec le roman historique, s'il ne convenait de dire un mot du dernier ouvrage que cette école ait produit, pour mieux nous convaincre que sa gloire est toute dans le passé.

L'auteur du roman dont il nous reste à parler, M. Corelli, a cherché un modèle, et, après de mûres réflexions, il s'est arrêté à M. Rosini. Certaines affinités naturelles lui faisaient presque de ce choix une nécessité. J'ignore si M. Corelli a autant de savoir que M. Rosini, mais à coup sûr il a encore moins d'imagination que lui. Je ne dirai rien de son *Olivier Capello*, qui remonte à l'année 1846, et qui n'est pas une œuvre assez distinguée pour nous arrêter. Quant à *Fra Girolamo Savonarola*, le dernier roman de M. Corelli, publié à Turin en 1852, l'auteur avait une rude tâche à remplir après le naïf et charmant récit de Burlamacchi. Ce récit ne laissait de place qu'à l'histoire proprement dite, et M. Corelli, adoptant pour son sujet un cadre romanesque, soulevait une comparaison périlleuse entre ses inventions et la candide chronique de Burlamacchi. La crédulité n'a plus aujourd'hui ses priviléges d'autrefois, et si nous l'aimons encore dans les monumens du passé, nous en rions chez nos contemporains. M. Corelli a succombé; mais aussi, au lieu de raconter simplement, pourquoi à tout propos ce luxe d'une érudition facile, ces descriptions de lieux qui seraient mieux placées dans un dictionnaire de géographie ou un guide des voyageurs? Pourquoi remonter jusqu'à la conjuration des Pazzi et paraphraser les historiens, en leur ôtant tout leur intérêt, tout leur éclat? Glose de Nardi et des autres annalistes florentins, ou réminiscence mal déguisée d'un drame de M. Revere (*I Piagnoni e gli Arrabbiati*), le livre de M. Corelli n'est ni une histoire ni un roman; c'est une série de scènes sans lien, une galerie de personnages monotones qui se ressemblent tous, et que l'auteur emprunte sans façon à ses devanciers. Sa Lora n'est-elle pas une pâle et maladroite copie de la Selvaggia de M. d'Azeglio? Savonarole du moins est consciencieusement étudié, mais l'exécution est faible, et je retrouve bien mieux le hardi prédicateur dans les pages naïves et partiales de ses disciples immédiats.

On le voit, détourné de sa poétique naturelle et primitive, le roman historique en Italie n'a presque plus rien du roman; il ne doit rien à l'art, c'est une chronique de seconde ou de troisième main, moins le charme que la naïveté jette sur les vieux récits. C'est donc une forme usée aujourd'hui. Manzoni avait donné un modèle presque accompli; chacun aussitôt tint à honneur de marcher sur ses traces, et tous, comme s'ils s'étaient donné le mot, se montrèrent infidèles à ce que sa méthode a de plus essentiel, de plus vrai, de plus délicat, de plus élevé. Manzoni prend l'histoire non comme un thème, mais comme le lien des personnages qu'il veut faire mouvoir; il in-

vente une fable, il peuple la scène d'êtres de fantaisie, plus vrais pourtant que bien des héros empruntés aux chroniques. Il introduit parmi eux quelque homme illustre dont il décrit avec beaucoup de soin et d'exactitude le caractère et les traits, il le jette au cœur de la fiction, il s'inspire des chroniqueurs et des historiens pour donner à chacun le costume, les mœurs, les idées de son temps, de son état; mais il se garde bien de leur faire concurrence par une maladroite imitation, il sait rester lui-même; l'histoire et l'art y gagnent à la fois. Ses infidèles disciples, un seul excepté, font tout le contraire : ils prennent pour sujet principal quelques circonstances des annales d'un peuple, pour héros quelque personnage dans ces annales; ils mettent les unes en lumière, les autres en scène avec plus ou moins de détails; ils dissimulent autant qu'ils le peuvent la pauvreté de leurs inventions sous un pompeux étalage de faits, et atteignent ainsi à un demi-succès, à une honorable médiocrité. Uniquement occupés du but, les lecteurs italiens applaudissent; nous qui voyons les choses de sang-froid et de plus loin, nous sommes forcément plus sévères. Au point de vue de l'art, la décadence est complète. Manzoni lui-même daignât-il rentrer dans la lice : ses exemples, ses leçons, je le crains, resteraient sans effet. Au point de vue politique, le roman historique a contribué au réveil de 1847 : ce sera sa gloire; mais ce mouvement a échoué. A des efforts nouveaux il faut de nouvelles armes.

II.

M. Guerrazzi avait-il, avant 1847, le pressentiment de l'impuissance finale du roman historique? On serait tenté de le croire en voyant les modifications profondes apportées par lui à l'esthétique du genre. Les événemens marchaient trop lentement à son gré, les Italiens montraient trop de patience, il voulut hâter le dénoûment. Pour cela, que fallait-il? Puisque la foule des lecteurs semblait ne pas comprendre la leçon renfermée dans les faits historiques qu'on mettait sous leurs yeux, il fallait parler plus clairement. Ce n'était pas chose facile dans un pays où le pouvoir exerce une si minutieuse inquisition sur la parole et la pensée. M. Guerrazzi résolut d'essayer.

J'ignore s'il s'imposa cette tâche parce qu'il la crut utile, ou s'il la crut utile parce qu'elle convenait à ses goûts, à son tempérament; ce qu'il y a de sûr, c'est que nul mieux que lui n'était propre à la remplir. Naturellement morose et déclamateur, aigri par les malheurs publics au milieu de sa propre fortune et malgré la position brillante qu'il s'était faite comme avocat, il n'avait pas d'effort à faire pour gémir et maudire; il lui suffisait de dire tout haut ce que depuis longtemps il pensait tout bas. Il se constitua ainsi le chantre du désespoir. Pour M. Guerrazzi, Dieu est le grand destructeur, les femmes cachent une âme perfide sous des dehors séduisans; dans la vie, il n'y a que misère et crime, parmi les hommes que victimes et persécuteurs; encore trouve-t-on mille bourreaux pour un martyr. La lyre de M. Guerrazzi n'a qu'une corde; on le voit, quoiqu'elle puisse résonner à son heure avec quelque vigueur, un chant si monotone fatigue à la longue. C'est chez lui un vice organique ou du moins un mal sans remède tant que l'Italie ne sera pas indépendante et libre. Encore la malédiction est telle-

ment dans le tour de son esprit, que si ses idées triomphaient, on le verrait presque dès le lendemain dans les rangs de l'opposition.

Il fallait un texte aux déclamations : où le trouver plus abondant et plus varié que dans l'histoire? Il y avait donc lieu de ne pas sortir entièrement du cadre que consacrait d'ailleurs l'autorité d'un talent heureux, et M. Guerrazzi comprit qu'il ne pouvait mieux faire que d'y enfermer ses lyriques élans. Une fois ce système adopté, et quels qu'en soient les inconvéniens, il est juste de reconnaître qu'avec un scrupule rare en France le romancier s'abstient de dénaturer les faits historiques : ils sont dans ses livres tels qu'on les trouve dans les chroniqueurs, du moins quant à leur substance. Si la couleur n'y est pas, il faut s'en prendre non à la volonté, mais à l'esprit de M. Guerrazzi. Pour reproduire fidèlement l'histoire, il aurait fallu être moins personnel, savoir s'identifier avec les hommes, comprendre leurs passions, leurs mœurs et leur temps, et non les affubler tous de sa livrée, leur donner à tous ses idées, ses sentimens, son langage.

Malgré ce vice capital, qui fait du roman historique le plus faux de tous les genres, M. Guerrazzi a obtenu en Italie un très grand succès, qu'il faut, je crois, attribuer principalement à deux causes. D'abord, sous ses amplifications verbeuses et boursouflées, il y a un talent réel d'exposition et de narration, une véritable poésie, un coloris digne de revêtir une pensée plus nourrie. Ensuite la langue dont l'auteur se sert n'est pas gâtée par les idiotismes lombards ou piémontais, dont Manzoni et M. d'Azeglio ne savent pas se défendre : c'est ce pur toscan qui est l'idéal de la langue italienne et que l'académie de la Crusca conserve avec un soin religieux. Et non-seulement M. Guerrazzi parle le toscan, mais il le parle et l'écrit mieux que personne. Quoiqu'il sache très bien le français, il est resté Italien, et le génie de cette grande nation revit dans ses ouvrages avec ses qualités, mais surtout avec ses défauts. C'est là, on ne peut le nier, une très légitime cause de succès, et si à cet avantage on joint la nature des sujets traités, cette continuelle flatterie aux préoccupations italiennes, la véhémence des imprécations contre toutes les tyrannies sous lesquelles l'Italie étouffe et se débat en vain, la nouveauté de ces attaques contre l'église catholique dans un pays où elle a jusqu'à présent régné sans rivale, on comprendra non-seulement le succès, mais encore l'immense influence que M. Guerrazzi a dû conquérir. Comment n'aurait-on pas oublié de remarquer les nombreuses imperfections de ses ouvrages, quand il fallait les lire en cachette, quand on les savourait comme le fruit défendu?

Néanmoins M. Guerrazzi n'entra pas en lice armé de toutes pièces, et bien que dans l'ouvrage qui le fit connaître on puisse voir déjà tous ses défauts et pressentir ses qualités, il serait injuste de juger ce talent par la première et la plus imparfaite de ses productions. Si *la Bataille de Bénévent* mérite de nous arrêter, c'est surtout comme essai de transition entre l'école historique et celle que M. Guerrazzi prétendait créer.

La Bataille de Bénévent, c'est la défaite de Manfred par le frère de saint Louis, c'est la chute des gibelins dans l'Italie méridionale. Par le choix même de ce sujet se révèle toute l'inexpérience de l'écrivain. — On sait son but : attaquer par des remèdes plus violens la maladie de langueur dont l'Italie est

atteinte, et que les étrangers se hâtent trop de déclarer incurable. Or de quel côté peut venir l'allusion cherchée? par quel endroit peut-on rattacher la conquête de Charles d'Anjou à l'histoire contemporaine? Pour prévenir toute méprise, M. Guerrazzi veut bien nous dire que son héros c'est Manfred, représentant de la nationalité italienne et de la patrie opprimée. Choisir un scélérat pour représenter un si noble principe, c'est là une insigne maladresse; mais n'insistons pas. Les Allemands étaient-ils donc moins étrangers en Italie que les Français? avaient-ils d'autre droit contre eux que celui du premier occupant? La patrie enfin, le sentiment national existait-il à cette époque, et les guelfes ne pouvaient-ils pas se dire au moins aussi bons patriotes que les gibelins?

Peu importe l'exactitude des détails quand l'esprit de l'histoire est si étrangement violé. Aussi passerait-on volontiers au romancier l'abus des ornemens romanesques, si on voyait poindre dans son récit une vérité morale et historique. Malheureusement il y a chez l'écrivain autant de légèreté que de prétentions. N'allez pas croire que M. Guerrazzi se range parmi les romanciers : *la Bataille de Bénévent* est une histoire. S'il n'a pas osé lui donner ce nom, « c'est que ce n'est pas le livre qui fait le titre, mais le titre qui fait le livre, et que nous ne savons plus ce que c'est que l'histoire. » M. Villemain pense au contraire, et avec bien plus de raison, « qu'aux époques voisines des grandes crises sociales et politiques tout le monde a le sentiment historique. » Au surplus, M. Guerrazzi condamne lui-même ses prétentions scientifiques et sa boutade en imaginant une intrigue amoureuse qui n'a rien de réel, rien même de vraisemblable, rien de sympathique, et qui nous plonge désagréablement dans le monde de la fiction. L'intérêt qu'on ne peut accorder à Manfred ne s'attache pas davantage aux deux jeunes princes qui sont les seuls personnages à peu près honnêtes de tout ce livre; il manque, à plus forte raison, à la tourbe qui les entoure. Aucun caractère vigoureux ne s'en détache, aucun incident dramatique ne vient réveiller l'attention du lecteur, sans cesse fatiguée par d'obscures complications.

Malgré de si grands défauts, on sut gré à M. Guerrazzi des élémens nouveaux qu'il apportait à un genre compromis par une imitation servile. On se passionna pour ses tirades de mélodrame et ses malédictions patriotiques; on n'eut garde de se demander si elles n'étaient pas des hors-d'œuvre. La question de l'art resta dans l'ombre. Il y avait lieu de remarquer cependant que les innovations du romancier livournais se réduisaient à bien peu de chose : ses devanciers voyaient dans l'histoire un texte à descriptions; il la prenait, lui, comme un texte à déclamations, et même dans cette partie oratoire, qui fait toute l'originalité de ses livres, il n'est pas toujours original. Il n'est pas rare de trouver dans les plus belles pages de M. Guerrazzi des réminiscences peu déguisées de Goethe, de Chateaubriand et surtout de lord Byron. Certes je n'accuse pas le romancier italien d'avoir voulu nous cacher ses emprunts; je suis assuré qu'il n'en a pas conscience, et qu'il croit créer quand il ne fait que se souvenir. Lui-même s'est d'ailleurs caractérisé un jour avec une rudesse d'expressions dont il faut lui laisser la responsabilité : « Je serais un homme éminent, disait-il, si je tenais un peu moins du singe et un peu plus de l'aigle. »

Le Siége de Florence est très supérieur à *la Bataille de Bénévent*. Dans ce roman, M. Guerrazzi, il est vrai, touche aux plus grands souvenirs de l'histoire florentine. A ce sublime dévouement d'un peuple qui s'ensevelit dans la gloire, il n'a manqué qu'un poète capable de rivaliser avec Homère ou Dante. Qui dira pourquoi la cause des vaincus n'a encore trouvé de vengeurs que parmi les historiens? On peut noter plus d'une page éloquente dans *le Siége de Florence*; il est à regretter seulement que l'histoire ne soit pour l'écrivain, comme toujours, que l'accessoire : les déclamations, voilà le principal. Heureusement la passion politique anime des *tirades* un peu trop multipliées. Toscan, M. Guerrazzi aime et célèbre les héroïques défenseurs de sa patrie; il gémit sur leur défaite, dont Florence ne s'est jamais relevée; il maudit les traîtres qui l'ont vendue, les impies qui l'ont achetée; il arrive à être parfois réellement ému, et parfois aussi il communique son émotion. On lui sait gré de ce qui perce de naturel à travers son enflure ordinaire. Une citation fera mieux comprendre les défauts et les qualités de l'ouvrage de M. Guerrazzi. Je prends l'introduction du *Siége de Florence*. Ce morceau contient la pensée-mère du livre; il nous fera connaître la disposition d'esprit où était l'auteur quand il l'a composé.

« Tu es seule, ô mon âme! n'essaie pas de te tromper toi-même; élève la voix et laisse éclater tes sanglots. La patience! oh! la patience est chose dure; elle convient mieux à la brute qu'à l'homme; fais donc un fouet de cette chaîne spirituelle pour en frapper tes oppresseurs au visage. Les puissans de la terre te flagellent avec des verges de fer ou même avec des scorpions (1)! Emploie contre eux les verges de ta patience exaspérée. Ose! David triompha avec la fronde, et tes ennemis ne sont pas des géans, ou tout au plus ils sont des géans de folie. Si tu exhales tes plaintes, ce n'est de ta part ni colère, ni lâcheté : c'est que le malheur s'appesantit chaque jour davantage sur la race mortelle. Quand le stoïcien lève la tête et dit : « Je n'ai jamais pleuré, » il se ment à lui-même. Parce que des larmes n'ont pas coulé de ses yeux, affirmera-t-il, le superbe, qu'il n'a jamais pleuré? Est-ce que, sous la surface glacée du fleuve, l'eau court moins rapide vers la mer? Tout pleure ici-bas; chaque jour, la nature verse des larmes,— la rosée des cieux,— sur les misères de la création. Gémis, gémis, ô mon âme! Les muses, les génies, les fées, Apollon, ne sont plus. La douleur, qui, avant eux, inspirait les chants des hommes, la douleur, qui survit aux tombeaux, la douleur, qui ouvre et ferme les portes de la vie, la douleur, qui mesure le temps, — voilà l'éternelle, voilà l'unique muse de l'homme.

« Depuis bien longtemps déjà j'ai appris à me tenir en garde contre les espérances humaines. Je vis au milieu des hommes, mais je ne leur demande rien; d'eux je n'espère, je ne crains rien. Mortels, que pourriez-vous me donner? Votre haine? la prison? l'exil? Tout cela, je l'ai reçu de vous. Ç'a été comme la pierre que le fou lance en l'air et qui lui retombe sur la tête. Votre compassion? Oh! buvez cette coupe de vinaigre et de fiel; je puis supporter votre haine, mais non votre pitié; gardez-la pour vous-mêmes, car comme

(1) *Pater meus cecidit vos flagellis, ego autem cædam vos scorpionibus.* (Reg., l. III, cap. 12, v. 11.)

moi vous êtes venus au monde, comme moi vous vivez, comme moi vous subirez la mort; chez vous comme chez moi règnent les maladies du corps et de l'esprit, l'erreur, la souffrance, la sottise, la faute.

« Notre globe est peuplé d'une race qui par décrépitude, par abrutissement, par aveuglement ou par lâcheté, se traîne avec effort sur cette terre d'exil et crie à ceux qui la précèdent : Pas tant de presse! Le repos, c'est le bonheur. Quoi! ne savez-vous pas que vivre, c'est courir vers la mort? Le repos n'est pas la vie. Passer d'un malheur à l'autre, s'agiter incessamment dans l'inquiétude et le chagrin, frapper et être frappé, aimer, haïr, être tantôt ange, tantôt démon, ver et Dieu, voilà la vie. Est-elle un bien? est-elle un mal? Demandez-le à celui qui, pouvant ne créer que le bien, ne l'a pas voulu. Si l'absence de la passion était le bonheur, la tombe n'aurait pas moins de vie que l'homme. Or la différence qu'il y a entre l'homme et la pierre, saint Étienne vous le dira, lui qui mourut lapidé. Êtres impassibles! demandez aux prêtres de Jupiter le sort de Niobé! Prenez garde cependant: vos prêtres ont bien le pouvoir de transformer les cœurs en pierre; mais, comme l'hydrophobie, ce pouvoir ne passe pas à la seconde génération, et au temps où nous sommes, il faut regarder cela comme un bien.

« Que ces hommes écoutent donc, mais qu'ils n'entendent pas; qu'ils regardent, mais qu'ils ne voient pas! Je hais leurs jugemens, et quoique ma voix se fasse entendre près de leurs demeures, je souhaite qu'elle retentisse solitaire comme le rugissement du lion dans les sables du désert, comme le cri de l'aigle sur les rochers des Alpes. »

D'après ces dernières paroles, on serait fondé à croire que M. Guerrazzi ne parle que pour lui-même, afin de soulager son cœur, qui déborde d'amertume; il nous dit cependant un peu plus bas qu'il s'adresse aux jeunes gens seuls, « parce que le temps lui a appris que les cheveux blancs ne sont pas sur la tête des vieillards une auréole de sagesse, que chaque année efface une vertu, et que bien avant de mourir l'homme n'est plus qu'un cadavre. » Or que dit-il à ces jeunes gens dont il fait son auditoire? « La force n'a conclu avec personne un pacte éternel. Tant que vos bras, se levant vers le ciel, sentiront le poids des fers, ne demandez pas grâce... Dieu est avec les forts. La mesure de votre abjection est comble; vous ne pouvez descendre plus bas; la vie consiste dans le mouvement; donc vous remonterez. Ayez la colère au cœur, la menace sur les lèvres, la mort dans la main, brisez tous vos dieux; n'en adorez d'autre que Sabaoth, le génie des batailles; vous vous relèverez. Encore une fois notre bannière flottera sur les tours ennemies, terrible aux fils des Cimbres; l'antique tombe de Marius se soulèvera et laissera voir son spectre; encore une fois nous traînerons dans la poussière, vers le Champ-de-Mars, les couronnes des tyrans. — Serons-nous heureux alors? qu'importe? Qu'ils reviennent, oh! qu'ils reviennent, ces jours désirés, ces jours de joie pour l'orgueil italien! Amer est le plaisir d'opprimer, mais c'est encore un plaisir : la vengeance réjouit l'esprit de Dieu. »

Ainsi tout ce découragement, ce n'est qu'une figure de rhétorique, et ce livre est un cri de guerre. Montrer aux Italiens la vertu et l'infortune de leurs ancêtres, n'est-ce pas leur apprendre à s'élever à la hauteur de l'une et à se garantir de l'autre?

Il y a encore dans cette introduction quelques pages éloquentes. M. Guerrazzi nous peint la nature riante et belle comme elle lui apparaissait aux jours de la jeunesse, quand, semblable à l'alouette voyageuse, il se levait pour recevoir sur sa tête les premières bénédictions de la lumière et du soleil. Il admirait tout alors, les formes du lion, les bigarrures du tigre, les couleurs de la digitale, les ondulations de l'océan. Plus tard il découvrit le mal et le poison caché sous ces brillans dehors : il maudit la mer en furie, le soleil qui verse également ses rayons sur le fer du meurtrier et sur la blessure de la victime. Il foula aux pieds la ciguë qui avait tué Socrate. Si le pessimisme de M. Guerrazzi n'avait d'autre fondement que celui qu'il lui donne dans la brillante introduction que j'essaie de résumer, il serait bien superficiel et bien peu raisonnable; car pour que certaines choses soient *bien*, il faut que d'autres soient *mal*. Le raisonnement de M. Guerrazzi a été celui d'un esprit à outrance : ne voyant que le mal dans l'ordre des faits politiques, il en vint à se demander s'il n'était pas partout le fond des choses, et si le bien ne se trouvait pas seulement à la surface. C'est la logique de la passion, et ce devait être celle de l'auteur du *Siége de Florence*.

Il est facile de comprendre combien ce génie atrabilaire dut se trouver à l'aise en présence d'un tel sujet. La ruine de la florissante république était plus qu'une catastrophe municipale : c'était le râle de la liberté italienne traquée dans son dernier asile; c'était la plus grande douleur et tout ensemble la plus grande gloire du passé, une leçon d'héroïsme et une excitation à la vengeance. Pourtant, au lieu d'un chef-d'œuvre, M. Guerrazzi ne nous a donné qu'un ouvrage où l'éclat du style ne saurait racheter de mortelles longueurs; mais cet ouvrage, il faut le reconnaître aussi, est celui qui offre la plus vive, la plus sincère expression de son talent.

Le Siége de Florence s'ouvre par le récit des derniers momens de Machiavel. Ce grand homme, à son lit de mort, dicte à ses amis éplorés son testament politique, ou plutôt il commente longuement avec eux l'histoire de Florence, les agitations du passé et les menaces de l'avenir. Est-il besoin de dire que les dernières paroles de Machiavel aux hommes de cœur qui entourent sa tombe entr'ouverte sont des pressentimens fatidiques, ou plutôt des oracles raisonnés qui donnent la clé de tout ce qui va suivre? Et cette clé n'est point inutile, car les événemens vont se succéder sans transition, sans autre lien que celui qu'y a mis l'histoire. C'est ainsi que nous assistons successivement aux derniers efforts de l'indépendance dans les provinces italiennes, puis à je ne sais quelle conférence entre Charles-Quint et Clément VII, qui se disent l'un à l'autre de dures vérités, quand l'auteur est las de leur en dire à tous les deux, puis aux entretiens singuliers de l'empereur avec son astrologue et aux fêtes qui signalent le traité d'alliance qu'il a conclu avec le saint-siége. Peu à peu le drame fait un pas. Les premiers complots des traîtres, les dernières tentatives des Florentins auprès du pape, leur compatriote, pour conjurer le danger, les délibérations intérieures des magistrats de Florence, les discours patriotiques des prédicateurs formés par Savonarole, voilà les scènes principales de ce qu'on pourrait appeler la seconde partie du poème. Enfin commencent les combats, les défis solennels, un peu trop multipliés peut-être, le procès des traîtres subalternes, impuissant à comprimer les autres,

plus habiles et plus dangereux. Les événemens se pressent dès lors avec une extrême rapidité, et après la bataille de Gavinana, après la mort de l'héroïque Ferruccio et des derniers défenseurs de Florence, se place le récit des châtimens terribles que la justice de Dieu infligea plus tard à presque tous les bourreaux.

Le danger presque inévitable d'une aussi longue série de scènes, c'était la monotonie. Quelques épisodes remarquables qui s'y détachent n'atténuent qu'imparfaitement ce défaut. Nous citerons particulièrement la scène entre un transfuge florentin et deux champions qui se présentent pour le combattre. Ludovic Martelli et Dante de Castiglione ont envoyé au camp impérial défier Bandino Bandini, Florentin qui est allé s'associer aux oppresseurs de sa patrie. Bandini accepte le cartel, mais il faut trouver un chevalier qui consente à prêter au traître l'appui de son bras et à se mesurer avec Dante le patriote.

« — Illustre prince, dit le transfuge Bandini à Philibert de Châlons, prince d'Orange général en chef de l'armée impériale, je prie votre seigneurie de désigner parmi les nobles chevaliers qui vous entourent celui qui devra m'assister.

« — De grand cœur, Bandino. Comte Lodron, cette rencontre ne tente-t-elle pas votre courage? Ne voulez-vous pas ajouter un nouveau fait d'armes à ceux qui déjà vous honorent?

« On entend le bruit d'une pesante armure de fer, on voit s'avancer un colosse allemand. Il avait le visage blanc comme la cire, les cheveux à moitié gris, à moitié d'un blond fauve. On voyait que sur ce front lisse la pensée prenait difficilement place, et qu'à peine née, elle s'évanouissait; ses muscles avaient la raideur du fer dont ils étaient constamment revêtus; le cœur était dans sa poitrine comme un cercueil de marbre : si par hasard quelque sentiment y prenait naissance, il y était bientôt enseveli, comme un cadavre dans sa bière, et cependant le comte Lodron était un vaillant et loyal chevalier.

« — Prince, répondit-il avec un visage impassible, tous mes aïeux, depuis Varnefrid le Saxon, dorment avec honneur dans leurs sépulcres de pierre. Peut-être la rouille des siècles aura-t-elle rongé leur écu guerrier, mais ni dans la vie, ni dans la mort, la honte n'en a terni l'éclat. Je tiens pour une infamie de s'associer à la querelle d'un traître, et il n'est ni récompense ni châtiment qui puisse me faire combattre pour lui.

« — Comte, interrompit le prince d'Orange rougissant de colère, que signifient ces paroles? Ainsi tous les Florentins qui se trouvent dans mon camp doivent être regardés comme des traîtres? Vous vous trompez, ils combattent pour les Médicis, qui sont les maîtres légitimes de Florence; mais vous-même, comte, ne combattez-vous pas pour les remettre en possession de leur antique domaine?

« — Je combats pour sa majesté Charles-Quint mon maître, reprit le comte, et il porta la main à son front en témoignage de respect. Quant au pape et à sa famille, loin de leur donner ma vie, je ne me baisserais pas pour les relever. Jusqu'à présent, personne n'a regardé les Médicis comme des princes...

« — Il suffit, comte; nous choisirons quelqu'un de mieux disposé. »

C'est en vain toutefois que le prince d'Orange s'adresse aux chevaliers qui l'entourent. Un gentilhomme italien, un *hidalgo* espagnol, sont consultés successivement et répondent comme le comte allemand. Les angoisses de Bandino sont alors vivement dépeintes.

« Quant à Bandini, il était accablé sous le poids de son ignominie; il était devenu couleur de cendre; il tenait les yeux fixés à terre; il aurait voulu que le sol s'entr'ouvrît pour l'engloutir. Jamais prêtre, jamais tyran n'imagina dans sa férocité un tourment qui approchât de ce que souffrait alors Bandini, et c'est bien heureux, car les yeux des hommes ne se lèveraient plus vers le ciel, s'il n'était habité par un Dieu terrible pour l'âme des traîtres.

« Il y avait alors au camp un beau et brillant jeune homme, âgé de dix-huit ans à peine. Bettino Aldobrandi eût pu être l'orgueil et l'espoir de sa patrie, s'il l'avait connue; mais conduit à Rome dès son enfance, élevé à la cour du pape, son cœur ne battait que pour les Médicis. Non moins brave qu'étourdi, il courait aux combats comme à une fête. Ému de compassion pour Bandino, il ne se demanda pas si cet homme avait mérité son malheur, si ce n'était pas là le commencement de la peine terrible que la justice divine réserve aux traîtres : il vit un homme humilié, il éprouva le besoin de lui tendre une main secourable. Cependant il hésitait par modestie. Il s'approcha de Bandino sur la pointe des pieds, et lui dit à l'oreille :

« — M'accepteriez-vous pour votre compagnon?

« Avez-vous lu dans la Genèse l'histoire touchante d'Agar, quand, vaincue par la soif au milieu du désert, elle jette son fils sous un arbre et s'éloigne pour ne pas le voir mourir? Tout à coup apparaît l'ange consolateur qui lui montre la fontaine. Telle apparut à Bandino l'offre généreuse d'Aldobrandi. Il le regarda, resta quelque temps immobile, puis il lui jeta avec impétuosité les bras autour du cou, l'étreignit avec force, et, approchant son visage de celui du jeune homme, il versa une larme, la plus amère et la plus triste qu'aient jamais versée des yeux mortels.

« — Si je t'accepte! s'écria-t-il, si je t'accepte! Mais si tu avais tardé encore une minute, je me serais percé le sein! La vie n'est plus pour moi qu'un désert, et tu es le seul qui t'offres à m'accompagner dans ces solitudes de l'infamie. Tu t'es attaché à ma destinée; maintenant il n'est plus temps d'en détester l'horreur et la fatalité : je ne te laisse plus, je te tiens comme le démon tient sa proie, je t'entoure de mes bras comme un serpent de ses replis.

« Et Bettino, souriant avec une angélique douceur, lui répondit :

« — Pourquoi essaies-tu de me troubler? Ne sais-tu pas que celui qui ne connaît pas le remords est inaccessible à la crainte?

« Et se tournant vers le prince d'Orange :

« — Avec la permission de votre seigneurie, ajouta-t-il, je me joindrai à ce chevalier pour répondre au défi... »

Chacun aura pu remarquer une certaine exagération dans les détails de cette scène; mais on ne saurait y méconnaître non plus quelque grandeur. On trouve çà et là dans l'ouvrage de semblables beautés. Ce que j'y voudrais voir davantage, ce sont des caractères. Deux ou trois figures se distinguent seules par la vie et la fermeté du dessin. Nous citerons le mendiant Pieruc-

cio, qui est le Jérémie de la ville assiégée. Il y a dans quelques-uns des discours que l'auteur prête à Pieruccio le vrai sentiment de ce qui faisait l'originalité de Florence au XVe siècle. Dans ce roman d'ailleurs, les passions démocratiques ne sont pas un anachronisme, comme dans *la Bataille de Bénévent*. Seulement, pourquoi l'auteur ne les exprime-t-il pas avec plus de simplicité? A quoi bon y mêler une âpreté d'humeur qui appartient plus au romancier qu'à ses héros? Ayons des haines vigoureuses, je le veux bien, mais du moins qu'elles soient compensées par des affections puissantes. Pour avoir le droit de maudire si obstinément les hommes et les choses, le présent et le passé, il faudrait marcher droit à un but et tenir ce but pour le meilleur de tous, ou même pour le seul qu'il soit permis à l'honnête homme de poursuivre. Or M. Guerrazzi n'en est point là. Après avoir amèrement exprimé son horreur pour la tyrannie, son dédain pour le régime constitutionnel, il ajoute : « Peut-être les formes américaines, avec les modifications que le caractère des hommes et la nature des choses commandent, pourraient-elles convenir à l'Italie, peut-être aussi ne lui conviendraient-elles pas. Le système fédératif semble devoir s'adapter à merveille aux dissentimens qui existent entre les diverses nations italiennes; mais si les confédérations contiennent des germes de discorde, elles perpétueraient le mal. Au surplus, nous avons le temps d'y penser. Pour le moment, nos maîtres ne m'invitent pas à m'asseoir dans leurs conseils, ni à prendre part à la délibération des lois. »

M. Guerrazzi ne se doutait pas, quand il écrivait ces lignes, qu'il serait bientôt mis en demeure de se prononcer sur ces graves questions. On voit s'il était préparé à la dictature. En vérité, un homme dont les idées sont si peu arrêtées est mal venu à railler, à maudire ceux qui, au péril de leur gloire et de leurs jours, ont proposé une solution, alors même qu'ils se sont trompés. Malheureusement M. Guerrazzi n'épargne personne : rois et ministres, noblesse et bourgeoisie, institutions et coutumes, gouvernemens et religion, il poursuit tout de son âpre censure. Faut-il s'étonner si les princes italiens ont opposé et opposent encore tant d'obstacles à l'introduction d'un pareil livre dans leurs états? C'est à Paris seulement que M. Guerrazzi put trouver un éditeur. Un tel fait n'explique guère, disons-le en passant, les sarcasmes et les injures dont l'écrivain livournais accable volontiers notre pays.

Isabella Orsini, son troisième récit, n'a pas, comme tableau historique, la même importance que *le Siége de Florence;* mais le conteur s'y laisse aller moins souvent au mauvais goût et à la boursouflure. Le sujet même indique plus d'intelligence des conditions du roman : si les personnages sont encore empruntés à l'histoire, ils n'y figurent que par le hasard de leur naissance ou à cause de quelque scène tragique de leur vie privée, dont le souvenir s'est perpétué. L'intérêt dans *Isabella Orsini* naît plutôt de quelques scènes émouvantes que de l'habile développement des caractères. Parmi les personnages qui entourent Isabelle, et qui sont tous jetés dans le même moule, on ne trouve vraiment à signaler que la piquante, mais fugitive silhouette d'une dame d'honneur dont la docilité obséquieuse vis-à-vis de sa maîtresse fournit au conteur quelques détails plaisans. On aimerait à trouver sou-

vent chez M. Guerrazzi de ces analyses finement ironiques; mais tel n'est pas son génie : il ne se sent à l'aise que lorsqu'il peut inspirer la terreur ou célébrer le désespoir, et il ne connaît guère d'autre moyen pour y parvenir que l'abus de la parole. On s'expliquerait cette tendance pessimiste, si les trois romans qui ont fait à M. Guerrazzi une si grande célébrité au-delà des monts étaient postérieurs à la révolution de 1848. Quelle qu'ait été la conduite de cet avocat, de cet homme de lettres jeté par l'orage à la tête de la république toscane, sa punition a très certainement dépassé ses erreurs et ses fautes. Il a vu sa popularité s'évanouir en quelques heures, son pouvoir tomber devant une simple manifestation de la municipalité florentine; il a passé plusieurs années dans une dure prison, il a subi les angoisses d'un long procès, enfin il a dû partir pour un exil provisoirement perpétuel. On serait pessimiste à moins; mais n'est-ce pas une fâcheuse disposition d'esprit que de l'être de parti pris et à toute époque de sa vie?

Il était impossible, on le voit, que la révolution de 1848 ne déterminât pas chez l'écrivain livournais un redoublement d'amertume. Le dernier ouvrage de M. Guerrazzi a paru depuis sa condamnation, et l'exagération qui y règne suffirait pour nous l'apprendre. C'est sur les rivages de la Corse que l'ex-dictateur, maintenant exilé, a écrit *le Marquis de Santa-Prassede, ou la Vengeance paternelle*. Cette œuvre bizarre peut être caractérisée d'un mot : c'est un tissu d'horreurs. Le marquis de Sainte-Prassède, déjà veuf et touchant à la vieillesse, épouse une femme jeune et belle, une Sicilienne qui avait été la maîtresse de Marc-Antoine Colonna, l'un des vainqueurs de Lépante. Irrités de ce mariage, quatre des fils du marquis assassinent cette belle-mère, qui déshonore leur nom, et s'enfuient de la maison paternelle. Le marquis revenant du Vatican, où le retenaient ses fonctions de camérier du pape, ne trouve plus qu'un cadavre et meurt aussitôt, frappé d'apoplexie, non toutefois sans avoir pu maudire ses parricides enfans. Cette fatale malédiction les poursuit dans leur fuite et s'appesantit sur leur tête. L'un, dévoré de la soif de l'or, commence par se livrer à l'usure, puis meurt empoisonné par un de ses frères, en marchandant au prêtre la messe de ses funérailles et sa bière au menuisier. L'empoisonneur lui-même, passionné pour l'alchimie et les sciences occultes, commet une foule de meurtres pour arracher aux entrailles saignantes de ses victimes le secret de la vie, et meurt sous la hache du bourreau. Le troisième, un débauché, un ivrogne, meurt, brûlé par les liqueurs dont il a fait abus, de cet effroyable mal qu'on appelle la combustion spontanée. Le quatrième, devenu capitaine de vaisseau, ne peut chasser le remords, veut en finir avec la vie et se fait tuer par les Turcs. Quant au cinquième, qui n'avait pas participé au meurtre, il échappe à la malédiction et survit seul à toutes ces catastrophes; mais l'auteur, qui aurait pu tirer un heureux parti du contraste d'un homme de bien parmi tant de scélérats, regarde sans doute son existence comme une exception, ses aventures comme un hors-d'œuvre, et il ne daigne pas même nous dire comment il vit, ni comment il meurt.

Si monotone, si dépourvu d'intrigue que soit cet affreux récit, il faut tenir compte à M. Guerrazzi, premièrement, de sa persistance louable à écrire dans une langue et d'un style qui peuvent servir de modèle partout où l'en-

flure ne les dépare pas; en second lieu, de quelques scènes habilement décrites, celle de la combustion de Marco Massimi, le troisième fils; du caractère de l'usurier, peu original, il est vrai, et trop chargé, mais enfin où l'on trouve les traces d'une étude sérieuse; il faut lui tenir compte surtout de la modification qui semble s'être opérée dans ses idées sur la morale. Jusqu'ici, il nous avait toujours montré le crime triomphant, la vertu persécutée; voici enfin un ouvrage où il n'y a pas une faute qui n'ait son châtiment. M. Guerrazzi commencerait-il à croire que la justice vengeresse n'attend pas toujours l'autre vie pour frapper les coupables? Malheureusement, si le but est honorable, les moyens employés pour l'atteindre manquent tout à fait d'habileté.

Ce que nous avons dit du romancier florentin suffit pour montrer qu'il n'a ni la flexibilité ni la liberté d'esprit nécessaire pour écrire un roman. Il est assez clair qu'il manque à la fois d'imagination pour créer, d'art pour composer selon les lois du goût et de la raison. Il se peut que le nouvel ouvrage de lui qu'on annonce comme devant paraître sous peu, *l'Appendice au Jugement dernier, ou l'Ane avocat*, nous montre une heureuse transformation de son talent; mais nous craignons fort que M. Guerrazzi ne reste ce qu'il a été jusqu'à ce jour, un déclamateur éloquent.

Un critique italien exprimait dernièrement le vœu que l'école de M. Guerrazzi s'éteignît avec lui. Ce vœu n'était pas téméraire : je le crois bien près d'être réalisé. M. Eugène Maestrazzi a eu seul la singulière fantaisie d'imiter, je ne dirai pas le plus inimitable, mais à coup sûr le moins raisonnablement imitable des romanciers italiens, et le résultat de ses efforts permet d'espérer que le genre déclamatoire restera un accident isolé dans la littérature italienne. *La Ligue lombarde* et *Jeanne d'Anjou* méritent à peine une mention, car M. Maestrazzi n'a su emprunter à l'auteur du *Siége de Florence* que ses défauts.

III.

Nous venons de voir le roman historique se développer en Italie sous une double influence. Dans l'école de Manzoni, c'est la conciliation entre l'histoire et la fiction qui est le but d'efforts trop souvent maladroits ou stériles. Pour M. Guerrazzi, l'histoire devient un thème à déclamations politiques. L'Italie semble avoir tiré du cadre choisi par l'auteur des *Fiancés* tout ce qu'elle en pouvait attendre. Pourquoi donc ne s'interrogerait-elle pas de plus près? Chercher par l'évocation des souvenirs du passé à réveiller le sentiment national, c'est une noble tâche qui a été remplie : il reste une œuvre plus délicate à essayer. La vie contemporaine a été à peine étudiée par les écrivains de l'Italie. Craignent-ils de toucher à des douleurs trop poignantes? N'y a-t-il pas en dehors des faits politiques tout un domaine moral et intime où le roman peut prétendre à s'établir? « Pour aborder le roman de mœurs, disent les Italiens, nous n'avons pas cette vivacité des Français qui pique sans blesser, qui met le ridicule en évidence sans l'exagérer; quant au roman de caractère, nous manquons d'un centre politique pour étudier le caractère national dans son expression la plus condensée. Ne connaissant

pas la vie publique, nous ne pourrions que nous traîner servilement sur les traces des Français. » Mais quoi! avec un peu d'étude et de talent, ne vient-on pas à bout de faire un portrait au lieu d'une caricature? Est-il donc besoin d'être initié à la vie publique pour décrire la vie privée, pour raconter les scènes du foyer domestique? Le malade connaît son mal; il a tort de le croire incurable : pour en guérir, il lui suffirait de vouloir. Cette volonté se concilie peu, je le sais, avec les passions politiques qui animent le plus grand nombre des Italiens; mais il se trouve quelques esprits plus doux, quelques talens moins disposés à monter sur la brèche, qui ont dans les lettres la hardiesse dont ils manquent pour la vie publique, et qui ne craignent pas d'entrer dans la voie nouvelle. Leurs efforts ont pour nous d'autant plus de prix, qu'ils semblent un jalon planté sur la route de l'avenir. Au surplus, faire de l'art pour l'art, comme on dit aujourd'hui, n'est pas aussi inutile qu'on pourrait le penser. Dans les choses que mène la Providence, on atteint d'autant mieux le but qu'on s'en préoccupe moins; seulement, comme il faut se détacher du monde extérieur, se raidir en stoïcien contre les douleurs les plus poignantes, peu d'hommes en Italie sont capables de cet effort, à moins d'avoir été brisés dans la lutte, ou de n'en voir ni les péripéties ni les conséquences. Dans tous les cas, ils ont des admirateurs, non des disciples; leurs chants ont beau être harmonieux, ils restent sans écho.

C'est ce qui est arrivé à M. Nicolas Tommaseo. On connaît ce respectable martyr de l'indépendance; on sait la mansuétude et la vertu dont il fit preuve pendant la dernière insurrection de Venise, où il marcha toujours à côté de l'héroïque Manin, partageant d'abord ses espérances à l'heure du combat, puis sa fermeté à l'heure de la défaite. Presque aveugle aujourd'hui, il oublie au sein de la famille les amers déboires de la vie publique, et cherche dans ses croyances religieuses une suprême consolation. Cependant il n'a pas entièrement renoncé à des espérances déjà anciennes : du fond de sa retraite, il publiait, il y a trois ans à peine, un ouvrage écrit en français sous ce titre *Rome et le Monde*. Le choix de notre langue indique assez que M. Tommaseo entendait s'adresser à toute l'Europe catholique. Comme solution du problème social encore pendant aujourd'hui, et pour sauver la religion menacée, il proposait d'ôter au pape tout pouvoir temporel. Si cette proposition est d'un catholique, elle est au moins d'un catholique comme il y en a peu.

Ce n'est pas en qualité d'écrivain français toutefois que M. Tommaseo doit nous occuper. Sa réputation est fondée sur de meilleurs titres : d'intéressans travaux philologiques, quelques poésies, d'excellens conseils sur l'éducation, enfin deux ouvrages auxquels, faute d'un nom plus convenable, on s'accorde à donner celui de *roman*. Un style plein de caprice, de laisser-aller, de douce langueur et de grâce y relève partout les moindres choses; seulement ce style manque de naturel. On dirait que l'auteur s'est donné beaucoup de mal pour tourmenter sa pensée; mais il paraît que tel est le tour de son esprit : sa correspondance la plus intime ne porte pas moins que ses livres ce caractère de bizarrerie et d'étrangeté. Les Italiens ont un mot particulier pour désigner ce genre de style : ils l'appellent *sazievole;* cela veut dire, dont on est facilement rassasié.

Si, avant d'arriver aux essais des Italiens dans la voie du roman intime, nous signalons les deux récits de M. Tommaseo, — *le Duc d'Athènes* et *Fede e Bellezza*, — ce n'est pas que nous puissions les rattacher directement au groupe d'écrits où commence à se refléter la vie contemporaine de l'Italie. Ce qui nous frappe dans les romans de M. Tommaseo, c'est que l'un introduit dans le genre du récit historique une manière nouvelle, et que l'autre semble un appel adressé aux Italiens en faveur du roman d'analyse. *Le Duc d'Athènes* est le récit de la patriotique conjuration qui eut pour résultat l'expulsion de ce Gauthier de Brienne que les Florentins, toujours en quête d'expédiens pour rétablir la paix dans leurs murs, y avaient fort imprudemment appelé. Villani et Machiavel avaient déjà écrit cette belle page d'histoire. M. Tommaseo était homme de trop de goût pour entreprendre de lutter contre ces grands maîtres. Loin de là, selon un usage honorable et assez commun en Italie, il cite lui-même, comme pièces justificatives, les récits de ses deux modèles; mais au lieu de mêler aux événemens historiques des aventures imaginaires, il se borne à mettre en saillie les détails les plus dramatiques, et à faire tenir aux acteurs les discours qui étaient dans la situation. *Le Duc d'Athènes* est moins un roman, on le voit, qu'une brillante amplification dialoguée.

Quant à *Fede e Bellezza*, c'est une étude psychologique dans le genre de *Werther* ou plutôt de *Jacopo Ortis*, mais avec une part plus grande donnée à l'élément dramatique. M. Tommaseo y fait le portrait anonyme de deux personnes aimées et qui ont joui d'une certaine célébrité; cela explique pourquoi, depuis tant d'années, cette brillante étude n'a pas été réimprimée: si nous sommes bien informé, l'auteur ne l'a pas voulu. On s'expliquerait difficilement sans cela que les éditeurs n'eussent pas été affriandés par le succès de la première édition. Dans cet ouvrage plus encore que dans les autres, M. Tommaseo ne marche que par vives et capricieuses saillies; esprit essentiellement personnel et lyrique, il est incapable de suivre une idée ou un plan avec la rigueur du logicien. C'est là une disposition d'esprit peu favorable au roman; aussi *Fede e Bellezza* n'est-il guère susceptible d'une analyse. Je comparerais volontiers cet ouvrage à l'agréable volume intitulé *Desiderii sull' educazione*, où M. Tommaseo passe incessamment d'un objet à un autre, de la dissertation à un récit dont il laisse quelquefois deviner la fin plutôt qu'il ne la raconte. Ce n'est ni l'esprit, ni l'élégance, ni le sentiment qui manque à M. Tommaseo, c'est la force et le nerf, c'est surtout la volonté si nécessaire de ne pas se laisser détourner du but par les accidens et les curiosités du chemin. L'auteur de *Fede e Bellezza* est un moraliste, un rêveur spirituel plutôt qu'un romancier.

On peut dire tout le contraire de M. Carcano. Homme d'imagination, poète non moins dans sa prose que dans ses vers, M. Jules Carcano est le premier, le seul en Italie qui ait obtenu un grand et légitime succès dans le genre à peu près inexploré du roman domestique. Deux ouvrages, *Damiano*, *Angiola-Maria*, ont fondé sa réputation. Je ne parlerai pas du premier. L'auteur essaie d'y montrer la lutte courageuse, mais impuissante, de l'homme contre les difficultés sociales auxquelles il se heurte incessamment : l'intention de relever ainsi l'activité, la volonté humaine qui proteste noblement et sans désespoir

contre la défaite est honorable; mais la mise en œuvre est trop insuffisante. Je m'en tiendrai à *Angiola-Maria*, qui est le meilleur travail de quelque étendue qu'ait publié M. Carcano, et qui est à présent le modèle du genre intime en Italie, comme *les Fiancés* le sont du genre historique. Est-il besoin de dire que, si estimable que soit ce roman, il ne peut soutenir la comparaison sur aucun point avec celui de Manzoni, et qu'il ne doit qu'au hasard et aux circonstances dont j'ai parlé l'honneur d'être signalé comme modèle? Il suffira pour le prouver d'indiquer les objections que ce livre soulève; mais, avant d'exprimer nos scrupules, il est juste de dire quelles sont les qualités qui font d'*Angiola-Maria* un des meilleurs romans de l'Italie contemporaine. Le sentiment vrai des beautés de la nature transalpine, l'émotion, le pathétique obtenu par les moyens les plus simples et même les plus vulgaires, une certaine connaissance de la réalité, assez rare dans ce pays, — voilà en quoi M. Carcano excelle, voilà en quoi il me paraît mériter qu'on salue son avénement.

Il faut en prendre son parti quand on étudie les œuvres d'imagination chez les Italiens; aucun d'eux, — nous exceptons toujours Manzoni, — ne se doute des ressources qu'on peut trouver dans l'invention. Chez nous, un romancier cherche à plaire par les développemens, par le mouvement et l'imprévu; en Italie, c'est uniquement à la forme qu'il demande le succès. Sans doute une œuvre supérieure doit réunir ces deux mérites; mais n'est-il pas juste de reconnaître qu'à tout prendre, le peuple qui se passionne pour les beautés de la forme est mieux né pour l'art que celui dont toute l'attention se porte sur des combinaisons d'autant plus applaudies qu'elles sont moins naturelles? Les Italiens y vont simplement; ils prennent les circonstances les plus ordinaires de la vie, et ils tâchent d'y intéresser leurs lecteurs. Le problème est difficile, mais il est en partie résolu lorsque, sans expédiens romanesques, sans caractères, on parvient, comme M. Carcano, à faire pleurer sur le sort d'une jeune villageoise et à provoquer dans l'âme de douces émotions.

Rien de plus simple que cette histoire : Angiola-Maria vient de perdre son père. Accouru pour lui rendre les derniers devoirs, son frère Charles, vicaire dans une paroisse assez éloignée, fait connaissance avec un jeune Anglais, Arnold Leslie, dont la famille passe au château du village, loué par elle, la saison d'été. Arnold s'éprend de la charmante villageoise. Bientôt ses sœurs font d'Angiola leur amie, et, l'hiver venu, l'emmènent à Milan, du consentement de sa mère, qu'elles décident avec peine à s'en séparer. Là, dans une intimité de chaque jour, Arnold ose parler de ses sentimens. Angiola-Maria, quoiqu'elle garde le silence, se croit déjà coupable pour avoir répondu dans le secret de son cœur. Elle écrit au vicaire, qui accourt, l'arrache au danger et la conduit dans une maison amie, chez de pauvres gens. A partir de ce moment et comme pour la récompenser de sa vertu, le malheur s'appesantit sur la jeune fille. Emprisonné pour un prétendu délit politique, le vicaire meurt dans son cachot; sa mère le suit bientôt dans la tombe, et Marie, pour ne pas rester à la charge d'une étrangère, entre en condition. Sa beauté l'expose, dans toutes les maisons où elle sert, à d'indignes insultes; elle se voit forcée de retourner au village. Arnold brave alors la malédiction pater-

nelle pour l'y rejoindre et l'épouser; mais l'infortunée repousse avec courage une union conclue sous d'aussi peu favorables auspices, elle est d'ailleurs atteinte d'une maladie de langueur qui l'emporte en deux saisons.

On le voit, rien de moins compliqué que cette histoire. On peut cependant élever contre quelques détails, au point de vue même de la vraisemblance, d'assez graves objections. Sans exprimer ici le regret qu'on place la scène en Italie pour la peupler d'Anglais, je demanderai du moins comment une pauvre veuve, privée de son fils, peut consentir, pour je ne sais quelle gloriole ou quel intérêt hypothétique, à se séparer de sa fille et à la laisser dans une maison où il y a un jeune homme. C'est encore au point de vue de la vraisemblance qu'on ne peut guère accepter la résolution d'Angiola-Maria quand la mort de sa mère l'a laissée seule au monde. Pourquoi s'égare-t-elle d'abord dans un atelier de modiste, puis au service d'un vieux libertin, plutôt que de retourner au pays, dans cette maison, déserte il est vrai, mais qui lui appartient encore, où elle peut vivre de son modique revenu, où elle serait entourée d'amis qui la connaissent dès l'enfance et qui respecteraient sa jeunesse, sa pureté, son malheur? Lorsque son historien l'a bien promenée à Milan de misère en misère, il lui fait prendre enfin ce dernier parti, le seul raisonnable et qui n'avait d'autre inconvénient, en venant à son heure, que de mettre trop tôt fin au récit.

Peut-être sommes-nous sévère pour un livre qu'on ne lit pas sans plaisir; mais M. Carcano est un écrivain sérieux et d'assez de talent pour qu'on lui doive la vérité sur les défauts de ses ouvrages. Quant aux mérites qui assignent à *Angiola-Maria* un rang distingué dans la littérature contemporaine, quelques-uns, ceux de la forme, de la langue et du style, sont difficilement appréciables pour nous. Comment faire sentir ce doux laisser-aller, cette gracieuse et spirituelle familiarité du langage qui est si éloignée de ce que le génie de la langue française nous permet? Voltaire se plaignait vivement de cette contrainte que nous impose un besoin exagéré de noblesse dans le style, et tout homme de goût sera de son avis, surtout lorsqu'on verra les peuples étrangers jouir de cette liberté précieuse de dire simplement les choses simples. Aucune langue n'est plus large à cet égard que la langue italienne, et aucun écrivain, parmi les meilleurs de cette nation, n'use avec plus de mesure et de justesse que M. Carcano de cette libéralité.

Si nous laissons de côté cet avantage, auquel nous ne pouvons que porter une stérile envie, ce qui nous plaît surtout, ce que nous cherchons dans un roman italien, c'est tout ce qui nous fait connaître l'Italie, ses mœurs, les beautés incomparables de sa riche nature. M. Carcano s'est attaché dans *Angiola-Maria* plutôt à développer les sentimens du cœur humain que les coutumes les plus particulières, les plus originales de son pays. Pourtant quelques parties de son livre indiquent un vrai talent d'observation. Je voudrais espérer que la traduction ne fera pas trop de tort à la scène suivante, si agréable dans l'original :

« Qui de nous, dans les beaux jours de l'automne, à la campagne, n'a pris place plus d'une fois au milieu de la brillante compagnie qui fait cercle dans la boutique de l'apothicaire? A qui n'est-il pas arrivé de se trouver porté parmi les habitués de cette officine qui est le centre, le cœur du village, par

le hasard de la promenade, le désœuvrement ou l'habitude? Qui ne s'est assis à côté de ces petites gens qui raisonnent sur de grandes choses, et n'a essuyé un feu croisé de vieilles plaisanteries, de nouvelles politiques réchauffées, d'anecdotes de la ville, toujours les mêmes, aliment quotidien des cancans et des petites intrigues?

« La boutique de l'apothicaire est la chambre législative, l'académie, le club, le café, la cour encyclopédique du pays. Il n'y a pas de question d'état ou de conflit ministériel dans aucun des cinq grands cabinets européens et même jusqu'au divan du grand-seigneur, dont les motifs ne soient attaqués, combattus, défendus, pesés, décidés dans la boutique d'un pharmacien de village. Il n'y a pas de question de paix ou de guerre, de dépêche télégraphique, de loi nouvelle touchant l'état ou la moindre commune, qui n'y soit lue, méditée, commentée, de manière à faire honte à tous les pairs, à tous les députés de France et d'Angleterre!—et tout cela sur la foi d'un seul témoin, mais inépuisable, irréfragable, timbré, sur la foi d'une piteuse gazette de province qui, attendue avec une ardente curiosité, arrive toute fraîche au village, tout au plus cinq ou six jours après la date qu'elle porte!

« Les notabilités de ..... étaient dans l'*officine chimico-pharmaceutique de Samuel D...* Telle était l'enseigne écrite au-dessus de la boutique en ces termes inexplicables et effrayans pour les bons campagnards. Les habitués étaient monsieur le curé, l'agent communal, un vieux seigneur qui comptait parmi les notables de l'endroit, le médecin et un gros propriétaire. Un soir, la réunion était réduite à ces trois premiers. Le vieux seigneur était un de ces nababs au petit pied qui habitent sur les bords du lac, un de ces hommes qui, partis dans leur jeunesse avec le bâton et le paquet du colporteur sur l'épaule, voyagent en France et en Angleterre, et qui, après avoir fait une modeste fortune, reviennent à la chaumière où ils sont nés, la font élever d'un étage et badigeonner du haut en bas, puis y passent au sein du repos le reste de leurs jours, se faisant appeler *seigneurs*, et toujours prêts à raconter les merveilles dont ils ont été les auteurs ou les témoins.

« Le curé approchait de la soixantaine; il avait l'air paterne, le corps replet; c'était une bonne pâte de vieillard qui paraissait fait pour vivre paisiblement ses cent ans; il était de mœurs faciles, pourvu qu'il n'eût pris ni rhume, ni refroidissement, en faisant sa promenade sur le rivage, pourvu qu'une digestion difficile, après un dîner d'étiquette chez un des seigneurs qui passaient la saison d'été dans le pays, ne lui eût pas mis la tête à l'envers, et il est vrai de dire que ces accidens n'étaient pas d'une extrême rareté. Selon son habitude, le curé prenait ses aises dans un grand fauteuil que M. Samuel avait placé là, dans le coin le mieux abrité, exclusivement pour le révérend personnage. Il lisait, à la lumière d'une mauvaise chandelle, la gazette qui venait d'arriver. Les trois personnes qui l'entouraient prêtaient l'oreille à cette lecture comme les bonnes gens de l'antiquité aux paroles de l'oracle. Seulement M. Gaspard (c'était le nom du vieux hobereau) hochait de temps en temps la tête pour témoigner de son dissentiment, ou souriait d'une manière toute particulière. Le pharmacien et l'agent communal écoutaient, bouche béante, les nouvelles politiques que le curé entremêlait

volontiers, en les lisant, de gloses, de commentaires très profonds, comme vous le pensez bien.

« *On assure que le ministère anglais va être changé.* — Je l'avais bien dit que cela devait finir ainsi! Cela ne pouvait pas durer. Ces messieurs des chambres n'ont jamais pu se mettre d'accord avec les ministres. Plaisante chose en vérité que de vouloir gouverner et de ne pas savoir s'entendre pour faire les lois!

« — C'est comme dans nos réunions, où chacun veut dire ce qui lui passe par la tête, hasarda l'agent de la commune....

« — *La compagnie des Indes orientales a tenu, la semaine dernière, une séance à laquelle ont assisté...* Je passe ce paragraphe et tous ces noms diaboliques, cela n'a aucune importance.

« — Mais au moins dites-moi, s'écria le pharmacien, qu'est-ce que cette compagnie dont il est si souvent question dans les journaux?

« — Ce doit être, répondit le curé, une société de savans, de philosophes, d'hommes de lettres qui ont envoyé depuis longtemps aux Indes des personnes chargées d'y découvrir des antiquités; mais dans quel intérêt, c'est ce que je ne sais pas.

« — Vous vous trompez, monsieur le curé, interrompit M. Gaspard avec un sourire moqueur. La compagnie des Indes est une société de négocians, de richards qui ne connaissent pas leur fortune. Il s'agit bien de littérateurs et de savans!

« — Oh! pour le coup, je ne m'y laisse pas prendre, dit le curé, piqué au vif de cette nouvelle interruption. Je vois bien que vous vous moquez. Que voulez-vous qu'aillent faire des négocians dans ce pays de barbarie et de misère? Mais n'y eût-il que la dépense du voyage?... Et puis là, voyons, avec ces belles manières d'empaler les gens et de les brûler vifs!... Ils en savent quelque chose, ces pauvres missionnaires qui vont porter la parole de vie à ces diables incarnés d'Indiens! Des négocians, allons donc!

« — Mais j'ai vu l'Angleterre, moi, vous le savez bien, monsieur le curé! Je l'ai parcourue en long et en large, et de ces Crésus qui parlent de millions comme nous d'écus, j'en ai vu et connu quelques-uns comme je vous connais. Vous devez me croire, moi qui ai vu tant de pays, qu'à peine je m'en rappelle les noms.

« — C'est une autre compagnie alors; mais quant à celle-là...

« — Eh bien! mon cher curé, cette fois...

« — Je vous soutiens que ce n'est pas une compagnie de marchands...

« — Si c'était par hasard une compagnie de comédiens? dit l'agent communal, qui voulait mettre d'accord les deux adversaires.

« — Silence! — Ici le pauvre curé, qui, dans toute sa vie, n'avait jamais perdu son clocher de vue, s'échauffa, et regardant fixement son contradicteur: — Il me semble, reprit-il, que j'ai lu assez de bons livres, et que cela vaut autant que d'avoir voyagé, car ceux qui écrivent ont toujours raison et en savent un peu plus que vous et moi. Ainsi, mon cher monsieur Gaspard, il se pourrait bien que j'eusse raison et que vous eussiez tort.

« — Calmez-vous, monsieur le curé, et permettez...

« — Sornettes! poursuivit celui-ci en jetant le journal sur la table avec

colère. Vous êtes toujours contre moi; il y a longtemps que je m'en suis aperçu...

« Pendant que le curé parlait, le pharmacien et l'agent communal avaient toutes les peines du monde à le retenir sur son fauteuil : déjà il faisait mine de se lever avec dédain; il avait pris sa canne et son chapeau pour s'en aller. Ce ne fut pas une petite affaire que de l'en empêcher : il grommelait qu'il était déjà bien tard, qu'il avait d'autres choses en tête que toutes ces misères, et, tirant de sa poche sa grosse montre d'argent, il comptait avec soin les heures et les minutes. De son côté, M. Gaspard, qui, cette fois du moins, était sûr d'avoir raison, avait retiré sa chaise en arrière, tourné le dos au curé et murmurait : Quel ignorant obstiné! A coup sûr il a mal fait sa digestion aujourd'hui. — Peut-être les choses n'en seraient-elles pas restées là, si le médecin du village n'était entré d'un air tout affairé dans l'officine, comme quelqu'un qui a du nouveau à raconter. La curiosité fit plus en un instant pour la réconciliation que tous les efforts de M. Samuel. Le curé posa sa canne et son chapeau; M. Gaspard rapprocha sa chaise, et une trêve fut tacitement conclue jusqu'à l'arrivée de la prochaine gazette, ou jusqu'à la prochaine digestion laborieuse. »

Ce dernier trait de mœurs est le couronnement naturel de la scène piquante et vraie qu'on vient de lire. Ce sont là, dira-t-on peut-être, des caractères trop généraux, et il est permis de voir sous les traits de M. Gaspard ou du curé plus d'un notable, plus d'un desservant de nos villages français. D'accord; mais où l'on reconnaît l'étude vraie des mœurs italiennes, c'est dans l'excès même de cette ignorance, peu vraisemblable en général dans notre pays. Il est malheureusement trop certain que tels sont dans les campagnes de la Lombardie, et ailleurs encore en Italie, les représentans de la science, de l'intelligence et des classes éclairées : M. Carcano n'a pas fait leur caricature, il a fait leur portrait.

Quand M. Carcano décrit la nature italienne, il n'est pas moins bien inspiré que quand il met en scène ses compatriotes. Les romanciers lombards excellent en général à décrire les beautés de la nature dans leur merveilleux pays. Dans les lignes qui suivent, ne sent-on pas que M. Carcano écrit d'abondance et presque sans réflexion?

« Quiconque voit l'aurore d'un jour de printemps dans notre Italie, sous ce ciel calme et transparent de la Lombardie, et ne sent pas son cœur s'épanouir librement, sa poitrine se soulever légère et sereine en respirant cet air qui la nourrit et qu'elle sent lui appartenir, celui-là n'aura jamais ce sens divin que Dante appelle avec tant de vérité et de profondeur *l'intelligence de l'amour*. Ce sentiment si pur, ce n'est pas de la joie, ce n'est pas de l'étonnement, ce n'est pas même de l'extase : c'est un amour profond des beautés de la nature, c'est la vraie poésie. Si vous avez contemplé quelquefois une de ces aurores sur les rives fortunées du lac de Côme, dites-moi, n'avez-vous pas pensé, presque sans le vouloir, que la vie ne peut être plus heureuse, les années plus lentes et plus légères, le cœur plus juste et plus paisible? N'avez-vous pas alors prié Dieu de rendre meilleurs les fils de ce doux pays auquel il a prodigué les beautés, les bénédictions de la nature? — Si vous ne l'avez pas fait, je l'ai fait pour vous. C'était le matin. Le jour s'annonçait

plein de charme. Le printemps commençait à peine; la limpidité de l'air et la splendeur du ciel, l'harmonie de la vie et de la nature, tout resplendissait d'une mystérieuse beauté. C'est le temps heureux où le poète songe à la jeunesse du monde, aux jours de la création, quand le ciel et la terre portaient peut-être le même nom; c'est le temps heureux qui renouvelle ces miracles de la production qui sont une révélation au sage, rendent au riche sa santé épuisée et font au pauvre la promesse d'une bonne récolte. C'est alors surtout que nous sentons le besoin d'aimer nos frères, d'aimer la terre où nous vînmes au jour, les lieux où notre cœur a appris tant de noms chéris, où il fit tant de beaux rêves d'innocence et d'amour, où nous avons connu la douleur, où nous avons pleuré pour la première fois!

« O ma patrie! — Voici le soleil qui, dans la plénitude de sa lumière, remplit le ciel d'allégresse, répand la fécondité dans les campagnes, la tranquillité dans la vie, l'amour dans toutes les âmes! Voici des plaines sans fin où le regard se perd, voici les lacs qui réfléchissent la sérénité des cieux, voici les fleuves majestueux, les courans irrigateurs; voici les campagnes aux mûriers verdoyans, aux moissons florissantes, les riantes collines, les montagnes couvertes de vignobles, de pâturages, de chaumières et de villages! Ici les cieux sont beaux, la terre est belle, les hommes sont nombreux, les femmes sont jolies... C'est le pays de nos pères, de notre religion et du petit nombre de souvenirs sacrés qui nous restent.

« C'était un dimanche. Sur le rivage et sur le penchant des montagnes qui couronnent les eaux tranquilles du lac de Côme, on entendait par intervalles les cloches nombreuses des paroisses retentir dans l'air et marier leurs joyeux accords. La plus grande beauté de cette scène, — la riante perspective de tant de villages que le soleil éclaire et qui se réfléchissent dans le lac, ce mélange de lumière et de couleurs, ces teintes indéfinies d'ombres et de vapeurs, — toutes ces merveilles défient le pinceau et trouvent la parole impuissante. Il n'y a pourtant que de pauvres chaumières éparses çà et là sur la croupe d'une colline, sur le penchant de la montagne, ou les pieds baignés dans le lac; à peine quelques-unes se détachent-elles par leur éclatante blancheur, par la vigne verdoyante qui les entoure ou le bizarre feuillage de l'arbre séculaire qui les protége. Et cependant il suffit de cela pour réjouir l'œil et le cœur; il suffit de l'avoir vu une fois pour ne plus l'oublier. De tous côtés, de charmans villages s'étendent au bord du lac, d'où ils semblent sortis par enchantement pour rivaliser de pittoresques beautés. Sur chaque rive, sur chaque colline, de nobles et vastes châteaux princiers, où l'on monte par de somptueux escaliers, arrêtent nos regards; de petites villas isolées et élégantes s'élèvent au pied de la montagne ou sur le penchant d'une colline, entourées de jardins en fleurs, ornées de plantes rares, abritées sous de frais ombrages; plus haut, on voit la cabane du montagnard et son pauvre petit champ. Bientôt la pente devient plus rapide, les broussailles dominent seules; plus haut encore, on ne voit que de larges bandes de terre d'un gris d'ardoise, une rare végétation et des ruisseaux qui bondissent et descendent vers la plaine.....

« En face de vous, un beau promontoire que couronnent quelques groupes de pins déroule devant vos yeux, du sommet à la base, le plus charmant

paysage, panorama pittoresque de maisons modestes et tranquilles, de vignobles ombragés et de jardins exposés au soleil; asile paisible qui séduit et attire quiconque est fatigué des choses d'ici-bas. Et par derrière ces eaux, ces ombrages, ces habitations, vous voyez d'autres montagnes, et par derrière encore d'autres cimes, les Alpes, puis l'horizon étincelant, le soleil qui répand à torrens sa plus pure lumière sur la surface agitée du lac, et qui règne au milieu du ciel avec tout son éclat, comme le regard de Dieu qui se dirige vers la terre pour la rappeler à la vie! »

Il y a dans ce gracieux tableau mieux que l'indice d'un heureux talent descriptif, il y a un sentiment vif et original de ce qui fait la beauté du paysage lombard. Toutefois, si agréable que soit le récit où se rencontrent de telles pages, je préfère encore à *Angiola-Maria* une petite nouvelle, un récit de mœurs villageoises, — *la Nunziata*, — renfermé par M. Carcano dans moins de cent pages. L'embarras évident que les Italiens éprouvent à créer des caractères ou à imaginer un imbroglio romanesque de quelque étendue les appelle à réussir mieux dans la nouvelle que dans le roman. C'est même dans ce genre, après la poésie, qu'ils ont obtenu les plus anciens et les plus légitimes succès. Là le cadre est moins vaste et moins difficile à remplir; là, au lieu d'une peinture aux contours arrêtés, on peut se contenter d'une esquisse ou d'une ébauche; on sait gré à l'auteur d'une intention légèrement indiquée, comme si l'exécution y répondait.

L'idée-mère de *la Nunziata* est une simple, mais éloquente protestation contre cette agglomération hideuse des enfans des deux sexes dans les manufactures, contre l'abrutissement prématuré et la promiscuité qui en sont la conséquence. Cette morale du récit est exposée d'une manière piquante dans une conversation de café entre les notables de l'endroit. Rien n'est d'ailleurs plus digne d'intérêt que cette jeune fille presque maudite par son père, chassée du logis comme bouche inutile, et gagnant un pain amer aux dépens de sa santé dans la manufacture; rien de plus sobre et de plus chaste que le récit des assauts que soutient sa vertu, rien de plus touchant que sa résignation, ses pressentimens et sa mort. Ici encore nous retrouvons les qualités de M. Carcano, le pathétique et la mesure dans l'expression, et nous n'avons à lui reprocher aucun des défauts qui déparent *Angiola-Maria*.

Ce gracieux esprit pourrait être considéré comme chef d'école, s'il avait eu des imitateurs. Je ne lui en connais guère d'autre que M. Caccianiga; encore ce jeune écrivain semble-t-il s'être plutôt formé à l'école des romanciers français. En 1848, lorsque Milan se croyait libre parce qu'elle avait fermé ses portes sur les Autrichiens et qu'elle ne les voyait plus, M. Caccianiga y rédigeait avec esprit et succès *l'Esprit Follet*, journal dans le goût du *Charivari*. D'innocentes plaisanteries le forcèrent, au jour de la défaite, à prendre la route de l'exil. A Paris, sa vive intelligence s'est facilement pénétrée des qualités les plus saillantes du génie français, et quand il a repris la plume, le jeune journaliste était déjà trop naturalisé parmi nous pour se retrouver à volonté exclusivement Italien. C'est là sans doute un inconvénient, mais qui n'a pas été sans compensation : M. Caccianiga a évidemment beaucoup gagné à être proscrit. L'émigration politique n'est pas un propagateur moins puissant de la civilisation que la télégraphie électrique ou les chemins de

fer; encore quelques exils, et les Alpes tomberont à leur tour, comme autrefois les Pyrénées, mais pour ne plus se relever.

Le Proscrit, scènes de la vie contemporaine, tel est le titre d'un roman où M. Caccianiga soutient cette proposition peu contestable, que l'exil est une source de malheurs; mais, pour sortir du lieu commun, l'auteur prend pour héros un de ces jeunes patriciens qui d'ordinaire se croient partout chez eux, parce que l'or leur ouvre toutes les portes. Si, malgré les jouissances de la fortune, la proscription chasse bientôt le bonheur, il est clair que la thèse de M. Caccianiga, déjà plus originale, sera aussi plus concluante.

Nous touchons ici dès l'abord au principal écueil d'un tel sujet : c'est qu'au lieu d'écrire sur ce qu'il connaît bien, sur l'Italie et les mœurs de son pays, M. Caccianiga est fatalement conduit à placer la scène, du moins pour une partie de son roman, sur la terre d'exil, au milieu de ce Paris qu'il habitait récemment encore, avant qu'une amnistie honorable l'eût rappelé dans ses foyers. Or cinq ans de séjour n'ont pu lui en apprendre autant sur Paris que vingt-cinq sur l'Italie; d'ailleurs il a l'âme trop honnête pour pénétrer à fond certains mystères de la vie parisienne, et les vulgaires aventures qui remplissent la seconde partie de son roman sont dénuées d'intérêt pour le public italien comme pour le public français. Heureusement la première partie du roman nous dédommage de la seconde. Là du moins la scène est en Italie, tantôt sur les bords séduisans du lac de Côme, tantôt à Milan, au milieu des bruits précurseurs et du tumulte même de la révolution. Là le futur proscrit aime une charmante jeune fille, fait partie des sociétés les plus inoffensives, porte des toasts imprudens à l'indépendance, gémit dans cette prison de Sainte-Marguerite, illustrée par Pellico, entend du fond de son cachot la fusillade victorieuse du peuple, combat jusqu'à la fin pour sa patrie, et ne s'exile qu'au moment où une nouvelle captivité, la mort peut-être, le menacent.

Toutes ces scènes et d'autres encore, M. Caccianiga les raconte de verve, avec beaucoup d'esprit et d'entrain, avec une vivacité plus française qu'italienne. Son style a ce trait, ce mordant, ces allures nettes et décidées qu'on trouve si rarement de l'autre côté des Alpes, et que Manzoni presque seul possède sans cesser d'être Italien. Par un remarquable privilége, cette impétuosité d'esprit n'exclut pas la discrétion, la retenue la plus sévère. M. Caccianiga a su renfermer son récit, si élastique qu'en fût le sujet, dans un tout petit volume, et s'interdire les allusions politiques, les déclamations, les imprécations que les exilés se croient volontiers permises. Sans doute il sent et exprime très vivement les plaies sociales de notre époque, mais jamais son improbation, jamais son ironie ne dépassent ce qu'un homme bien élevé peut avouer et signer.

Les Italiens pourront remarquer dans le style même de M. Caccianiga de trop visibles traces de l'influence étrangère. Mme Carletti-Calani, auteur du dernier roman dont nous ayons à parler, écrit de même dans une langue où les puristes toscans trouveraient à signaler beaucoup d'incorrections. Bien que Mme Calani ait fixé sa résidence en Toscane, sa *Palmyre* prouve clairement qu'elle n'est pas née dans la patrie de Dante et de Boccace. Le talent du romancier ne rachète pas malheureusement chez Mme Calani l'inexpérience de

l'écrivain; mais peu lui importe sans doute la critique : elle n'est point entrée en champ-clos dans le dessein de faire une vaine parade, elle s'y précipite la lance en arrêt, la visière baissée, et bien résolue à livrer un combat à outrance. L'ennemi qu'elle se propose de terrasser, c'est la funeste négligence que la société porte dans l'éducation des femmes. De là viennent, selon l'auteur de *Palmyre*, tous les malheurs conjugaux. De là vient même, à l'en croire, cet abaissement moral, cette décadence universelle qu'il n'est plus temps de nier et qu'il est peut-être trop tard pour combattre. Ces infortunées créatures, élevées seulement pour briller et pour plaire, gouvernées par leur instinct et condamnées à une éternelle enfance, font le malheur d'une société dont, mieux dirigées, elles seraient la providence et le salut.

Ainsi *Palmyre*, roman de mœurs domestiques, a une tendance sociale très marquée. L'auteur plaide plus qu'il ne raconte, et, dans son inexpérience, il ne sait pas échapper au double écueil du roman-plaidoyer. Le premier, c'est de tomber dans l'exagération du principe, et de rapporter tous les maux à la cause dont on est préoccupé. Que les femmes soient mieux élevées, elles élèveront mieux les hommes, cela n'est pas douteux; mais il restera encore fort à faire, et d'ailleurs l'éducation ne supprime ni les passions ni l'ennui, ces deux causes ordinaires des malheurs domestiques. Le second écueil, c'est que, devant la souveraineté du but, le récit disparaît ou se retire modestement à la seconde place, pour laisser la première aux raisonnemens et aux démonstrations. A peine les personnages ont-ils fait un pas, qu'une main qui ne prend pas la peine de se cacher les arrête, et le mouvement d'un plaidoyer se substitue à l'intérêt du roman.

On passerait cependant sur un défaut si grave, mais non sans exemple, si la fiction prouvait réellement ce que l'auteur veut prouver. Malheureusement les tragiques aventures qu'elle met sous nos yeux peuvent provenir de mille causes autres que la mauvaise éducation des femmes. Une jeune fille élevée dans le goût du jour épouse un jeune homme qui réunit tous les avantages, naissance, beauté, fortune, talent et réputation, mais plein de lui-même, despote dédaigneux et railleur, en un mot un de ces tyranneaux domestiques qui tuent à coups d'épingle les victimes qu'on jette entre leurs bras, sans jamais manquer à ces devoirs qu'au pied de l'autel ils ont juré de remplir. Plein de dédain pour sa femme, qu'il trouve trop inférieure à lui pour vivre en communauté d'esprit avec elle, il renonce à faire son éducation; il rougirait de la conduire dans le monde. Bientôt il la relègue à la campagne. Un jour vient cependant où la pauvre délaissée rencontre un homme plus équitable qui parle à son intelligence et l'élève jusqu'à lui. Le cœur aussitôt se met de la partie, et le mari, informé trop tard de ces amours adultères, ne peut que tirer une horrible vengeance de son honneur outragé. Encore meurt-il lui-même de la maladie affreuse qu'il a inoculée à sa femme pour la défigurer.

Que prouve tout cela? Si le ménage est malheureux au début, c'est la faute du mari. Superbe comme on nous le peint, il eût toujours dédaigné sa femme, alors même qu'elle aurait reçu cette instruction relative qui ne peut manquer de rester au-dessous de celle de l'homme. Il y a plus : par une singulière coïncidence, c'est le jour où l'esprit et le cœur de la jeune femme s'épanouis-

sent qu'elle devient infidèle. Il y a là un fâcheux hasard que l'auteur, dans l'intérêt de sa thèse, eût bien fait d'éviter.

On sent, par ce peu de mots, que, pour se faire un nom dans les lettres, Mme Carletta-Calani a besoin d'étudier encore et de mûrir son talent. Il faut qu'elle acquière plus d'égalité dans le ton, plus de certitude dans la marche, plus de liaison dans les idées. Des pensées élevées, des sentimens généreux, un patriotisme sincère, une sainte horreur de l'hypocrisie, peuvent signaler quelques parties du roman de *Palmyre* à notre estime, mais ne suffisent pas à en racheter les défauts.

On le voit, la vie contemporaine commence à préoccuper les romanciers italiens. Si nous cherchions à tirer une conclusion de ce tableau où nous venons de comprendre trois écoles distinctes, nous dirions que le roman historique a accompli sa mission et fait son temps. Sous l'influence de Manzoni, il a contribué par des œuvres plus ou moins puissantes, mais toujours recommandables, à réveiller l'esprit national des populations italiennes. L'effort de M. Guerrazzi pour le retremper et lui donner une nouvelle vie a échoué, parce que la réforme était dans les mots plus que dans les choses et les idées. Aujourd'hui le roman intime prend la place du roman historique, et c'est à lui qu'appartient l'avenir : il a beaucoup à faire cependant pour s'assurer les sympathies du public italien, car les passions politiques ne laissent pas au-delà des Alpes assez de calme aux esprits pour qu'ils se livrent volontiers à des observations minutieuses, à de paisibles études. Espérons qu'il se trouvera quelques écrivains assez heureusement doués pour concilier l'émotion du patriote avec les devoirs du romancier, pour peindre la société italienne sans amertume et sans froideur dans sa vie de chaque jour, comme Manzoni avait su la montrer dans son glorieux passé. Espérons aussi qu'une ère plus calme s'ouvrira pour ces populations qui ne peuvent guère poursuivre, à travers tant d'obstacles et de préoccupations douloureuses, la gloire littéraire. Une vie politique meilleure, voilà ce qui garantirait à l'Italie un meilleur développement de son heureux génie. « N'insultons pas le génie de l'Italie, disait un critique illustre, parce qu'il sommeille. Croyons que cette nation, à la tête de toutes les autres dans le XIVe siècle, si brillante au XVIe, si spirituelle, si vive, si bien née pour la politique et les arts, croyons que cette nation, si elle pouvait jouir et d'elle-même et de favorables institutions, montrerait bientôt tout ce que le ciel du midi nourrit de flamme et de génie dans les habitans de ces heureux climats. » Il y a longtemps déjà que M. Villemain prononçait ces paroles. L'esprit italien, mûri par le malheur, nous autorise de plus en plus à partager de si nobles espérances; fasse le ciel qu'on les voie un jour pleinement justifiées!

F.-T. PERRENS.

FILS ET SUCCESSEURS

D'ATTILA

III.

L'EMPIRE DES AVARS. — BAIAN, FONDATEUR DU SECOND EMPIRE HUNNIQUE.

I.

La vie des peuples nomades, mobilisée pour ainsi dire dans le désert et soumise à un perpétuel flux et reflux de fortune, a quelque chose de l'imprévu qui s'attache aux aventures de la vie individuelle. Leur histoire est souvent un roman. Telle fut au plus haut degré celle des Huns-Avars, qui, s'incorporant les débris des premiers Huns (1), relevèrent le trône d'Attila sur les bords du Danube, amenèrent Constantinople et la Grèce à deux doigts de leur ruine, et après avoir effrayé l'Europe par une résurrection de l'empire hunnique, finirent par tomber sous l'épée de Charlemagne, ajoutant, comme leurs prédécesseurs, tombés sous celle d'Aëtius, une page glorieuse à nos annales.

Avar n'était point leur nom; ils s'appelaient *Ouar*, mot auquel s'ajoutait communément celui de *Khouni*, qui indiquait leur origine hunnique. Effectivement les Ouar-Khouni étaient Huns du rameau oriental, et compris dans cette masse de tribus qui, sous le nom d'*Ougour* ou *Ouigour*, parcouraient au ve et au vi^e^ siècle les grands

(1) Voyez sur les *Fils et Successeurs d'Attila* les livraisons du 15 juillet et 1er novembre 1854.

espaces au nord de la Mer-Caspienne et à l'est du Volga. Les Ouar-Khouni avaient été jadis puissans entre toutes ces tribus; ils avaient eu leur période d'expansion et de gloire, puis, à une époque qu'on ne saurait bien déterminer, ils avaient subi le joug de conquérans d'une autre race, qui étendirent leur domination sur toute l'Asie centrale depuis la frontière chinoise jusqu'aux limites de l'Europe. Ces conquérans étaient les *Avars*. Tous les peuples de la Haute-Asie obéirent à cette nation redoutable ou se turent devant elle; mais nulle part la fortune n'est plus fragile et plus passagère que dans ces solitudes sans bornes, condamnées par la nature à être le domicile des peuples pasteurs : une des nations vassales des Avars se souleva contre eux, les dispersa, les vainquit, et s'empara de tout le pays qu'ils avaient possédé. C'étaient les Turks, dont le nom apparaît alors dans l'histoire pour la première fois. Leur domination eut pour siége les monts Altaï, et leur souverain, qui prenait le titre de « grand *kha-kan*, roi des sept nations et seigneur des sept climats du monde, » dressa sa tente impériale dans les vallées de la Montagne-d'Or. Pour s'assurer la soumission des anciens vassaux des Avars, le kha-kan des Turks voulut visiter les bords du Volga et se montrer dans tout l'éclat de sa puissance aux populations ougouriennes. Sa visite fut sanglante, car, s'il en faut croire les historiens, ces peuples ayant voulu lui résister, trois cent mille hommes périrent par les mains des Turks, et leurs cadavres couvrirent la terre sur une longueur de quatre journées de chemin. Frappée et vaincue comme les autres, la nation des Ouar-Khouni fut emmenée en captivité.

Internés dans un coin de ces déserts, les Ouar-Khouni auraient pu se consoler par le spectacle d'une plus grande infortune, celui de leurs anciens maîtres, les Avars, dont les restes, traqués de toutes parts, trouvaient à peine un asile chez les peuples les plus éloignés; mais ils n'avaient point tant de philosophie, et dans leur désir de la liberté, ils ne se donnèrent ni paix ni trêve, qu'ils n'eussent trouvé les moyens de s'enfuir. Bien des années s'écoulèrent dans l'attente. Un jour enfin, profitant du moment propice, leur principale horde, qui comptait deux cent mille têtes, attela ses chariots et partit dans la direction du soleil couchant. Elle laissait derrière elle trois autres tribus, les Tarniakhs, les Cotzaghers et les Zabenders, qui ne voulurent ou ne purent pas la suivre. La peur donna des ailes aux Ouar-Khouni. Devenus terribles dans leur fuite, ils culbutent tout ce qui s'oppose à leur passage : les Sabires sont rejetés sur les Hunnougours, les Sakes sur les Acatzires, et ceux-ci vont se choquer contre les Alains. Chaque peuple en mouvement en déplaçait d'autres, qui se précipitaient sur leurs voisins. La comparaison d'une fourmilière en désordre rendrait à peine l'idée de ces masses d'hommes,

de troupeaux, de chars errant pêle-mêle, se poussant, se croisant, se choquant dans les plaines du Volga, du Khouban et du Don. Ce qui rendait la frayeur plus grande, c'est que tous ces peuples croyaient avoir affaire aux Avars à cause de la similitude de ce nom avec celui des Ouars; d'ailleurs les nouveaux arrivans portaient un des signes distinctifs des races intérieures de l'Asie et en particulier de la race turke : leurs cheveux pendaient sur leurs épaules en deux longues tresses entrelacées et retenues avec des rubans, ornement étranger aux Huns, dont les cheveux étaient courts et complétement rasés sur le front. Les Ouar-Khouni avaient adopté cette mode pendant leur captivité chez les Turks. Voyant qu'on les prenait pour les Avars, ils se gardèrent bien de détruire une erreur qui leur était si favorable; ils reçurent au contraire, comme leur étant dus, les présens de beaucoup de tribus et toutes les marques de soumission que ce nom jadis redouté inspirait toujours. Tandis qu'ils erraient ainsi de lieu en lieu sans savoir où se fixer, l'idée leur vint de s'adresser aux Romains, dont la richesse excitait la convoitise de tous les barbares, et à qui ils espérèrent bien arracher, comme tant d'autres, des terres et de l'argent. Leur kha-kan (c'est le titre que prit leur chef, à l'imitation des rois de l'Asie intérieure, et pour compléter la transformation des Ouar-Khouni en Avars), leur kha-kan s'adressa dans cette pensée à Saros, roi des Alains, qui se piquait d'être bien vu à la cour de Constantinople, et Saros, désireux d'éloigner de lui ce terrible voisinage, promit de mettre les Avars en « connaissance et amitié » avec le grand empereur des Romains. Le gouverneur de la province de Lazique, au midi du Caucase, informé par ses soins, demanda les ordres de Justinien, dont il était le neveu. Justinien répondit qu'on devait laisser passer librement les ambassadeurs que le kha-kan des Avars voudrait lui envoyer, et sur cette assurance, celui-ci fit partir pour Constantinople un de ses officiers, nommé Kandikh, accompagné d'un cortége considérable.

Le nom des Avars, leur ancienne puissance et leurs revers étaient parfaitement connus des Romains d'Orient, et la nouvelle que ce vaillant peuple, échappé au joug des Turks, venait d'arriver dans les plaines du Caucase et envoyait une ambassade à Constantinople, excita un intérêt universel. On courut de toutes parts sur les routes pour voir passer les ambassadeurs, et quand ils firent leur entrée dans la ville, les fenêtres et les toits des maisons, les rues et les places étaient encombrés de curieux. On remarqua que leur costume était celui des Huns, leur langage celui des Huns, attendu qu'ils avaient pour truchement l'interprète ordinaire de ce peuple; mais ce qui surprit les yeux comme une nouveauté, ce furent ces deux tresses flottantes qui leur tombaient jusqu'au milieu du dos et

que les poètes romains comparèrent à de longues couleuvres. Les Ouar-Khouni ayant accepté nettement leur rôle d'Avars, les ambassadeurs s'étaient préparés à le soutenir jusqu'au bout, et Kandikh, prenant une attitude qu'il crut convenir à son personnage, prononça à l'audience impériale ce discours passablement arrogant : « Empereur, dit-il à Justinien, une nation vaillante et nombreuse, la plus nombreuse et la plus vaillante de l'univers, vient se livrer à toi. Ce sont les Avars, race invaincue et invincible, capable d'exterminer tous les ennemis de l'empire romain et de lui servir de bouclier. Ton intérêt étant de faire société d'armes avec une pareille nation, et de te l'attacher à tout jamais comme auxiliaire, nous t'offrons notre alliance, pour laquelle il ne faudra que deux choses, faire aux Avars des présens dignes d'eux, leur payer annuellement une pension, et leur concéder de bonnes terres où ils puissent s'établir en paix. » Justinien plus jeune et moins accablé par les calamités publiques (on était alors dans la funeste année 557, au milieu de la peste et des tremblemens de terre) aurait su relever ce que ces paroles renfermaient d'irrespectueux et d'outrecuidant, mais il se contenta de répondre qu'il aviserait, et l'audience fut levée. Le sénat, dont il voulut avoir l'avis, le pria de suivre son inspiration personnelle, toujours si salutaire à la chose publique, et l'empereur fit délivrer aux ambassadeurs, comme gage de bon vouloir, des cadeaux du genre de ceux qui plaisaient aux Orientaux, savoir des chaînes d'or émaillé dans la forme de celles dont on liait les captifs, des lits d'or sculptés propres à servir de couche et de trône, de riches vêtemens et des étoffes de soie brochées d'or. Il les congédia ensuite en leur annonçant qu'ils seraient suivis de près par un officier nommé Valentinus, porteur de ses instructions pour leur kha-kan.

Valentinus était chargé de négocier avec le kha-kan au nom de l'empereur le paiement d'une subvention annuelle à la condition que celui-ci s'engagerait à faire la guerre à tous les ennemis de l'empire du côté du Caucase; il devait promettre aussi des cadeaux conformes à la dignité de ce chef, mais ne point parler de concession de terres, ou ne s'expliquer sur cet article que d'une façon ambiguë, évitant de rien promettre ni refuser. L'affaire urgente aux yeux de l'empereur était de tourner l'activité dangereuse des Avars contre les ennemis de sa frontière d'Orient. L'historien grec Ménandre loue à ce propos la sagacité de Justinien, et nous révèle un point caché de sa politique : c'est qu'il tenait assez peu à ce que les Avars fussent vainqueurs dans la lutte qu'il provoquait, attendu que l'empire aurait presque également à gagner, soit qu'ils fussent battans, soit qu'ils fussent battus. Quant au chef des Ouar-Khouni, se mettant consciencieusement à l'œuvre, il assaillit d'abord les Hunnou-

gours, puis les Huns-Ephthalites, et ensuite les Sabires, qu'il faillit exterminer. Des rivages de la Mer-Caspienne, qu'habitaient ces peuplades, passant à ceux de la Mer-Noire, il se jeta sur les Outigours, en guerre alors avec les Coutrigours, et sans s'inquiéter si les premiers étaient amis et les seconds ennemis des Romains, il les traita exactement de la même façon : déjà affaiblies par leurs guerres acharnées, les deux hordes succombèrent presque sans résistance, et leurs débris incorporés allèrent grossir la horde des Ouar-Khouni. Maître des rives du Dniéper, le kha-kan se trouva en face des Antes, qui essayèrent de l'arrêter, mais qui furent battus. Un incident de cette guerre montra le peu de respect qu'avaient les Ouar-Khouni pour le droit des gens observé pourtant par les nations les plus sauvages. Les Slaves, voulant traiter du rachat de leurs prisonniers et sonder les dispositions de l'ennemi au sujet de la paix, lui avaient député un certain Mésamir, beau parleur, bouffi de vanité, mais qui jouissait d'un grand crédit chez les siens. Mésamir aborda le kha-kan avec un discours plein d'arrogance et de menaces, et qui ressemblait plus à une déclaration de guerre perpétuelle qu'à une offre de paix. Le kha-kan restait tout interdit, quand un de ses intimes conseillers, que l'histoire appelle Cotragheg ou Coutragher, et qui pouvait bien être un des chefs coutrigours entré dans le conseil des Avars, le prit en particulier et lui dit : « Cet homme-ci exerce dans son pays par son bavardage une autorité toute-puissante; s'il veut que les Slaves te résistent, ils te résisteront tous jusqu'au dernier. Tue-le et jette-toi ensuite sur eux, c'est ce que tu as de mieux à faire. » Le kha-kan trouva ce conseil bon, et fit tuer Mésamir sans souci du titre d'ambassadeur qui rendait cet homme inviolable.

Les Ouar-Khouni avaient ainsi tourné la Mer-Noire, et, descendant à travers les plaines pontiques, de proche en proche ils arrivèrent au Danube. On était alors en 562, et il y avait cinq ans qu'ils guerroyaient ou prétendaient guerroyer pour le service de Rome. Leur avant-garde, lancée avec ardeur, passa le delta du fleuve, et pénétra dans la petite Scythie; mais le kha-kan fit halte avec le gros de l'armée sur la rive gauche, où il planta ses tentes et dressa son camp de chariots; en même temps il faisait demander à l'officier qui commandait les postes romains de la rive droite qu'on lui montrât les terres que l'empereur Justinien lui avait destinées. Fort embarrassé de répondre, l'officier l'engagea à s'adresser directement à l'empereur au moyen d'une ambassade qu'il se chargeait de faire parvenir à Constantinople, et le kha-kan y consentit. Au nombre des personnages qui composèrent l'ambassade se trouva un certain OEcounimos, qu'à la physionomie de son nom on peut prendre pour un Grec des villes pontiques, enlevé peut-être par les Avars, auxquels il servait d'interprète. Cet OEcounimos, pour reconnaître le

bon accueil de l'officier romain, le prévint secrètement qu'il avait à faire bonne garde, car, suivant ses propres expressions, « les Avars avaient une chose sur les lèvres et une autre chose dans le cœur. » Ne sachant pas bien quelle résistance les Romains pouvaient leur opposer, ils cherchaient à franchir le Danube sans combat; mais une fois de l'autre côté, ils n'en sortiraient plus. L'officier se hâta d'expédier cet avis à l'empereur, et sa lettre trouva la cour de Constantinople déjà bien renseignée sur le compte des prétendus Avars, dont on connaissait l'origine, la fuite et toutes les impostures : or voici à quelle aventure bizarre Justinien devait ces révélations, qui lui venaient des Turks eux-mêmes. Les anciens maîtres des Ouar-Khouni, en apprenant la fuite de leurs vassaux, étaient entrés dans une violente colère, et le grand kha-kan s'était écrié en étendant la main : « Ils ne sont pas oiseaux pour s'être envolés dans l'air; ils ne sont pas poissons pour s'être cachés dans les abîmes de la mer; ils sont sur terre, et je les rattraperai. » Suivant les fugitifs à la piste, il avait découvert successivement leur changement de nom, leur passage en Europe et leur alliance avec les Romains, dont ils se vantaient d'obtenir des terres. Ce fut alors contre l'empereur des Romains, coupable d'avoir donné assistance et refuge à ces misérables, que se tourna la colère des Turks, et le grand kha-kan, seigneur des sept climats du monde, fit partir pour Constantinople des ambassadeurs chargés de réclamer, non pas les Avars qui étaient subjugués dans l'intérieur de l'Asie, mais les Ouar-Khouni, vassaux de ces mêmes Avars, vassaux des Turks, et de faire sentir à l'empereur combien il s'était abaissé en prenant pour amis les esclaves de leurs esclaves. Ce fut ainsi que le mystère se dévoila. La chancellerie romaine, honteuse probablement de s'être ainsi laissé prendre, s'épuisa en explications de toute sorte et en protestations d'amitié vis-à-vis des Turks, que l'on combla de cadeaux et de promesses. Justinien jeta même à cette occasion les fondemens d'une alliance offensive des deux peuples contre la Perse, alliance qui se réalisa plus tard. Cette aventure, comme on le pense bien, diminua considérablement le crédit des Ouar-Khouni auprès du gouvernement impérial, qui dissimula pour le moment, attendu que les barbares étaient là sur le Danube, dans une position à ménager; toutefois on se réserva le droit de les appeler en temps et lieu *menteurs et faux Avars* (1), et les poètes de la cour limèrent déjà des vers dans lesquels on les menaça de couper « les sales tresses de cheveux » qu'ils se permettaient de porter à la manière des Avars et des Turks, quoiqu'ils ne fussent que des Huns.

L'ambassade des Ouar-Khouni, — auxquels, malgré leur imposture,

(1) *Pseudo-Abares.* L'historien Théophylacte ne leur donne même guère d'autre nom.

nous laisserons le nom d'Avars, qu'ils ont conquis par leur bravoure et sous lequel leur domination fut connue en Europe, — arrivant en de telles circonstances à Constantinople, y fut accueillie avec une froideur et une défiance fort naturelles. On lui fit attendre longtemps l'honneur d'être introduite en la présence sacrée du césar, puis on lui fit attendre sa réponse; en un mot, on s'étudia à la promener de délai en délai pour les moindres choses. Quand ces hommes fiers et impatiens s'irritaient des lenteurs, Justinien les calmait par des présens, des paroles flatteuses ou des promesses qui n'aboutissaient à rien, mais qui retardaient une déclaration de refus que l'empereur ménageait pour la fin. Le kha-kan se laissa d'abord abuser comme ses deputés; puis, soupçonnant la manœuvre des Romains, il rappela son ambassade, que l'on retint pourtant encore en la promenant de prétextes en prétextes. Lorsque Justinien se trouva poussé dans ses derniers retranchemens, il parut céder, et proposa au kha-kan d'échanger la petite Scythie, que celui-ci avait sous la main, contre le canton occupé naguère par les Hérules dans la Haute-Mésie, autour de Singidon, et que ce peuple avait laissé vacant à son départ pour l'Italie. Ce canton, resserré entre les possessions des Gépides et des Lombards, barré au midi par l'empire et dominé par la ville de Singidon, où stationnait une garnison nombreuse, présentait un territoire facile à isoler; le kha-kan le sentit bien et déclina l'offre de l'empereur. « La Scythie lui convenait, disait-il, et il n'en sortirait pas; » elle lui convenait surtout en ce qu'elle n'interrompait point ses communications avec les pays qu'il avait conquis à l'est et à l'ouest de la Mer-Noire. Cette dernière proposition rejetée, il fallut bien laisser partir les ambassadeurs. Justinien les avait autorisés à se fournir à Constantinople de toutes les marchandises qui pourraient leur plaire, mais il apprit qu'ils avaient accaparé sous main une grande quantité d'armes. Au nom du droit des gens, il les fit arrêter sur la route, leur enleva les armes et s'exhala en plaintes contre leur mauvaise foi. Grâce à tous ces retards, le maître des milices d'Illyrie avait eu le temps de réunir des troupes, d'approvisionner les forteresses, d'équiper la flotte, en un mot de mettre le Danube en un état de défense respectable. Le kha-kan s'aperçut qu'il avait rencontré plus habile et plus rusé que lui, et comme il n'osait pas s'aventurer armes en main dans un pays inconnu, il se contenta de répondre aux plaintes par des menaces. Seulement il assit ses campemens d'une manière stable dans les plaines au nord du Danube, surveillant de là ses conquêtes, et ayant par la petite Scythie un pied posé sur l'empire romain.

Les Antes, mal soumis, s'étaient livrés à des hostilités contre lui, il leur fit une nouvelle guerre dans laquelle il les écrasa. Des

Antes il passa aux Slovènes, des Slovènes aux Vendes : la terreur précédait ses armes toujours victorieuses. Il traversa ainsi la Slavie de l'est à l'ouest jusqu'aux montagnes de la Thuringe, où il se trouva face à face avec un ennemi tout autrement redoutable que ces essaims de sauvages qu'il chassait jusqu'alors devant lui : c'étaient les Franks austrasiens, dont les possessions, englobant l'ancien royaume de Thuringe, s'étendaient jusqu'à l'Elbe, où elles confinaient aux Saxons, et déjà aux populations vendes qui s'avançaient vers le midi par un accroissement régulier. Chlotaire, fils de Clovis, venait de mourir l'année précédente, 561, et dans le partage de sa succession, qui renfermait l'empire frank tout entier, l'Austrasie était dévolue à Sigebert, le quatrième de ses enfans. Le jeune Sigebert accourut au devant des Avars, qui menaçaient sa frontière, et les défit au-delà de l'Elbe, dans une grande bataille, à la suite de laquelle le kha-kan demanda la paix. Il paraît que Sigebert ne se montra pas difficile sur les conditions, tant l'affaire avait été rude. Les Avars revinrent par le même chemin, mais harcelés dans leur marche par les Gépides, qui ne voyaient pas leur voisinage de bien bon œil. Au moment où ils reprenaient leurs campemens du Bas-Danube, un grand changement s'opérait dans l'empire romain : Justinien mourait, et son neveu Justin II le remplaçait sur le trône des césars.

Ce fut plus qu'un changement de personnes, ce fut une révolution dans la politique étrangère comme dans l'administration intérieure. Justin, fils d'une sœur de Justinien et élevé soigneusement comme un candidat possible au trône, ne retira des écoles des rhéteurs que le goût de la déclamation, des idées fausses sur les choses du monde, et avec une haute estime de son mérite, une secrète jalousie contre son oncle, dont la gloire l'offusquait. Ce fut la plaie hideuse qu'il recélait dans son sein et qui emporta l'empire avec lui. Les établissemens de ce grand règne furent abandonnés ou compromis; avoir coopéré à sa grandeur devint une cause naturelle de discrédit, et la flatterie la plus douce au cœur du nouveau césar fut de dénigrer son bienfaiteur. L'impératrice Sophie, femme vaniteuse et cruelle, le secondait avec ardeur dans cette œuvre d'ingratitude. On avait trouvé mauvais que Justinien, dans ses dernières années, fît la guerre aux barbares d'Asie avec de l'or, comme s'il n'avait pas montré contre les Vandales et les Goths qu'il la faisait assez bien avec du fer; c'était là l'accusation banale des malveillans et des envieux, qui proclamaient que le second fondateur de l'empire et le libérateur de Rome n'avait pas eu le cœur romain. Justin II partit de cette base pour fonder sa politique extérieure. Il se posa devant les Avars comme Marius devant les Teutons, et parla aux Perses le langage de Trajan : malheureusement ce Trajan manquait de génie, et ce Marius de soldats. Il

croyait payer le monde, comme il se payait lui-même, avec un patriotisme d'école. A force d'outrecuidance et de paroles hautaines que rien ne soutenait, il arma contre l'empire romain tout le monde barbare, et à force d'ingratitude contre les serviteurs de Justinien, il perdit sa plus belle conquête; puis à la vue des tempêtes qu'il avait soulevées, aussi dénué de courage que de bon sens, il devint fou comme pour sortir d'embarras. Tel était le successeur que la mauvaise fortune de l'empire donnait à Justinien. Vers la même époque et comme pour contraster avec ce césar fatal, les Ouar-Khouni eurent pour kha-kan un grand homme à la manière des peuples d'Asie, un de ces politiques conquérans dont Tchinghiz-Khan, Timour et Attila nous présentent les types complets. Ce nouveau chef se nommait Baïan, et était dans toute la vigueur de la jeunesse. L'habileté à démêler les desseins secrets des hommes et le revers des choses, la ruse et l'opiniâtreté formaient, plus que la passion des batailles, le côté saillant de son caractère. Il ne faisait point la guerre par orgueil ou pour étaler sa bravoure: bien différent de ces fiers Germains que le point d'honneur amenait à leurs duels de peuples, dussent-ils ne s'y point battre, Baïan ne trouvait nulle honte à fuir quand il avait le dessous, et ne tirait l'épée que pour gagner. Sa patience à supporter l'injustice, les manques de foi, les humiliations, plutôt que d'entreprendre une guerre inégale, pouvait étonner et encourager un adversaire imprudent; mais le moment venu, Baïan se vengeait bien. Quand il jugeait à propos de sévir, sa cruauté froide et calculée ne respectait rien; le droit des nations, les traités, les sermens ne valaient à ses yeux que comme des moyens de succès, et il ne voyait dans le parjure qu'un stratagème. Avec tout cela, Baïan, toujours altéré d'argent et sans vergogne dans sa cupidité vis-à-vis de l'étranger, était considéré par son peuple comme un grand chef. Il se montrait généreux envers les siens, magnifique dans son entourage, poussant même la délicatesse et le luxe à des recherches surprenantes pour un barbare. Nous le verrons critiquer les arts de la Grèce et repousser avec dédain comme indigne de lui un lit d'or ciselé auquel avaient travaillé les meilleurs ouvriers de Constantinople. Sa longue vie lui permit de tenir tête successivement à trois empereurs romains, d'établir son peuple sur le Danube et de voir un instant presqu'à l'apogée l'empire qu'il fondait en Europe. Baïan, malgré ses revers et de cruels retours de la fortune, fut pour ce second âge des Huns ce qu'Attila avait été pour le premier.

Les Avars connaissaient un peu Justin, qui leur avait servi d'introducteur près de Justinien en 557, lorsqu'il était gouverneur de la province de Lazique. Ils se hâtèrent donc de lui envoyer une ambassade pour le féliciter, renouveler avec lui les anciennes conven-

tions et recevoir de sa main les présens d'usage. Baïan avait composé cette ambassade de jeunes gens fiers, hardis et de belle apparence, et leur avait donné pour chef un certain Targite, personnage important dont il sera souvent question dans la suite de ces récits. Justin, qui avait préparé pour ses débuts impériaux une scène théâtrale et une harangue, ne fit point attendre les ambassadeurs, qui reçurent audience peu de jours après leur arrivée. Un poète, témoin oculaire, nous a laissé le tableau de cette réception solennelle et du cérémonial auquel les envoyés avars se trouvèrent soumis. En le reproduisant ici, je ne ferai guère que traduire les vers du poète, dont le nom est Corippus; on trouvera peut-être qu'indépendamment de l'intérêt qui les recommande au point de vue de l'histoire, ils ne sont dénués ni de mérite littéraire, ni même d'un certain éclat de poésie.

« Dès que le prince, vêtu de sa pourpre, a monté les degrés du trône, le maître des cérémonies, ayant pris ses ordres, va ouvrir aux ambassadeurs l'intérieur du palais sacré... Cette fière jeunesse parcourt avec étonnement les vestibules et les longues galeries qui précèdent la demeure des césars. A chaque pas, elle s'arrête, elle admire la haute stature des guerriers rangés en haie, leurs boucliers d'or, leurs lances d'or, surmontées d'une pointe d'acier, et leurs casques d'or, d'où retombe un panache de pourpre. Elle tressaille involontairement quand elle passe sous le tranchant des haches ou le fer acéré des piques. Cette pompe éblouit les jeunes barbares, et ils se demandent si le palais des césars n'est pas un autre ciel; mais à leur tour ils sont fiers qu'on les admire, et les regards fixés sur eux leur chatouillent le cœur. Ainsi, quand la nouvelle Rome donne un spectacle à ses peuples, on voit des tigres d'Hyrcanie, amenés la chaîne au cou par leurs conducteurs, gémir d'abord avec un redoublement de férocité, puis quand ils sont entrés dans l'amphithéâtre, dont les gradins disparaissent sous un épais rideau de spectateurs, ils promènent en haut leurs yeux ébahis, et la peur leur enseigne à s'adoucir. Ils ont déposé toute leur rage, ils ne se révoltent plus contre leurs chaînes, mais d'un pas étonné ils arpentent le terre-plein du cirque, attentifs à la foule qui les applaudit. On dirait qu'ils s'étalent aux regards avec complaisance et qu'ils en marchent plus superbes... Mais voici le voile qui ferme la salle des audiences impériales; il s'entr'ouvre, et l'on aperçoit les lambris étincelans de dorure, le trône et le diadème brillant sur la tête de césar. A cette vue, Targite plie le genou trois fois et salue l'empereur le front contre terre; les autres se prosternent à son exemple, et le tapis de la salle est inondé des flots de leurs chevelures. »

Le poète ajoute que l'orateur de l'ambassade ayant entonné, comme

de coutume, les louanges du peuple avar, « ce peuple innombrable et invincible, roi des régions intérieures du monde, conquérant de l'Altaï, terreur de la Perse, et dont l'armée, s'il la réunissait, suffirait pour boire les eaux de l'Èbre jusqu'à la dernière goutte, » Justin l'arrêta par ces paroles : « Tu me racontes là, jeune homme, des choses que nous ne croyons guère, et auxquelles tu n'as ajouté foi que sur de vains bruits, si tant est que tu y croies toi-même. Ce sont des rêves ou des mensonges que tu me débites. Cesse de me vanter des fugitifs, épargne-moi la gloire d'une tourbe exilée qui cherche en vain une patrie. Quel puissant royaume aurait-elle subjugué, elle qui n'a pas su se défendre elle-même? » Il est très probable, quoique l'histoire ne le dise pas, que ces mots ou d'autres, d'une égale amertume, furent prononcés par Justin, car ils étaient dans son caractère et dans le rôle qu'il s'était donné. Toutefois nous laisserons là le poète pour nous en tenir strictement à la version des historiens.

Suivant ceux-ci, Targite, dans un discours dont la feinte modération ne déguisait ni l'arrogance, ni les intentions ironiques, rappelait à l'empereur que, tenant la puissance impériale des mains de son père (c'est ainsi qu'il désignait Justinien), son premier devoir était de remplir les obligations de ce père vis-à-vis de fidèles alliés, et de faire mieux encore pour bien prouver sa reconnaissance. — Les Avars étaient les bons amis de son père; mais s'ils avaient reçu de lui beaucoup, ils lui avaient beaucoup donné. En premier lieu, ils n'avaient point pillé ses provinces, pouvant le faire impunément; en second lieu, ils avaient empêché les autres de les piller. Il existait des peuples dont l'habitude était autrefois de dévaster la Thrace chaque année et qui ne l'avaient plus fait. Pourquoi? Parce qu'ils savaient que les Avars, amis et alliés des Romains, n'étaient pas d'humeur à le souffrir. « Nous venons ici, ajouta Targite, bien convaincus que tu seras avec nous comme était ton père, et mieux encore, afin que notre amitié pour toi soit aussi plus vive; mais sache bien ceci : c'est que notre chef ne sera ton ami qu'autant que tu lui feras des présens convenables, et qu'il dépend de toi, par la façon dont tu voudras bien le traiter, de dissiper toute pensée qu'il pourrait concevoir de prendre les armes contre toi. » Ce discours assurément était d'une insolence extrême. Justin aurait pu y répondre sans phrases par les embarras qu'il aurait suscités au kha-kan, et qui eussent plus vivement piqué celui-ci que la déclamation la plus injurieuse : Justin préféra le procédé contraire. — « Oui, répondit-il aux ambassadeurs, je ferai pour vous plus que n'a fait mon père, en rabattant votre outrecuidance et vous ramenant à de plus sages conseils; car apprenez de moi que celui qui arrête l'insensé courant à sa perte, et lui rend la raison, est plus son ami que celui qui se prête à ses ca-

prices pour le perdre. Allez-vous-en avec cet avis salutaire, qui vous fera vivre tranquilles et saufs dans vos campemens, si vous le suivez, et au lieu de l'argent que vous espériez remporter d'ici, remportez-en une crainte salutaire. Nous n'avons point besoin de votre assistance, et vous ne recevrez rien de nous que ce que nous daignerons vous accorder comme un prix de vos services et un gage de votre obéissance envers l'empire, dont vous êtes les esclaves. » C'était la rupture de toutes relations avec les Avars. Justin était-il en mesure d'en garantir les suites? Il n'y avait pas même songé. Les ambassadeurs partirent furieux; leur maître, non moins irrité, n'en fit rien paraître : il ne déclara point de son côté la rupture de l'alliance, il ne dit mot. Baïan voulait conserver le droit d'invoquer dans l'occasion les traités faits avec Justinien, les engagemens solennels de la nation romaine, et de prolonger la guerre sourde qu'il faisait à l'empire sous le manteau de l'amitié.

D'ailleurs Baïan était préoccupé d'une affaire plus importante encore à ses yeux. D'un côté, il voyait l'inimitié des Lombards et des Gépides, ses voisins sur le Danube, s'exaspérer graduellement et marcher vers une catastrophe prochaine; d'un autre côté, il n'ignorait pas le projet des Lombards de se jeter quelque jour à l'improviste sur l'Italie, projet qu'arrêtait seule la crainte inspirée par Narsès, qui, après avoir achevé la conquête de ce pays, le gardait avec vigilance et fermeté. Des campemens avars, où il se tenait en observation, Baïan épiait attentivement l'une ou l'autre occasion, ou plutôt toutes les deux à la fois, et ce fut précisément Justin qui se chargea de les lui offrir. Narsès, coupable entre tous d'avoir illustré le règne de Justinien, était également entre tous l'objet de la haine du nouvel empereur et de sa femme. On avait commencé par le dénigrer, par se moquer de son âge (il était plus que nonagénaire); puis on provoqua des plaintes des Italiens, et l'empereur lui adressa de vertes remontrances tant sur les rigueurs de son administration que sur l'argent que coûtait son armée. Ces reproches avaient un caractère personnel que l'empereur s'étudiait à rendre blessant. Le vieux général réfuta avec calme tous les griefs, et démontra la nécessité d'entretenir en Italie une armée d'occupation qui maintînt dans l'obéissance le reste des Goths et les partisans des Goths, et empêchât d'autres barbares (les Lombards particulièrement) de se ruer en-deçà des Alpes. Sa modération ne fit qu'enhardir ses ennemis; on parla de le destituer, et l'impératrice Sophie, ajoutant une insulte de femme à l'injustice de la souveraine, envoya à Narsès une quenouille et un fuseau, lui faisant dire qu'il vînt prendre l'intendance des travaux de ses femmes et laissât la guerre aux hommes. Narsès, comme on sait, était eunuque, et cette grossière injure lui causa une dou-

leur poignante. « Allez, répondit-il au messager, et dites à votre maîtresse que je lui prépare une fusée qu'elle et les Romains ne démêleront pas facilement. » Quittant à l'instant sa charge, il se retira dans la ville de Naples, en dépit des prières des Italiens et des supplications de son armée. L'histoire ajoute que dans un aveugle emportement il fit porter au roi des Lombards quelques fruits et du vin d'Italie avec ces mots : « Tu peux venir ! » Ce dernier trait, dont on aimerait à douter, ne serait-il pas vrai, sa retraite en disait autant.

L'heure des Lombards était donc arrivée, et Alboïn, leur roi, fit ses dispositions pour un prompt départ. Pourtant une chose le retenait en Pannonie, la haine de son peuple contre les Gépides, et son propre ressentiment contre leur roi Cunimond, fils de ce Thorisin qui avait été un ennemi si acharné des Lombards. S'en aller comme un fugitif sans avoir assouvi sa vengeance, et laisser derrière soi des terres sur lesquelles les Gépides ne manqueraient pas de se jeter, bravant la rage impuissante des Lombards et profitant de leurs dépouilles, c'était un parti qu'Alboïn, au dernier moment, ne se sentit pas le courage de prendre. On a prétendu avec assez de probabilité que les aiguillons de l'amour se mêlaient dans le cœur de ce barbare à ceux de la vengeance, — qu'épris de la belle Rosemonde, fille de Cunimond, il l'avait enlevée autrefois pour en faire sa maîtresse ou sa femme, mais que Rosemonde, échappée de ses mains, s'était sauvée chez son père; or Alboïn avait juré de la reprendre et de l'emmener avec lui en Italie. En proie à ces anxiétés, il songea à se servir des Avars, qui se trouvaient là tout à propos pour l'assister, et il envoya en grande pompe une ambassade à leur kha-kan. Les ambassadeurs lombards avaient pour mission principale de mettre les Avars en communauté de sentiment avec eux, en les piquant d'honneur et leur rappelant tous les mauvais procédés des Gépides et des Romains à leur égard. « Si les Lombards sont animés d'un vif désir de guerre contre les Gépides, dirent-ils à Baïan, c'est qu'ils veulent affaiblir l'empereur Justin, ennemi mortel des Avars, qui leur a retiré leur pension et les traite avec ignominie. Que les Avars se joignent aux Lombards, et les Gépides seront infailliblement exterminés; alors les richesses ainsi que le pays de ce peuple leur appartiendront à chacun par moitié. Plus tard, les Avars, maîtres de la Scythie entière, passeront une vie tranquille et heureuse; rien ne leur sera plus facile que d'occuper la Thrace, de ravager toutes les provinces grecques, et d'aller même jusqu'à Byzance. » Ils ajoutèrent que si les Avars consentaient à une alliance, il leur fallait se hâter pour empêcher les Romains de les prévenir; qu'ils pouvaient bien compter au reste que l'empire était pour eux un implacable ennemi, qui les poursuivrait dans tous les coins du monde et n'épar-

gnerait rien pour les détruire. — Les ambassadeurs s'attendaient à voir Baïan accueillir avec empressement ces ouvertures, et se jeter à corps perdu dans une alliance qui lui annonçait tant d'avantages; mais il n'en fut point ainsi. Baïan les écouta froidement, et parut faire peu de cas de leurs propositions : « il ne voyait pas clairement, disait-il, ce que son peuple y gagnerait. » Tantôt il déclarait qu'il ne pouvait pas entrer dans cette guerre, tantôt il confessait qu'il le pouvait, mais qu'il ne le voulait pas. Il les ballotta ainsi pendant longtemps, et quand il vit leur impatience de conclure arrivée à son terme, il feignit de céder avec répugnance et proposa ceci : 1° que les Lombards lui abandonnassent immédiatement la dixième partie de tout le bétail qu'ils possédaient, 2° qu'ils lui assurassent en cas de victoire la moitié des dépouilles et la totalité du territoire appartenant aux Gépides. Ces deux conditions furent reportées à Alboïn, qui ne les examina seulement pas; il eût tout donné, son royaume, les enfans de son premier mariage et lui-même, pour voir la Gépidie détruite, Cunimond sous ses pieds et Rosemonde en son pouvoir. Cunimond effrayé envoya à Constantinople des avis et des demandes de secours; mais Justin ne comprit pas quel intérêt l'empire avait à défendre les Gépides dans la circonstance présente; il promit tout et ne tint rien. La guerre ne fut pas longue. Pris en face par les Lombards, en flanc par les Avars, les Gépides furent rompus, dispersés, repris et accablés partiellement. Les Lombards ne firent point de quartier, et si les vaincus trouvèrent quelque compassion, ce fut auprès des Avars, qui n'étaient pourtant point leurs frères de race, et qui épargnèrent cette population infortunée, en la réunissant dans quelques villages où elle fut tenue en état de servitude. Des Huns avaient donc reconquis l'ancienne Hunnie, et Baïan tout joyeux planta sa tente aux lieux où s'élevait, cent ans auparavant, le palais d'Attila. Alboïn, non moins joyeux, partit pour l'Italie avec la belle Rosemonde, qu'il avait retrouvée parmi les captifs, et le crâne de Cunimond, qu'il fit nettoyer et enchâsser pour lui servir de coupe à boire dans les festins.

Baïan ne fut pas plus tôt installé dans la Hunnie, qui reprit avec lui son ancien nom, que les Romains le virent arriver chez eux. Les Gépides possédaient, comme on sait, sur la rive droite du Danube et dans cette langue de terre située entre la Drave et la Save, qu'on appelait la presqu'île sirmienne, plusieurs cantons qu'ils avaient conquis à différentes époques sur les Lombards ou sur les Goths, et ils avaient même enlevé Sirmium aux Romains. Baïan se prétendait le maître de ces cantons et de la ville, attendu qu'ils avaient appartenu aux Gépides, et qu'en outre les Lombards les lui avaient cédés; mais Sirmium n'était déjà plus à sa disposition. Au plus fort de la guerre,

les provinciaux pannoniens qui formaient la population de la ville, et les soldats gépides qui la gardaient, s'entendirent pour ouvrir leurs portes aux troupes romaines, et Sirmium rentra sous les lois de l'empire. Or Baïan n'avait rien de plus à cœur que de reprendre sa ville, comme il disait, et d'en chasser les Romains, qui la lui avaient enlevée injustement. Il essaya de s'en emparer par surprise, mais il fut repoussé dans un combat où le duc Bonus, qui commandait la place, reçut une blessure après avoir vigoureusement battu l'armée assiégeante. Suivant son habitude quand il avait le dessous, Baïan décampa, et on le croyait déjà loin, lorsqu'un des habitans, placé en vedette dans une sorte d'observatoire qui dominait les bains publics, aperçut des cavaliers qui s'avançaient à toute bride dans la campagne. L'alerte fut donnée, la garnison prit les armes; mais on reconnut bientôt à leurs signaux que c'étaient des parlementaires qui venaient conférer avec le commandant. Bonus voulait se rendre à la conférence, malgré sa blessure qui le retenait au lit; son médecin, nommé Théodore, s'y opposa nettement, et ce furent des officiers et quelques citoyens notables qui se rendirent auprès des parlementaires, en dehors des portes. Le kha-kan, disaient ceux-ci, se tenait à quelque distance de là, et ils devaient servir d'intermédiaires entre le commandant et lui. Ne voyant pas le duc Bonus arriver, ils demandèrent ce qu'il était devenu, et comme on n'osa pas leur dire qu'il était blessé, de peur d'enfler leur confiance, ils soupçonnèrent davantage, ils le crurent mort; appuyant avec d'autant plus de vivacité sur la nécessité de sa présence, ils protestèrent qu'ils n'avaient mission de traiter qu'avec lui.

La situation devenait difficile. Théodore, qui était citoyen de Sirmium, où il occupait un rang distingué, après avoir mûrement réfléchi, pensa qu'il pouvait garantir la vie de Bonus sans compromettre la sûreté de sa patrie : il appliqua un baume puissant sur la blessure, la banda fortement, et fit placer le général à cheval. Les Avars en l'apercevant se trouvèrent passablement désappointés. La conférence commença. Les Huns exposèrent leur prétention sur la propriété de Sirmium, et demandèrent en outre l'extradition d'un chef gépide appelé Ousdibade, celui-là même probablement qui venait de livrer la ville aux Romains. Leurs raisons se résumaient ainsi : « Tout Gépide nous appartient comme esclave, de même que toute chose possédée par les Gépides nous appartient en propriété. » Ils s'exhalèrent ensuite en plaintes sur l'injustice de l'empereur envers de si bons amis, qui ne désiraient que deux choses : vivre en paix et le servir. Bonus déclina toute espèce d'examen de leurs propositions; il était chargé, disait-il, de défendre Sirmium et nullement de faire un traité; toutefois il consentirait volontiers à faire

passer leurs ambassadeurs sur le territoire romain, s'ils voulaient s'adresser à l'empereur. Baïan, à qui cette réponse fut portée, la trouva juste et raisonnable; mais il ajouta qu'il était fort embarrassé de ce que penseraient de lui les peuples qu'il avait traînés à la guerre. « J'ai honte, disait-il, de m'en retourner sans avoir rien fait et sans rien remporter que je puisse faire voir comme un gain de cette campagne. Envoyez-moi quelques présens de peu de valeur, afin que je ne paraisse pas avoir essuyé inutilement les fatigues de cette expédition, car à mon départ je n'ai rien pris avec moi, et si vous ne me venez en aide pour mon honneur, je ne partirai pas d'ici. » Cette demande, qui peut nous paraître étrange, l'était beaucoup moins dans l'idée des barbares d'Asie. Ne rien rapporter d'une course était bien pis qu'avoir été battu en sauvant son butin, et Baïan, qui voulait renouer ses négociations avec les Romains, tenait à prouver que les Romains avaient fait vers lui le premier pas. Ce qui est certain, c'est que les Sirmiens présens à la conférence, particulièrement l'évêque de la ville, trouvèrent la demande de Baïan fort sensée et l'appuyèrent près du duc Bonus; Baïan d'ailleurs, fort modéré dans ses prétentions, ne réclamait qu'une coupe d'argent, une petite somme en or et un habit à la scythique. Bonus et son conseil n'osèrent rien prendre sur eux. « Les Romains, fut-il répondu au kha-kan, avaient un maître prompt à s'irriter et dont il fallait attendre les ordres; de plus, ni Bonus ni les siens n'avaient avec eux autre chose que ce qui est nécessaire dans un camp, leurs armes et leurs habits, et assurément le kha-kan ne leur conseillerait pas de se déshonorer en livrant leurs armes. — « Si l'empereur veut t'obliger en te faisant des présens, dit encore Bonus, j'en serai heureux pour mon compte; j'exécuterai ses ordres avec empressement, et je m'efforcerai d'être agréable à un serviteur et ami de mon seigneur. » Baïan accueillit ces excuses avec des invectives et des menaces, et jura qu'il ferait le dégât sur les terres de l'empire. « Eh bien donc! répliqua Bonus, l'empire te châtiera. » A quelque temps de là, dix mille Coutrigours firent irruption dans la Dalmatie, qu'ils mirent à feu et à sang et dont ils occupèrent plusieurs cantons. Le kha-kan protesta que c'était sans son aveu, et qu'il n'était pas responsable de ce que faisaient ces peuples turbulens; en effet, comme s'il eût été complétement étranger à ce qui venait de se passer, il envoya une ambassade pacifique à Constantinople.

L'expédition des Coutrigours avait inspiré au kha-kan la prétention la plus extraordinaire qu'il eût encore mise en avant dans ses négociations : il eut l'idée de réclamer l'arriéré des pensions payées autrefois par Justinien aux Coutrigours et aux Outigours, arriéré qui lui appartenait d'après le système qu'il appliquait aux Gépides.

Les Coutrigours et les Outigours étant devenus ses esclaves, leurs créances sur l'empire romain étaient tombées dans son domaine, il en était propriétaire, et il les réclamait à ce titre. Suivaient les demandes relatives à Sirmium et à l'extradition du Gépide Ousdibade. Le discours que fit à ce sujet Targite, l'orateur ordinaire des députations avares, était conçu dans une forme si curieuse, que nous croyons devoir le reproduire ici au moins en partie. « Empereur, dit à Justin le noble hun, je suis ici de la part de ton fils, qui m'a envoyé, car tu es vraiment le père de Baïan, notre maître; aussi n'ai-je point douté que tu ne marques ton affection paternelle à ton fils en lui rendant ce qui lui appartient. Quand tu nous auras restitué ce qui nous revient, tu le posséderas encore par cela seulement que nous le tiendrons. Eh bien! lui feras-tu abandon de ce qui lui est dû? En le faisant, tu n'avantageras ni un étranger ni un ennemi; la chose restituée ne changera pas de mains, puisqu'elle te reviendra par ton fils. Seulement il faut que tu consentes de bonne gâce aux demandes que je suis chargé de te faire. » Je ne sais si Baïan comptait beaucoup sur l'effet de pareils syllogismes pour réussir dans sa négociation; au moins procura-t-il à Justin II une magnifique occasion pour une de ces harangues où le neveu de Justinien déployait sa fermeté patriotique beaucoup mieux que sur les champs de bataille. Le duc Bonus reçut une verte réprimande pour avoir laissé passer les ambassadeurs sans ordre de l'empereur, et puis Justin crut tout fini. Il n'en était point ainsi : Baïan armait à force, et l'empereur, dont la puissance reculait en Italie devant les Lombards, et qui s'était aliéné par ses manières hautaines les Perses et les Sarrasins, n'avait point de troupes à lui opposer. Obligé de reprendre lui-même les négociations malgré tout l'éclat qu'il venait de faire, il envoya sur les lieux Tibère, un de ses généraux, pour traiter avec le kha-kan l'affaire de Sirmium. Il fut impossible de s'entendre. Tibère, à propos de la cession de quelques cantons de la Pannonie, avait demandé comme otages les enfans de plusieurs nobles avars; le kha-kan exigea la même chose des Romains. C'était trop de honte, et Tibère préféra recourir aux armes. Il osa tenir la campagne avec des recrues, et fut battu; on dit qu'il suffit presque des cris des barbares et du tintamarre de leurs cymbales pour mettre en fuite ces levées tumultuaires. Il fallut se résigner à traiter à tout prix, rendre au kha-kan sa pension avec l'arriéré, et signer une convention dans laquelle pourtant Sirmium resta aux Romains, Baïan, contre toute attente, n'ayant plus insisté pour l'avoir. Un convoi partit pour Constantinople à l'effet de toucher les sommes dues au kha-kan ainsi que les cadeaux que l'empereur y devait ajouter; mais l'annonce de ce convoi mit les voleurs en éveil. Une troupe de ces bandits, qui,

sous le nom de Scamares, infestaient le voisinage de l'Hémus, où ils avaient leurs repaires, se posta sur la route qu'il devait suivre au retour, mit l'escorte en déroute, et enleva les chevaux, les voitures et tout ce qu'elles contenaient. Justin fit courir après les voleurs, et dut restituer à Baïan ce qui lui avait été enlevé, sous peine de passer pour complice du vol aux yeux des Avars. Tel était le déluge de misères et d'ignominies que cet insensé faisait pleuvoir sur le monde romain.

En effet, les tristes événemens de la Pannonie n'étaient qu'un épisode de la ruine universelle qui s'étendait sur l'empire. Le roi de Perse Chosroès envahissait l'Asie-Mineure et la Syrie; les Lombards conquéraient l'Italie; la vie romaine s'en allait de toutes parts. Sous le poids de ces désastres qui faisaient la condamnation de son orgueil, la faible intelligence de Justin s'égara; il devint fou. En proie à des accès de démence furieuse, il ne voyait plus que des ennemis, il voulait tuer tout ce qui l'approchait; puis, revenu à lui, il demandait pardon à tout le monde en versant des torrens de larmes. Cet homme présomptueux, qui devait éclipser tous les empereurs, se sentit enfin incapable de gouverner et prit pour régent, sous le nom de césar, Tibère, ce général qui venait d'échouer fatalement contre les Avars, mais dont les talens militaires, le caractère généreux et la vie irréprochable promettaient aux Romains la réparation de leurs maux. Tibère-César releva l'empire en Asie par la défaite de Chosroès, et aida Rome à se garantir des Lombards. Proclamé auguste en 578, à la mort de Justin, il continua ce qu'il avait commencé comme césar. S'il ne fit pas davantage, ce fut plus la faute de sa fortune que la sienne; Tibère serait grand dans l'histoire, s'il eût été toujours heureux.

Tandis que les Ouar-Khouni prenaient racine au centre de l'Europe sous le nom emprunté d'Avars, leurs anciens maîtres les Turks, se rapprochant graduellement des contrées occidentales, se mettaient en relation avec les Romains. Devenus possesseurs des contrées qui forment aujourd'hui le Turkestan, et se trouvant voisins, c'est-à-dire ennemis de la Perse, ils comprirent qu'ils avaient intérêt de s'allier aux Romains, et cette ambassade de reproches et de menaces adressée à Justinien par le seigneur des sept climats aboutit, sous Justin II et Tibère, à une alliance offensive contre Chosroès. A la faveur des rapports politiques se nouèrent des rapports commerciaux entre les deux nations; des marchands et même des curieux, suivant les ambassades envoyées dans l'empire, visitèrent Constantinople, et les historiens nous disent que vers la fin du VIe siècle, cette ville renfermait un grand nombre de Turks dans ses murs. Toutefois, malgré l'empressement de ce peuple et les marques de son amitié intéressée,

il garda longue rancune au gouvernement romain de sa conduite passée à l'égard des Ouar-Khouni. Si les Turks à ce sujet dissimulaient prudemment leur pensée dans la grande métropole dont la richesse aiguillonnait leur convoitise en les émerveillant, ils ne craignirent pas d'ouvrir leur cœur plus d'une fois aux Romains qu'ils tenaient en leur pouvoir chez eux, et que leur sincérité brutale dut inquiéter à plus d'un titre. Tibère en 580 ayant envoyé une ambassade au grand kha-kan pour lui faire part de son avénement au trône impérial et en même temps obtenir de lui quelques secours contre la Perse, il s'engagea entre l'ambassadeur Valentinus et Turxanth, personnage important, chef d'une des huit tribus dont se composait alors la fédération turke, une conversation relative aux Ouar-Khouni, et dans laquelle se déploya librement toute la haine que les hommes de cette race portaient aux Romains. Lorsque Valentinus, après les complimens d'usage, vint à lui parler des secours que l'empereur espérait de sa nation, Turxanth l'interrompit par un geste de colère et s'écria : « Vous êtes donc toujours ces Romains qui ont dix langues pour un seul mensonge! » et mettant ses dix doigts dans sa bouche, puis les retirant avec précipitation, il continua :

« Oui, c'est ainsi que vous donnez et retirez votre parole, trompant tantôt moi, tantôt mes esclaves. Toutes les nations ont éprouvé tour à tour vos séductions et vos tromperies, et quand l'une d'elles, pour vous plaire, s'est jetée dans le péril, vous l'y laissez. Et vous-mêmes, qui vous appelez ambassadeurs, que venez-vous faire chez moi, sinon essayer de m'abuser par des fourberies? Aussi vais-je fondre sur votre pays à l'instant, et ne croyez pas à de vains mots de ma part: un Turk n'a jamais menti... Celui qui règne chez vous recevra la peine de sa perfidie, lui qui se prétend mon ami et qui s'est fait l'allié des Ouar-Khouni, ces fugitifs soustraits à la domination de mes esclaves. Que ces Ouar-Khouni se montrent à moi, qu'ils osent attendre ma cavalerie, et au seul aspect de nos fouets ils rentreront dans les entrailles de la terre! Ce n'est pas avec nos épées que nous exterminerons cette race d'esclaves, nous l'écraserons comme de viles fourmis sous le sabot de nos chevaux. C'est sur quoi vous pouvez compter par rapport aux Ouar-Khouni. — Mais vous-mêmes, ô Romains, pourquoi vos ambassadeurs viennent-ils toujours me trouver par le Caucase avec des peines infinies? Ils disent que de Byzance ici, il n'y a point d'autre chemin qu'ils puissent prendre, mais ce n'est que pour me tromper, et afin que la difficulté des lieux me fasse perdre l'envie de les attaquer au centre de leur empire. Je sais pourtant très exactement où coule le Dniéper; je sais de même quel pays arrosent le Danube et l'Ébre, ces fleuves que les Ouar-Khouni, nos esclaves, ont passés pour envahir vos terres; je n'ignore pas non plus quelles sont vos forces, car toute la terre m'obéit depuis les contrées où naît le soleil jusqu'aux barrières de l'Occident. »

On le voit, l'empire romain était prédestiné à sa ruine du côté de

l'Orient, et il faut savoir gré aux césars de Byzance d'avoir retardé si longtemps cette catastrophe pour le salut de la civilisation. Tous ces barbares qu'envoyait par myriades la Haute-Asie, vraie matrice des nations, en possédaient pour ainsi dire la carte et la statistique. Les Turks et les Tartares marquaient déjà leurs étapes de Samarcande et de Boukhara au Danube et au Bosphore.

Cependant le kha-kan Baïan semblait avoir oublié ses prétentions sur Sirmium, il n'en parlait plus et vivait en bonne intelligence avec le commandant romain de cette ville et avec celui de Singidon. Il s'occupait, disait-il, de constructions dans lesquelles il se modelait sur les Romains, et il demanda à l'empereur des ouvriers pour se bâtir des bains chauds. Tibère lui en envoya, et dans le nombre d'habiles charpentiers; mais à peine furent-ils arrivés, que Baïan, changeant d'idée ou plutôt révélant son idée véritable, voulut leur faire construire un pont sur le Danube. Un pareil travail était long, difficile, et devait déplaire sans nul doute aux Romains, qui l'empêcheraient aisément au moyen de leurs navires : ces considérations le frappèrent, et il sentit le besoin d'avoir aussi sa flotte. On fit main basse, par son ordre, sur tous les gros bateaux qu'on put trouver dans la Haute-Pannonie, de quelque forme qu'ils fussent, et l'on en prit beaucoup, que les charpentiers romains transformèrent comme ils purent en vaisseaux de guerre, en les élargissant, les haussant ou les allongeant. Il sortit de ce travail une flotte grossière et fort mal équipée, mais capable de contenir beaucoup de soldats. Des captifs romains servirent d'instructeurs pour former les rameurs à la manœuvre; puis le kha-kan fit descendre cette flotte jusqu'à Singidon, avec ordre de remonter à l'embouchure de la Save, entre Singidon et Sirmium, le tout sous les apparences les plus pacifiques. Lui-même, pendant qu'on équipait ses navires, fit passer une armée de terre dans la presqu'île sirmienne, et il se trouvait déjà campé dans une forte position, sur la Save, en face de Sirmium, quand son armée navale le rejoignit. Cette coïncidence, comme on le pense bien, jeta l'alarme dans toutes les villes de la Pannonie, et ce fut bien pis quand on vit le kha-kan installer le long de la rivière les escouades d'ouvriers qui lui avaient construit sa flotte, et y commencer un pont de bateaux. Aux explications que lui demanda le gouverneur de Singidon, qui avait la surveillance militaire de toute cette zone, Baïan répondit qu'il travaillait pour les Romains autant que pour lui en joignant les deux rives de la Save, que le pont qu'il voulait construire permettrait d'envoyer rapidement des troupes contre les Slovènes, qui, traversant le Bas-Danube, venaient de ravager affreusement la Mésie et la Pannonie; c'était de concert avec l'empereur qu'il allait châtier ces brigands; lui-même avait d'ailleurs des in-

jures personnelles à venger sur eux, car ils avaient tué ses ambassadeurs. Le gouverneur de Singidon, qui n'avait point entendu parler d'un pareil concert pour une guerre pareille, déclara qu'il ne laisserait pas continuer le pont sans un ordre formel de l'empereur. « Qu'à cela ne tienne, dit Baïan, j'irai moi-même à Constantinople; » mais en attendant, et pour ne point interrompre des travaux de si grande urgence, il offrit de jurer par ce qu'il y avait de plus sacré au monde, par ses dieux et par le Dieu des Romains, qu'il n'avait aucune mauvaise intention contre l'empire, et n'entreprendrait rien contre ce *chaudron*. C'est ainsi qu'il appelait habituellement la ville de Sirmium, soit pour la déprécier et faire croire qu'il en faisait peu de cas, soit que cette place, située sur la Save, et en partie dans un îlot, présentât par sa forme arrondie quelque ressemblance avec une chaudière.

Tout en protestant que son pont était imaginé dans l'intérêt des Romains plus encore que dans le sien, le kha-kan ajoutait froidement qu'un seul trait décoché sur ses travailleurs serait considéré par lui comme une déclaration de guerre, et qu'il rendrait alors attaque pour attaque. La question ainsi posée parut grave au gouverneur de Singidon et à son conseil d'officiers, qui en délibérèrent. Il fut décidé que l'on attendrait les ordres de l'empereur avant de rien faire, et que puisque le kha-kan offrait de jurer qu'il n'entreprendrait rien contre Sirmium, on ferait bien de recevoir son serment comme une garantie, la seule qu'on pût espérer en ce moment. La chose étant ainsi résolue, le gouverneur fit savoir à Baïan qu'il était prêt à l'entendre jurer, comme il l'avait proposé lui-même. On choisit pour cette étrange solennité un lieu situé hors de la ville, parce que Baïan ne s'aventurait guère dans des murailles romaines, et à l'heure marquée le gouverneur, accompagné de l'évêque de Singidon, qui faisait porter avec lui le livre des saintes Écritures, se trouva au rendez-vous. Pour que l'acte qui allait se passer reçût plus d'éclat du concours des assistans, le gouverneur et l'évêque se firent suivre, selon toute apparence, par un nombreux cortége d'officiers, de notables habitans et de prêtres. Baïan arriva de son côté, et alors commença une scène vraiment horrible, et qui fait voir à quel degré effrayant ces barbares de l'Asie poussaient l'impiété, outrageant à la face du monde, et pour le plus mince intérêt, toutes lois divines et humaines.

En présence de sa suite, composée de nobles avars et probablement aussi de chamans, Baïan s'avança dans l'intervalle qui le séparait des Romains, et, tirant son épée, dont il leva la pointe vers le ciel, il prononça à haute voix et de manière à être entendu des deux partis les paroles suivantes : « Si en bâtissant un pont sur la Save je fais une

chose qui puisse nuire aux Romains, et si c'est là mon intention, que Baïan périsse, que tous les Avars périssent jusqu'au dernier; que le ciel tombe sur eux; que le feu, qui est le dieu du ciel, tombe sur eux; que les sommets des montagnes et les forêts tombent sur eux; que la Save sorte de son lit et les submerge ! » Après avoir prêté ce serment, qui était celui de sa religion, il garda un moment le silence, puis il dit : « Maintenant, Romains, je veux jurer à votre manière, » et il demanda ce que les Romains avaient de plus sacré, de plus inviolable, et par quoi ils ne crussent pas pouvoir se parjurer sans attirer sur eux la malédiction du ciel; ce furent ses propres paroles, au témoignage des historiens. L'évêque de Singidon alla prendre alors à l'endroit où on l'avait déposé le livre des Écritures, dans lequel étaient contenus les saints Évangiles, et le présenta ouvert au kha-kan. Baïan, qui s'était rassis après son serment, se lève de son siége, s'avance comme en tremblant, et, recevant le livre avec les signes du plus profond respect, il s'agenouille et dit : « Je jure, au nom du Dieu qui a proféré les paroles contenues dans ce saint livre, que tout ce que j'ai avancé est vrai, et que telle est ma pensée. » Comme il avait parlé d'aller de sa personne à Constantinople pour conférer avec l'empereur, il s'excusa d'avoir changé d'avis, demandant qu'on y fît passer du moins ses ambassadeurs. Le gouverneur de Singidon s'en chargea. Pendant le délai qu'exigèrent les pourparlers et la sombre solennité qui en fut la suite, Baïan avait poussé ses travaux avec une activité incroyable, et le pont avançait rapidement.

L'ambassade n'entretint guère l'empereur que de la nécessité de prévenir les brigandages futurs des Slovènes par une bonne répression, et, pour cela, d'envoyer une flotte romaine qui, réunie à la flotte du kha-kan, transporterait les troupes avares; elle glissa légèrement sur tout ce qui concernait le pont de la Save, dont la construction fort innocente ne pouvait, disaient les ambassadeurs, offusquer l'amitié des Romains. L'embarras de l'empereur, qui connaissait déjà toute l'affaire, n'était pas moindre que celui de son gouverneur de Singidon; car le kha-kan avait là son armée toute prête, tandis que l'armée romaine, qui se battait en Orient, où elle soutenait glorieusement la guerre contre les Perses, ne pouvait rien en Occident. Que faire en de telles conjonctures? L'esprit de l'empereur flottait indécis. Il prit un détour et répondit que pour son compte il remettait à un autre temps le devoir de châtier les Slovènes et qu'il s'en chargeait; « mais vous, Avars, ajouta-t-il, pourquoi vous jeter dans une entreprise difficile, quand vos ennemis les Turks se rassemblent en force autour de la Chersonèse taurique? Vous devez savoir qu'ils ne vous oublient pas, et ils choisiront peut-être le moment où vous serez engagés en Slavie pour se jeter sur vous et vous détruire. »

Les ambassadeurs ne crurent point à ce que leur disait Tibère; ils le remercièrent néanmoins de ses avis et partirent. Ils n'étaient encore qu'à peu de journées de Constantinople, quand une seconde ambassade y entrait. Celle-ci, conduite par un certain Solakh, était partie des bords de la Save immédiatement après l'achèvement du pont : elle n'avait plus rien à ménager et ne ménagea rien. « Empereur, dit Solakh à Tibère, je crois inutile de t'annoncer que les deux rives de la Save sont aujourd'hui jointes par un pont : tu le sais aussi bien que moi, et il est inconvenant de vouloir apprendre aux gens ce qu'ils savent déjà. Sirmium est perdue; les Avars l'assiégent, et la Save interceptée n'y peut plus porter les vivres dont les habitans ont le plus pressant besoin, à moins pourtant que tu n'aies une armée assez forte pour percer la nôtre, arriver à notre pont et le détruire. Mais fais mieux, crois-moi, renonce à cette mauvaise ville, à ce chaudron qui ne vaut pas le sang que tu verserais pour le conserver. Écoute-moi, empereur : on ne nous ôtera jamais de la tête que les Romains ne tiennent à la paix vis-à-vis de notre kha-kan que parce que leurs troupes sont occupées contre les Perses, et qu'une fois débarrassés de cette dernière guerre ils nous en feront une qui sera rude, car ils disposeront alors de toutes leurs forces. Eh bien! dans ce cas, nous autres Avars, nous aurons dans Sirmium un rempart pour nous couvrir et une porte pour entrer chez vous sans qu'un grand fleuve et les difficultés d'une longue route nous gênent dans nos opérations. Notre kha-kan jouit à la vérité des présens que l'empereur lui octroie tous les ans; mais on aurait beau nager dans l'abondance de toutes choses, avoir de l'or, de l'argent et des habits de soie: la vie est encore plus précieuse et mérite la préférence de nos soins. Le kha-kan fait toutes ces réflexions, ô empereur, et trouve dans le passé de quoi se justifier. On lui dit que les Romains, dans les mêmes lieux, par les mêmes moyens, avec l'appât des mêmes largesses et de traités semblables, ont attiré successivement un grand nombre de nations, mais qu'ils ont si bien pris leur temps pour les attaquer, qu'il n'en est pas une seule qu'ils n'aient détruite. Le kha-kan te déclare ceci : Ni présens, ni protestations, ni promesses, ni menaces, ne pourront me faire désister de mon entreprise. Je tiens Sirmium des Gépides; Sirmium sera à moi ainsi que la presqu'île sirmienne, que je peuplerai de mes sujets. » Tibère à ces paroles s'écria comme frappé d'une douleur mortelle : « Et moi, par ce Dieu que votre kha-kan a pris à témoin pour s'en jouer, ce Dieu qui le punira, je déclare qu'il n'aura pas Sirmium, et que j'aimerais mieux lui donner une de mes deux filles que de lui céder jamais cette place. »

Une guerre bien inégale commença. Les officiers romains, à force

de battre le pays, réunirent une armée de recrues qui tint pourtant la campagne. Sirmium se ravitailla, et les troupes romaines, retranchées dans deux petites îles de la Save nommées Casia et Carbonaria, gênèrent beaucoup les opérations du siége, qui traîna en longueur. Cependant les malheureux Sirmiens, redoutant le retour prochain de la famine, demandaient à grands cris qu'on livrât une bataille décisive, ou qu'on fît la paix. Baïan profita de ces dispositions pour sonder le général en chef, nommé Théognis, et l'appeler à une entrevue qui se passa sur la rive gauche du fleuve. Théognis y vint en bateau, et Baïan à cheval. Le barbare, après avoir mis pied à terre, s'assit sur un siége d'or qu'on lui avait préparé au-dessous d'un dais enrichi de pierreries, et l'on plaça en guise de rempart, devant sa poitrine et son visage, un large bouclier, dans la crainte probable que les Romains ne se missent à tirer sur lui par trahison; les Romains et les Avars n'étaient éloignés les uns des autres que de la portée de la voix. Quand il fut temps, les interprètes des Avars, s'avançant dans l'intervalle, crièrent qu'il y avait trêve, et les hérauts romains répondirent par le même cri. Baïan n'avait rien à dire de nouveau, si ce n'est que, d'après des avis sûrs qu'il avait reçus, les provisions de Sirmium étaient encore une fois épuisées; mais Théognis refusa de l'entendre, opposant un refus péremptoire à toute proposition tant que les Avars ne seraient pas rentrés dans leur pays, et menaceraient la ville. Les deux interlocuteurs disputèrent ainsi longtemps et avec vivacité sur la condition préliminaire posée d'une manière absolue par Théognis, et celui-ci, s'échauffant outre mesure, finit par dire au kha-kan : « Retire-toi de devant mes yeux, et prends tes armes! » C'était annoncer assez clairement qu'il voulait livrer bataille le lendemain; mais ni le lendemain, ni les deux jours suivans, on ne vit les Romains quitter leurs lignes. Attendaient-ils eux-mêmes l'attaque des Avars? Théognis se repentait-il d'un défi jeté dans un accès de colère, et qu'il n'osa pas soutenir de sang-froid? L'inaction des Romains, quelle qu'en fût la cause, enhardit les barbares, qui achevèrent de bloquer Sirmium du côté de la Dalmatie par l'établissement d'un second pont. Quelques semaines après l'entrevue dont je viens de parler, on apprit que cent mille Slovènes, traversant le delta du Danube, s'abattaient sur la Mésie et la Thrace, et il ne fut pas difficile de deviner la main qui les avait lancés, en songeant que Baïan était maître de la rive droite du fleuve dans la petite Scythie. Les envahisseurs semblaient avoir pour mot d'ordre de détruire plus encore que de piller, et des cris de détresse partirent de ces provinces, que l'armée de Théognis ne secourait point. Entre ces cris et ceux des Sirmiens, que la famine commençait à tourmenter, l'empereur hésitait à faire un choix

douloureux; il le fit enfin, et sacrifia Sirmium. Baïan, qui n'avait cessé de déclarer qu'il voulait la ville nue, les murailles, et pas davantage, exigea dans la capitulation que les habitans, qui sortiraient, laisseraient leurs meubles, même leurs habits; il exigea en outre que l'empereur lui fît le rappel des trois dernières années de sa pension, ce qui faisait deux cent quarante mille pièces d'or, à raison de quatre-vingt mille par année. Enfin, comme il fallait toujours une nullité dans toutes les conventions que consentait le kha-kan, il voulut imposer aux Romains l'obligation de trouver dans l'empire et de lui livrer un transfuge avar qui avait eu commerce avec une de ses femmes : il ne voulait considérer la paix comme définitive que lorsque cette condition aurait été remplie. On s'épuisa à lui démontrer qu'elle était presque impossible dans un empire aussi vaste que celui des Romains, où un homme trouvait aisément moyen de se dérober aux recherches, que d'ailleurs il pouvait se faire que cet homme fût déjà mort. « Eh bien! s'écria Baïan, jurez-moi du moins de ne le point cacher, et de me le livrer, mort ou vif, dès qu'il vous tombera sous la main. » Les Romains le jurèrent, et les Avars prirent possession de Sirmium.

II.

Le second empire des Huns était fondé, et il l'était dans des proportions d'étendue et de force que le premier n'aurait pas dédaignées. Il y eut là pour l'Europe tout entière, — soit civilisée, soit barbare, soit romaine, soit germanique ou slave, — un événement d'une grande importance. Tous les états, tous les peuples, durent compter avec le nouvel empire. Un intervalle d'un siècle et quart le séparait du premier : qu'était-ce qu'une pareille interruption pour de pareils souvenirs? Encore l'intervalle avait-il été rempli par des guerres où le nom des Huns figurait. La tradition pouvait donc se relier aisément, naturellement aux faits présens, et c'est ce qui arriva : l'empire fondé par Baïan ne parut pas autre chose qu'une seconde époque de celui d'Attila. Les noms de Hunnie et d'Avarie furent employés indistinctement pour désigner le siége de la nouvelle domination, et même chez les peuples de l'Europe occidentale, moins au courant des différences de détail, le mot de Huns prévalut pour désigner les Avars : c'est ce qu'on peut voir dans la plupart des écrivains latins. Par suite de la même confusion, les premiers Huns devinrent des Avars, et la synonymie des deux noms fut complète dans le passé comme dans le présent. De là ces formules très bizarres au point de vue de l'exactitude historique, mais admissibles pourtant dans l'hypothèse où se plaçaient les contemporains : savoir qu'Attila

était un roi des Avars, que les Avars avaient envahi la Gaule et menacé Rome, dont ils s'étaient ensuite éloignées à la prière du pape saint Léon. Ce ne sont pas seulement des poètes qui s'expriment ainsi, mais de graves historiens instruits des faits, et qui se pliaient sciemment à l'idée populaire. La politique tenait aussi le même langage, et nous la verrons dans une circonstance importante, où l'épée gallo-franke sortit du fourreau, faire payer rudement aux kha-kans avars la dette de leur prédécesseur Attila. Telle fut l'opinion qui s'établit dans l'Europe civilisée, et qui tendait à rejoindre et à ressouder les deux tronçons de l'empire hunnique. Quant aux Ouar-Khouni, ils semblent avoir compris à merveille le rôle qu'ils étaient appelés à jouer. Ce peuple, qui avait usurpé en Orient un nom étranger, parce que ce nom était redouté, et qui s'affublait de la gloire des Avars, ses anciens maîtres, aurait-il répudié celle des premiers Huns ses frères et la puissance morale attachée au nom d'Attila? Cela n'est pas croyable. On le voit au contraire s'étudier à ranimer des souvenirs traditionnels qui étaient une force et un honneur pour lui. Baïan place son camp royal entre la Theïsse et le Danube, aux lieux où s'élevait le palais du conquérant; c'est de là qu'il domine les Slaves, les Bulgares et le reste des Huns, qu'il provoque les Franks austrasiens, et qu'il fait entendre à Justin II le langage d'Attila aux fils de Théodose.

Ce fut une bonne fortune pour les nouveaux Huns d'avoir à leur tête un homme tel que Baïan. Sans le génie de ce fondateur d'empire, ils auraient peut-être flotté un demi-siècle ou un quart de siècle dans les plaines du Danube, comme les sujets de Balamber, avant de prendre une assiette solide et de faire des conquêtes durables. Baïan les fixa dans une position formidable, qui entamait l'empire romain sur deux points, dominait la Slavie, et laissait leurs communications libres avec les tribus de leur race sur le Caucase, la Mer-Caspienne et le Volga. Les Slaves, après quelques résistances, finirent par se reconnaître leurs tributaires. Les Bulgares conclurent avec eux des alliances qui ressemblaient fort à un servage, et les kha-kans les traitèrent effectivement comme des sujets. Ces deux peuples, les Bulgares et les Slaves, furent d'utiles instrumens de conquête pour les Avars, non pas seulement par les soldats qu'ils pouvaient fournir, mais encore par les colonies qu'ils fondèrent au profit de leurs maîtres dans les provinces du Danube et dans celles de l'Adriatique. Les Coutrigours furent employés aussi à cet usage, ainsi qu'on l'a vu plus haut, et voici comment s'opérait cette colonisation forcée. Les Avars prenaient dix ou quinze mille Slaves par exemple et les poussaient devant eux sur un point du territoire romain, où ils devaient se défendre et s'établir sous peine d'extermi-

nation. Ce premier noyau, quand il réussissait à vivre, se grossissait successivement, et devenait en définitive une colonie dépendante du kha-kan, qui lui donnait des chefs. Grâce à ces alluvions humaines, si je puis ainsi parler, les Avars remplirent la Mésie, surtout le voisinage du Danube, de points d'occupation et de repère pour leur extension future. Des Bulgares prirent racine de cette façon sur quelques cantons de la Basse-Mésie. Les dix mille Coutrigours jetés par Baïan dans la Dalmatie s'y firent place et n'en sortirent plus. Tel fut le barbare procédé de conquête ajouté par les Avars à la puissance de leurs armes. Les Romains reculaient devant l'idée d'anéantir des myriades d'êtres humains souvent sans armes, des vieillards, des enfans, des femmes; ils les toléraient sur des terres incultes qu'ils finissaient par leur abandonner, puis le kha-kan venait revendiquer les hommes comme ses sujets, et le territoire comme son domaine.

Les mœurs des Avars étaient un mélange de grossièreté et de luxe; ils recherchaient les beaux habits, la vaisselle d'argent et d'or, et leurs kha-khans s'étendaient sur des lits d'or ciselés garnis d'étoffes de soie et qui leur servaient de couche et de trône; au-dessus de ces lits ou divans étaient placés quelquefois des dais ou pavillons étincelans de pierreries. Ils avaient soin, dans les capitulations, de se faire livrer par les villes des étoffes précieuses pour leurs vêtemens; Baïan poussait même la recherche de l'élégance jusqu'à se faire remettre des vêtemens tout faits ou en demander à l'empereur : il fallait qu'un habit *à la scythique*, pour être à son goût, fût fabriqué d'étoffe romaine et sortît des ciseaux d'un tailleur romain. Le même kha-khan jugeait assez impertinemment les arts de la Grèce, et les riches cadeaux de l'empereur attirèrent parfois sa critique et son dédain. L'ivrognerie, la débauche, le vol, étaient les vices ordinaires des Avars. Leurs femmes semblent avoir été peu retenues, à en juger par celles du kha-khan, dont les aventures occupent un petit coin de cette histoire, et quant aux femmes de leurs vassaux ou serfs, elles étaient censées leur appartenir par droit de suzeraineté. Quand des Avars allaient en quartier d'hiver dans un village slave, ils en chassaient les hommes, s'établissaient dans les maisons, prenaient les provisions, et le bétail et abusaient des femmes et des filles : il en résulta un peuple de métis qu'ils voulurent traiter de la même façon, et qui finirent par se révolter contre leurs pères. Une brutalité cruelle s'unissait chez eux à la débauche. Une tradition encore en vigueur au temps de Nestor, le plus ancien historien russe, rapporte qu'ils attelaient les femmes slaves comme des bêtes de somme à leurs chariots. L'histoire ne nous donne guère de lumière sur le gouvernement de ce peuple, lequel était fort

simple, comme celui de tous les peuples pasteurs. On remarque cependant que le pouvoir du kha-khan n'était pas unique et absolu, et qu'à côté de ce chef de l'armée et des relations politiques se trouvait un autre chef représentant le gouvernement de la nation sous certains points de vue, et dont les fonctions pouvaient être analogues à celles du grand-juge chez les tribus hongroises. Ce second magistrat prenait chez les Avars le titre de *ouigour* ou *iougour*, qui reporte naturellement notre pensée à l'origine ougourienne des Ouar-Khouni. Produite vraisemblablement par un mélange d'Ougours et de Huns occidentaux, la fédération des Ouar-Khouni aura voulu, dans le principe, garantir chacun de ces élémens par une représentation distincte, en leur donnant des chefs séparés. L'historien Théophylacte nous dit en effet que de son temps, c'est-à-dire au VIe siècle, on distinguait dans la nation avare, les Ouar et les Khouni, qu'il appelle Khéounni. Plus tard, quand la fusion se fut opérée, et que les deux races n'eurent plus besoin d'une protection particulière, la dignité de *ouigour* changea de caractère; elle resta comme une haute magistrature placée au-dessous et près du kha-kan, chef suprême de toute la nation.

Un des premiers soins de Baïan après son installation dans la Hunnie avait été de sonder la force de tous ses voisins, et particulièrement de ses voisins du côté de l'ouest, les Franks austrasiens, dont les possessions s'étendaient jusque dans le Norique, qui commençait alors à porter le nom de Bavière. Les Franks austrasiens avaient, comme on se le rappelle, battu les Avars cinq ou six ans auparavant dans les montagnes de la Thuringe; impatient de prendre une revanche, Baïan entra sur leur territoire, où il se trouva face à face avec ce même Sigebert qui avait vaincu son prédécesseur. Les deux armées se mesurèrent encore une fois, mais avec un résultat tout différent du premier : ce furent les Franks qui s'enfuirent après avoir jeté bas leurs armes, et le roi Sigebert, un instant prisonnier, n'échappa à ceux qui le tenaient qu'en leur distribuant les trésors renfermés dans ses chariots. On expliqua cet événement par des raisons puisées dans les préjugés du temps, c'est-à-dire par la sorcellerie dont on accusait les Avars comme tous les peuples asiatiques. « Au moment d'en venir aux mains, nous dit l'historien des Franks, Grégoire de Tours, les Huns, experts en magie, fascinèrent leurs ennemis par des apparitions fantastiques, et remportèrent aisément la victoire... » Sigebert, ravi d'en être quitte malgré sa défaite, envoya des présens au roi des Huns, qui lui rendit la pareille. « Ce roi se nommait Gaganus, nous dit encore Grégoire de Tours, et c'était là le nom de tous les rois de ce peuple. — Les deux ennemis firent la paix et jurèrent de ne se plus livrer bataille pendant toute la durée de leur vie. » Quel-

que temps après, les Avars et leur kha-kan revinrent sur les terres de la France austrasienne, mais ce fut cette fois sans hostilité contre les Franks, et probablement en poursuivant avec trop d'ardeur des tribus slaves auxquelles Baïan donnait la chasse. Là les subsistances lui manquèrent, mais il n'hésita pas à en demander à son nouvel ami Sigebert, lui faisant dire qu'un roi tel que lui devait assistance à un allié, et promettant au reste de vider le pays sous trois jours, s'il recevait des vivres. Sigebert fit conduire immédiatement dans le camp avar des légumes, des moutons et des bœufs : pouvait-on faire moins pour des sorciers ?

Affermi sur sa frontière de l'ouest par ce traité avec les Franks, Baïan put diriger tous ses efforts du côté de l'empire romain. Sur ces entrefaites, Tibère mourut, dans l'année 582, laissant le trône impérial à son gendre Maurice, qu'il s'était déjà associé en qualité de césar. Généralement les traités des empereurs avec les Barbares étaient considérés, sinon comme personnels, au moins comme ne liant pas absolument leur successeur, et l'on en négociait la continuation à chaque avénement. C'est ce que nous avons vu se pratiquer de la part des Avars à la mort de Justinien, et ce qu'ils firent encore à la mort de Tibère, en exigeant que leur pension annuelle, qui montait déjà à quatre-vingt mille pièces d'or, fût portée désormais à cent mille. Ce n'est pas que Baïan crût au succès de sa demande, car Maurice, prince d'ailleurs ferme et vigilant, avait une réputation assez méritée de dureté et d'excessive économie; mais Baïan voulait un prétexte de rupture avec l'empire romain, qu'il était en mesure d'attaquer. Il avait une forte armée dans la presqu'île sirmienne, et Sirmium, bien approvisionné, devait lui servir de base d'opérations au-delà de sa frontière. Au refus de l'empereur, il cerna à l'improviste la place de Singidon par un beau jour d'été, pendant que les habitans, occupés à leur moisson, étaient dispersés dans la campagne. Quoique la ville fût presque déserte et la garnison prise au dépourvu, on se battit bien, et avec l'aide des habitans accourus de tous côtés, la garnison fit un grand carnage des Avars; mais les Avars restèrent maîtres de la place. De Singidon, Baïan descendit, en suivant le Danube, jusqu'à Viminacium, qu'il enleva de vive force; puis il se jeta sur une petite ville nommée Augusta, célèbre par les eaux minérales qui décoraient son voisinage, et pour l'usage desquelles les habitans avaient construit des thermes magnifiques. Baïan, pour répandre la terreur, démolissait et incendiait en vrai barbare tout ce qui tombait sous sa main, et il allait en faire autant des thermes d'Augusta, lorsque ses femmes, qui s'y étaient retirées pendant le siége et s'étaient mises bien vite à se baigner, demandèrent merci pour l'édifice qui leur avait procuré du plaisir. Le kha-

kan ne sut pas leur résister, et les bains d'Augusta demeurèrent debout. Tout le pays sur une partie du Danube ressentit ainsi sa fureur; puis, traçant dans sa marche une diagonale qui traversait la Basse-Mésie, il alla s'abattre sur la côte de la Mer-Noire, dont les riches cités, entrepôts du commerce maritime entre l'Asie et les pays du Danube, avaient été jusqu'alors exempts de la guerre. Mésembrie et Odyssus, aujourd'hui Varna, échappèrent, à ce qu'il paraît, au sac qu'il leur réservait; mais il prit Anchiale et y séjourna. C'est là qu'il reçut la visite de deux personnages éminens que lui avait députés l'empereur pour lui demander en quoi les Romains l'avaient offensé et lui faire sentir la déloyauté de sa conduite. « Vous voulez savoir ce que j'ai le dessein de faire, répondit durement Baïan; j'ai dessein d'aller détruire la longue muraille derrière laquelle vous vous cachez. »

Cette brutale explication frappa les députés de stupeur. Helpidius, l'un d'eux, ancien préteur de Sicile et versé dans la pratique des affaires, se taisait dans l'attitude d'une profonde consternation, méditant probablement quelque réponse qui n'irritât point par trop ce barbare intraitable, quand son compagnon prit la parole. C'était un officier supérieur de la garde palatine, nommé Commentiolus, orateur prétentieux, infatué de son mérite, et qui avait gagné son grade de général par le cliquetis de son éloquence verbeuse plus que par celui de son épée. Trouvant là matière à un beau plaidoyer sur la majesté romaine, il adressa au kha-kan cette solennelle allocution : « Kha-kan, lui dit-il, les Romains avaient cru que tu honorais les dieux de tes pères, et que tu craignais les autres dont tu as invoqué le nom en garantie de tes sermens. Ils pensaient aussi que tu te souvenais de l'hospitalité que tes pères errans et fugitifs ont reçue chez nous, et que tu ne rendrais pas le mal pour le bien. Voilà pourtant que tu fais le contraire : tu violes le droit des gens, et tu nous attaques en pleine paix; mais la modération de notre empereur est telle qu'il oublie ta conduite, et qu'il t'offre encore le bien pour le mal. Pourtant, crois-moi, ne lasse pas notre patience; crains d'armer contre toi cette liberté romaine, mère de tant de prodiges dans tous les temps, et, par ton insolence excessive, ne nous force pas à nous rappeler ce que nous sommes et ce que furent nos pères. Les Romains sont grands, ils renferment dans leur empire de puissantes nations, des richesses, des armes, et quand ils veulent récompenser ou châtier, ils récompensent ou châtient. Que te faut-il? De l'argent? Les Romains te prodiguent le leur. Un pays grand et riche? Tel est celui que les Romains t'ont donné. Vous vous trouvâtes heureux dans votre exil, ô Avars, de n'être point rejetés de nos frontières. Vaincu, banni, sans asile, ce peuple roulait vers l'Occident comme le débris d'un édifice renversé, quand nous lui avons ouvert un refuge et donné

une place pour s'y asseoir et y mener une vie commode et abondante. Qu'il n'en sorte pas, qu'il n'empiète pas sur nos frontières! L'empire romain est un grand arbre, au front sublime, aux rameaux immenses, au tronc robuste, à la racine vivace et qui se rit de toutes les tempêtes. Les eaux du ciel l'abreuvent, et une terre féconde le nourrit. Malheur à qui l'attaque, il ne le fera pas longtemps impunément! » Pendant ce discours, récité probablement d'un ton déclamatoire, et dans l'agencement duquel Commentiole ne songea qu'à la rondeur des périodes, Baïan avait peine à se contenir. Les historiens nous le peignent dans un paroxysme effrayant de colère, le teint enflammé, les sourcils tendus, les yeux écarquillés, la prunelle étincelante : on eût dit qu'il allait se précipiter sur le Romain pour le dévorer. Il se contenta pourtant de l'envoyer en prison avec les fers aux mains et les ceps aux pieds; puis il fit mettre en pièces sa tente, ce qui était chez les Avars un arrêt de mort. La nuit ne calma point sa fureur, mais le lendemain matin plusieurs chefs importans vinrent le supplier de ne point faire mourir un homme qui avait le caractère d'ambassadeur; « il était, disaient-ils, assez puni d'avoir été mis à la chaîne. » Le kha-kan céda par condescendance pour les siens, et les députés rentrèrent à Constantinople, tout épouvantés de ce qu'ils avaient vu. Rien n'était disposé pour faire une campagne à l'intérieur et encore moins à l'extérieur de la longue muraille, car Maurice avait toutes ses troupes dans les provinces voisines de la Perse, et la brusque attaque des Avars le déconcertait au dernier point. Mais Baïan n'alla pas plus loin cette année : l'hiver qui commençait à sévir le ramena chez lui avec son armée gorgée de butin. Au commencement de l'année suivante, il reçut l'avis que l'empereur augmentait sa pension de vingt mille pièces d'or, et par réciprocité il jura une nouvelle paix.

Le traité était à peine conclu, qu'on vit fondre sur le Bas-Danube une nuée de Slovènes, qui traversa la Mésie et la Thrace jusqu'à la longue muraille au pied de laquelle elle s'arrêta. Ces barbares deminus ne présentaient pas la résistance des Avars, qui apprenaient la guerre en la faisant chaque jour contre des armées régulières, et les mêmes troupes qu'on n'avait pas osé commettre avec le kha-kan balayèrent cette tourbe sans beaucoup de peine jusqu'au-delà du Danube. Les Slovènes étaient tributaires des Avars, tributaires fort indisciplinés sans doute, et qui ne reconnaissaient guère leur maître quand ils n'étaient pas sous sa main; toutefois, en songeant que Baïan était possesseur de la petite Scythie, par où les Slaves étaient entrés, on se demandait comment il n'avait pas fermé le passage à ces pillards, lui qui venait de prendre avec l'empire de nouveaux engagemens d'amitié. Mais une aventure fort peu attendue fournit toute la clé de ce mystère. Chez les Avars vivait à cette époque un

certain prêtre ou mage, comme dit l'historien grec à qui nous empruntons ceci, un *bocolabras,* comme disaient les Avars dans leur langue. Personnage distingué et important dans sa caste, ce bocolabras avait ses entrées libres près du kha-kan, et parfois même près du harem royal, car, s'étant épris violemment d'une des femmes de Baïan, il entretint avec elle un commerce criminel. Le premier enivrement de la passion une fois dissipé, le prêtre ne vit plus que l'image de la mort à laquelle il était infailliblement réservé, et ne pensa plus qu'aux moyens de s'en mettre promptement à couvert. Comme grand seigneur avar, il avait des Gépides à son service ou dans sa clientèle; il persuada à sept d'entre eux de le suivre jusqu'au pays de la Haute-Asie d'où il tirait son origine, et où résidaient encore trois tribus des Ouar-Khouni. Ces Gépides, résolus à partager le sort de leur maître, préparèrent secrètement leur départ. Le territoire romain devait leur procurer d'abord un refuge, et en effet ils passèrent tous ensemble le Danube; mais le bocolabras tomba dans un des postes romains préposés à la garde du fleuve. Conduit devant l'officier, il n'hésita point à avouer quelle était sa naissance, quel avait été son état, et comment l'attrait du plaisir l'avait poussé dans une aventure dont il avait reconnu plus tard les dangers. Son récit n'ayant rien que de vraisemblable, l'officier jugea à propos de le faire conduire à Constantinople, pour qu'il répétât ses confidences à l'empereur; mais le bocolabras ne se borna pas devant Maurice à ses révélations amoureuses, il lui en fit aussi de politiques : il lui dépeignit la mauvaise foi du kha-kan, sa duplicité dans tous les traités de paix, et affirma qu'il était non-seulement le complice, mais le provocateur de la dernière irruption des Slaves. Baïan avait imaginé effectivement une double façon de faire la guerre à l'empire : en état d'hostilité déclarée, il la faisait lui-même avec ses troupes; en état de paix et d'amitié, il la faisait par les Slaves ou les Bulgares, ses tributaires, avec lesquels il partageait le butin. L'empereur était encore sous l'impression de colère et d'indignation que cette découverte lui avait causée, quand arriva Targite, l'ambassadeur privilégié des Avars, qui venait toucher les arrérages de la pension du kha-kan. Maurice, naturellement violent, le menaça de lui faire trancher la tête comme à un espion et à un traître placé en dehors du droit des gens, puis il réfléchit et se contenta de le réléguer dans une île de la Propontide, où on le soumit pendant six mois au plus rude traitement. Le kha-kan démasqué ne ménagea plus rien. Attaquant comme un furieux toutes les villes du Danube, Ratiaria, Bononia, Durostorum, Marcianopolis et les autres, il détruisit tout ce qu'il put détruire, et à la fin de l'année 586, quand on jetait les yeux sur la vallée du Danube, on pouvait croire que tous les fléaux de la nature avaient passé par là.

C'était un défi jeté aux Romains pour l'année suivante; mais quelques généraux distingués, placés à la tête du peu de troupes dont on disposait dans ces provinces, se chargèrent de la défense de l'Hémus. Des levées faites de tous côtés grossirent la petite armée, et, bien conduites, finirent par donner de bons soldats. Baïan, soit nécessité de faire vivre ses gens, soit tactique des voleurs qui se disséminent pour faire plus de coups à la fois, divisait son armée en corps détachés qui battaient le pays et n'avaient pas soin de s'appuyer les uns les autres, de sorte qu'on pouvait, par des marches habiles, les attaquer isolément. C'est ce que fit l'armée romaine. Avec sa parfaite connaissance du pays et la solidité de son infanterie, elle détruisit les uns après les autres beaucoup de détachemens de cette cavalerie errante. On put voir là les prodiges de la tactique contre des masses inorganisées. La guerre se promena ainsi de l'Hémus au Danube et du Danube à l'Hémus, le Balkan des modernes, dont les fraîches et riantes vallées ont été si souvent souillées de sang humain (1). Les historiens sont pleins d'incidens curieux qui signalèrent cette campagne, mais qu'il serait trop long de reproduire ici. J'en rapporterai cependant un qui, dénué d'importance sous le point de vue de l'histoire proprement dite, en a beaucoup sous le point de vue de la philologie, parce qu'il nous fournit un spécimen des altérations qu'avait reçues la langue latine au VIe siècle dans les provinces du Danube. Les deux armées occupaient en Thrace un des cantons voisins de l'Hémus, et les Romains, que Baïan ne soupçonnait pas si près, tentèrent un coup de main nocturne sur le camp des Avars, où tout le monde dormait dans une profonde sécurité. Déjà ils n'étaient plus séparés de l'ennemi que par un sentier étroit qui débouchait sur son campement, et dans lequel les soldats marchaient avec précaution sur deux files entre lesquelles on avait rangé les chevaux et les mulets de bagages. Un de ces mulets s'abattit sous sa charge et embarrassa tellement le chemin, que ceux qui suivaient ne purent plus avancer. Cependant le conducteur des bagages, ignorant ce qui venait d'arriver, continuait sa marche en tête du convoi. Les soldats lui crièrent d'arrêter afin de venir relever sa bête : *Torna, torna, fratre,* lui disaient-ils dans leur jargon, ce qui signifiait : « Retourne, retourne, frère. » Ces mots, passant de bouche en bouche, furent interprétés dans les derniers rangs comme un avertissement de ne pas aller plus avant; des peureux y virent un cri de sauve qui peut, et au bout de quelques hésitations la troupe tout entière s'enfuit à la débandade. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les Avars, réveillés en sursaut par le bruit, en firent autant d'un autre

(1) Nous ne faisons que répéter ici la triste réflexion de l'historien grec Théophylacte Simocatta, contemporain des guerres que nous décrivons.

côté avec Baïan à leur tête. L'intérêt de cette anecdote, donnée par les historiens byzantins, est de savoir que dans les provinces pannoniennes et mésiennes, où la petite armée dont il est question avait été très probablement recrutée, on parlait le latin vulgaire, déjà fortement altéré, soit quant aux radicaux, soit quant aux désinences, et touchant de près aux langues romanes. La phrase des soldats pannoniens, *torna, torna, fratre,* et, suivant une autre version, *retorna, retorna, fratre* (1), est déjà de l'italien ou du provençal. Pour en revenir à Baïan, il perdit beaucoup de monde dans cette campagne, fut vaincu dans une grande bataille près d'Andrinople en 587, et se vit enlever l'une après l'autre toutes les places du Danube qu'il avait si traîtreusement occupées. Quand la fortune lui devenait contraire, il demandait la paix, et c'est ce qu'il fit.

Cette paix ne fut qu'une trêve de cinq années pendant laquelle les deux partis se préparèrent à recommencer la guerre sur une plus vaste échelle. Maurice, ayant terminé heureusement la guerre de Perse, eut une bonne armée disponible et un bon général à mettre à sa tête, Priscus, à qui étaient dus en grande partie les succès obtenus contre Chosroès. Il fit venir partiellement cette armée, dont il assigna le rendez-vous sous les murs d'Anchiale, et il voulut l'y installer lui-même pour témoigner de la part qu'il prenait aux malheurs des provinces danubiennes. Baïan, de son côté, remuait tous les barbares du nord jusqu'aux glaces polaires, et Maurice en acquit personnellement la preuve par suite d'une rencontre fort singulière qui lui advint pendant son voyage. Il se trouvait à environ quatre journées d'Héraclée, quand les soldats de son cortége aperçurent trois voyageurs qui suivaient la même route en sens contraire, et dont la taille gigantesque et l'accoutrement étrange éveillaient tout d'abord l'attention. Ils ne portaient ni casque, ni épée, ni armes d'aucune sorte, mais une cithare suspendue à leur cou. Amenés à l'empereur, qui les interrogea sur leur nation, leur état, et ce qu'ils venaient faire dans l'empire, ces hommes répondirent en langue slave qu'ils appartenaient à la nation slavone, et aux dernières tribus de cette nation vers l'océan occidental. « Le kha-kan des Avars avait, disaient-ils, envoyé à leurs rois des ambassadeurs avec des présens pour les engager à lui fournir des soldats; les rois avaient reçu les présens, mais ils s'étaient excusés de fournir les troupes sur le trop grand éloignement de leur pays et sur la difficulté des chemins. C'étaient eux qui avaient été chargés de porter au kha-kan ces excuses, et ils n'étaient pas restés moins de quinze mois en route; mais

(1) Le texte de Théophane porte *torna, torna, fratre.* τόρνα, τόρνα, φράτρε; — Théophylacte Simocatta donne la version ῥετόρνα, ῥετόρνα, φράτρε.—On peut consulter M. Raynouard dans l'introduction aux *Recherches sur l'Origine et la Formation de la Langue romane*, p. 9 et 10.

le kha-kan irrité les avait retenus prisonniers au mépris du droit des ambassadeurs. Ayant appris par les récits qui leur étaient parvenus combien les Romains avaient de puissance et d'humanité, ils avaient saisi la première occasion de passer en Thrace. « Ces cithares qu'ils portaient, ajoutèrent-ils, étaient les seules armes qu'ils sussent manier. Étrangers au tumulte des guerres et des séditions, ils remplissaient chez les peuples un ministère de paix. » On reconnaît aisément dans les trois interlocuteurs de Maurice trois de ces poètes ou chanteurs qui servaient d'ambassadeurs chez presque toutes les nations du Nord, auxquels les Scandinaves avaient donné le nom de scaldes, et que les anciens Gaulois appelaient bardes. Maurice les traita bien, admira leur haute stature et leurs membres nerveux, et les envoya séjourner à Héraclée. Lui-même, après avoir présidé à la concentration d'une partie de ses troupes, retourna à Constantinople.

Le kha-kan ne lui laissa pas le temps de les réunir toutes, et marcha hardiment sur Anchiale avec une armée nombreuse et pleine d'ardeur. En trois jours, il força les défilés qui couvrent à l'ouest la côte de la Mer-Noire, puis il s'empara d'Anchiale, qu'il saccagea de fond en comble, Priscus, qui ne voulait pas s'y faire enfermer, ayant fait retraite vers le midi, afin de garantir les avenues de la longue muraille. D'Anchiale, Baïan marcha sur Drizipère. Cette ville, assez bien fortifiée, fut bien défendue par les habitans. Baïan en commença le siége avec un formidable appareil de machines de toute sorte (car les transfuges et les prisonniers romains enseignaient aux Avars les procédés de l'art des siéges); les habitans troublaient ses travaux par de fréquentes sorties dirigées hardiment : pourtant il n'était plus possible qu'ils tinssent longtemps, quand un incident bien imprévu vint les délivrer. Ces Avars, si experts en magie pour fasciner les autres, avaient aussi des hallucinations auxquelles ils se laissaient prendre tous les premiers, et c'est ce qui arriva au kha-kan pendant les travaux du siége. Un jour qu'il observait en plein midi les murailles de Drizipère, il vit les portes s'ouvrir et bientôt s'élancer de la place, enseignes déployées, des légions innombrables de soldats qui accouraient sur lui : il apercevait le scintillement des armes; il entendait le pas des chevaux, le cri des hommes, le bruit de la trompette. La peur le prit, et il se sauva, donnant ordre à son armée de plier bagage et de le suivre. Ces légions n'étaient que des fantômes de son imagination; mais sa peur fut très réelle et ne se calma que lorsqu'il se trouva à plusieurs journées de la place. L'armée romaine manœuvrait alors entre Héraclée et Tzurulle, à l'ouest de la longue muraille; Baïan la refoula et força Priscus à s'enfermer dans cette dernière ville, qui précédait immédiatement le grand rempart, et, craignant de s'aventurer plus loin avant d'être maître d'un point si important, il en commença

l'attaque régulière. Une aventure qui rappelle un peu celle de Drizipère lui fit lever ce siége plus vite qu'il ne se l'était proposé. Les avant-postes avars se saisirent un jour d'un espion qui rôdait autour des murailles; on le fouilla, et on le trouva porteur d'une lettre de l'empereur Maurice, que le kha-kan se fit expliquer par ses interprètes. Elle était adressée à Priscus, auquel le porteur, qui venait de Constantinople, devait la remettre. L'empereur y suppliait Priscus de tenir ferme et d'avoir confiance, attendu qu'il se préparait, disait-il, un coup décisif : une flotte considérable entrait en ce moment dans le Danube, avec mission de remonter le fleuve, de mettre la Hunnie à feu et à sang, d'enlever les enfans et les femmes du kha-kan, et de les amener pieds et poings liés à Constantinople, où le kha-kan viendrait bientôt demander la paix à genoux. Tel était le contenu de la lettre saisie sur l'espion. Elle jeta la plus vive inquiétude dans le cœur de Baïan, qui vit ses enfans et ses femmes outragés, traînés en servitude et son pays envahi : il n'eut plus d'autre pensée que d'aller à leur secours en se retirant honorablement. Des ouvertures adressées par lui à Priscus furent bien accueillies; il s'ensuivit encore une paix. La nouvelle était fausse, et la lettre, fabriquée à dessein, n'avait d'autre but que de donner le change au kha-kan : la ruse était bonne et réussit. Si le sorcier avait été ensorcelé à Drizipère, le trompeur fut trompé à Tzurulle.

L'hiver amena d'autres soins. Les Slaves attardés commençaient à se rendre par grandes masses à l'appel du kha-kan; chaque jour, les vedettes romaines signalaient de nouveaux mouvemens dans les plaines pontiques : l'empereur envoya Priscus garder les passages du Danube, et prendre, s'il y avait lieu, l'offensive contre les Barbares. Au printemps de l'année 593, le général établit ses quartiers à Durostorum, et se prépara à la double éventualité d'une guerre de défense et d'une guerre d'attaque. Il était absorbé dans ces préparatifs, lorsqu'il vit arriver dans son camp une ambassade avare qui avait pour orateur un certain Kokh, déclamateur barbare, espèce de Commentiole sauvage, dont la mission sans doute était d'effrayer les Romains par la virulence de ses discours. Priscus le reçut au milieu de ses officiers, et le barbare commença de cette façon : « Dieux! qu'est ceci? Ceux qui faisaient profession de respecter la sainteté des sermens les violent sans scrupule; les Romains foulent aux pieds les engagemens de la paix; ils jettent au vent le sel des traités; ils ne respectent pas plus leur parole que leurs dieux! En vérité, le Danube voit un beau spectacle : ce même Priscus, qui signait hier la paix, Priscus, à qui nous avons accordé la vie, est ici en armes contre nous! Chef Priscus, imite donc l'humanité avec laquelle nous nous sommes conduits envers toi, et songe que nous avons voulu épargner un ami futur et non pas un ennemi..... Oh! c'est bien vous,

Romains, qui avez formé les Barbares à la méchanceté ! Nous n'aurions jamais enfreint les traités, si vous n'aviez pas été nos maîtres dans l'art du mensonge. Quand vous faites la guerre, c'est avec injustice; quand vous faites la paix, c'est pour la rendre incertaine et amère; mais attendez l'heure de la vengeance : ceux qui nous ont dû merci apprendront ce qu'on gagne à nous attaquer témérairement..... » Puis, apostrophant par une sorte de prosopopée l'empereur absent, le barbare continua : « Et toi, césar, tu es injuste quand tu emploies la fraude pour couvrir tes préparatifs de guerre; c'est un attentat exécrable, l'œuvre d'un brigand et non d'un prince. Il faut que tu déposes la couronne ou que tu cesses de la déshonorer. » Cette déclamation avait tout simplement pour but d'expliquer que les Slaves devaient être couverts par le traité de paix juré entre les Romains et les Avars, vu que les seconds étaient les suzerains des premiers, et que par conséquent faire la guerre aux Slovènes et aux Antes, c'était la faire au kha-kan. Dix fois pendant le discours de l'orateur, les officiers romains furent tentés de se jeter sur lui et de le châtier d'importance; mais Priscus les arrêta : « Laissez, dit-il; c'est du style et de l'insolence barbares. » Puis il signifia froidement à l'ambassadeur que ce qu'il faisait ne regardait point les Avars, que les Slaves n'avaient été compris dans aucun traité, et que la paix avec les Avars n'empêcherait pas les Romains de faire la guerre à qui bon leur semblerait. Kokh s'en alla, éclatant en menaces, et Priscus se mit en mesure d'ouvrir aussitôt la guerre offensive, car les Slaves paraissaient faire un temps d'arrêt. Au fond, le kha-kan et lui se comprenaient parfaitement, et Priscus savait bien que battre les Slaves, c'était affaiblir les Avars.

Les grandes plaines qui bordent le Danube au nord, et qui portent aujourd'hui les noms de Valachie et de Moldavie, recélaient alors un des principaux repaires des Slaves, situé, suivant toute probabilité, dans la zone qu'arrose le Sereth, et défendu par des marais et de grands bois presque impraticables. Ils y avaient déposé le butin de leurs dernières expéditions, la déplorable dépouille des provinces de Mésie, de Dalmatie et de Thrace. Un chef important, nommé Ardagaste, en avait la garde avec une assez forte armée. Priscus projeta de s'en emparer, et une marche nocturne l'amena à travers la forêt jusqu'au milieu du camp barbare. Ardagaste n'eut que le temps de se jeter tout nu sur un cheval sans selle, n'ayant d'autre arme que son épée. Tombé dans un parti de Romains, il met pied à terre, lâche son cheval, et fait face seul contre tous; mais, près de succomber sous le nombre, il s'enfuit encore et gagne à toutes jambes les chemins les plus escarpés. Un tronc d'arbre qui se trouve sur son passage le fait choir, et il était perdu sans le voisinage d'une rivière qu'il aperçoit; il y court, la franchit à la nage, et laisse bien loin

derrière lui les Romains étonnés de sa vigueur. Il se sauva, mais sa peuplade et son armée furent presque anéanties. Alléchés par l'immense butin tombé en leur possession, les soldats romains demandèrent à grands cris de marcher plus loin, et Priscus, répondant à leur désir, envoya un détachement d'hommes déterminés sonder les bois sous la conduite du tribun Alexandre. Ces hommes découvrirent un bivac de Slaves non loin de leur route, ils voulurent l'atteindre; mais, ayant affaire à des chemins brisés et croisés de vingt façons, ils s'égarèrent et allèrent se perdre dans un marais, où ils seraient restés sans l'assistance d'un Gépide qui se trouvait là. Ce Gépide était un ancien chrétien, longtemps serf ou esclave des Avars, qui, ennuyé de sa dure servitude, l'avait secouée un beau jour et s'était donné la liberté des bois. Depuis ce temps, il vivait parmi les tribus slaves, errant de village en village, connaissant tous les chefs, et il s'était fait païen pour exciter plus de confiance et de sympathie. Il paraît pourtant que, à l'aspect des drapeaux d'un peuple chrétien, le renégat sentit son cœur ému, et que le remords l'amena vers les Romains, qui l'accueillirent comme transfuge. Le Gépide, retirant Alexandre du mauvais pas où celui-ci s'était engagé, le conduisit par un chemin parfaitement sec jusqu'au bivac, et lui indiqua les moyens de cerner les Slaves, qui furent tous pris comme dans un piége et attachés ensuite avec des cordes ou des chaînes. Alexandre voulut les interroger lui-même, pour savoir ce qu'ils faisaient là et de quelle nation ils étaient, mais tous refusèrent de répondre. Il les fit frapper avec des fouets et n'en obtint pas davantage; seulement, quand leurs chairs étaient entamées par les coups et que le sang ruisselait sur tout leur corps, les malheureux disaient : « Tuez-nous! » Force fut donc au tribun Alexandre de se fier au seul Gépide pour tous les renseignemens dont il avait besoin. Celui-ci exposa que ces Slaves étaient des soldats d'un roi voisin appelé Musok ou Mousoki, lequel, ayant appris la défaite du roi Ardagaste et le sac de son camp, les avait envoyés pour observer le mouvement de l'armée romaine. « Si l'on marchait sur-le-champ, en surmontant quelques difficultés, ajouta le Gépide, on pourrait surprendre Musok dans sa ville, dont il ne bougera pas qu'il n'ait reçu les informations de ses éclaireurs. Il y a bien une large et profonde rivière à passer pour y arriver, mais je me fais fort de procurer le passage aux Romains par les soins de Musok lui-même. » Ainsi parla le Gépide. Alexandre accepta son offre, et pour que rien ne transpirât de son expédition, il fit, avant de partir, égorger tous ses prisonniers.

Le grand village, résidence du roi Musok, était situé à quarante lieues de là; le Gépide fit diligence pour y arriver; Alexandre et son détachement, composé de trois mille hommes, le suivirent à distance, et Priscus, qui approuva tout, se mit aussi en route pour appuyer

son détachement au besoin. Le renégat, très au fait des lieux, traversa la rivière aisément, et alla trouver Musok dans sa cabane. Il lui raconta que les malheureux sujets d'Ardagaste échappés à l'extermination étaient en marche dans la forêt pour venir lui demander asile, qu'ils étaient trois mille environ, et que, sachant la parfaite connaissance que lui, le Gépide, avait du pays et du roi, ils l'avaient dépêché en avant pour leur obtenir des barques. Musok, en ce moment préoccupé d'autres soins, n'en demanda pas plus long, et mit à la disposition du renégat cent cinquante barques et trois cents rameurs que celui-ci conduisit à l'opposite du village sur une plage ouverte et facile. Les soins qui préoccupaient Musok étaient ceux des funérailles de son frère, lesquelles avaient été célébrées dans la journée. Le repas des morts avait été magnifique; le vin avait coulé à flots, à tel point que le roi, vers le soir, resta étendu ivre-mort dans son palais. Aussi les cent cinquante rameurs, qui avaient eu leur part du festin, n'eurent rien de plus pressé, arrivés sur l'autre rive, que de se coucher par terre et de dormir à côté de leurs canots amarrés. Ils dormaient encore lorsqu'au point du jour Alexandre arriva. Ses soldats tuèrent sans bruit ces hommes endormis, les roulèrent dans le fleuve, et montant vingt dans chaque bateau, eurent bientôt atteint le village. Musok, qui cuvait son vin, se réveilla prisonnier. Son village fut saccagé comme celui d'Ardagaste; les Romains gardèrent pourtant un grand nombre d'hommes et de femmes choisis pour être vendus dans les marchés à esclaves de la Mésie. Mais la guerre a des retours bien imprévus. Le soir de ce même jour les Romains se trouvèrent dans l'état où ils avaient surpris les Slaves. Ayant du vin en abondance, ils s'enivrèrent et ne se gardèrent plus; les sentinelles elles-mêmes dormaient. Les prisonniers profitèrent de cette bonne occasion pour rompre leurs liens, saisir des armes et fondre sur les Romains comme des furieux. C'en était fait d'Alexandre et de son détachement sans Priscus, qui se montra fort à propos. Invoquant les lois de la vieille discipline romaine, le général irrité fit pendre les officiers qui avaient été de garde dans cette nuit funeste et passer par les verges tout soldat qui n'avait plus ses armes.

Des expéditions du même genre eurent lieu pendant les années 594 et 595 contre les tribus slaves, cette arrière-garde de la Hunnie, et Baïan intimidé ne dit rien; il redoutait Priscus, dont les talens militaires se révélaient assez hautement, et qui, joignant aux qualités du guerrier celles du politique, savait opposer la ruse à la ruse aussi bien que les armes aux armes. Le chef avar, tout en le détestant comme adversaire, ressentait un secret attrait pour lui ; c'était à lui personnellement qu'il faisait remonter ou les faveurs ou les déboires qui lui venaient du gouvernement romain; c'est lui qu'il cherchait à flatter ou qu'il provoquait suivant l'occasion. Priscus, de son côté,

ne le traitait pas comme un barbare ordinaire; il appréciait son génie; il eût voulu le voir, tranquille dans l'empire qu'il avait fondé si glorieusement, se plier aux idées de justice et de bon voisinage. Il savait que plus d'un noble avar, corrompu dans sa barbarie par un avant-goût de civilisation, ne demandait pas mieux que de jouir en paix à la manière des Romains de l'opulence qu'il avait acquise à leurs dépens. Aussi Priscus s'était-il fait des intelligences jusque dans le conseil du kha-kan, où des personnages considérables osaient soutenir le bon droit de l'empire et gourmander la haine opiniâtre de Baïan. Targite lui-même, le négociateur indispensable des grandes affaires, se faisait le champion de ces sentimens nouveaux. Priscus eût désiré qu'ils frappassent l'intelligence de Baïan à défaut de son cœur, et il employait à cet effet un intermédiaire habile, le médecin Théodore, dont nous avons déjà parlé dans cette histoire.

Si l'on se rappelle le personnage qui lors de la première attaque de Sirmium par les Avars vint ingénieusement au secours de la ville en mettant le duc Bonus sur pied, ce personnage, c'était lui. Après la cession de Sirmium, sa patrie, au kha-kan des Avars, Théodore s'était retiré dans quelque ville voisine pour rester Romain, et Priscus, qui connaissait son esprit et son patriotisme, le chargea de plusieurs missions près du chef barbare. Théodore était un homme instruit, adroit, insinuant, qui mêlait une grande séduction à une grande liberté de langage : le kha-kan l'aimait pour sa gaieté, et peut-être un peu aussi pour ses bons conseils. Leur conversation, dans le laisser-aller de la vie intime, roulait assez ordinairement sur des points de morale qui ne devaient pas être plus étrangers aux barbares qu'aux hommes civilisés, et il assaisonnait ses leçons de traits d'histoire que le kha-kan écoutait avec le vif intérêt qu'apportent à tout ce qui est récit les hommes de l'Orient. Théodore le surprenait-il dans ses bouffées d'orgueil, exaltant les grandes choses qu'il avait accomplies, et prétendant qu'il n'existait personne sous le soleil qui eût la force de lui résister? Le médecin arrivait timidement avec une anecdote, tirée de l'histoire grecque ou romaine, dont il savait à propos adoucir ou acérer le trait. Un jour que la conversation prenait son cours habituel après une discussion sur Priscus et sur l'injustice des Romains dans la guerre des Slaves, Théodore captiva l'attention de son hôte par un récit dont le héros était le grand Sésostris, roi d'Égypte. Le monarque égyptien, dans un enivrement impie de sa puissance, dressait les rois des peuples qu'il avait vaincus à le traîner dans son char, le mors aux dents et la selle sur le dos. « Sésostris remarqua, disait le narrateur, qu'un des rois attelés tournait souvent la tête en arrière et semblait observer avec attention la roue qui se déplaçait sous son effort. — Que regardes-tu là? lui demanda Sésostris. — Je regarde, répondit le roi vaincu, com-

ment le haut de cette roue descend en bas, et comment le bas remonte en haut. — Sésostris tressaillit, et depuis ce moment, ajoutait Théodore, il ne se servit plus d'attelages humains, respectant dans les hommes l'inconstance et la fragilité de la fortune. » Baïan avait écouté un peu triste et pensif; il se prit ensuite à dire : « Crois-le, Théodore; je sais me maîtriser moi-même et combattre mes emportemens, mais cela dépend des circonstances. Tiens, je n'en veux plus à Priscus; je désire être son ami, s'il lui plaît d'être le mien. Qu'il me donne la moitié des dépouilles qu'il a enlevées aux Slaves; il les a conquises par ses armes, mais dans un pays de mon obéissance et sur mes sujets; n'est-il pas juste que nous partagions? » Ainsi le barbare reparaissait, et la moralité, qui allait jusqu'à l'ambitieux, ne pénétrait pas jusqu'au voleur.

Les intrigues de Constantinople rompirent brusquement ces relations qui pouvaient conduire à un rapprochement des deux peuples. Priscus, sur le compte duquel on inspira des ombrages à l'empereur, fut privé de son commandement, remplacé par un frère même de Maurice, puis renvoyé à son armée, compromise par l'incapacité du nouveau général. Ces tergiversations rendirent de l'audace au kha-kan. D'ailleurs pendant l'absence de Priscus il s'était passé une chose grave. Un corps de cavalerie bulgare, appelé des rives du Volga par Baïan, était arrivé dans les plaines pontiques, et prenait, par la rive gauche du Danube, le chemin qui conduisait en Hunnie, n'attaquant point, ne menaçant point les Romains, lorsqu'un corps de cavalerie romaine, en observation dans ces parages, fit pleuvoir sur lui une grêle de traits. Les Bulgares s'arrêtent, se retranchent, font valoir leur attitude et leurs intentions pacifiques, ainsi que la paix qui existe entre les Romains et les Avars; mais le général romain (c'était le frère de l'empereur) vient de la rive gauche avec des renforts, charge les barbares, et est lui-même mis en déroute. Nouvelles réclamations du kha-kan, nouvelles explications hautaines de part et d'autre. Baïan soutint que les Romains n'avaient pas le droit de mettre le pied sur la rive gauche du Danube, qui lui appartenait en totalité, qui était *sa province* à lui. Priscus, rentré sur ces entrefaites dans son commandement, n'accueillit pas sans une violente colère cette nouvelle prétention, plus insolente encore que les autres. « Et depuis quand, s'écria-t-il tout hors de lui, depuis quand un fugitif, reçu par grâce chez nous, ose-t-il fixer les limites de notre empire? » Ce mot blessa Baïan au cœur. Il s'approcha de Singidon sans rien dire, enleva la ville, la démantela, et en transporta les habitans en Pannonie. Accouru trop tard avec son armée, Priscus occupa une des îles du Danube, près de cette malheureuse cité, et les deux chefs se trouvèrent en présence, séparés seulement par un bras du fleuve. Il paraît qu'en ce moment leurs anciennes relations,

peut-être leur ancien penchant l'un pour l'autre, leur revinrent à l'esprit, et ils désirèrent se voir. Le kha-kan vint à cheval et descendit sur le bord, Priscus s'avança dans une barque jusqu'à la portée de la voix; mais l'entrevue se passa en récriminations et en reproches mutuels. Il ne restait plus que la guerre, et Priscus s'y préparait activement sur le Danube, quand il apprend que le kha-kan était en Dalmatie, où il mettait tout à feu et à sang.

Furieux, il court vers la Haute-Pannonie, attend l'armée des Avars, la bat et lui enlève tout son butin. La même fureur animait le kha-kan; il appelle à lui toutes ses bandes, et s'élance avec elles vers la Thrace, ne laissant derrière lui qu'un fleuve de sang. Baïan n'était plus un homme, c'était une bête féroce; il sévissait contre les pierres, il déclarait la guerre aux morts. A Drizipère, où il entra cette fois, et dont il fit un monceau de débris, il brûla l'église dédiée à saint Alexandre, qui était en grande vénération dans le pays, dépouilla la sépulture du martyr, toute revêtue de lames d'argent, et dispersa ses ossemens; puis, comme pour célébrer ce beau triomphe, disent les historiens, il alla s'attabler avec ses officiers et passer la nuit en débauches. Ce fut la vie que menèrent aussi ses soldats dans ces tristes journées de pillage et d'égorgement; mais bientôt la peste se déclara parmi eux. Dans une seule nuit, Baïan vit mourir dix de ses fils, atteints de bubons pestilentiels dans l'aine. Ce barbare aimait tendrement ses enfans, et faillit devenir fou de douleur. « Il fallait voir, dit un écrivain du temps, comment la joie triomphale, les chants et le *pæan* de la victoire firent place tout à coup au deuil, aux larmes, aux interminables gémissemens. » Dans son égarement, le kha-kan s'écriait sans cesse : « Que Dieu juge entre Maurice et moi, entre les Romains et les Avars; il sait ceux qui ont violé la paix ! » L'occasion était favorable pour l'aborder, et des négociateurs romains lui demandèrent une entrevue; mais Baïan resta douze jours sans vouloir les entendre. Enfin il conclut la paix avec une facilité qui prouvait son profond abattement.

L'année suivante, 600 de notre ère, la guerre reprit, non pas précisément sur l'initiative du kha-kan, mais parce qu'il vit que Priscus, s'emparant de la rive gauche du Danube, le traquait peu à peu dans ses frontières, et pourrait pénétrer quelque jour jusqu'au cœur de la Hunnie. Il sentit qu'il y allait de sa vie et de l'existence de son peuple, et qu'il devait tout épuiser pour reconquérir sa position au nord du fleuve. Priscus, posté dans Viminacium et dans l'île du Danube située en face, paraissait vouloir opérer le débarquement d'une forte armée destinée à agir au printemps : Baïan envoya quatre de ses fils défendre le passage, tandis qu'avec une partie de ses troupes, il irait prendre les Romains à dos; mais ses fils furent battus, le passage livré, et lui-même fut obligé de revenir au nord du

Danube pour y défendre son propre territoire. Cinq batailles terribles se donnèrent coup sur coup, où Baïan combattit avec désespoir, mais où Priscus, formant son infanterie en carrés impénétrables et variant à propos ses manœuvres, déploya toutes les ressources de la tactique la plus savante. Les quatre fils de Baïan périrent dans un marais, culbutés et noyés avec leurs corps d'armée; Baïan lui-même n'eut que le temps de traverser la Theïsse, sur le point d'être tué ou pris. Enfin les Romains passèrent cette rivière fameuse, interdite à leurs aigles depuis deux cents ans, non loin de laquelle s'était élevée la demeure d'Attila et où s'élevait encore celle de Baïan; mais ils ne la passèrent qu'en petit nombre et pour observer l'ennemi. Ce détachement tomba au milieu de trois bourgades habitées par des Gépides, et dans lesquelles ces serfs des Avars célébraient par des festins une de leurs fêtes nationales. Chose incroyable, ils ignoraient qu'il se fût livré la veille une grande bataille dans leur voisinage, tant leurs maîtres les tenaient isolés et étrangers à tout intérêt public! Les Romains tombèrent sur cette tourbe de serfs désarmés et endormis pour la plupart, comme ils étaient tombés sur la peuplade du roi Musok, et la traitèrent de même. Baïan n'avait fui que pour revenir, avec le dernier débris de sa puissance, livrer une dernière bataille, qu'il perdit. Pourtant les Romains n'allèrent pas plus avant, ils évacuèrent même bientôt la rive septentrionale du Danube pour rentrer dans leurs quartiers.

Baïan ne mourut pas dans cette bataille, mais il y survécut peu, car son nom disparaît presque aussitôt de l'histoire. Élevé au commandement de son peuple vers 565 et fort jeune encore, il l'avait gouverné pendant trente-six ans. La fortune, qui se retire des vieillards, lui fit payer cher dans ses dernières années les faveurs trop éclatantes dont elle l'avait comblé à son début. Ce fondateur du second empire hunnique, qui de prime-saut l'avait égalé presque au premier, le laissa en mourant humilié et compromis. Cet amer retour du sort lui remit peut-être en mémoire les roues du char de Sésostris et les autres moralités dont le médecin Théodore l'amusait autrefois : la perte de ses quatorze fils, tombés sous ses yeux victimes de son insatiable ambition, l'avait atteint d'une blessure qui ne se ferma plus. Comme s'il eût toujours senti sur sa tête la main du Dieu des chrétiens, dont il s'était joué par ses parjures, il répéta plus d'une fois, comme à Drizipère, « que Dieu jugerait entre Maurice et lui. » Maurice périt la même année ou l'année suivante, 602, décapité par les ordres du centurion Phocas, à la suite d'une révolte de soldats venue à propos de la dernière guerre contre les Avars. Le kha-kan put aller rendre ses comptes en face de son adversaire devant le juge qu'il avait choisi.

AMÉDÉE THIERRY.

LES

FINANCES DE LA GUERRE

RESSOURCES FINANCIÈRES DE LA RUSSIE.

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DE LA REVUE DES DEUX MONDES. [1]

Monsieur,

Ce n'est que depuis peu que j'ai eu le loisir de lire le travail de M. Léon Faucher sur *les finances de la Russie*, inséré dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août dernier.

Si cet article avait paru dans un recueil moins estimé que celui qui se trouve depuis bien des années sous votre direction éclairée, et s'il n'était pas sorti de la plume d'un publiciste aussi distingué que M. Léon Faucher, dont l'opinion fait autorité en matière de finances et d'économie politique, je ne m'en serais pas plus occupé que de toutes les autres publications hostiles à la Russie qui abondent dans la presse quotidienne, et auxquelles on est tellement habitué chez nous, qu'on ne leur accorde plus une attention sérieuse. Ce n'est que l'importance de la *Revue des Deux Mondes* comme organe de la partie éclairée du public et le nom de l'auteur, dont je lis toujours avec intérêt les productions littéraires, qui m'ont engagé à vous adresser ces lignes.

A une époque où l'esprit public est dans une agitation constante, où les passions sont plus que jamais en effervescence, tout homme qui aime une

(1) Nous recevons de Saint-Pétersbourg, comme un appel à la liberté de discussion et à notre impartialité, le document qu'on va lire, en réponse à l'étude de M. Léon Faucher sur *les Finances de la Russie*. Nous puisons surtout dans les graves complications où l'Europe se voit placée la raison d'accueillir ce document. Notre pays et les gouvernemens de l'Occident n'ont-ils pas un intérêt manifeste à connaître les faits et les argumens que les publicistes russes croient pouvoir opposer aux publicistes de la France et de l'Angleterre? Est-il besoin d'ajouter d'ailleurs que le document russe va fournir une réplique péremptoire à M. Léon Faucher? (*N. d. D.*)

vie tranquille livrée à des études et à des occupations sérieuses doit être naturellement porté à éviter la polémique sur des questions du jour qui impressionnent si vivement les esprits, car ce n'est pas le moment de discuter avec calme. Il faut espérer que cette animosité contre la Russie, produite en grande partie par les instigations d'une presse passionnée, dont le vertige semble avoir atteint son point culminant, passera comme tous les autres égaremens de l'esprit humain, dont nous avons vu tant de phases depuis quarante ans, et qu'il viendra un temps où l'on jugera la Russie d'une manière plus raisonnable et moins passionnée, et où l'on se convaincra, j'en suis bien sûr, que le danger pour les intérêts de l'équilibre de l'Europe continentale ne se trouve pas du côté où l'on s'évertue à le voir aujourd'hui.

Je m'abstiendrai donc de toute discussion sur les considérations politiques de M. Léon Faucher et ne m'occuperai, dans ma réponse, que de la partie purement financière de son travail, pour en relever quelques erreurs matérielles.

Je vous avoue, monsieur, bien sincèrement qu'en lisant cet article, j'ai été quelque peu surpris qu'un auteur aussi distingué eût prêté l'autorité de son nom à des faits complétement inexacts, et je n'ai pu m'en rendre compte qu'en prenant en considération que M. Léon Faucher, ajoutant une entière confiance aux révélations d'un organe officiel de la presse française, l'a adopté pour base de tous ses raisonnemens sur la situation financière de la Russie, dont il a tiré, avec sa lucidité ordinaire, des déductions qui seraient très-justes, si elles n'étaient pas fondées sur des faits erronés.

Je ne ferai pas au gouvernement français le tort de supposer qu'il a sciemment dénaturé les faits; mais je regrette qu'une connaissance imparfaite des opérations financières de la Russie et de ses ressources l'ait entraîné à confondre quelques données vraies avec d'autres qui ne le sont pas, et à construire un échafaudage de chiffres qui donne une idée complétement fausse de l'état de nos finances. Les erreurs qui s'y trouvent, et que nous supposons involontaires, ont été réfutées en substance dans deux articles qui ont paru dans le *Journal de Francfort* du 9 juillet et du 18 août dernier; mais comme il se pourrait que ces deux articles ne fussent point parvenus à la connaissance de vos lecteurs, et que d'ailleurs l'emploi que M. Léon Faucher a fait des données publiées par *le Moniteur* et les développemens dont il les accompagne exigent quelques explications complémentaires, je crois devoir récapituler ici les inexactitudes qui se trouvent reproduites dans le travail de M. Faucher.

Les chiffres et les raisonnemens qui s'y rattachent se croisent tellement les uns les autres, que, voulant surtout être court, il me serait difficile de les soumettre à une analyse systématique; je me bornerai donc à relever les inexactitudes qui s'y trouvent en suivant l'ordre dans lequel elles se présentent au lecteur.

1° Il est dit page 736 de la *Revue* (1) : « Le gouvernement russe, après avoir tâté les divers marchés, se voit exclu des principales places de crédit et réduit à l'expédient odieux, autant que stérile, de l'emprunt forcé. »

(1) Tome VIII, livraison du 15 août 1854.

Que l'emprunt russe soit, dans ce moment, exclu des marchés de Londres et de Paris, c'est bien naturel, et le gouvernement russe ne pouvait pas espérer d'y placer les inscriptions de cet emprunt. Il est également naturel qu'une opération financière de cette nature, entreprise sur un marché rétréci, au milieu d'une guerre qui menace de prendre des proportions colossales, et pendant que tant d'autres emprunts encombrent les principales places de l'Europe, ne peut pas marcher aussi rondement et aussi vite que cela pourrait avoir lieu sous l'empire de circonstances plus favorables. Cependant elle marche, et les souscriptions qui continuent, sauf quelques interruptions momentanées, selon que l'horizon politique et financier de l'Europe se rembrunit plus ou moins, ont atteint sur les principales places de l'Allemagne et de la Hollande une somme assez considérable. Donc le gouvernement russe n'a pas échoué dans cette entreprise, et ce qui prouve le mieux que les capitalistes de l'Europe n'ont pas perdu confiance dans le crédit de la Russie, qu'on prétend être si épuisé, c'est l'inquiétude manifestée par le gouvernement anglais que ses sujets ne participent à cet emprunt, et les moyens extraordinaires qu'il a cherchés dans la législation pour les en empêcher (1), ainsi que les expédiens d'intimidation inouïs jusqu'à présent, et aussi contraires au droit des gens qu'à l'indépendance des autres états, auxquels il a eu recours pour contrecarrer cet emprunt même sur les marchés étrangers.

Quant au prétendu emprunt forcé, c'est un fait entièrement controuvé. Personne n'y a pensé, personne n'en a entendu parler, et l'on a de la peine à concevoir à quelle source l'auteur peut avoir puisé ce faux renseignement.

2° Page 740. « Le commerce russe, privé des avances importantes que lui faisait chaque année l'Angleterre et qui ne montaient pas à moins de cinq millions sterling, a perdu en outre ses meilleurs débouchés au dehors, depuis que les flottes combinées bloquent hermétiquement les ports de la Baltique et ceux de la Mer-Noire. »

Que le commerce extérieur de la Russie soit en souffrance par suite de la guerre et du blocus, c'est incontestable; mais les intérêts des autres états qui sont en communication maritime avec la Russie, à commencer par l'Angleterre elle-même, en souffrent également, et l'auteur s'exagère beaucoup la part des sacrifices qui tombent à la charge de la Russie. Le commerce de plusieurs ports russes a pris la voie de terre, et l'Angleterre elle-même profite de cette voie détournée, par laquelle elle reçoit différens produits russes nécessaires à son industrie, tels que suif, chanvre, lin, etc., avec la différence toutefois qu'elle supporte le surplus des frais de transport de terre, surplus qui tourne en grande partie au profit de nos charretiers. Encore faut-il observer que jusqu'à présent, et contre toute attente, c'est plutôt le commerce d'importation que le commerce d'exportation qui a souffert du blocus des ports russes.

La valeur des exportations de la ville d'Odessa jusqu'à la fin de juin a dépassé d'environ 200,000 roubles celle des exportations, à la même date, de

(1) Le cours des fonds russes à la bourse de Londres semble justifier cette inquiétude du gouvernement anglais, car, malgré la guerre survenue entre les deux pays, le 5 pour 100 russe y est coté à peu près au pair.

l'année 1853, qui a été une des plus brillantes pour les opérations commerciales de cette ville; mais quand même le commerce extérieur de la Russie serait entièrement paralysé, ce qui n'est pas le cas jusqu'à présent, cela n'aurait pas, tant s'en faut, des conséquences aussi désastreuses et aussi décisives pour son attitude, comme partie belligérante, que celles que l'auteur croit y trouver.

L'interruption momentanée de ce commerce (nous disons momentanée, car dans la vie des nations quelques années critiques ne sont que des épreuves passagères que le patriotisme peut supporter dans une cause nationale) imposerait sans doute au pays de la gêne, des sacrifices et des privations; mais elle ne réduirait pas aux abois un empire doté de forces productives aussi variées et aussi étendues que celles de la Russie, et dont la prospérité nationale ne repose pas essentiellement, comme celle de l'Angleterre et de quelques autres états, sur l'activité de son commerce extérieur, — ce dernier étant encore chez nous très peu développé comparativement à l'étendue et à la population de l'empire. La valeur totale de nos importations et de nos exportations prises ensemble n'atteint pas un sixième des reviremens du commerce intérieur, qui s'élève, d'après les estimations les plus modérées, à environ cinq milliards de francs.

La foire de Nijni-Novgorod, dont les opérations commerciales s'élèvent jusqu'à la valeur de 60 millions de roubles (240 millions de francs), est le meilleur baromètre du mouvement de notre commerce à l'intérieur et en partie aussi de notre commerce extérieur. Or les résultats de cette foire, qui aurait pu être sérieusement affectée par les circonstances actuelles, ont été, cette année, si satisfaisans, qu'ils ont surpassé toute attente. Les affaires se sont faites rondement, tout a été payé au comptant, et les engagemens de l'année passée ont été exactement soldés.

3° Même page. « Le change a baissé de plus de 20 pour 100 (1), l'exportation de l'or est prohibée, les faillites se succèdent et s'accumulent sur toutes les places. »

Nous devons répéter ici ce qui a été dit dans un des articles déjà cités du *Journal de Francfort*, que la baisse rapide du change de 4 fr. à 3 fr. 8 cent pour un rouble n'a été que le résultat momentané de la défense de l'exportation des monnaies d'or russes, et qu'elle n'a pas même eu la durée d'un seule bourse, car le même jour (1/13 mars) le cours s'est élevé au taux de 3 fr. 25 cent., et depuis ce moment il a monté successivement au point d'avoir bientôt atteint les anciennes cotes, ce qui prouve le peu d'influence que la guerre a exercé en général sur les opérations du change.

Ce fait en lui-même, tel qu'il s'est produit en réalité, et non tel qu'il a été caractérisé par *le Moniteur*, savoir que le cours du change de Saint-Pétersbourg, tombé rapidement par suite d'une panique instantanée, motivée uniquement par la défense de l'exportation de l'or, s'est relevé par sa propre force, sans le concours d'aucune mesure exceptionnelle, malgré le maintien de la mesure prohibitive concernant l'exportation de l'or et malgré la continuation de la guerre, ce fait, disons-nous, est à nos yeux la meilleure preuve

(1) La valeur du rouble-argent est tombée de 4 fr. à 3 fr. 8 cent.

de la solidité de notre crédit et de nos rapports commerciaux avec les autres pays.

Quant aux faillites, qui sont en général moins fréquentes en Russie que dans beaucoup d'autres pays, il n'en est survenu aucune, depuis le commencement de cette guerre, qui mérite une attention particulière, ou qui puisse être considérée comme un symptôme inquiétant pour le commerce en général.

4° Pages 741 et 742. Pour prouver « que le cabinet de Pétersbourg se trouve dès à présent acculé à tous les expédiens qui caractérisent un gouvernement aux abois, » l'auteur fait l'énumération des fonds qui ont été absorbés par les frais de la guerre en sus des ressources ordinaires du budget. Dans cette énumération, M. Faucher a compris, entre autres, différentes sommes fictives telles que : 1° les fonds restant disponibles du dernier emprunt contracté à Londres, qu'il porte à 75 millions de francs; 2° les fonds qui avaient été temporairement placés en France, en Angleterre et en Hollande, évalués par l'auteur à 100 millions de francs; 3° les 30 millions de roubles pris sur la réserve métallique déposée en garantie du remboursement des billets de crédit; 4° le produit du prétendu emprunt forcé porté à 200 millions de francs; 5° le bénéfice de la banque de crédit foncier à Varsovie montant à 28 millions de francs, sur lequel le trésor russe doit avoir mis la main.

Or il se trouve : 1° que le dernier emprunt contracté à Londres avait une destination spéciale pour les chemins de fer et autres constructions tout à fait indépendantes des préparatifs de la guerre, et que le reliquat de cet emprunt n'a pas été affecté à d'autres emplois; 2° que les fonds placés en pays étrangers appartenaient à la réserve métallique déposée en garantie des billets de crédit et n'ont jamais été détournés de cette destination spéciale. La majeure partie de ces fonds, consistant en rentes françaises, a été réalisée lors de la dernière conversion de la rente; le produit en a été déposé intact à la caisse de réserve, à laquelle il appartenait, et les effets de cette catégorie non encore réalisée sont restés comme par le passé dans la susdite caisse : tout cela s'est accompli sous le contrôle d'une députation composée de membres choisis par la noblesse et la congrégation marchande, et des hauts fonctionnaires délégués par le gouvernement; 3° qu'aucune somme n'a été et n'a pu être touchée par le gouvernement sur la réserve métallique, dont le maniement se trouve sous le contrôle permanent de la députation qui vient d'être désignée : on ne prend à la caisse de réserve, et toujours sous le contrôle de la députation, que les sommes nécessaires aux caisses d'échange ouvertes pour les billets de crédit, car telle est sa destination; 4° que le prétendu emprunt forcé n'existe que dans l'imagination de ceux qui l'ont inventé; 5° que la prétendue saisie opérée par le gouvernement sur le fonds de réserve de la banque de crédit foncier du royaume de Pologne n'est également qu'une fable de pure invention.

Le maniement de tous les fonds de la banque foncière du royaume de Pologne est confié, sous le patronage et le contrôle du gouvernement, qui est lui-même un des principaux intéressés, y ayant engagé une partie de ses domaines, à une direction composée, d'après les statuts, de membres librement élus par les actionnaires, et le fisc n'a jamais porté la main à ces

fonds. Le fonds de réserve de cette société d'actionnaires, formé de diverses économies et des amendes encaissées pour les retards de paiemens, qui ne s'élève pas à 7 millions de roubles, mais seulement à 2,863,000 roubles, est consigné, conformément aux statuts, à la banque de Pologne, strictement à titre de dépôt, et la banque ne peut en disposer pour aucune de ses opérations. D'après les anciens statuts, la banque foncière ne pouvait garder sur ce fonds dans ses caisses plus de 15,000 roubles pour les dépenses courantes, et, par les statuts révisés en 1852, cette somme a été portée à 150,000 roubles.

M. Léon Faucher fait également mention (page 741) des emprunts faits aux caisses publiques, « dont le chiffre n'est pas connu, dit-il, mais qui ont dû être considérables, à en juger par ce fait révélé par *le Moniteur* du 4 juin, que le lombard de Moscou aurait envoyé en une seule fois 19 millions de roubles (76 millions de francs). »

Cet envoi de 19 millions du lombard de Moscou est encore un fait entièrement controuvé. Jamais on n'a enlevé, ni au lombard de Moscou, ni à aucun autre des établissemens de crédit existant en Russie, une aussi forte somme, et jamais pareille somme n'a été disponible à aucun de ces établissemens.

M. Faucher évalue à 96 millions de francs les billets de série qui, d'après *le Moniteur*, auraient été émis depuis le mois de janvier 1853 jusqu'au mois de juin 1854, et il ajoute dans une note, au bas de la page 741, « qu'il ignore si, dans cette somme, se trouve comprise la série des bons du trésor mise en circulation dans le royaume de Pologne par un ukaze du 28 avril, et qui s'élevait, dit-il, à 20 millions de francs. »

On n'a mis en circulation dans l'empire, depuis le mois de janvier 1853 jusqu'au 1er juin 1854, que quatre séries, montant à 12 millions de roubles, et quatre autres séries n'ont été émises que depuis le 1er juin jusqu'au mois de septembre 1854, ce qui fait effectivement la somme de 24 millions de roubles (96 millions de francs); mais comme, à partir du 1er janvier 1853, trois anciennes séries, nos V, VI et VII, montant à 9 millions de roubles, ont été remboursées, la masse totale des bons du trésor en circulation ne s'est trouvée augmentée que de 15 millions de roubles ou 60 millions de francs.

Quant à la série des bons du trésor, dont l'émission a été autorisée dans le royaume de Pologne, et qui n'est pas comprise dans la susdite somme, elle s'élève à 3 millions de roubles ou 12 millions, et non pas 20 millions de francs, dont il n'a été mis jusqu'à présent en circulation que les deux tiers, ou 2 millions de roubles; le reste se trouve dans le fonds de réserve.

Pour embellir ce tableau des finances de la Russie, l'auteur y ajoute que le gouvernement s'est emparé des vases sacrés de Tchenstohowa pour un million de roubles, ce qui est une fable inventée par les journaux allemands et officiellement signalée comme telle par les feuilles de Varsovie. M. Faucher porte en outre à 100 millions de francs le produit des dons volontaires et des confiscations. Nous ne savons pas au juste à quelle somme s'élève le total des dons volontaires, et nous ignorons complétement quelles sont les confiscations dont l'auteur a voulu faire mention.

C'est ainsi que, par une erreur que nous aimons à supposer involontaire, et en ajoutant à quelques données tirées des documens authentiques d'au-

tres faits entièrement controuvés, l'auteur a porté à 700 millions de francs les fonds déjà dévorés par la guerre, — somme dont l'exagération est évidente par elle-même, indépendamment des erreurs qui viennent d'être indiquées.

En rectifiant les faits signalés par M. Léon Faucher, nous ne prétendons pas vouloir prouver que la Russie puisse soutenir la guerre actuelle avec les ressources ordinaires, car aucun état ne se trouve dans l'heureuse position de pouvoir le faire.

L'Angleterre, dont la dette publique absorbe déjà en intérêts et amortissement près de la moitié du revenu de l'état, puise les ressources de la guerre dans l'augmentation des impôts.

Le gouvernement français a contracté un emprunt de 250 millions de francs, déjà épuisé, et qui doit être suivi d'un second emprunt, plus considérable, dit-on, que le premier.

L'Autriche, pour couvrir son déficit ordinaire et pour se préparer aux éventualités de la guerre, vient de contracter un emprunt national de 1 milliard 250 millions de francs, et la Prusse, dont les finances sont dans l'état le plus prospère, a dû également avoir recours, quoique dans une moindre proportion, à cette ressource extraordinaire pour se maintenir dans une attitude appropriée à la gravité des circonstances.

Il est donc naturel que la Russie aussi, ayant à soutenir une guerre contre trois puissances, ait été obligée d'augmenter sa dette flottante et de contracter un emprunt qui n'est encore qu'en partie réalisé; mais l'emploi effectif de toutes ces ressources extraordinaires aux besoins de la guerre n'atteint pas la moitié du chiffre auquel il a été porté par les évaluations de M. L. Faucher, et la charge en résultant n'est nullement en disproportion avec les ressources du pays. Sans parler d'immenses propriétés de l'état, telles que biens-fonds, forêts, lavages aurifères, salines, usines, etc., qui peuvent servir d'hypothèque à la dette publique, il suffira d'alléguer ici qu'en dernier lieu, c'est-à-dire dans le budget de 1854, l'intérêt et l'amortissement de la dette flottante et de la dette consolidée ne prennent que 21 1/2 pour 100 des revenus ordinaires de l'état, proportion bien moins désavantageuse que celle que présente la dette publique de tous les autres principaux états de l'Europe, à l'exception de la Prusse.

5° Page 742. « La réserve monétaire de la forteresse, qui était encore au mois de mars, suivant *le Moniteur*, de 116 millions de roubles (464 millions de francs), peut supporter, j'en conviens, des réductions ultérieures; mais cette ressource ne conduira pas bien loin : une nouvelle saignée de 30 millions de roubles (120 millions de francs) faite à ce grand dépôt métallique mettrait en péril la solidité de la circulation, dès à présent fort compromise. »

Nous n'avons qu'à répéter ici ce qui a déjà été dit plus haut, que le gouvernement n'a pas touché pour les dépenses extraordinaires au fonds de réserve métallique de la forteresse, qui ne diminue et n'augmente que selon le mouvement des caisses d'échange, c'est-à-dire selon que le montant des billets apportés à l'échange excède les nouveaux dépôts en numéraire qu'on vient convertir en billets et *vice versâ*.

Ce fonds s'élevait au mois de mars dernier non à 116, mais à 159,918,000 rou-

bles-argent, et il est maintenant (16-28 septembre) de 146,563,000 roubles, représentant plus de 42 pour 100 de la masse totale des billets en circulation et dans les caisses de l'état (345,927,000 roubles), ce qui excède de beaucoup la proportion nécessaire en Russie pour assurer la circulation de la monnaie fiduciaire, car une longue expérience a prouvé qu'en Russie, à moins d'augmenter outre mesure les émissions, un cinquième, voire un sixième de la masse totale du papier en circulation affecté à la dotation des caisses d'échange suffirait, au besoin, pour en maintenir le cours (1), d'autant plus que les mines d'or et d'argent jettent chaque année dans la circulation plus de 20 millions de roubles (80 millions de francs), qui affluent en majeure partie au fonds de réserve métallique pour être convertis en billets de crédit, et remplacent le numéraire employé à l'échange de ce même papier-monnaie.

6° Pages 742 et 743. « Il ne faut pas oublier que le rouble de papier, qui avait, dans le principe, la valeur du rouble-argent, soit 4 francs de notre monnaie, a été successivement déprécié par des émissions surabondantes jusqu'à perdre 75 pour 100. Le rouble de papier ne vaut plus aujourd'hui que 1 franc; encore un pas de plus, et cette monnaie fiduciaire aura le sort des assignats. »

Nous ne savons pas de quel rouble de papier il est question dans ce passage. L'ancien papier-monnaie, connu sous le nom d'assignats, n'existe plus dans la circulation, et ce n'est que dans quelques provinces qu'on a conservé l'habitude de faire les comptes en roubles-assignats, représentant les deux septièmes d'un rouble-argent. Il n'y a plus en Russie d'autre papier-monnaie que les billets de crédit, qui sont pour ainsi dire des billets au porteur, échangeables à volonté en numéraire, et qui circulent au pair dans toute l'étendue de l'empire. Que veut donc dire cette phrase? « Le rouble de papier ne vaut plus aujourd'hui que 1 franc; encore un pas de plus, et cette monnaie fiduciaire aura le sort des assignats. » Il y a ici évidemment erreur ou confusion dans les données sur notre circulation monétaire.

7° Page 743. « Le revenu public de la Russie était évalué par les statisticiens, il y a quelques années, à 600 ou 650 millions de francs, en y comprenant le produit des lavages aurifères de la Sibérie et de l'Oural. Les recettes du trésor n'ont pas dû faire des progrès très-sensibles dans ces contrées, où le système prohibitif contribue, autant peut-être que le servage des cultivateurs, à rendre la richesse stationnaire. Il n'en est pas de la Russie comme de l'Autriche, où la réforme administrative a porté le revenu, en quelques années, de 164 millions de florins, point culminant de l'ancien état de choses en 1846, et de 122 millions de florins, chiffre qui exprimait l'in-

(1) Les anciens assignats n'auraient jamais essuyé la dépréciation qu'ils ont successivement éprouvée, si on avait eu pour les caisses d'échange un fonds métallique équivalent à un cinquième ou à un sixième de la masse du papier en circulation. Or la réserve métallique actuelle est encore de plus de deux cinquièmes. Il s'est produit dans l'histoire de la dépréciation du papier-monnaie en Russie un fait très remarquable, c'est qu'au milieu des progrès de la guerre d'invasion en 1812, pendant qu'on ne pouvait changer les assignats aux caisses publiques que contre la monnaie de cuivre, le cours de ce papier a monté de plus d'un pour 100. Il était de 23,8 pour 100 au mois d'avril, et de 24,9 pour 100 au mois de décembre.

fluence de l'état révolutionnaire en 1848, à 226 millions de florins en 1852. »

La première de ces entraves influe sans aucun doute sur le revenu de l'état. Cependant le produit des douanes, qui n'était, année moyenne, pendant la période quinquennale de 1822-1826, que de 47,997,000 roubles-assignats, représentant, au cours de cette époque (27 pour 100), 12,959,000 roubles-argent, a donné pour la période quinquennale de 1848-1852, année moyenne, 29,519,000 roubles-argent, ce qui présente une augmentation de 16,560,000 roubles-argent (66,240,000 francs) ou de 128 pour 100. Ces progrès obtenus malgré un tarif douanier encore très-restrictif par l'élévation des droits d'entrée et malgré d'autres circonstances qui entravent le développement du commerce extérieur, prouvent la force expansive des ressources du pays, et l'on peut en inférer dans quelle forte proportion cette branche de revenu aurait pu augmenter avec un système moins restrictif que celui qui existe encore aujourd'hui, quoique sensiblement modifié depuis 1850, et dont la France nous a donné le premier exemple. Quant au servage, le gouvernement s'occupe constamment, depuis bien des années, à en atténuer les conséquences, autant que les circonstances le permettent, et sans bouleverser la fortune des particuliers et les rapports économiques du pays, et M. Léon Faucher aurait pu voir, par les données consignées dans mes *Études sur les forces productives de la Russie* (tome 1er, page 327 de la deuxième édition), qu'en 1851, sur le total de 23,370,000 cultivateurs, il n'y avait que 11,683,000 paysans à corvée, ou un peu moins de la moitié, dont une grande partie dispose librement de son temps et de son travail, moyennant des accords volontaires, en payant aux propriétaires une certaine rente sous le nom d'*obrok*, et que l'autre moitié se compose de cultivateurs entièrement libres.

Les revenus ordinaires de l'état ont augmenté en Russie depuis quinze ans dans la proportion suivante : jusqu'en 1839, le chiffre le plus élevé était de 163,751,000. En 1853, le budget des recettes ordinaires s'est élevé à 224,308,000 roubles, ce qui présente pour quatorze ans une augmentation de 60,557,000 roubles (242,228,000 francs), ou de plus de 36 pour 100, et cet accroissement de revenu a été obtenu sans aucune augmentation des impôts existans, bien que la matière imposable soit loin d'être épuisée en Russie, comme elle l'est dans beaucoup d'autres pays. Il nous suffira de reproduire ici quelques faits qui ont déjà été signalés en réponse au *Moniteur* dans le *Journal de Francfort* du 9 juillet.

On consomme en Russie environ 50 millions de kilogrammes de tabac, et l'imposition de cet article ne rapporte pas 3 millions de roubles-argent, y compris le droit d'entrée prélevé sur les tabacs étrangers; ce qui ne donne que 6 kop. ou 24 centimes par kilogramme.

L'impôt sur le sel, prélevé sur une consommation de 580 millions de kilogrammes et sur une population de 60 millions (1), ne rapporte, avec le droit prélevé sur le sel étranger, que 9,700,000 roubles, ce qui donne 1 1/2 kop. ou 6 centimes par kilogramme, et 16 kop. ou 64 centimes par habitant.

Les impôts prélevés sur le commerce et l'industrie sous le titre de guildes et de certificats ou patentes ne rapportent que 4 millions de roubles sur un

(1) Sans la Finlande et le royaume de Pologne.

revirement annuel de valeurs engagées dans le commerce et l'industrie qu'on peut porter, d'après les évaluations les plus modérées, à 1,500 millions de roubles ou 6 milliards de francs.

M. Léon Faucher est trop bon financier pour ne pas saisir toute la portée de ces indications.

Pour ce qui concerne la comparaison avec le progrès du revenu public en Autriche, il y a à faire observer que l'augmentation présentée par M. Faucher n'est pas le résultat exclusif des progrès de la richesse nationale et du rendement des impôts existans, mais aussi et en majeure partie de la création de nouveaux impôts après les événemens de 1848 et de l'augmentation de quelques taxes déjà existantes, mais plus encore de l'introduction du système général d'imposition dans les provinces hongroises, qui ne participaient que faiblement aux charges de l'état avant la révolution de 1848. Cet état de choses résulte clairement du chiffre relatif de l'augmentation : elle a été, en 1850, de 22 pour 100; en 1851, de 11 pour 100; en 1852, de 10 pour 100, et en 1853, de 5 pour cent. Il y a d'ailleurs à faire observer qu'on ne peut pas comparer le revenu public de l'Autriche, avant et après la révolution de 1848, sans tenir compte de la dépréciation des billets de banque, qui constituent la monnaie courante du pays, et qui perdent encore maintenant 18 à 20 pour 100 malgré le grand emprunt national dont un des buts principaux était d'en relever le cours, de sorte que la somme totale des revenus de l'état, portée en 1852 à 226 millions de florins, équivalait à environ 180 millions avant 1848.

8° Même page. « Cependant *le Moniteur*, sur des données dont le gouvernement français a sans doute vérifié l'exactitude, évalue à 800 millions de francs les recettes annuelles du trésor moscovite. La moitié de ces recettes étant fournie par la ferme des eaux-de-vie et par les droits de douane, *le Moniteur* suppose que la guerre actuelle et le blocus des deux mers amèneront un déficit de 50 millions de roubles ou de 200 millions de francs, en calculant le rouble au pair, dans le produit de ces deux branches d'impôt. »

M. Léon Faucher est un financier trop éclairé pour ne pas voir que cette évaluation du déficit dans les deux branches du revenu en question est exagérée, et il la réduit à 100 millions de francs.

L'auteur de l'article inséré dans le *Journal de Francfort* du 9 juillet dernier évalue le maximum possible de la diminution du revenu, par suite de la guerre actuelle, à 20 pour 100 sur le produit des douanes, ce qui ferait, sur une somme d'environ 30 millions de roubles-argent, 6 millions, et à 10 pour 100 sur le produit des fermes du débit des boissons, dont il n'y aurait à défalquer, d'après cette évaluation, que 8,200,000 roubles, de sorte que ces deux non-valeurs présumées représenteraient ensemble un déficit de 14,200,000 roubles, ou moins de 57 millions de francs. Or, d'après les renseignemens puisés en dernier lieu à des sources authentiques, on peut affirmer dès à présent que la réduction sur la ferme des boissons sera, sinon nulle, au moins très insignifiante. Les contrats de ferme conclus provisoirement, en dernier lieu, pour les années 1855 et 1856, pour un grand nombre de gouvernemens, loin de présenter une diminution, donnent au contraire une augmentation de quelques centaines de mille francs sur le revenu effectivement perçu en 1853.

9° Page 744 : « Le cabinet de Pétersbourg, ayant à couvrir ses frontières de terre et de mer à la fois, ne peut pas mettre sur pied moins de huit à neuf cent mille hommes. Or, que l'on s'y prenne comme on voudra, une armée de neuf cent mille hommes en campagne représente une dépense annuelle d'au moins 900 millions de francs ; ajoutez l'entretien de quarante vaisseaux de ligne, avec l'accessoire des bâtimens légers et des navires à vapeur qui doivent être toujours prêts à prendre la mer, et vous arriverez sans peine au milliard. Supposez maintenant que la Russie ne prélève que 200 millions sur son revenu pour servir l'intérêt de sa dette et pour subvenir aux dépenses de l'administration civile, il faudra encore que le gouvernement, en dehors de son revenu ordinaire, se procure chaque année, pour soutenir la lutte, une somme de 500 millions !

« Cela est-il possible aujourd'hui ? Cela sera-t-il possible l'année prochaine? En admettant que la Russie fournisse quelque temps les hommes, pourra-t-elle fournir l'argent? Sous une forme ou sous une autre, la population de l'empire est-elle en état de payer chaque année au trésor un tribut additionnel et extraordinaire de 500 millions de francs? Toute la question de la guerre est là, et je crois qu'il suffit de la poser pour la résoudre. »

Le budget militaire pour 1854, calculé sur un effectif de 800 à 900 mille hommes, a été porté à 84,200,000 roubles argent (1), et celui de la marine à 14,400,000 roubles, ce qui fait ensemble 98,600,000 roubles ou 394,400,000 fr., par conséquent moins des deux cinquièmes de la somme à laquelle M. Léon Faucher évalue la dépense totale pour l'armée et la marine. En admettant que l'effectif de l'armée fût porté à 1,250,000 hommes, ce qui supposerait une augmentation de 450,000 hommes, ou de 50 sur 100, et en ajoutant au budget militaire de 84,200,000 roubles, en somme ronde, largement comptée, 50 millions de roubles ou 200 millions de francs (ce qui fait 60 pour 100), cela ne porterait encore le total de la dépense, avec le budget de la marine, qu'à 594,400,000 fr., tandis que M. Léon Faucher l'évalue à 1 milliard. C'est ainsi qu'en augmentant, d'après une évaluation exagérée, les dépenses de la guerre, et en réduisant de 200 millions les revenus ordinaires de l'état, l'auteur porte à 500 millions le déficit annuel qui doit en résulter. Mais en admettant même que, par suite des dépenses extraordinaires et imprévues, ce déficit fût effectivement aussi considérable, ce qui n'est nullement le cas, nous croyons connaître assez bien la situation financière de la Russie et les moyens dont elle peut disposer pour oser affirmer avec conviction qu'elle serait en état de le combler pendant plusieurs années moyennant ses ressources intérieures extraordinaires, et quand même elle serait dans le cas d'augmenter sa dette, pendant la durée de la guerre, d'un ou de deux milliards de francs, cette charge, quelque considérable qu'elle soit en elle-même, ne serait point en disproportion avec les ressources naturelles du pays et celles dont l'état peut disposer, vu les immenses propriétés qu'il possède (2).

(1) Cette somme, répartie sur une armée de 8 à 900,000 hommes, donne en moyenne environ 100 roubles ou 400 francs par tête, tandis que M. Léon Faucher compte probablement, d'après l'entretien du soldat français, 1,000 francs par tête.

(2) Voir sur ce sujet les données authentiques insérées dans la feuille déjà citée du *Journal de Francfort* du 9 juillet.

10° Les pages 748 et suivantes sont consacrées à la critique des institutions de crédit en Russie et aux dangers qu'elles présentent pour le gouvernement, urtout dans les circonstances actuelles.

Les idées et les principes en matière de crédit, développés dans ces pages avec beaucoup de lucidité, sont si justes, que l'on ne pourrait pas les révoquer en doute, et l'erreur ne consiste que dans la rigoureuse application de ces idées et de ces principes à l'état de choses en Russie tel qu'il existe et que les circonstances l'ont fait. C'est une erreur dans laquelle tombent ordinairement tous les écrivains étrangers, qui ne jugent de ce qui se passe en Russie que d'après les idées reçues et reconnues justes dans d'autres pays (1).

La Russie est un pays très difficile à connaître et à juger. Il faut y avoir vécu et l'avoir longtemps étudié pour bien saisir les causes de chaque fait qui se présente à l'œil de l'observateur et les conséquences qu'on peut en déduire. La rapide croissance de cet empire, l'origine de sa grandeur, les élémens dont il se compose, ses mœurs, ses traditions nationales, le caractère et les idées prédominantes de ses populations, toutes ces circonstances réunies ont créé un état de choses tout à fait particulier propre à ce pays, et bien souvent tel fait qui, dans d'autres contrées, amènerait inévitablement telle ou telle conséquence, produit en Russie un effet tout opposé, de sorte que la simple logique à laquelle la connaissance du pays ne vient pas en aide se trouve souvent déroutée dans ses calculs. C'est une observation que nous avons souvent entendu faire par des étrangers éclairés qui sont venus s'établir en Russie, et qui ont eu à y manier de grands intérêts commerciaux ou industriels. Ce caractère particulier à la Russie se reflète aussi dans ses institutions de crédit.

« Ce que le gouvernement russe (dit M. Léon Faucher) n'a pas fait par lui-même en matière de crédit, il l'a suscité par sa garantie et se l'est approprié. Banques d'émission, caisses de prêt et de dépôt, institutions de crédit hypothécaire, caisses d'épargne et monts-de-piété, tout émane de lui seul, ou remonte à lui en dernière analyse. C'est une espèce de communisme financier qui s'ajoute au communisme foncier, et qui en aggrave les conséquences en faisant de toutes ces mailles une chaîne sans fin. »

Cette observation est très-juste, mais le fait signalé par l'auteur est en lui-même la conséquence naturelle des circonstances qui l'ont produit. Après avoir secoué le joug des Tartares, la Russie est entrée dans la carrière de la civilisation avec un immense amas de ressources et de forces vitales qu'il s'agissait de développer. Le pouvoir absolu, qui en était une conséquence et une condition essentielle d'existence, placé à la tête d'une nation intelligente et énergique, mais encore peu familiarisée, dans les premières périodes de sa culture, avec les ressources d'une civilisation plus avancée, est devenu par la force des choses le principe et le moteur de tout progrès. L'esprit d'association, si fécond ailleurs en résultats, n'étant pas encore assez développé, c'est le gouvernement qui a dû prendre l'initiative de toutes les institutions

(1) Nous ne faisons ici allusion, bien entendu, qu'aux auteurs de bonne foi et non à ceux qui, mus par un sentiment hostile ou par un intérêt de parti, se sont attachés à dénigrer ce pays.

utiles. C'est ainsi qu'en matière de crédit, ce grand levier de la prospérité des nations, le gouvernement a dû également prendre sur lui de le créer et de le développer, en fondant des banques de commerce et des banques d'emprunts pour la propriété foncière. Ces institutions étaient d'autant plus indispensables en Russie qu'il n'y existe pas encore de système hypothécaire dont une bonne organisation suppose et exige des conditions qu'il n'a pas encore été facile de réunir dans un si vaste empire. Une grande masse de propriétés se trouvait et se trouve encore en litige (1).

L'arpentage général n'a été achevé que depuis peu dans une grande partie de l'empire. Il n'existe pas de cadastre, et c'est une œuvre qui demande beaucoup de temps et des dépenses très considérables (2). Or il est connu que sans un système régulier d'hypothèque, lorsque celui qui prête sur un bien-fonds n'a pas les moyens de constater les charges dont ce bien est grevé, lorsqu'il n'a aucun droit de priorité sur les dettes que l'emprunteur peut contracter par la suite, le crédit foncier, ou ce qu'on appelle en termes de législation le crédit réel, ne peut pas être solidement établi. En Russie, il n'existe d'autre moyen d'hypothéquer une créance sur une propriété immobilière qu'en prenant cette dernière en gage. C'est ce qui s'appelle *pravo zastavne*, mais ce système est défectueux et ne remplace l'hypothèque que très imparfaitement. Avec une bonne loi d'hypothèque, le créancier est parfaitement assuré dans ses droits, et le propriétaire continue à posséder la terre, à l'administrer et à l'améliorer, tandis qu'en la mettant en gage il est obligé de s'en dessaisir et de l'abandonner à la merci de son créancier. Il en résulte de fréquentes contestations et d'interminables procès. Il faut y ajouter que les imperfections de notre législation, en matière de concours des créanciers et de poursuites contre les débiteurs insolvables, et les formes embarrassées de la procédure nuisent également au crédit personnel.

Par suite de toutes ces circonstances et vu l'insuffisance du crédit réel et personnel, ce n'est que dans les établissemens publics placés sous le patronage et la garantie du gouvernement que la propriété foncière a pu puiser les capitaux dont elle avait besoin, et c'est aussi vers ces établissemens qu'ont afflué les capitaux disponibles, à défaut d'autre placement solide. C'est ce qui a donné à nos banques un si grand développement et concentré les principales ressources de crédit public entre les mains du gouvernement.

Comme les banques en Russie reçoivent les capitaux qui leur sont apportés à titre de placemens à intérêt, et que ces capitaux sont remboursables à bref délai, sous la garantie du gouvernement, tandis que les prêts qu'elles font sur les propriétés immobilières ne sont remboursables qu'à des termes éloignés de dix, quinze, jusqu'à trente-sept années, M. Léon Faucher considère tous les fonds placés aux banques par des particuliers comme une dette flottante de l'état, qu'il porte ainsi, en y ajoutant les billets de crédit et les billets de série, à un total de 5 milliards de francs. Il représente cette situation comme très grave et dangereuse, en admettant la possibilité des de-

(1) Voyez sur cette matière les notions qui se trouvent dans nos *Etudes sur les Forces productives de la Russie*, tome Ier, p. 343 et suiv. de la première édition, et p. 354 et suiv. de la seconde édition.

(2) On sait ce qu'elle a coûté en France.

mandes subites de remboursement qui excéderaient les ressources disponibles des banques et de l'état.

Ce chiffre énorme de la soi-disant dette flottante se compose donc, d'après les évaluations de l'auteur, de trois élémens distincts : 1° des billets de série remboursables en huit années, 2° des billets de crédit qui représentent le papier-monnaie, 3° des capitaux placés aux banques et aux lombards.

Le total des billets de série en circulation montant à 75 millions de roubles (300 millions de francs), qui constitue la dette flottante proprement dite, n'est pas exorbitant pour un état comme la Russie, et ce qui le prouve le mieux, c'est que ces effets s'écoulent facilement dans la circulation et sont toujours très-recherchés. Le cours des billets de crédit qui constituent la monnaie fiduciaire du pays est suffisamment garanti par un dépôt métallique dont *le Moniteur* a arbitrairement réduit le montant (1).

La chance de l'insolvabilité n'existerait donc que pour les capitaux placés aux différentes banques et remboursables à bref délai, dont M. Léon Faucher porte le montant à 3 milliards 200 et quelques millions de francs. Il y aurait bien à défalquer sur cette évaluation quelques sommes qui ne peuvent pas être considérées comme une dette remboursable à volonté; mais cela entraînerait des explications qui seraient peut-être peu intelligibles pour ceux qui ne connaissent pas en détail le maniement des fonds et la comptabilité de nos banques : nous ne prendrons donc ici en considération que le fond même de la question.

La sécurité des sommes que les banques doivent aux déposans, en tant que les actifs de ces établissemens de crédit ne sont pas couverts par les effets escomptés à la banque de commerce et par les dépôts des marchandises, repose sur l'hypothèque des biens-fonds engagés aux banques et sur la garantie générale du gouvernement. Elles sont effectivement remboursables à bref délai, tandis que les créances de la banque sont hypothéquées pour des termes plus ou moins éloignés, et c'est ce qui constitue aux yeux de M. Léon Faucher le danger de la situation.

Les observations de M. Faucher, fondées sur des principes généralement adoptés en matière de crédit et sur l'expérience des autres pays, sont très rationnelles, et au point de vue général nous partageons entièrement ses opinions sur ce sujet.

Nous convenons que des banques établies sur le même principe que celle de la Russie ne pourraient se soutenir longtemps dans aucun autre pays et crouleraient à la première crise financière. En Russie, elles existent parce qu'elles ont une raison d'être. Elles se soutiennent depuis plus d'un demi-siècle, elles ont traversé bien des crises sans être ébranlées, et leur crédit n'a fait que grandir de plus en plus, parce que cet état de choses est fondé sur une situation spéciale dont le vice se corrige en grande partie par les circonstances mêmes qui ont donné lieu à cette organisation exceptionnelle de nos établissemens de crédit, comme nous l'avons observé plus haut. Le danger d'une demande subite de remboursemens, dans des proportions qui excéderaient la possibilité d'y faire face, est considérablement atténué par

(1) Voyez ce qui a été dit plus haut sur ce sujet.

la difficulté de trouver un autre placement solide à de grandes masses de capitaux qu'on retirerait des banques. La confiance dont jouissent en Russie les établissemens de crédit placés sous le patronage de l'état est si grande, qu'elle se maintient même dans le temps de crises financières (l'expérience l'a plus d'une fois prouvé d'une manière irrécusable), car elle est fondée sur la nécessité et favorisée par une longue habitude qui l'a en quelque sorte fait passer dans les mœurs du pays.

Les demandes de remboursement excèdent rarement le montant des nouveaux dépôts, et proviennent ordinairement des petits rentiers qui ont temporairement placé aux banques le fruit de leurs économies. Les riches capitalistes et les gros déposans, qui ont contracté l'habitude de vivre d'une partie de leur rente et de voir leur capital s'accumuler dans les banques par les intérêts composés, se gardent bien d'y toucher pour courir les chances et les embarras d'un autre placement productif et solide. Ils savent bien qu'indépendamment de la garantie générale du gouvernement, la solvabilité des banques repose sur une grande partie de la propriété immobilière du pays et qu'ils ne courent aucun risque de perdre leurs capitaux. On ne doit pas non plus perdre de vue que, parmi les capitaux placés aux banques, il y en a et de très considérables qui appartiennent à des institutions, corporations et établissemens publics qui se trouvent sous la tutèle et la direction du gouvernement. Ces capitaux, qui ne peuvent pas être considérés comme une dette flottante exigible à volonté, constituent bien au delà d'un tiers de toutes les sommes déposées aux banques.

Quant aux crises financières comme il y en a eu plusieurs depuis que les anques existent, et qui momentanément pourraient augmenter en dehors des proportions ordinaires les demandes de remboursement, le gouvernement les a prévues, et s'est mis en mesure d'y faire face en créant un fonds de réserve général séparé, indépendamment de celui qui se trouve auprès de chaque banque.

Si le danger d'une grande crise, qui pourrait amener l'insuffisance de tous ces moyens et épuiser toutes les réserves, était tel que M. Léon Faucher l'a caractérisé dans son étude sur les finances de la Russie, les symptômes de ces dangers se seraient déjà manifestés d'une manière sensible tant en 1812 (1) qu'au milieu des circonstances graves où nous nous trouvons depuis bientôt dix-huit mois.

Or, en examinant les opérations de nos banques depuis le 1er janvier 1853, nous y trouvons au contraire des résultats très-rassurans sous ce rapport.

Pendant l'année 1853, qui se trouvait déjà, depuis le mois de mai, sous l'influence des complications politiques, très-inquiétantes pour toute l'Europe, aggravées dès le mois d'octobre par la déclaration de guerre de la Porte ottomane, les capitaux déposés à la banque d'emprunts, à la banque de commerce et à tous les autres établissemens de crédit public qui se trouvent

(1) En 1812, lorsque la Russie était envahie par les armées ennemies, le crédit des banques n'a pas été sérieusement ébranlé; le pays s'est relevé rapidement, plus fort que jamais, de cette guerre colossale, et pourtant les ressources de l'état étaient bien minimes à côté de celles dont il dispose maintenant.

sous la direction du ministère des finances se sont élevés à 241,512,818 roubles, et les capitaux remboursés à 212,874,598 roubles, de sorte qu'il y avait un excédant des sommes déposées de 28,638,220 roubles (114,544,880 francs). Depuis le 1er janvier de l'année courante jusqu'à la fin d'août, les mêmes établissemens ont reçu, de la part des nouveaux déposans, 129,819,225 roubles, et ils ont remboursé 135,778,454 roubles, de sorte que les remboursemens ont excédé de 5,959,229 roubles les capitaux déposés pendant ces huit mois, ce qui est une conséquence naturelle de l'émission de plusieurs séries des billets du trésor portant intérêt et des souscriptions sur le nouvel emprunt de 50 millions, car une partie des capitaux disponibles se sont tournés vers ces deux placemens, comme plus avantageux sous le rapport du taux des intérêts.

Cet excédant des remboursemens, sur les opérations des huit derniers mois, qui forment un revirement total de plus de 265 millions 1/2 de roubles (1,062,000,000 francs), n'a absorbé qu'un peu plus d'un cinquième de l'excédant des capitaux placés dans les banques pendant l'année précédente et ne présente certes rien d'inquiétant. Il rentre dans la catégorie des cas prévus et qui se sont déjà plus d'une fois manifestés dans les temps ordinaires par suite des opérations commerciales et industrielles, de l'émission de nouvelles séries des bons du trésor, ou d'autres circonstances locales qui réclamaient les capitaux retirés des banques, ou qui en détournaient une partie de ceux qui auraient dû y affluer. Ce sont de ces éventualités auxquelles les banques sont parfaitement en mesure de faire face sur leurs fonds sans recourir même aux ressources que l'état tient en réserve pour soutenir la solvabilité de ces établissemens. La somme de l'excédant des remboursemens qui résulte des opérations des banques pendant l'année courante jusqu'à la fin du mois d'août pourrait décupler avec le temps, sans amener des embarras irrémédiables. Les demandes de remboursement n'arrivent jamais subitement et en masse, mais graduellement, et elles sont toujours couvertes en majeure partie par les sommes reçues des nouveaux déposans et par les annuités payées aux banques à compte des capitaux hypothéqués sur les biens-fonds, ce qui laisse au gouvernement le temps d'aviser aux moyens de venir au secours des banques en cas de besoin. Celles-ci ont aussi la ressource de suspendre ou de restreindre, dans les temps critiques, les avances qu'elles font sur des immeubles, pour employer leurs fonds aux exigences de leur dette flottante.

Si par la suite le chiffre trop élevé des capitaux remboursables à bref délai et celui de la dette flottante de l'état donnaient lieu à des appréhensions sérieuses au sujet d'une crise financière, le gouvernement aurait un moyen sûr d'y remédier en ouvrant le grand-livre de la dette consolidée.

Comme les banques ne paient aux déposans que 4 pour 100 d'intérêt, une grande partie des capitaux placés dans ces banques se porteraient sur le grand-livre, si le gouvernement accordait des inscriptions de rente 4 1/2 ou 5 pour 100, en les garantissant pour vingt ou vingt-cinq ans de toute conversion.

Les grands capitalistes, vivant de leurs rentes et ne cherchant qu'un placement sûr, profiteraient de ce moyen d'augmenter leur revenu, et même ceux qui placent temporairement leurs fonds aux banques pour les retirer

au besoin pourraient profiter de cette augmentation des intérêts, ayant toujours la faculté de négocier leurs inscriptions à la bourse ou de les engager, soit à la banque de commerce, soit à d'autres établissemens de crédit, dans le cas où ils auraient besoin de leurs capitaux. De cette manière, la dette flottante des banques se convertirait en dette consolidée de l'état.

L'idée de cette opération a été plus d'une fois mise en avant par quelques financiers, et si le gouvernement russe n'y a pas encore eu recours, c'est probablement parce qu'il n'a pas eu lieu de se convaincre du danger de l'état de choses actuel.

Quoi qu'il en soit, nous concevons parfaitement que, pour tout financier étranger, la situation de nos banques puisse paraître anormale, et qu'elle ait suggéré à M. L. Faucher les observations développées dans son article. Nous n'avons été étonné que de la facilité avec laquelle cet auteur distingué a pu adopter pour base de ses raisonnemens les données et les faits erronés publiés par *le Moniteur* et par d'autres organes de la presse.

Nous aurions encore bien des choses à relever dans cet article, mais nous ne voulons pas ouvrir la voie à une polémique qui serait, pour le moment, hors de saison. Nous nous sommes donc borné à rétablir quelques faits dans leur vrai jour pour l'information de ceux qui s'occupent sérieusement de la statistique financière des principaux états de l'Europe.

Il me semble que, même lorsqu'on est engagé dans une guerre, il ne peut être dans l'intérêt bien entendu d'aucune des parties belligérantes de déprécier et d'amoindrir les ressources de son adversaire; comme d'ailleurs la *Revue des Deux Mondes* s'adresse aux hommes sérieux, il ne peut pas entrer dans ses vues d'abuser le public sur un sujet aussi grave que celui dont s'est occupé M. Léon Faucher, et j'aime à croire, monsieur, que vous ne refuserez pas une place dans votre intéressant recueil à cette simple rectification des faits, écrite de bonne foi et fondée sur des données authentiques.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentimens les plus distingués.

L. TEGOBORSKI,

auteur des *Études sur les Forces productives de la Russie.*

Saint-Pétersbourg, le 30 septembre (12 octobre) 1854.

M. Tegoborski me permettra de lui dire, quelque prix que j'attache à son opinion, qu'il ne m'eût pas paru nécessaire de revenir sur le chapitre un peu rebattu aujourd'hui des finances russes, si je ne l'avais considéré dans cette circonstance comme l'organe du gouvernement qu'il sert. En appelant au jugement du public des critiques dont il a été l'objet, le cabinet de Pétersbourg donne un exemple qui n'est pas commun dans les états despotiques. Nous le voyons avec plaisir se placer sur le terrain de la discussion, et c'est là une tendance qu'il ne tiendra pas à nous d'encourager.

Le gouvernement russe, dans la réponse qu'il nous fait, cherche à établir deux points principaux : il veut d'abord prouver que son crédit, son revenu et son commerce extérieur ont peu souffert jusqu'à ce jour, et ne se ressenti-

ront que médiocrement à l'avenir d'une guerre qui ferme déjà toutes les mers au pavillon de cette puissance. Il prétend ensuite que, dans le cas même où la Russie serait appelée à des efforts extraordinaires, les ressources de l'empire lui permettraient de faire face aux plus extrêmes nécessités. Ces assertions sont appuyées de quelques chiffres, dont il peut être à propos d'examiner la valeur, bien que M. Tegoborski les déclare authentiques.

L'apologiste des finances russes débute par une assertion hardie. L'emprunt nouveau, cette opération dont l'avortement est public en Europe, cette valeur dont les banquiers de Berlin n'ont pas voulu à 83, avec une prime de 17 pour 100 sur le capital nominal, n'a pas *échoué*, suivant M. de Tegoborski. Il veut bien nous apprendre que l'emprunt marche, et que les souscriptions ont atteint une *somme assez considérable* sur je ne sais quelles places de l'Allemagne et de la Hollande. Quelle est l'importance de cette somme? M. de Tegoborski ne le dit pas. Avec une franchise dont il faut lui savoir gré, il éveille même la défiance et le doute, car c'est lui qui confesse que, si l'emprunt marche, ce n'est pas très *rondement*. Rayons donc cet article du catalogue des ressources financières : je suppose que ce n'est ni sur l'argent allemand ni sur l'or hollandais que compte l'empereur Nicolas pour fournir la campagne de 1855.

Après tout, n'y a-t-il pas quelque chose de bien étrange quand on a jeté un défi à l'Europe civilisée, quand on la brave, à venir solliciter une part des capitaux qu'elle tient en réserve, à lui demander son argent pour le convertir en bombes et en boulets? Depuis vingt ans, la Russie emprunte périodiquement sur les marchés de Londres et d'Amsterdam, afin de couvrir le déficit que laisse dans son budget la permanence de ses préparatifs militaires. Elle pousse aujourd'hui l'assurance, la guerre étant déclarée et les hostilités commencées, jusqu'à renouveler ce manége, qui ne peut plus faire de dupes. Eh bien! la mine est éventée, et, nous le répétons, l'emprunt échoue.

Par forme de consolation pour l'amour-propre de son gouvernement, M. de Tegoborski nous signale la bonne tenue habituelle des fonds russes sur le marché de Londres. Il n'y a pas là cependant de quoi s'exalter beaucoup : le 4 et 1/2 russe est coté 85 ou 6 pour 100 au-dessous du 4 et 1/2 belge. L'empire moscovite ne prend pas, comme on voit, un rang fort élevé dans l'échelle du crédit.

Mais pourquoi s'adresser à l'étranger, si la Russie renferme toutes les ressources que passe en revue, avec tant de complaisance, l'imagination de M. de Tegoborski? Que vous manque-t-il donc pour tenir tête aux nations occidentales, si vous avez de l'or chez vous comme vous avez du fer? Sur ce point, qui domine pourtant le sujet, l'apologiste officiel, quoique placé à la source des renseignemens, prodigue les réticences. Ne lui demandez pas combien ont produit les dons volontaires, il répondra qu'il ne sait pas cela *au juste*, et que le total lui en est inconnu. Ne lui parlez pas de l'emprunt forcé, c'est une « fable inventée par les feuilles allemandes. » Comment! les fonc-

tionnaires du gouvernement n'ont pas invité les personnes auxquelles on suppose de l'aisance à souscrire à l'emprunt? Et qui peut ignorer qu'en Russie une invitation du gouvernement est un ordre?

En niant ces faits et bien d'autres, que nous avons trouvés de notoriété publique, le gouvernement russe nous apprend qu'il a déjà répondu, mais en prenant soin de cacher sa réponse, tantôt dans quelque feuille allemande, tantôt dans un journal de Varsovie. Si le cabinet de Pétersbourg recherchait réellement la publicité, il aurait tenu une tout autre conduite : il se serait adressé au *Moniteur* lui-même, puisqu'il prend *le Moniteur* à partie, et *le Moniteur* n'eût pas sans doute été moins courtois que la *Revue des Deux Mondes;* il aurait, en un mot, battu le tambour par ses ambassadeurs dans tous les foyers de publicité; il aurait appelé partout la contradiction, certain de lutter avec avantage.

Mais ce n'est pas le système que l'on suit. La Russie est l'empire du silence; aucun bruit extérieur n'y pénètre, et aucune rumeur n'en sort. La douane établie aux frontières s'occupe bien moins de saisir ou de taxer les marchandises que d'arrêter et d'expulser les idées. Il n'y a de journaux en Russie que ceux du gouvernement, et de publiciste en définitive que l'empereur. On n'admet qu'un petit nombre de journaux étrangers, qui passent, à leur arrivée, par les mains de la censure. Celle-ci, quand elle ne les confisque pas tout à fait, répand des flots d'encre sur deux ou trois pages, ou coupe sans pitié tous les passages qui lui déplaisent. Les nouvelles ne sont pas plus épargnées que les réflexions politiques : pendant quelque temps, les abonnés du *Journal des Débats* à Varsovie n'en ont reçu que le feuilleton. Qu'est-ce que la presse, et quel crédit peuvent obtenir ses assertions dans un pays ainsi gouverné? Le pouvoir a seul la parole. Quoi qu'il avance, et affirmât-il, à la connaissance de tout le monde, le contraire de la vérité, personne n'aurait la faculté ni les moyens de le contredire. Il en résulte ce qui est la conséquence naturelle du despotisme : le gouvernement a le pouvoir, mais il n'a pas l'autorité; il empêche ses sujets de parler, mais il n'est pas toujours cru de ses sujets quand il leur parle.

Je dirais volontiers à M. de Tegoborski : « Vous affirmez que votre gouvernement n'a pas dépouillé le couvent de Tzenstochowa de ses vases sacrés, qu'il n'a pas mis la main sur la réserve de la banque foncière à Varsovie, et qu'il n'a pas touché jusqu'à présent à la réserve métallique qui forme la garantie des billets de crédit. Personnellement je ne demande pas mieux que d'ajouter foi à une déclaration aussi catégorique. Dussiez-vous me reprocher encore une fois de juger la Russie avec les idées de l'Occident, je ne puis pas supposer qu'un gouvernement se respecte assez peu pour donner sa parole en vain.

« Mais qu'importent mes dispositions personnelles dans ce débat? L'organe du cabinet russe s'adresse au public, et c'est le public qu'il doit convaincre. Or l'opinion publique n'accepte que sous bénéfice d'inventaire les assertions

des gouvernemens. Elle sait, en Europe, que le cabinet de Pétersbourg a fait essuyer au clergé catholique, dans les provinces qu'il a envahies, des persécutions bien autrement graves que ne le serait l'enlèvement de quelques vases sacrés, et que ces violences ont été ensuite audacieusement niées à la face de l'Europe. La chancellerie russe a de tout temps joui d'une assez mauvaise réputation sous le rapport de la véracité. Ce n'est donc pas assez d'affirmer, il faut des preuves. Voilà ce qui manque à la réponse de M. Tegoborski. On a beau réitérer les déclarations, soit officieuses, soit officielles; ne communique pas qui veut aux faits le caractère d'authenticité. L'authenticité résulte d'un ensemble de garanties dont une publicité libre est la première et la plus essentielle. Tant que vous écrirez du fond de votre despotisme, vous serez toujours suspect. »

M. de Tegoborski n'évalue qu'à 57 millions de francs pour l'année 1854 la diminution que devront éprouver les revenus de l'état. C'est là une hypothèse très optimiste; mais le cabinet russe ne diffère point en ceci des cabinets de l'Occident. Ses illusions en matière de budget sont les mêmes; il ne voit clair, comme eux, qu'à la lueur de la foudre, et il faut que les événemens se chargent de le détromper.

Suivant M. de Tegoborski, les recettes du trésor, qui étaient de 651 millions de francs en 1839, ont atteint en 1853 le chiffre de 897 millions. Un accroissement de 36 pour 100 en quatorze ans dans les revenus de l'état, en le supposant avéré, prouverait qu'en Russie comme ailleurs l'ère de la paix a favorisé le développement de la richesse. Il faudrait en conclure aussi que la guerre a déjà changé ou va bientôt changer cet état de choses, car la guerre consomme et ne produit pas.

Mais ce chiffre énorme, inattendu, incroyable de 897 millions n'a-t-il pas l'air d'être mis en avant pour le besoin de la cause? C'est la première fois que le gouvernement russe se décide à faire connaître le revenu de l'état. Cependant, si le trésor moscovite a de pareilles rentrées, quand il a voulu emprunter à l'étranger, il eût été dans l'intérêt de son crédit d'en avertir les prêteurs; l'emprunt ne pouvait pas avoir un meilleur prospectus. Sa réserve de cette époque s'explique mal en présence de l'abandon, sans doute calculé, auquel il se livre aujourd'hui.

La franchise, après tout, n'est qu'apparente. On accuse en bloc un revenu de 900 millions de francs. Est-ce le revenu brut ou le revenu net? On a laissé ce point important dans l'ombre. De quelles sources encore proviennent les recettes que l'on fait sonner si haut? Quels sont les élémens du revenu public? M. de Tegoborski n'en dit rien : il nous donne un chiffre global qui peut être échafaudé sur des nuages, quand il faudrait nous donner un budget.

Je vois bien ce qui arrête l'organe du gouvernement russe. S'il mettait sous les yeux du public les élémens du revenu, il faudrait nécessairement produire le budget des dépenses, et c'est là un secret que le cabinet de Péters-

bourg veut garder. Un état n'est vraiment riche que lorsque ses revenus dépassent ses besoins. Le trésor russe aurait beau recevoir chaque année 900 millions; s'il dépense un milliard, il est pauvre, et le chemin de la banqueroute s'ouvre devant lui. La publicité des recettes et des dépenses en Russie, voilà le seul moyen d'établir que nous avons exagéré la faiblesse de cet empire, et que l'apologiste de ses finances n'en a pas exagéré la solidité. Nous acceptons l'épreuve; M. de Tegoborski peut-il nous garantir que le gouvernement russe s'y résignera?

Au surplus, les ressources d'un état sont en définitive celles de la population. Si la guerre diminue le commerce, trouble l'industrie et enlève les débouchés essentiels à l'agriculture d'un pays, il est impossible que ce pays, même en se saignant des quatre veines, paie la même somme d'impôts. M. de Tegoborski a trop battu les sentiers de l'économie politique pour contester des vérités aussi élémentaires; mais il biaise et cherche à les ébranler par l'accumulation de cinq ou six petits argumens qui reposent sur des faits mal compris. Suivant lui, le commerce extérieur de la Russie a peu souffert du blocus, une bonne partie ayant pris la voie de terre, et en tout cas les charretiers russes y ont beaucoup gagné. Je ne voudrais pas troubler la satisfaction patriotique de M. de Tegoborski à l'endroit des charretiers, mais je lui ferai remarquer qu'il n'est nullement certain que les acheteurs étrangers aient fait les frais de cette dépense. Le prix des denrées se règle sur le marché par le rapport qui existe entre l'offre et la demande; or l'offre a dû très souvent excéder la demande, attendu que les Anglais notamment, en se détournant des ports russes, étaient allés s'approvisionner en Australie, au Canada et aux États-Unis. Or, si l'offre a excédé la demande, les frais accessoires de transport ont dû retomber à la charge des expéditeurs; les charretiers russes ne se sont donc partagé que les dépouilles des propriétaires russes ou des marchands.

Mais voici une théorie bien autrement extraordinaire. M. de Tegoborski prétend que, le commerce extérieur fût-il absolument paralysé, la prospérité de la Russie s'en ressentirait à peine; la raison, c'est que « la valeur totale des importations et des exportations ne représente pas un sixième des viremens du commerce intérieur. » Dans toutes les contrées, les échanges que font entre eux les habitans d'un même pays ont une importance bien supérieure à la somme des échanges qu'ils font avec les pays étrangers; cela ne veut pas dire cependant qu'ils pussent renoncer sans dommage à ces rapports que la diversité des climats, des aptitudes et des produits établit entre les nations. La Russie, en y renonçant volontairement ou contre son gré, fera même un sacrifice plus grand que tout autre peuple, car l'importance de ces relations tenait bien plus à leur nature qu'au chiffre d'affaires qu'elles représentaient. La Russie était payée, six mois ou même une année à l'avance, des marchandises qu'elle envoyait au dehors. Le commerce extérieur fournissait ainsi le fonds de roulement à l'aide duquel marchait le commerce intérieur lui-même;

c'était en quelque sorte le moteur de toutes les transactions. Ce moteur disparaissant aujourd'hui, je ne donnerais pas grand'chose de la machine.

Sans doute, la Russie a fait des progrès, mais ce sont les progrès d'un pays pauvre. Comment peut-on nous vanter sérieusement la richesse d'une contrée qui est encore de tant de côtés un désert à défricher et à peupler! Eh quoi! vous comptez à peine onze habitans par kilomètre carré; la vie moyenne chez vous n'est que de vingt ans, ce qui présente des ressources bien peu durables pour recruter de nombreuses armées; la bourgeoisie russe ne fait que de naître; la noblesse est endettée; les paysans en sont réduits à l'état de servage, ou vivent dans les liens d'un communisme qui est la pratique des plus immorales comme des plus sauvages théories; l'industrie est une œuvre artificielle éclose sous la protection des tarifs; l'agriculture, à l'exception du royaume de Pologne, se maintient dans les rudimens de l'état patriarcal. Les forêts, les steppes et les marais occupent les cinq sixièmes du territoire. Et vous imaginez qu'un sol aussi mal préparé vous fournira les moyens de lutter contre les puissances de l'Occident, qui ont en abondance tout ce qui vous manque ou vous manquera bientôt : des hommes et de l'argent! Quelques chiffres que M. de Tegoborski tienne en réserve pour appuyer cette prétention, elle est de tous points insoutenable.

Il est vrai que l'organe du gouvernement russe ne se tient pas toujours à cette hauteur. Dans une autre partie de sa réponse, M. de Tegoborski cherche à démontrer que le trésor n'aura pas à faire des sacrifices aussi considérables, et qu'il lui suffira d'ajouter à l'effectif quatre cent mille hommes, aux dépenses 200 millions de francs. Nous contestons sans hésiter la base de ces calculs. M. de Tegoborski nous apprend que les évaluations du budget, en ce qui concerne les dépenses de la guerre et de la marine en 1854, s'élèvent à 394 millions pour un effectif de huit à neuf cent mille hommes. Or chacun sait la différence qui existe entre les prévisions et les faits. Quoique la Russie n'ait pas et n'ait jamais eu huit cent mille hommes sous les armes, elle n'a jamais comblé que par des emprunts le déficit que les dépenses de son état militaire amenaient dans son budget. Si le gouvernement prévoit 400 millions de dépenses ordinaires pour le chapitre des armemens, on peut mettre 500 millions sans crainte de se tromper. Quant aux quatre cent mille hommes dont M. de Tegoborski reconnaît qu'il faut augmenter l'effectif pour faire face aux nécessités de la guerre, nous ne saurions pas davantage adopter ses calculs, qui portent la dépense à 4 ou 500 francs par tête de soldat Ce n'est pas ici le lieu d'examiner ce que coûte à chaque puissance l'armée qu'elle entretient; mais personne n'admettra que, même en Russie, même en ne donnant pas de pantalons aux soldats, comme cela s'est vu dans l'armée du maréchal Paskiévitz en Hongrie, et au risque de voir le choléra emporter ces malheureux par milliers, cette dépense puisse descendre à 400 francs par tête. M. de Tegoborski oublie encore qu'un soldat en campagne coûte beaucoup plus qu'un soldat en garnison. L'Angleterre a dépensé 100 millions de francs à trans-

porter en Orient le personnel et le matériel de son armée, et la Russie, qui n'a plus la voie économique et prompte de la mer, la Russie, qui est obligée de réunir des milliers de chariots quand elle veut seulement transporter des troupes d'Odessa à Sébastopol, ne porterait rien en ligne de compte pour un chapitre aussi absorbant! Mais quand les longues marches font périr les hommes, n'est-ce pas un capital qui périt pour le trésor et qu'il faut remplacer? Le gouvernement russe ressemble à ces fils de famille qui se croient toujours riches parce que, ne tenant pas note de toutes les richesses qu'ils dissipent, ils ne savent jamais au juste de combien leurs dépenses excèdent leurs revenus.

M. de Tegoborski trouvera donc bon que j'insiste; si le gouvernement russe veut continuer la guerre, il devra pourvoir chaque année à un déficit d'au moins 500 millions. Un pareil fardeau n'excède-t-il pas ses forces? Nous l'avons pensé, et il nous a semblé que cette opinion avait de l'écho. Cependant la foi de M. de Tegoborski est intrépide : à l'entendre, la Russie comblera ce déficit, « dût-elle augmenter sa dette d'un ou deux milliards de francs. » Sur ce point, notre incrédulité n'est pas ébranlée. Si la Russie avait dû trouver aussi aisément à emprunter parmi les sujets de son empire, elle ne se serait pas adressée constamment à l'étranger. Je ne crains pas d'avouer que la France, qui est un pays riche, ne pourrait pas défrayer pendant longtemps un emprunt annuel de 500 millions. Comment veut-on que la Russie, qui est un pays pauvre, généralement très pauvre, où la fortune mobilière commence à peine à se développer, où l'on n'emprunte et ne place que sur la terre, où la civilisation, en un mot, est encore dans les limbes, fasse ce que la France ne ferait pas ou ne ferait qu'en s'épuisant et avec une extrême difficulté ?

M. de Tebogorski n'espère pas sans doute que je prenne pour des ressources actives toutes les valeurs qu'il énumère comme appartenant à l'état, telles que des forêts, des salines, des usines, des lavages aurifères. On ne vend pas des biens-fonds en temps de guerre. Dans des époques plus tranquilles, ces propriétés trouveraient même bien peu d'acquéreurs. Est-ce que le sol manque aux propriétaires en Russie? Ce qui leur manque, ce sont les capitaux à l'aide desquels on met la terre en valeur, et les connaissances spéciales, autre capital non moins précieux que le premier. Nous conseillons fort à M. de Tegoborski de ne pas faire un budget des valeurs territoriales que possède le gouvernement russe, car ce budget irait rejoindre dans l'estime publique celui dans lequel le gouvernement provisoire proposait à l'assemblée constituante de tirer parti des terrains retranchés sur la largeur des routes ainsi que des lais et relais de mer.

Le gouvernement a voulu être tout en Russie : l'état réduit en monopole dans ses mains non-seulement le pouvoir, mais encore le crédit et la circulation de l'argent. Son châtiment sera de trouver la nation aussi accablée et frappée de la même impuissance que lui dans les jours difficiles. Quand il

manquera d'argent, tout le monde en manquera, et la ruine de son crédit entraînera celle de tous les établissemens ainsi que de tous les individus. Dans les pays libres et industrieux, comme l'Angleterre, la Belgique et la Hollande, quand l'état éprouve des embarras, il fait retraite vers le terrain fécond des ressources individuelles. En Russie au contraire, en dehors de l'état, il n'existe rien, ni forces, ni ressources. Et lorsque la guerre aura dévoré cette réserve métallique qui est encore, selon M. de Tegoborski, d'environ 600 millions de francs, il ne restera plus que le papier-monnaie. Or l'expédient du papier-monnaie, pour la nation qui l'emploie, c'est invariablement la fin du monde.

Nous touchons au côté le plus grave et au point culminant de ce débat. Il s'agit de savoir, non plus si le cabinet de Pétersbourg trouvera des ressources pour continuer la guerre longtemps, mais bien s'il ne doit pas succomber plus tôt que plus tard sous le poids des engagemens qu'il a déjà contractés. Nous avions montré que le danger le plus imminent pour le crédit de la Russie consistait dans l'énormité de sa dette flottante, qui égale, ou peu s'en faut, la dette fondée de la France, et que, soit à titre de débiteur direct, soit à titre de garant, il était exposé à rembourser, à la première réquisition de ses créanciers, une somme qui représente la valeur des espèces qui circulent dans toute l'Europe, environ cinq milliards de notre monnaie. Cette démonstration reposait sur des documens authentiques, émanés du gouvernement russe lui-même; il était donc bien difficile de contester ou de se réfugier derrière des équivoques : aussi le gouvernement russe ne le tente pas, mais il a recours à un subterfuge assez curieux, et qu'en terme de palais on appellerait, je crois, un déclinatoire.

M. de Tegoborski nous dit à peu près en somme : « Vous avez raison, les faits sont tels que vous les exposez, et vous défendez les vrais principes. Un état chargé d'une dette flottante de cinq milliards doit sombrer à la première crise; mais la Russie est un pays à part, les conditions de crédit n'y sont pas les mêmes que dans l'Occident, c'est un malade qui résistera à un accès qui emporterait des gens robustes. »

Sans doute il ne faut pas se laisser prendre à ce vernis de civilisation qui recouvre l'épiderme moscovite. Les Russes ont encore beaucoup de chemin à faire pour atteindre à notre niveau. C'est, comme on l'a dit avec raison, une nation du XVIe siècle en présence des peuples plus intelligens et plus instruits du XIXe; mais je vois là des différences de degré et non de nature. Les Russes ne nous égalent assurément ni dans les sciences, ni dans le commerce, ni dans l'industrie, mais enfin ils ne restent pas étrangers au mouvement qui entraîne l'Europe : ils vendent et achètent, produisent et consomment, et ils introduisent tant qu'ils peuvent le crédit dans leurs transactions. Le crédit de la Russie demeure bien inférieur à ceux de l'Angleterre et de la France, mais elle n'a trouvé des prêteurs qu'aux mêmes conditions, c'est-

à-dire en remplissant fidèlement et ponctuellement les engagemens qu'elle contractait.

M. de Tegoborski veut-il dire que, la guerre s'échauffant et les affaires, par suite, étant en souffrance, le peuple russe ne fera pas ce que tout autre peuple ferait à sa place : qu'il continuera à verser de l'argent en dépôt dans les caisses publiques, au lieu de retirer les sommes qu'il a déposées, et que la confiance à l'abri de laquelle circulent 1,200 millions de billets de crédit en petites coupures ne sera pas altérée? Cette prétention ne supporte pas l'examen. D'abord en fait, et de l'aveu de M. de Tegoborski lui-même, la somme des retraits, depuis la déclaration de guerre, dépasse de plusieurs millions de roubles (environ 24 millions de francs) celle des nouveaux dépôts. La gêne publique augmentant, les dépôts s'arrêteront nécessairement tout à fait, tandis que les retraits deviendront plus considérables et plus nombreux. Quand les déposans ne pourront plus vivre de leur revenu, il faudra bien qu'ils échancrent le capital.

Le gouvernement précipitera la crise lui-même. Il a déjà demandé, il demandera encore de l'argent aux contribuables, soit sous la forme de dons volontaires, soit sous celle d'impôts additionnels, soit sous celle de réquisitions. Or les contribuables, auxquels la guerre enlève les débouchés de leurs produits, n'amassent pas de capitaux et ne font pas d'économies. Comment pourront-ils répondre aux exigences du gouvernement sans retomber sur les établissemens de crédit et sans retirer les sommes qu'ils leur ont confiées? Ces établissemens à leur tour, qui ont immobilisé ou prêté à l'état les valeurs dont ils étaient nantis, s'adresseront au gouvernement, qui est à la fois débiteur personnel et garant de la dette. Comment l'état remboursera-t-il? Par une émission extraordinaire de billets de crédit? Mais alors nous tombons dans le régime des assignats. Par une émission de rentes? M. de Tegoborski y a pensé; mais d'abord cela ne donnera pas aux créanciers remboursés les moyens d'acquitter les nouveaux impôts : ce ne sera pas de l'argent; ensuite il est à craindre que, pour éviter une banqueroute totale, l'état ne fasse une banqueroute partielle, en livrant à ses créanciers des valeurs qui seront infailliblement dépréciées. On le voit, les gouvernemens despotiques, quand ils se trouvent dans l'embarras, ne procèdent pas autrement que les révolutions. C'est là ce que nous apercevons de plus clair dans la réponse du publiciste russe.

Un dernier mot. M. de Tegoborski, en terminant son apologie, nous fait remarquer qu'il n'est ni adroit ni prudent de dissimuler ou de rabaisser, de parti pris, les forces de ses adversaires. Cette tactique n'est pas à notre usage. Nous ne cherchons pas à inspirer aux gouvernemens de l'Occident une fausse sécurité. Nous leur conseillerions bien plutôt d'exagérer la prévoyance et de multiplier les préparatifs. On gagne toujours à regarder les difficultés en face, à mesurer les moyens d'action à la grandeur des obsta-

cles. Une guerre avec la Russie est une entreprise sérieuse et difficile qui exige l'emploi de toutes nos ressources et de toute notre énergie.

Mais en même temps il ne faut pas permettre à l'ennemi de propager des illusions en sens contraire. Depuis plus d'un demi-siècle, la politique de la Russie s'évertue, à l'aide d'un mystère calculé et de fictions hardies, à répandre l'idée de sa domination comme celle d'une puissance irrésistible et en quelque sorte surnaturelle. On nous dit sans cesse, quoique rien ne ressemble moins à la vérité, qu'elle dispose en temps de paix d'un million de soldats. On représente l'ordre européen comme n'existant que par sa tolérance, et peu s'en faut que l'on ne mette à la place de la Providence, qui règle le sort des empires, la volonté de l'empereur Nicolas. En un mot, on cherche à effrayer l'Europe par toute espèce de fantômes, et l'on agit avec elle comme les Chinois qui peignent des monstres sur leurs drapeaux pour effrayer leurs ennemis dans le combat.

Ce sont ces fantômes de la politique russe que j'ai voulu dissiper. J'ai cherché les côtés faibles d'un pouvoir que je consens bien à croire colossal, mais que je ne crois ni à l'épreuve du temps, ni à l'abri de la corruption, ni, pour tout dire, invincible. Cette faiblesse n'était que trop visible, et je n'ai pas eu de peine à la découvrir. La Russie s'organise pour la conquête, quand ses besoins et ses témérités la condamnent à la paix. Elle ne peut ni faire la guerre, à la façon de Gengis-Kan, avec des torrens d'hommes, car la population civile lui manquerait, ni la conduire avec la force disciplinée et savante des nations civilisées, car il faut pour cela beaucoup d'argent. Elle marche au combat, enlacée dans les replis d'une dette flottante qui la paralyse : il lui faudrait, pour sortir d'embarras, des succès immédiats et décisifs, que je ne lui souhaite pas, et qui ne sont guère probables. Le temps est contre elle, la justice la condamne ; nous pouvons attendre avec confiance le jugement de Dieu.

LÉON FAUCHER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 novembre 1854.

Il n'est personne aujourd'hui en Europe dont le regard ne reste obstinément, invinciblement fixé sur ce coin de terre orientale où s'agite la grande question du moment. Aussi quoi de plus émouvant! quoi de plus propre à saisir l'attention universelle! Parmi ces forces qui sont en présence et qui se heurtent chaque jour, sans compter les soldats de la Turquie, il y a les armées de trois des plus puissantes nations du monde. Le point qu'on attaque et que défend l'armée du tsar, c'est une place lentement créée, fortifiée par une longue préméditation d'une manière formidable; c'est l'œuvre de prédilection de la politique russe dans la Mer-Noire! Et cette citadelle elle-même, prix d'un combat acharné, cette citadelle de Sébastopol ne laissera que des ruines au vainqueur! Tout contribue, comme on voit, à rehausser les événemens actuels de la Crimée, — et la nouveauté d'une telle guerre, et la grandeur du but, et l'importance des forces qui se mesurent, et les sanglantes péripéties qui accompagnent cette lutte, qui précèdent le dernier assaut livré à Sébastopol. Chercher à rabattre de l'énergie de la défense, à rabaisser les efforts des Russes, ce serait d'un singulier et bien étroit patriotisme; — ce serait rabaisser en même temps les efforts et l'héroïsme des armées assaillantes. La vérité est que les Russes soutiennent la lutte avec une courageuse ténacité; ils multiplient les diversions et les tentatives pour briser ce réseau de fer et de feu qui les enveloppe, et qui se resserre de plus en plus autour de la ville assiégée. Ils défendent Sébastopol mieux qu'ils n'ont attaqué Silistria. On voit qu'il s'agit d'un des plus inaccessibles asiles de leur puissance. Seulement, quelque désespérée que soit la résistance de l'armée russe, la vigueur de l'attaque égalera ici la vigueur de la défense, elle la surpassera par un dernier effort, nous n'en doutons pas, et les trois drapeaux victorieux iront flotter sur les murs de Sébastopol, comme ils flottent déjà sur les positions environnantes, chaque jour rapprochés du but poursuivi par nos soldats. Nous touchons donc, on peut

l'espérer, au dénouement, non certes de la campagne, mais de cet épisode de la campagne, — le siége de Sébastopol, — auquel ont coopéré les flottes et les armées de terre, qui, indépendamment des opérations régulières, compte jusqu'ici plusieurs combats, et qui ne fera qu'attester une fois de plus la puissance des armes réunies de la France et de l'Angleterre. La dernière bataille qui vient d'être livrée le 5 novembre, quelque sanglante qu'elle ait été, quelque chèrement qu'il ait fallu acheter la victoire, ne peut par son issue même que confirmer cette espérance et hâter le dénouement.

Il eût été plus commode indubitablement pour nos généraux de pouvoir annoncer dans leurs bulletins un succès rapide, instantané, comme l'on s'en était fait un moment l'illusion. Malheureusement les opérations de la guerre ne se règlent pas sur les illusions et les impatiences de l'opinion: elles ont leurs conditions qu'il n'est au pouvoir d'aucun courage d'éluder, et ces conditions sont particulièrement laborieuses autour de Sébastopol, selon l'aveu du général Canrobert. Il y a des travaux de siége à poursuivre, des tranchées à ouvrir, un investissement méthodique à accomplir, et en même temps il faut toujours se tenir prêt à combattre, à repousser les sorties et les attaques combinées pour entraver le siége. Les armées alliées ont vigoureusement pourvu à tout dans leur situation difficile. Elles ont poussé leurs travaux et elles ont combattu, serrant chaque jour la place de plus près et opposant une fermeté en définitive invincible aux diverses tentatives dirigées contre elles par l'armée russe. C'est dans les premiers jours du mois dernier, après la bataille de l'Alma, que commençait le siége de Sébastopol, on s'en souvient. Le 17 octobre, les travaux étaient assez avancés pour que le bombardement pût s'opérer, et il s'exécutait par une première attaque combinée des flottes du côté de la mer et des armées de terre. Depuis ce moment, on peut le dire, la lutte est engagée corps à corps entre l'armée de siége et la place. Le feu répond au feu jusqu'au jour où la brèche ouvrira un passage à nos soldats et où l'assaut décidera des destinées de la ville. Que les pertes des Russes aient été jusqu'ici considérables, cela n'est point douteux malgré les efforts du prince Menchikof pour pallier le mal dans ses bulletins. Nous n'avons point certes à énumérer les forts ou les batteries réduits au silence, pas plus qu'à évaluer le nombre des morts ou des blessés. Parmi ceux-ci, du côté des Russes, on compte seulement deux des principaux chefs militaires, les amiraux Kornilof et Nachimof, qui par une coïncidence étrange avaient été, l'an dernier, les exécuteurs de l'affaire de Sinope.

Quelle était pourtant la force réelle de la garnison de Sébastopol? Qu'était devenue la masse de l'armée russe dans la Crimée? De quels renforts avait-elle pu s'accroître? Il était difficile de le savoir dans les premiers jours du siége. La tactique du prince Menchikof, qui paraît consister à harceler les alliés, à essayer de les attirer hors des positions puissantes qu'ils ont prises, a commencé de se révéler dans une attaque dirigée par le général Liprandi contre Balaclava. Il y avait en avant de la ligne de défense de Balaclava quelques redoutes gardées par les Turcs, lesquels n'ont point été, à ce qu'il semble, très-solides, n'étant pas d'ailleurs très-nombreux. Ces redoutes ont été emportées facilement par les Russes, et il a fallu un effort énergique des Anglais, appuyés à propos par la cavalerie française, pour rétablir les choses, de telle sorte que si le général Liprandi est resté en possession de quelques

canons, il n'est pas resté maître du terrain. C'est tout ce qu'on peut conclure de cette affaire du 26 octobre, qui par son résultat n'avait rien de décisif. La véritable bataille qu'on devait attendre avant d'en venir à un assaut, c'est celle qui vient d'être livrée le 5 novembre sous les murs de Sébastopol même. L'armée russe, grossie cette fois de tous les renforts qui lui sont venus du Danube ou des provinces méridionales, ayant pour stimulant la présence des grands-ducs Michel et Nicolas, a attaqué l'armée anglaise dans ses positions devant la place. Une partie de l'armée française est accourue pour prendre part au combat, et ce choc terrible s'est prolongé un jour entier pour finir par la retraite des Russes, qui ont éprouvé une perte de huit à neuf mille hommes. D'un autre côté, la garnison de Sébastopol tentait en même temps une sortie qui a été vigoureusement repoussée, et ici encore les Russes ont perdu un millier d'hommes. Ainsi, sur ces divers points, l'action se dénouait par un nouveau et sérieux succès pour les alliés. Malheureusement la longueur et l'acharnement de la lutte, les pertes mêmes des Russes indiquent assez ce que cette victoire a pu coûter à nos armées. Quelle sera maintenant la conséquence de cette bataille? Hâtera-t-elle l'assaut? N'est-elle que le prélude de tentatives nouvelles de la part des Russes pour chercher dans leur défaite même à prolonger la défense? Quel que soit le résultat, quelques épreuves qu'aient encore à supporter ensemble les soldats de la France et de l'Angleterre, on ne peut détourner le regard de ce théâtre sanglant et glorieux sans observer la généreuse et virile émulation de ces deux armées, mettant en commun leurs qualités diverses : l'une son entraînante vigueur, l'autre son inexpugnable solidité. Chefs et soldats rivalisent d'intrépidité sous le feu, et comme ils s'entr'aident dans le combat, ils se rendent une justice mutuelle, sans songer à diminuer les services qu'ils se doivent. C'est là ce qu'on a pu toujours remarquer dans les rapports des généraux. Autrefois Anglais et Français apprenaient ce qu'ils valaient en se combattant; aujourd'hui c'est en soutenant la même cause, le même droit, en se mêlant pour ainsi dire sous le même drapeau, qui est celui de la civilisation occidentale.

La politique de l'Angleterre et de la France heureusement est claire comme le jour. Après avoir inutilement essayé de tous les moyens de transaction diplomatique, de tout ce qui pouvait préserver la paix du monde, elle se résume aujourd'hui dans l'action, dans une action énergique et décidée. Nous plaignons l'Autriche, qui dans ses manifestations officielles ne juge point autrement la situation, de se sentir encore retenue dans les liens d'une politique différente. Nous ne savons s'il faut plaindre beaucoup la Prusse d'en être toujours à s'interroger sur ce qu'elle doit vouloir et sur ce qu'elle doit faire. Quant à l'Allemagne prise dans son ensemble, quelle est sa politique? Est-il survenu quelque fait propre à l'éclaircir? L'Allemagne, il faut l'espérer, aura une opinion sur la question d'Orient, quand la guerre sera finie. En attendant, sa politique ressemble un peu, en vérité, à quelqu'une de ces forêts noires où il est assez difficile de se retrouver et d'apercevoir la lumière. A travers cette confusion et cette obscurité, la question essentielle évidemment, celle qui doit décider du système de conduite des états germaniques, c'est la question des rapports entre l'Autriche et la Prusse. Les deux grandes cours allemandes sont-elles arrivées à un degré de dissidence complète? Sont-elles au contraire sur le point de s'entendre de nou-

veau? On a pu le remarquer récemment, il est impossible de différer plus que ne le faisaient les deux principaux cabinets de l'Allemagne dans leur manière d'envisager la crise actuelle et les devoirs de leur propre politique. Autant la Prusse employait d'efforts de subtilité et de zèle à compromettre l'Autriche dans son immobilité, autant la cour de Vienne mettait de netteté et d'insistance à affranchir sa situation des inextricables entraves qu'on cherchait à lui créer. Si rien n'est venu changer en fait l'attitude expectante que l'Autriche a prise depuis l'origine, et d'où elle n'est point matériellement sortie encore, elle ne soutenait pas moins avec une ferme décision les quelques principes essentiels qui la mettent en communauté de vues et de politique avec les cabinets de l'Occident. Elle répudiait hautement cette situation étrange d'une puissance qui d'avance se lie les mains et se condamne à l'inaction dans une affaire où tous ses intérêts sont engagés. Elle maintenait son droit d'agir et d'intervenir par les armes contre la Russie à son jour et à son heure. Elle restituait à son occupation des principautés son vrai caractère, qu'on dénaturait en transformant cette occupation en une neutralité armée. Elle interprétait enfin la convention du 20 avril dans le sens le plus large, celui d'une coopération éventuelle de l'Allemagne à la guerre. Il y a peu de jours encore, dans une dernière dépêche du 23 octobre au cabinet de Berlin, M. de Buol résumait ces considérations principales propres à définir nettement la situation du gouvernement impérial, en insistant pour que la Prusse comprît ses devoirs dans toute leur étendue. Qu'en faut-il conclure? C'est que, s'il y a un rapprochement véritable entre les deux cours allemandes, ce ne saurait être sans doute par suite d'un désaveu que l'Autriche infligerait à ses déclarations précédentes, à une politique qu'elle a si récemment et si catégoriquement professée.

Est-ce de la Prusse que viendraient les concessions? La Prusse n'est point, à ce qu'il paraît, à bout de médiations et d'interventions, qui l'engagent, il est vrai, aussi peu que possible. Le cabinet de Berlin a donc imaginé un dernier expédient, terme suprême de sa puissante initiative. Il a tenté un dernier effort à Saint-Pétersbourg pour faire accepter par le tsar les quatre garanties dites du 8 août, et en même temps il s'adressait à Vienne pour obtenir du cabinet impérial l'engagement de se contenter désormais de ces garanties. Il sollicitait de l'Autriche une conduite sage, inoffensive, en un mot de nature à ne point inquiéter la Russie sur le Pruth, moyennant quoi il n'était pas loin d'entendre la convention du 20 avril d'une manière un peu plus large relativement aux éventualités qui pourraient naître encore de l'occupation des principautés. En définitive, la cour de Berlin demandait au cabinet de Vienne ce qu'elle lui a toujours demandé, — de l'imiter, de ne rien faire dans le présent et de s'engager à ne rien faire dans l'avenir. Nous ne savons au juste ce qu'a répondu l'Autriche. La réponse cependant paraît bien simple, elle est dictée par le bon sens, et c'est probablement celle qui a été faite. Quant aux garanties du 8 août, comment déclarerait-on immuables des conditions de paix déterminées, lorsque la guerre est dans tout son feu, lorsqu'elle peut d'un instant à l'autre changer la face des choses? N'y a-t-il pas une puérilité singulière à venir solliciter ces engagemens, qui consisteraient à dire d'avance à l'agresseur le prix auquel il peut troubler le repos du monde pendant des années, quelles que soient les chances de la guerre? D'ailleurs

que sont ces garanties en elles-mêmes? Elles sont, qu'on nous passe le terme, le sommaire d'un livre qui reste à écrire; ce sont des principes généraux qu'il s'agit d'interpréter, de commenter, et dont l'interprétation peut varier étrangement suivant les circonstances. La Prusse, qui se rattache aujourd'hui avec une ardeur si nouvelle à ces garanties, est-elle en mesure de dire comment les entendrait la Russie, comment elle les entend elle-même? Si l'Autriche, pour sa part, a une interprétation à donner de ces conditions, il n'est point douteux que ce ne sera point celle de la Russie et de la Prusse; ce sera plutôt celle des puissances avec qui elle les a stipulées. Quant à un engagement nouveau de la part de l'Autriche de garder indéfiniment dans les principautés une position strictement défensive vis-à-vis de la Russie, la réponse, ce nous semble, est dans toutes les communications diplomatiques du cabinet de Vienne depuis deux mois.

C'est ainsi que la Prusse arrive toujours trop tard. Il faudrait bien cependant dégager le dernier mot de tous ces faux-fuyans de la politique prussienne. L'empereur Nicolas acceptât-il aujourd'hui les conditions du 8 août, dans le cas où les puissances occidentales ne les trouveraient plus suffisantes, comme cela est fort probable, la Prusse se rangerait-elle du côté de la Russie? Elle se croira fondée, dira-t-on, à se renfermer plus que jamais dans la neutralité, et c'est là peut-être le grand mot de l'énigme. Soit donc, la lutte continuera entre les puissances occidentales et la Russie, et la Prusse restera neutre; mais comme le cabinet de Berlin a solennellement déclaré dès l'origine que les intérêts de l'Allemagne étaient engagés dans la guerre actuelle, si à la paix il n'est point tenu compte de ces intérêts, la Prusse se résignera-t-elle, ou bien songera-t-elle alors à couvrir de son épée ce qui ne vaut point aujourd'hui à ses yeux une active intervention? Telles sont les dernières conséquences de la politique prussienne : elle aboutit à un nonsens ou à une véritable abdication du rôle d'une puissance sérieuse. C'est en quoi justement la politique autrichienne diffère de la politique de la Prusse. L'Autriche a maintenu sa liberté d'action, son droit d'intervenir; il lui reste à user plus complétement de ce droit et de cette liberté. Ce n'est point seulement son intérêt, c'est l'intérêt de l'Allemagne tout entière, qui marchera là où elle apercevra une pensée résolue. On a vu récemment ce qu'a produit un peu de décision du cabinet de Vienne : la plupart des états secondaires se montraient disposés à suivre l'Autriche. Un moment d'incertitude ne ferait aujourd'hui que rejeter l'Allemagne dans ses fluctuations, en la livrant aux directions et aux conseils vulgaires.

La question est nettement posée aujourd'hui au-delà du Rhin entre ceux qui ne veulent rien faire, prêtant ainsi indirectement leur appui à la politique russe, et ceux qui veulent assurer à l'Allemagne un rôle digne d'une grande puissance dans les complications actuelles. Cette question, c'est le cabinet de Vienne seul qui peut la résoudre, et nous doutons fort que les récentes pérégrinations diplomatiques du premier ministre de Saxe et du premier ministre de Bavière puissent avoir une bien sérieuse influence. N'importe, M. de Beust et M. von der Pfordten, pour peu qu'on se veuille prêter à leur illusion, n'en sont pas moins depuis quelque temps les deux Atlas de la politique allemande. Ils se sont de leur chef institués les messagers de toute sorte de combinaisons, cachant dans leur portefeuille la paix et

la neutralité de l'Allemagne, mais en réalité trop semblables à l'éternelle mouche du coche. Nous ne parlons pas de M. de Beust, dont l'ambition paraît se borner à bien servir la Russie, et qui s'est donné une assez bizarre importance; mais M. von der Pfordten n'a point, que nous sachions, le même genre d'ambition. Il vise à stipuler pour les états secondaires de l'Allemagne; il est allé de Berlin à Vienne, et on s'est généralement demandé quel était le secret de cette mission, sans laquelle le monde allait sans doute péricliter! Nous inclinerions fort à penser que M. von der Pfordten n'avait de mission d'aucune espèce, qu'il n'avait d'autre mission que celle qu'il s'était donnée à lui-même, d'aller visiter les cours de Prusse et d'Autriche. Tout au plus le président du conseil de Bavière a-t-il pu se faire à Vienne le défenseur officieux des propositions récemment émanées de Berlin, et s'il l'a fait, il a certainement reçu la réponse qui a été adressée à la Prusse elle-même. Que si M. von der Pfordten a jugé à propos d'élever la question des états secondaires, il est à croire qu'il aura su promptement à quoi s'en tenir; — après quoi il sera revenu à Munich, et il aura sauvé l'Allemagne! Pour tout dire, si le premier ministre de Bavière eût été un homme d'état sensé, pratique et net, il ne serait point allé peut-être à Berlin et à Vienne, où on ne l'appelait pas et où il n'avait rien à faire; mais il se serait montré prêt à toute intervention sérieuse et utile de l'Allemagne. C'est là du reste le problème qui ne cesse de peser sur la politique germanique jusqu'au jour où elle se dessinera, bien que tardivement, dans une question qui est celle de tous et pour laquelle meurent chaque jour les soldats de l'Occident, sans que l'Allemagne soit intervenue autrement que par des protocoles inutiles, des traités controversés et des dissidences intérieures.

Ainsi, de jour en jour, les affaires générales de l'Europe se montrent sous leurs aspects divers. Les armées concentrées en Crimée combattent sur cette sorte de promontoire de l'Euxin, devenu le théâtre d'un choc gigantesque; la diplomatie, là où elle peut trouver sa place encore et renouer ses fils mille fois rompus, la diplomatie s'agite en se croyant fort habile, et en n'étant qu'impuissante. En un mot, c'est une situation qui suit son cours avec ses incidens, ses perspectives, ses incertitudes, parfois ses contradictions, et cela suffit pour tenir le sentiment public attentif et inquiet. On ne doute pas du succès prochain de nos armes devant Sébastopol; on en mesure mieux peut-être le prix et la portée réelle. S'il y a eu à l'origine des esprits peu accoutumés à considérer la gravité des choses, ou trop prompts à l'illusion, qui ont imaginé qu'une telle guerre pouvait se dénouer par une campagne heureuse, par un coup de foudre, le nombre en est considérablement réduit, pensons-nous. Ce que les plus clairvoyans ont toujours aperçu, la masse de l'opinion commence à le pressentir : c'est que nous sommes dans une crise dont la durée sera probablement proportionnée à sa gravité et aux intérêts qu'elle embrasse, comme aussi à la puissance des nations engagées dans la guerre. Et alors naturellement on en vient à se demander quelles seront les conséquences de cette lutte formidable, par quelles phases elle devra passer encore, quelle sera son influence sur l'ordre général des événemens, sur le commerce, sur l'industrie, sur toutes ces questions d'approvisionnement public et d'alimentation que l'infidélité des saisons rend parfois plus pressantes. On entrevoit les efforts nouveaux, les difficultés, les charges, les sacrifices inhé-

rens à une guerre prolongée. Il ne faut point s'étonner de ces dispositions partout où elles existent, en France comme en Angleterre; elles naissent du plus simple instinct de conservation et de prévoyance, et il y a moins à les combattre qu'à les éclairer et à les diriger. Quoi qu'il en soit, c'est sous l'empire de cette préoccupation unique que nous entrons dans cette saison d'hiver, où renaissent d'habitude et la vie sociale et la vie politique intérieure, — vie peu accidentée toutefois, et où il n'y aurait à noter aujourd'hui que la nomination de M. le comte de Morny à la présidence du corps législatif. Parce que tous les esprits cependant sont tournés vers un but unique, qui est devenu la grande affaire de l'Occident, parce que ce qui reste d'attention s'absorbe sans effort dans les questions matérielles, parce que dans le domaine des choses politiques rien ne remue et ne s'agite, ce ne serait point un motif de croire qu'il n'y ait aucune place, au sein de cette société française toujours si prompte à se réveiller, pour une certaine vie morale et intellectuelle qui retrouve naturellement sa puissance et son attrait.

La vie intellectuelle peut avoir ses trêves, ses intermittences, ses éclipses; elle a aussi ses momens où l'on sent que le goût des choses de l'esprit survit, et où un intérêt nouveau s'attache à un livre bien inspiré, à un discours généreux, à une manifestation élevée et pure. C'est cet intérêt qui rassemblait l'autre jour à l'Institut tout un monde illustre ou choisi, et qui faisait une sorte d'événement de la réception de Mgr l'évêque d'Orléans à l'Académie française. M. Dupanloup était le premier évêque élu depuis longtemps; il venait, si l'on nous passe le mot et comme on l'a dit d'ailleurs, renouer l'alliance de l'épiscopat et de l'Académie. Or sa présence seule dans l'enceinte de l'Institut réveillait naturellement toute sorte de questions qui sont devenues le plus singulier aliment de polémique. Quelles sont justement les conditions de cette alliance des lettres et de l'église? quelle part fait l'église aux lettres humaines? comment les considère-t-elle dans leur essence, dans leur but, dans les diverses périodes de leur histoire? Questions bien simples, peut-on dire; elles ne sont pas si simples, puisqu'elles ont été si étrangement dénaturées, puisqu'on s'est trouvé soulagé et charmé à la fois par la parole persuasive de M. Dupanloup, venant offrir une pensée de bon sens enveloppée de grâce et d'éloquence. Il y a par malheur des esprits qui ne s'arrêtent point sur la pente d'un paradoxe ou d'une idée extrême. Le christianisme luit sur le monde, diront-ils; il est l'essence et la loi de la civilisation. Pourquoi aller demander au paganisme son éloquence, sa poésie, sa littérature? La raison est bien claire, c'est qu'Homère et Virgile ne sont point seulement des païens; ils sont de grands esprits exprimant quelques-unes des vérités les plus instinctives et les plus naturelles de l'âme humaine, et par là ils ne s'adressent pas seulement à l'homme d'un temps, ils s'adressent à l'homme de tous les âges et de toutes les civilisations. M. Dupanloup n'est point heureusement de ces esprits qui entendent abolir l'antiquité comme une école de corruption. Bien loin de proscrire le génie d'Homère et de Platon, il veut recueillir, partout où il les trouve, tous ces fragmens épars de la lumière immortelle. Bien loin de rabaisser sans cesse l'intelligence et la parole humaine, il les relève et les honore comme ce qu'il y a de plus grand après la parole de Dieu. Sans manquer à son caractère et à sa mission, Mgr l'évêque d'Orléans a pu parler des lettres antiques avec le sentiment épuré, avec la douceur pé-

nétrante de Fénelon, qu'il semblait rappeler. Si l'on observe bien ce qu'il y a surtout de remarquable dans le discours de M. Dupanloup, ce qui lui a donné ce caractère d'un événement qu'on s'est plu à lui attribuer, c'est ce grand et sincère esprit de tolérance qui l'anime, cette bonne grâce évangélique qui cherche ce qui rapproche et non ce qui divise, qui ne livre pas le sanctuaire, mais qui l'ouvre à tout ce qui peut légitimement y pénétrer. M. Dupanloup a fait même une spirituelle application de cet esprit de tolérance au sujet de son prédécesseur, M. Tissot, avec lequel il serait parvenu à s'entendre, dit-il, ne fût-ce que sur un vers de Virgile, sauf à marcher par là vers un accord plus parfait. Mgr l'évêque d'Orléans d'ailleurs n'a point voulu recevoir le baptême académique sans entrer tout de suite dans les devoirs de son rôle, et il s'est livré à la plus ingénieuse dissertation sur la grammaire et le dictionnaire, qu'il appelle les deux colonnes de la société. M. Dupanloup allait peut-être un peu loin, car enfin l'une de ces colonnes, le dictionnaire, n'existe point encore; l'Académie s'en occupe à loisir. Il n'en reste pas moins une grande vérité dans cette idée : c'est que les altérations de la langue sont le symptôme d'altérations bien autrement profondes. Quand on ne s'entend plus sur les mots, c'est qu'on ne s'entend plus sur les choses. M. Dupanloup a parcouru ainsi bien des sujets, multipliant les traits éloquens ou les aperçus pleins de finesse, et ne laissant partout qu'une impression dont M. de Salvandy s'est fait l'organe à son tour en le recevant au nom de l'Académie.

C'est donc une journée heureuse pour l'intelligence et pour les lettres, relevées au nom même de la foi religieuse et ramenées aussi à leur mission supérieure, qui est d'éclairer ou d'émouvoir les âmes par l'expression du vrai, du beau et du bien. Qu'on étende, qu'on multiplie ou qu'on renouvelle cette expression, le champ est assez vaste; par malheur il n'a pas toujours la même fécondité, et c'est assurément un des phénomènes littéraires les plus remarquables aujourd'hui que l'indigence de la poésie ou l'insignifiance de ce qui prend trop souvent ce nom. Quoi! nous objecte-t-on parfois en ayant soin de nous indiquer des volumes nouveaux, les livres manquent-ils? Il en est de tous les titres et de tous les genres. Il y a des poésies religieuses et des poésies sociales, des poésies mélancoliques et des poésies cavalières, des poésies humoristiques et des poésies champêtres. Oui, sans doute, il y a toutes ces poésies; il n'y manque qu'une chose : c'est l'inspiration et l'originalité, c'est-à-dire la poésie elle-même. Nous assistons au dernier résultat du mouvement de rénovation accompli il y a trente ans. Dans son premier essor, ce mouvement a produit des œuvres qui ont conservé leur jeunesse et leur puissance émouvante. De déclin en déclin, d'imitation en imitation, il n'est plus resté qu'un vain assemblage de mots, le bruit assoupissant des antithèses, les lieux-communs d'une sensibilité factice, le puéril mélange de toute sorte de couleurs et d'images. Bien des vers contemporains ressemblent à un écho lointain et affaibli, où on ne reconnaît plus le son primitif. Aussi n'y a-t-il pas entre eux souvent une différence sensible; il sont empreints d'une désespérante uniformité. Ce n'est pas que quelques-uns de ces vers n'aient par instant de la grâce, de la facilité; mais ceux-là mêmes ne font d'habitude que reproduire ce qui a reçu déjà une expression plus puis-

sante, et en répétant une strophe nouvelle, on retrouve parfois dans sa mémoire la strophe ancienne qui lui a donné naissance.

Ainsi sont une foule de ces livres, qui voient le jour pour disparaître avant même les feuilles d'hiver. Dans les pages qu'il met sous le titre d'*Amour et Poésie*, M. Éliacin Greeves ne dépasse point les limites d'une inspiration intime, gracieuse et peu nouvelle. Il n'en est point tout à fait de même des *Bordelaises* ou *Poésies* de Jacques Durand, publiées par M. Théodore Durand. L'auteur mêle un peu tous les tons; il fait des vers *aux amis du progrès*, sur *la guerre d'Orient*, à *Amelina Ninette* ou sur *une étude de corps*, donnant une suffisante idée de l'incohérence de sa poésie. Quant à l'auteur de *la Plume et l'Épée*, Mme Claudia Bachi, il semble parfois qu'elle veuille suivre les traces de M. de Musset, comme dans le conte du *Quatrain;* puis son esprit s'échappe au hasard vers un autre ordre d'inspirations, et le livre finit par une série de pensées morales qui ne manquent pas quelquefois d'une certaine vigueur, sans atteindre à un relief bien original. Il est cependant un de ces livres qui, en se présentant sans prétention, en affectant même l'absence de toute prétention, contient plus d'un vers qui n'est point vulgaire. Il porte ce simple titre : *Rimes légères, Chansons et Odelettes*. L'auteur a, dit-on, un nom connu dans la poésie, et s'il en est ainsi, on ne saurait certes imaginer un plus frappant contraste que celui de ces vers nouveaux et du mode énergique des *Iambes* ou du *Pianto*. Comme le dit l'auteur, les *Rimes légères* sont quelques petites fleurs cueillies çà et là dans une heure de caprice et d'oubli. Le poète s'est fait à lui-même une petite anthologie placée sous l'invocation d'Anacréon. C'est ici au surplus le seul point par lequel l'auteur des *Odelettes* rappelle le poète grec. Il a beau affecter la forme antique, on retrouve l'inspiration toute moderne dans les meilleurs de ces fragmens, notamment dans le plus remarquable peut-être, *les Bords de la Mer*. Il ne faudrait point d'ailleurs attacher plus d'importance que ne fait l'auteur lui-même à ces chansons légères : c'est un badinage d'imagination. Il reste à retrouver la véritable source d'où jaillira une poésie nouvelle, originale par l'expression comme par la force des sentimens et des inspirations.

Que les lettres parcourent toutes les phases ordinaires de déclin ou de rajeunissement, c'est l'œuvre de l'esprit critique de les suivre dans leurs transformations; elles ont aussi un côté plus saisissant pour ainsi dire, quand on les observe de près, quand on considère combien d'hommes elles voient passer, qui les quittent ou reviennent vers elles, selon le hasard d'une carrière agitée. Récemment encore il mourait ici, à Paris, un homme qui était un diplomate aujourd'hui, et qui compta, il y a vingt ans, parmi les écrivains les plus brillans, mêlé à toutes les polémiques de la politique et de la littérature : c'est M. Loève-Veimars, qui entre deux missions dans l'Amérique du Sud est venu finir tristement parmi nous. Esprit pénétrant et actif, plein de souplesse et de ressources, M. Loève-Veimars avait produit plus qu'on ne pourrait dire. C'est lui qui avait popularisé en France les contes d'Hoffmann. Dans cette *Revue* surtout, il fut un temps où M. Loève-Veimars multipliait son activité, suivant avec une sagacité singulière et un instinct rare tous les mouvemens de la politique, toutes les crises ministérielles ou parlementaires;

et comme il avait un esprit prêt à tout, un trait rapide et net, il faisait de ses récits périodiques des tableaux pleins d'animation. Une de ses plus remarquables études fut sur la Russie, et elle n'a point encore perdu son intérêt. M. Loève-Veimars avait quitté la vie littéraire pour la diplomatie en 1840, et il avait porté dans sa nouvelle carrière toutes les ressources de son intelligence. C'était un de ces hommes, on peut le dire, qui sont faits pour toutes les situations. Il était récemment à Caracas comme chargé d'affaires, et il allait partir pour Lima au moment où une mort prématurée est venue éteindre ce vif esprit, qui a tant semé de sa verve un peu partout, et qui ne laisse peut-être qu'un livre, recueil de quelques-uns de ses articles, — *le Népenthès*. Bien que devenu diplomate et livré à d'autres travaux, M. Loève-Veimars n'en a pas moins sa place dans ce mouvement confus de la génération émancipée en 1830, et il a laissé son souvenir particulièrement ici même, où il a pu observer l'histoire contemporaine à une époque plus agitée pour la France, et qui ne l'était pas moins pour l'Espagne, déjà engagée dans le labyrinthe étrange de ses révolutions.

L'Espagne a cet avantage d'être revenue aujourd'hui au point où elle était à cette époque. Depuis trois mois, elle a vécu certainement dans des circonstances très hasardeuses. Elle vient d'arriver enfin au jour de la réunion des cortès. Le 8 novembre, l'assemblée constituante a été inaugurée à Madrid solennellement, et elle a même déjà nommé un président provisoire : c'est le général Evaristo San-Miguel qui a été élu. Ce n'est point sans peine que l'Espagne a pu atteindre ce jour où la représentation nationale se trouve avoir, elle aussi, sa part de responsabilité dans les destinées qui vont être assurées au pays; ce n'est pas sans avoir vu se produire jusqu'à ces derniers temps quelques-uns de ces incidens où se révèlent toutes les perturbations des esprits et toutes les incertitudes de la situation qui se prolonge depuis quelques mois. Un des plus caractéristiques de ces incidens à coup sûr, c'est ce qui est arrivé au sujet de la présentation d'une députation de la milice nationale à la reine par le général San-Miguel. C'était indubitablement une démarche assez simple. Le général San-Miguel avait choisi le moment où la milice nationale était définitivement habillée et équipée, pour présenter les officiers à Isabelle. Qu'arrivait-il cependant? D'une part, on attribuait à cette démarche le sens politique d'un acte de dévouement envers la reine, et c'est à ce titre surtout qu'elle apparaissait comme une garantie d'ordre et de conservation. D'un autre côté, on accusait gravement le général San-Miguel de se constituer le chef des prétoriens, de jeter l'épée des miliciens dans la balance, et de préjuger la question monarchique, que les cortès seules pouvaient résoudre. Le général San-Miguel s'est vu même obligé d'écrire plusieurs lettres pour se défendre, fort naïvement ce nous semble, du rôle qu'on lui attribuait. La présentation n'en a pas moins eu lieu; mais, pour balancer l'effet de cette démonstration, les officiers de la milice, au sortir du palais, se sont rendus aussitôt chez le duc de la Victoire, et Espartero les a harangués en protestant que la volonté nationale s'accomplirait : mot d'ordre énigmatique sous lequel se cachent tous les projets! Un autre épisode qui n'est pas moins étrange, c'est une allocution adressée par le ministre de la marine, le général Allende Salazar, aux provinces basques, qui l'ont nommé député. Ministre d'Isabelle II, M. Allende Salazar disait tout simplement à ses compatriotes qu'ils n'avaient

point à s'occuper de question dynastique, de république ou de monarchie, quelque forme de gouvernement qu'il plût à la nation de se donner, qu'ils ne devaient tenir qu'à leurs *fueros*. Il eût semblé naturel, puisque M. Allende Salazar faisait si bon marché de la monarchie et de la dynastie actuelle, qu'il ne continuât pas à exercer le pouvoir au nom de cette monarchie et de cette dynastie même.

Ce qu'il y a de plus grave, comme on ne l'ignore pas, c'est que le général Allende Salazar est le confident, le conseiller actif et dévoué du duc de la Victoire. Ainsi au bout de toutes ces démonstrations, qui semblent mettre la monarchie en interdit, se retrouve le nom d'Espartero, complaisant ou complice. Le duc de la Victoire, selon son habitude, laisse faire autour de lui. Il serait fort inutile de prétendre pénétrer ce qu'il veut; il se laissera conduire par les circonstances et par ceux qui sauront s'emparer de sa volonté flottante. La réunion des cortès mettra-t-elle fin à ces doutes et à ces problèmes, qui pèsent sur la situation de l'Espagne? L'assemblée n'a point commencé ses travaux. Déjà cependant quelques symptômes indiquent que la plus grande influence appartient à la fraction du parti progressiste la plus modérée. Le jour de l'ouverture des cortès, après avoir lu son discours, la reine a été accueillie par de vives acclamations, qui sont devenues plus vives au dehors. Depuis ce moment, le général San-Mignel a été nommé président provisoire de l'assemblée. Or le général San-Miguel, sans abdiquer ses idées libérales, passe pour être dévoué à la reine. Il n'est donc point impossible que toute question de monarchie ou de dynastie ne se trouve définitivement tranchée par ces premières manifestations spontanées, quelques efforts que puisse faire un petit nombre de démocrates exaltés pour appeler la discussion sur ces points redoutables. Dans le fond, de quoi s'agit-il donc? Est-ce que la Péninsule n'est point profondément monarchique? Le mal de l'Espagne aujourd'hui, c'est l'incertitude où elle est sur les fondemens mêmes de son existence. C'est cette incertitude que l'assemblée de Madrid doit se hâter de dissiper en laissant à la monarchie sa place dans les lois, comme elle l'a dans les mœurs, en votant une constitution suffisante et en rétablissant partout la sécurité absente. Si elle se livre à de stériles et irritans débats, il est fort à craindre pour elle qu'elle ne finisse misérablement, pour avoir eu trop de pouvoir et pour n'en avoir pas su faire un usage utile, comme finissent la plupart des assemblées de ce genre.

CH. DE MAZADE.

REVUE DES THÉATRES.

Je n'ai jamais songé à contester les droits de la fantaisie; cependant, malgré ma déférence pour ses droits et ses priviléges, je ne crois pas qu'il lui soit permis de méconnaître la nature humaine. C'est pourquoi je suis très loin de partager l'engouement du public pour *Flaminio*. Dans cette œuvre applaudie, plus étrange qu'intéressante, je ne reconnais pas l'auteur de *François le Champi* et de *Claudie*. Dans ces deux derniers ouvrages en effet,

malgré l'abus de la naïveté rustique ou de la déclamation philosophique, tous les personnages gardaient un accent de vérité. Dans *Flaminio*, je ne vois, je n'entends rien de pareil. On a beau me dire que l'auteur a voulu faire une œuvre de fantaisie, qu'il ne faut pas le juger d'après les lois ordinaires de la poétique : mon intelligence se refuse à le suivre dans le monde nouveau où il veut nous introduire. La fantaisie la plus hardie, la plus puissante, la plus ingénieuse ne saurait oublier qu'elle s'adresse à des hommes, et qu'elle ne peut les émouvoir qu'à la condition de leur présenter des sentimens humains. Qu'elle oublie les temps et les lieux, je le veux bien; qu'elle se joue de l'histoire, c'est-à-dire qu'elle l'ignore, je ne protesterai pas, pourvu qu'elle tienne compte de notre nature; mais si elle s'arroge le droit de fouler aux pieds tous les sentimens que nous respectons, de réduire à néant les passions qui inspirent les plus nobles dévouemens, je ne crois pas pouvoir garder le silence. Le bruit des applaudissemens n'ébranlera pas ma conviction. Or, pour moi, tous les personnages de *Flaminio* sont placés non-seulement en dehors de la réalité prosaïque, mais en dehors de la vérité poétique. Ils ne savent ni aimer, ni haïr, ni rêver, ni penser, ni agir. Au fond de tous ces cœurs qui ont la prétention de battre plus vite que les nôtres, de tous ces cerveaux qui se disent plus puissans que les cerveaux vulgaires, je n'aperçois qu'une vie languissante, un sang attiédi, des idées incomplètes et contradictoires. Flaminio n'est, à proprement parler, que le petit-fils dégénéré du neveu de Rameau. C'est le même mépris pour l'humanité, sans la verve de Diderot. Ce génie universel et privilégié, qui passe tour à tour du métier de modèle au métier de chanteur, qui connaît toutes les sciences sans les avoir apprises, qui a deviné tous les arts sans les étudier, ne tarde pas à nous lasser par ses éternelles vanteries. Il s'admire trop volontiers, il se loue avec trop de complaisance, pour que nous consentions à l'admirer; un peu de modestie ne messied pas, même au génie.

A quel monde appartient lady Sarah Melvil, qui s'énamoure de Flaminio? J'admets sans hésiter que la veuve d'un pair d'Angleterre peut s'abandonner aux passions les plus romanesques; je crois que l'amour se moque de la diversité des conditions; mais je n'admets pas qu'une femme bien élevée, qui a le sentiment de sa dignité, qui sait ce qu'elle vaut, se laisse prendre aux déclamations, aux fanfaronnades d'un vagabond qui lui parle sous des habits d'emprunt, ce vagabond eût-il tenu en chef l'emploi de ténor à la Scala ou à la Fenice. Se laissât-elle égarer pendant quelques instans, l'orgueil reprendra bientôt le dessus. Il a beau dire qu'il chante comme Rubini, qu'il tire l'épée comme Saint-George, qu'il fait la mouche à trente pas, qu'il serait au besoin éloquent comme Mirabeau, ou commanderait une armée comme Condé, s'il voulait en prendre la peine : il n'y a pas dans toute cette forfanterie de quoi justifier l'amour d'une femme vraiment digne d'être aimée. Une telle passion est tout simplement impossible. Ne me parlez pas de fantaisie. La fantaisie peut se jouer de la vraisemblance dans les incidens, dans le costume, dans le paysage : dès qu'il s'agit des sentimens, il faut qu'elle se résigne à demeurer dans la vérité. Lui remontrer qu'elle s'égare lorsqu'elle méconnaît notre nature, ce n'est pas porter atteinte à ses priviléges, c'est la détourner du gaspillage de sa puissance. Et non-seulement lady Sarah ne peut aimer Flaminio, mais elle a beau affirmer qu'elle l'aime,

qu'elle le vénère comme un être supérieur : personne ne veut le croire, car les applaudissemens de l'auditoire ne prouvent pas qu'il ajoute foi aux paroles de lady Sarah. Ce qui l'étonne, ce qui le séduit, hélas! il faut bien le dire, c'est l'étrangeté même des sentimens qui se révèlent dans une langue tour à tour ingénieuse ou éclatante; quant à la vérité, il ne s'en inquiète guère; il n'obéit qu'à la curiosité. Le devoir de la critique est d'affirmer hautement que dans les mutuels aveux, dans les mutuels épanchemens de Flaminio et de lady Sarah, il n'y a ni jeunesse ni amour. La grande dame est arrivée à la vieillesse du cœur aussi vite que le vagabond, seulement elle y est arrivée en suivant une autre route. Ce que la misère et la débauche ont fait pour Flaminio, le désœuvrement et l'ennui ont su le faire pour lady Sarah. Ces deux cœurs glacés, impuissans pour le bonheur comme pour la souffrance, nous parlent en vain de leur ardeur : ils ne peuvent exciter notre sympathie, car ils font semblant de vivre et ne vivent pas. Après avoir caractérisé sévèrement, mais justement, Flaminio et lady Sarah, il est à peu près inutile d'estimer la valeur individuelle des autres personnages, à qui l'auteur n'a confié que des rôles de comparses. Miss Barbara est une caricature qui serait à peine acceptée dans un vaudeville; son jargon demi-anglais, demi-français, ne saurait compter pour une invention comique. Gérard n'est qu'un fat ennuyeux, mais dont la fatuité n'a rien d'original. Le duc de Treuttenfeld n'est pas non plus une figure très nouvelle. Que dire de Kologrigo, qui arrive à point nommé pour jouer un million sur une mouche, et qui baise l'épaule de lady Sarah pour offrir à Flaminio l'occasion de jouer sa vie contre la sienne? Toutes ces figures ne sont que des ombres, et ne peuvent respirer, marcher, agir, même dans le domaine de la fantaisie.

L'absence complète de vérité n'est pas d'ailleurs le seul reproche que mérite *Flaminio*. Il y a dans cette œuvre singulière quelque chose qui blesse les sentimens les plus délicats. Quand la princesse Palmerani vient réclamer *son* ténor Flaminio, qu'elle a engagé pour le théâtre de Venise, en apprenant que le héros de la pièce a été son valet et son amant, le spectateur se détourne avec dégoût. L'indifférence de lady Sarah en présence de cette princesse qui a pris le métier d'*impresario* pour contenter plus facilement ce qu'elle appelle son grand cœur, son indulgence pour l'avilissement avéré de l'homme qu'elle se vante d'aimer, ne se comprennent pas. Aussi *Flaminio* n'est pour moi qu'une aberration, car je n'admettrai jamais que l'idée de promiscuité puisse se concilier avec la passion. Lady Sarah, bien que fille d'une comédienne et d'un grand seigneur, doit être femme avant tout. Or toute femme incapable d'être jalouse est incapable d'aimer. L'esprit qui éclate dans plusieurs parties du dialogue a sauvé la pièce et enlevé les applaudissemens : c'est gain de cause pour M. Montigny; mais en présence même des applaudissemens, la critique ne perd pas ses droits. Si cette pièce n'était pas signée du nom de George Sand, il est probable qu'elle n'eût pas été écoutée jusqu'au bout sans protestation. Rien de meilleur assurément que la déférence pour des noms consacrés par de légitimes succès. Il ne faut pourtant pas que cette déférence réduise à néant toutes les remontrances du bon sens et du goût. Que le public applaudisse tout à son aise, mais qu'il sache bien qu'il s'est trompé.

Le drame joué à l'Odéon sous le titre de *la Conscience*, et signé du nom

de M. Alexandre Dumas, appartient en toute propriété à Iffland, qui n'est plus là pour réclamer. Avec trois pièces du comédien allemand, *le Crime par point d'honneur*, *la Conscience*, *le Repentir expie*, l'écrivain français a construit une pièce qui rappelle toutes les allures de nos vieux mélodrames. L'ombre de Pixérécourt a dû se réjouir, si elle assistait à la première représentation. Les injures prodiguées par M. Alexandre Dumas à tous les hommes assez hardis pour se permettre de discuter son talent ne nous empêchent pas de reconnaître que les trois drames d'Iffland sont arrangés avec habileté. Que M. Lockroy ait ou non aidé M. Dumas, peu nous importe; puisque M. Lockroy s'est effacé et ne paraît pas sur l'affiche, notre opinion ne doit s'adresser qu'au signataire de l'œuvre nouvelle, dont les premiers vagissemens ont devancé la dernière convocation des états-généraux. Eh bien! nous devons le dire, s'il y a de l'habileté dans l'arrangement, si les entrées et les sorties sont adroitement ménagées, si la conduite de chaque scène révèle une main exercée, il manque à ces trois pièces condensées en une seule quelque chose que M. Dumas prodiguait autrefois, et qu'il ne paraît plus posséder aujourd'hui; ce quelque chose s'appelle tout simplement la vie. Autrefois M. Dumas péchait par exubérance; aujourd'hui, il faut bien le dire, sa plume n'enfante plus que des créations inanimées. Il avait reçu du ciel de précieuses facultés, il les a gaspillées, et ses amis les plus sincères, ceux qui ont applaudi à ses premiers débuts, qui ont suivi tous ses travaux avec une attention sympathique, déplorent le dépérissement de ses facultés. Si le public ne lui témoigne plus le même empressement, M. Dumas ne doit s'en prendre qu'à lui-même. Il a voulu faire à lui seul ce que vingt hommes ne pourraient accomplir. Il n'a pas mesuré ses forces, et son épuisement n'étonne personne. A proprement parler, son drame de *la Conscience*, dont tous les élémens appartiennent à Iffland, n'est que le squelette d'un poème dramatique. Toutes les scènes sont plutôt indiquées que développées. Qu'il renonce à l'improvisation, qu'il prenne son temps, qu'il se donne la peine d'étudier des caractères, d'analyser des passions, de mettre aux prises des personnages nettement dessinés, et nous serons les premiers à battre des mains. Nous oublierons volontiers les invectives plus ou moins attiques par lesquelles il répond aux censeurs, pour ne plus nous souvenir que des œuvres vivantes qui portent son nom. Au lieu de pourfendre ses vrais amis, qu'il appelle ses adversaires, qu'il s'applique à retrouver le talent de ses premières années; qu'il se rajeunisse par la méditation, si la méditation ne lui est pas devenue impossible; qu'il se régénère par le travail, qu'il ne fasse plus d'emprunts à l'Allemagne, qu'il crée de toutes pièces un poème dramatique vraiment nouveau, — et nous saluerons avec joie son retour à la vie. Jusque-là, qu'il ne compte pas sur notre indulgence. Nous lui dirons la vérité sans tenir compte de ses terribles menaces. Les gros mots sont de tristes argumens dans toutes les bouches. Dans la bouche de M. Dumas, que la critique a toujours traité en enfant gâté, les gros mots ne se comprennent pas. Il a été loué d'abord selon ses mérites, et plus tard au-delà de ses mérites. Maintenant qu'il s'affaisse après avoir poursuivi pendant dix ans une besogne au-dessus de ses forces, il s'étonne de l'apathie du public, et il essaie de le ramener en battant lui-même la grosse caisse pour ce qu'il appelle son *génie*. C'est une manœuvre maladroite. Qu'il produise des œuvres dignes de

louanges, et les louanges ne lui manqueront pas. Ce n'est pas en se plaçant de sa main entre Eschyle et Shakspeare qu'il rajeunira son nom. Qu'il abandonne à la postérité le soin d'un classement toujours très délicat, et prenne un peu plus de souci de ses contemporains; qu'il ne se pose plus en Galaor, qu'il invente au lieu de menacer, et nous accepterons volontiers des comédies ingénieuses, des drames énergiques en échange des grands coups d'épée dont il menace tous ses détracteurs.

Que dire de *la Niaise* de M. Mazères? Le courage nous manque pour caractériser cette œuvre sans nom. J'entends dire que c'est une littérature nouvelle, qui n'avait pas encore obtenu chez nous le droit de bourgeoisie, que c'est l'inauguration au théâtre du genre administratif. Va donc pour un genre nouveau! mais hélas! c'est un genre ennuyeux, et je crains bien qu'il ne soit pas né viable. Je n'aperçois dans cette prétendue comédie que des costumes fripés qui moisissaient depuis longtemps dans le vestiaire du théâtre, des personnages retirés depuis longtemps du service, à qui l'auteur s'est contenté d'imposer des noms nouveaux. Dans cette cohue de barons, de chevaliers, de marquis, de maréchales, de fermiers et de gardes champêtres, on ne sait à qui s'intéresser. La niaise, ainsi nommée par antiphrase, sans doute pour plaire aux professeurs de rhétorique, n'est guère plus vivante que son mari le procureur; elle dissimule si bien ses rares qualités, que les plus clairvoyans ne réussissent pas à les deviner. Et sur quoi repose toute la fable de cette comédie? Sur une fille naturelle que l'organe du ministère public voulait cacher à sa femme, et qui finit par épouser le marquis. Qui amène le dénouement? M. le garde des sceaux en personne, qui a fait élever la fille naturelle de son ami. Qui égaie la pièce? Un valet qui a étudié ses devoirs dans le répertoire du Théâtre-Français, qui se dit élève de Labranche et de Frontin, dont la mère était femme de chambre chez Mlle Mars. Traiter sérieusement de telles vieilleries serait se montrer sévère jusqu'à la cruauté. Quelle forme donner à l'indulgence pour ne pas renoncer au bon sens?

George Sand et Alexandre Dumas pourront prendre leur revanche, je l'espère du moins; quant à M. Mazères, je crains bien qu'il ne soit condamné à l'inaction; qu'il se console donc en songeant au *Jeune Mari* et aux *Trois Quartiers*. Souhaitons que l'hiver ne s'achève pas sans nous offrir une fantaisie plus vraie que *Flaminio*, un drame plus vivant que *la Conscience*, une comédie plus gaie que *la Niaise*. C'est le vœu de tous les bons esprits, auquel je m'associe de grand cœur. GUSTAVE PLANCHE.

La critique qui a une tradition et qui se préoccupe de la défense de l'art plus que de la glorification des artistes, cette critique, qu'il faudrait inventer de nos jours si elle n'existait pas, est parfois incommode à la vanité des contemporains. En musique surtout, où il est si facile d'agir sur un public ignorant et de l'abreuver de cantilènes frelatées et de rhythmes grossiers, si un juge sévère intervient au milieu de cette foule de convives impatiens, et qu'il leur dise : Prenez garde, on vous trompe, on vous repaît de bruit, au lieu de vous nourrir d'harmonie et d'effets délicats! — ce juge-là est souvent mal venu, et on le traite volontiers de trouble-fête; mais le lendemain et lorsque la nuit a porté conseil, on reconnaît, un peu tard, il est vrai, que le juge sévère était moins un esprit importun qu'un ami éclairé. Il faut que

la vraie critique se résigne à ces mécomptes, car c'est une des conditions du but élevé qu'elle se propose. Nous ne sommes pas assez naïf pour croire que toute peine a sa récompense immédiate, puisqu'alors le courage qui brave l'impopularité et la vertu qui s'immole obscurément à un devoir de la conscience ne seraient qu'un calcul de l'intérêt bien entendu. Si nous avons choisi la voie que nous parcourons, ce n'est pas ignorance des obstacles dont elle pouvait être semée. Aussi, quand nous trouvons une occasion de louer, nous la saisissons avec empressement, tant nous avons à cœur de prouver que le blâme n'est pour nous qu'une manifestation indirecte de l'amour du beau.

Le Théâtre-Italien, que nous avons traité dernièrement avec un peu de sévérité, parce que nous voudrions le voir prospérer, et que nous lui portons un intérêt plus vif que cette foule d'aveugles complaisans qu'on rencontre aux premières représentations, vient d'obtenir un franc et beau succès que nous sommes heureux de signaler. *Matilde de Sabran*, de Rossini, a été chanté par Mmes Bosio et Borghi-Mamo, par MM. Lucchesi, Gassier et Rossi, avec un ensemble et un éclat remarquables. Cette partition, qui n'est pourtant pas un chef-d'œuvre, et que Rossini a improvisée à Rome, en 1821, pour le théâtre d'Apollo, renferme quatre ou cinq morceaux où le génie du maître a déployé sa fougue merveilleuse. C'est lorsqu'on voit un mauvais *libretto* comme celui de *Matilde de Sabran* transformé en un poème délicieux, qu'on apprécie toute la valeur de cette excuse banale des musiciens ordinaires, qui s'en prennent toujours à la fable dramatique quand ils échouent au théâtre. Mais, dira-t-on, que voulez-vous que fasse un compositeur avec une pièce sans intérêt? Qu'il vive et qu'il prouve sa puissance, comme Rossini dans *Guillaume Tell* et Meyerbeer dans *le Prophète*. Quoi qu'il en soit, *Matilde de Sabran*, dont le sujet rappelle un opéra estimé de Méhul, *Euphrosine et Corradin*, est une sorte de *pasticcio* délicieux, où l'on trouve un résumé de toutes les formes rossiniennes. Citons d'abord l'introduction, dont l'*allegro* fait partie maintenant de l'introduction du *Comte Ory* et dérive de *la Gazza ladra;* l'air d'Edoardo au premier acte : *Piange il mio ciglio*, que Mme Borghi-Mamo chante d'une manière qui nous a rappelé le style noble de Mme Pasta; un trio admirable : *Padre, m'abbraccia*, qu'on a bien tort de passer sous silence; un duo pour soprano et basse, entre la comtesse Mathilde et le docteur : *Di capricci, di smorfietti*, plein de coquetterie et de malice, et le quintette : *Questa à la dea*, où Mme Bosio est charmante. Dans l'*andante* à *douze-huit* de ce beau quintette en forme de *canon*, il y a une série de modulations ravissantes. Citons encore le joli quatuor du second acte : *Ah! capisco*, dont l'*allegro* est d'un effet irrésistible; le sextuor, qui rappelle un quintette de la *Cenerentola;* le duo : *No, Matilde non morrai*, où Mme Bosio et Mme Borghi-Mamo se disputent la palme du bel art de chanter, et que le public fait répéter avec enthousiasme. Cela suffit pour défrayer largement une soirée et satisfaire les plus difficiles. Mme Bòsio, dans le rôle de Mathilde, s'est élevée au premier rang des cantatrices *di mezzo carattere*. Il est impossible d'avoir à la fois plus de légèreté, d'assurance et de spontanéité dans la vocalisation. Mme Borghi-Mamo chante certaines parties du rôle d'Edoardo avec un talent et une noblesse de style qui font oublier que certaines cordes de sa voix de *mezzo soprano* sont trop faibles pour un contralto. Nous engageons même la vir-

tuose à abandonner la prétention de vouloir imiter ce que la nature lui a refusé. M. Lucchesi se tire à merveille du rôle si difficile du féroce Corradino, ainsi que M. Gassier de celui du docteur. Puisque nous sommes dans un jour de clémence, n'oublions pas M. Rossi, qui, dans le rôle du poète affamé, ne fait pas trop de grimaces. L'ensemble de l'exécution est parfait, et si le Théâtre-Italien nous donne souvent de pareilles représentations, nous lui présageons une campagne aussi brillante que fructueuse. P. SCUDO.

A PROPOS DE VÉRONÈSE ET DE RUBENS.

En réponse à un passage de mon article sur Rubens relatif aux *Noces de Cana* de Paul Véronèse, le directeur des musées adresse au directeur de la *Revue* la lettre suivante :

Palais du Louvre, le 26 octobre 1854.

Monsieur le directeur,

Hier seulement j'ai eu connaissance d'un article intitulé *Rubens, sa vie et ses œuvres*, publié par M. Gustave Planche dans le numéro du 15 octobre de la *Revue des Deux Mondes*.

M. Planche (en parlant, page 227, des *Noces de Cana* de Paul Véronèse) dit que ce chef-d'œuvre *a subi l'outrage d'une restauration*.

Déjà, dans la même *Revue*, M. Planche avait inséré, le 1er août 1851, un long acte d'accusation contre les *lessivages, ponçages, savonnages*, dont l'administration des musées s'était rendue coupable à l'égard de plusieurs peintures italiennes et flamandes.

Je ne crus pas à cette époque devoir répondre à des critiques aussi malveillantes que peu fondées; mais comme mon silence pourrait être mal interprété, et que les attaques se renouvellent, je suis décidé à y mettre un terme en donnant chaque fois un démenti formel à l'énonciation de tous faits matériellement faux.

Le tableau des *Noces de Cana* n'a subi aucun outrage, n'a point été restauré : il a été sauvé, par un rentoilage habile et indispensable, d'une ruine prochaine et inévitable.

La toile des *Noces de Cana*, partagée transversalement en deux parties à peu près égales à la hauteur de la balustrade qui règne dans le fond, était tendue sur deux châssis juxtaposés. Les liens de fer qui les retenaient ayant cédé, un des châssis se trouvait en surplomb sur l'autre. Un pli fort désagréable s'était formé dans toute la longueur, et le mastic couvert de peinture qui dissimulait la ligne de jonction était tombé en grande partie.

En outre des boursouflures commençaient à se manifester et menaçaient de s'étendre. Après un examen approfondi de l'état du tableau, il fut décidé, afin d'arrêter les progrès du mal et de faire disparaître le pli, qu'on rentoilerait le chef-d'œuvre du maître vénitien, et qu'on l'appliquerait sur une seule toile tendue sur un châssis unique.

Ce rentoilage, qui présentait de grandes difficultés en raison de l'énorme

dimension de la peinture, fut confié à M. Mortemart, qui l'exécuta avec une extrême habileté. Le succès fut tel que l'enlèvement du papier collé sur la face peinte pour la protéger pendant le cours des opérations n'entraîna qu'une légère portion de l'ancien *vernis*. Il ne resta sur la peinture qu'un peu de *chanci*, qui disparut facilement sans emporter avec lui le moindre glacis, et il suffit, pour rendre au tableau tout son éclat, d'y passer un vernis coupé.

A l'exception d'un léger ton *en détrempe*, appliqué le long de la balustrade *à la place où se trouvait le mastic tombé*, et d'un raccord *également en détrempe* sur les *bords* du tableau, éraillés par le frottement du cadre, qui en couvrait environ cinq centimètres, *j'atteste* qu'il n'a été donné aucune touche, aucun glacis sur un endroit quelconque de cette peinture, qui emprunte à son admirable conservation une partie de sa splendeur.

Le fait, s'il n'était pas évident pour l'œil le moins exercé, pourrait être confirmé au besoin par une centaine de personnes qui travaillaient ou passaient constamment dans le grand salon où le rentoilage a été exécuté. Ainsi tombe de soi-même l'accusation de restauration de la tête et de la draperie du Christ, à qui l'artiste a donné judicieusement un ton plus éclatant, afin de détacher la figure principale de la foule qui l'entoure.

Les repeints qui font tache dans le ciel ont même été respectés, pour éviter en les enlevant de rouvrir des blessures qu'on n'est pas toujours certain de mieux cicatriser.

Quant à l'historiette rapportée par M. Planche au sujet de ce restaurateur qui, après avoir commencé à défigurer le tableau, n'a pu achever son œuvre impie, parce qu'il demandait six mois pour en venir à bout, et que l'administration ne pouvait lui accorder que vingt jours, je m'abstiendrai de la qualifier; avant d'inventer une pareille fable, et surtout de la publier, il eût été plus loyal de prendre des informations sérieuses auprès de l'administration elle-même.

J'ai l'honneur de vous prévenir, monsieur le directeur, que je n'ai nullement l'intention d'établir une polémique. Il ne s'agit pas de l'appréciation d'un fait scientifique, de l'examen d'une question d'art, mais d'une assertion complétement fausse.

J'ai recours, monsieur, à votre bonne foi, à votre impartialité, en vous priant d'insérer cette rectification dans votre prochain numéro, bien certain que vous nous éviterez à tous deux le désagrément d'avoir recours aux moyens que la loi met à ma disposition.

Agréez, monsieur le directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le directeur général des musées impériaux,
intendant des beaux-arts de la maison de l'empereur, membre de l'Institut,

Cte DE NIEUWERKERKE.

Il y a deux manières de gâter un tableau : ajouter ou retrancher. Or que dit M. le directeur des musées? Il affirme que pas une touche n'a été donnée à la toile de Paul Veronèse. Ai-je dit le contraire? En aucune façon. Il n'y a pas une seule de mes paroles qui puisse se prêter à une telle interprétation. M. le directeur des musées ajoute que l'opération du rentoilage a été exécutée par M. Mortemart avec une rare habileté; je ne songe pas à le contester.

A l'appui de son témoignage, il invoque celui d'une centaine de personnes qui ont *passé* dans le salon où s'exécutait l'opération du rentoilage, et qui peuvent certifier que le pinceau n'a pas même effleuré *les Noces de Cana*. Jusque-là nous sommes parfaitement d'accord. Je tiens pour vrais, pour incontestables tous les faits affirmés par M. le directeur des musées; mais il avoue en même temps que, pour revivifier la peinture en quelques endroits, on a eu recours à un vernis coupé. Il s'agit évidemment d'un vernis coupé d'essence, car que signifierait un vernis coupé d'eau? Or cet aveu, pour tout homme qui veut prendre la peine d'en peser les expressions, justifie complétement ce que j'ai avancé. Un vernis coupé d'essence! mais il n'en faut pas davantage pour altérer le plus bel ouvrage. Qu'on soumette à cette épreuve la *Joconde* ou l'*Antiope*, et l'on verra ce qu'elles deviendront. On n'a rien ajouté aux *Noces de Cana;* mais sans le vouloir, sans le savoir, avec les meilleures intentions du monde, on a retranché quelque chose. Or la seconde méthode, loin d'être inoffensive, n'est pas moins dangereuse que la première. M. le directeur des musées en appelle aux cent personnes qui ont *passé* dans le salon où se faisait le rentoilage; j'en appelle à tous les peintres qui ont regardé *les Noces de Cana* après le rentoilage, qui savaient d'avance ce que produit le vernis coupé d'essence, et qui ont pu constater une fois de plus les effets désastreux de cette prétendue revivification. Les lois qui président à la composition et à la décomposision des corps sont des lois absolues, des lois sans pitié. Il n'existe pas une chimie particulière à l'usage des restaurateurs de tableaux; ce qui est vrai dans un laboratoire n'est pas moins vrai dans une salle du musée. Or tous les marchands de couleurs, tous les peintres savent parfaitement qu'un vernis coupé d'essence, appliqué sur une peinture ancienne ou nouvelle, altère notablement l'aspect de la toile. On a voulu revivifier *les Noces de Cana*, les rajeunir et leur donner plus d'éclat; on a tout simplement enlevé les glacis qui concouraient à l'harmonie de cet admirable ouvrage. Je n'ai donc pas à me défendre; M. le directeur des musées s'est constitué à son insu mon avocat; il ne saurait plus longtemps m'imputer des accusations malveillantes, puisqu'il a pris soin d'établir lui-même la vérité de mes affirmations. Tous les hommes éclairés, tous ceux qui connaissent par la théorie ou par la pratique les lois qui président à la composition et à la décomposition des corps me donneront raison après avoir entendu mon avocat. Son plaidoyer est tellement puissant, tellement victorieux, que mon acquittement n'est pas douteux. M. le directeur des musées n'avait conçu aucun mauvais dessein contre Paul Véronèse, il ne voulait que le revivifier; malheureusement il s'est laissé égarer par des conseils dangereux. L'accomplissement d'une bonne pensée confié à des mains inhabiles entraîne trop souvent des conséquences funestes. Puisqu'on avait délibéré mûrement avant de trancher la question du rentoilage, il n'eût pas été hors de propos de délibérer à nouveau sur la question du vernis. Si l'on eût appelé à cette nouvelle délibération des hommes du métier, j'ai la ferme confiance qu'ils se seraient prononcés à l'unanimité contre le vernis coupé d'essence, car ce malencontreux vernis ressemble aux eaux merveilleuses que les femmes achètent pour se rajeunir, et qui sillonnent leur visage de rides plus nombreuses. Pour conserver les tableaux entamés par la vétusté, il n'y a que trois moyens inoffensifs, les rentoiler,

renouveler les châssis vermoulus, et boucher les trous bien modestement, si la couleur s'écaille. Hors de ces trois moyens, il n'y a qu'imprudence, témérité. Il n'y a ni malveillance ni improbité à signaler le danger, à montrer les dégâts du vernis coupé d'essence. C'est plus qu'un droit, c'est un devoir.

Si les injures étaient des argumens, M. Michiels serait un écrivain de premier ordre, un logicien de première force. Heureusement les injures ne prouvent rien; les honnêtes gens s'en indignent, le bon sens public en fait justice, et l'homme injurié n'a pas même à s'en occuper. Je pourrais donc me dispenser de répondre à M. Michiels; mais, puisqu'il veut absolument que je parle de lui, je me rendrai à ses instances. Il paraît, d'après une lettre publiée par lui, qu'il m'avait tué il y a quatorze ans. Il m'accuse de l'avoir oublié, et s'étonne de me voir encore vivant. C'est en effet, de ma part, une incroyable prétention. Cependant je dois lui dire que je n'ai pas eu la peine d'oublier ma mort, car je n'ai jamais lu ce qu'il a écrit contre moi. J'ai entendu dire qu'il m'accusait d'avoir emprunté à Walter Scott et à Quatremère de Quincy des détails biographiques sur Fielding, Maturin, Mackenzie, Michel-Ange, et cette terrible accusation n'a excité ni ma colère ni ma curiosité. Je ne me suis jamais posé en biographe. Depuis que je tiens une plume, depuis que j'offre ma pensée au public, une seule préoccupation a dominé tous mes travaux : j'ai tâché de raisonner juste. Lorsqu'il m'arrive de me tromper, et je ne prétends pas à l'infaillibilité, je n'ai pas à me reprocher d'avoir prononcé légèrement. Avant d'entamer une argumentation, j'interroge les documens qui peuvent m'éclairer. S'il s'agit de Phidias, j'ouvre Plutarque ou Pausanias; de Fielding, Walter Scott; de Michel-Ange, Vasari ou Quatremère de Quincy. C'est là ce que M. Michiels appelle un plagiat. Je ne pousserai pas l'ingénuité jusqu'à discuter la valeur d'un tel reproche; ce serait abuser de l'attention du lecteur. Je n'invente pas les faits, je les prends chez les écrivains qui les connaissent et les ont consignés. Je ne m'attribue l'honneur d'aucune découverte : je me contente de penser par moi-même, et c'est déjà une tâche assez difficile. M. Michiels ne comprend pas ainsi les devoirs de l'écrivain, et il l'a bien prouvé dans son livre sur Rubens.

Rubens lui appartient; il n'est permis à personne de toucher à ce grand nom, qui est sa propriété. Comment un homme qui sait le flamand et le hollandais beaucoup mieux que le français, je veux le croire du moins, ne serait-il pas le maître absolu, le possesseur privilégié de l'école flamande? Son droit n'est-il pas évident? Qui donc oserait le contester? Le doute à cet égard équivaut à l'impertinence. Aussi voyez comme M. Michiels use de Weyermann et de M. Bakhuizen! Il sait le flamand et le hollandais; il faut bien qu'il profite de ses avantages. Il assure que personne, excepté lui, ne connaît parmi nous ces idiomes mystérieux. Je ne sais pas le hollandais, et je cite M. Bakhuizen : quelle irrévérence! Il est pourtant question de cet écrivain apocalyptique dans l'*Annuaire* de la *Revue* et dans le travail justement estimé de M. Quinet sur Marnix; mais ni l'*Annuaire* ni M. Quinet n'ont entrepris une monographie sur Rubens, et c'est là mon crime. Il semble que la connaissance du flamand et du hollandais devrait dispenser M. Michiels d'inventer des faits, lorsqu'il s'agit de la Flandre ou de la Hollande. Les découvertes de Weyermann et de M. Bakhuizen, dont il possède le secret par privi-

lége philologique, ne suffisent pas à son ardente imagination. Un homme tel que lui ne peut se contenter des faits découverts par ses devanciers; il faut à tout prix qu'il arrache au passé des révélations ignorées jusqu'alors. Rendons-lui donc pleine justice. Ne cachons pas la lumière sous le boisseau : le jour de la réparation est enfin arrivé. Tressons-lui des couronnes, et ne marchandons pas plus longtemps les honneurs dus à son génie. Ses débuts ont été laborieux, il a subi toutes les angoisses de la persécution. Il a offert à la *Revue des Deux Mondes* des pages écrites de sa main, que la *Revue* a refusé de publier. Aussi quelles invectives, quelles injures ne lui a-t-il pas prodiguées! Ses pages refusées, pour lui quelle irrévérence! pour la France quelle calamité! C'est ce qu'il appelle partager le sort de Lamartine et de Victor Hugo. Cette déclaration ingénue ne doit-elle pas lui concilier la sympathie de ses juges? La découverte inattendue dont M. Michiels peut revendiquer hautement la propriété exclusive, que personne, je l'espère, n'osera lui disputer, prépare une grande joie au monde des érudits : je dis prépare, car les érudits ne connaissent pas tout leur bonheur; mais, dès qu'ils sauront la découverte de M. Michiels, ils lui témoigneront leur reconnaissance par un immense éclat de rire. De quoi s'agit-il donc? Le lecteur est sans doute impatient d'apprendre cette merveilleuse nouvelle. Les prodiges de sagacité qui ont établi la renommée de Galilée, de Newton, de Kepler, ne sont que des enfantillages, si on les compare au secret que M. Michiels vient de nous révéler. Sans lui, nous ne saurions pas que Rubens est le disciple de Spinoza. Au premier aspect, cette découverte n'a l'air de rien; mais quand on prend la peine de l'examiner, on est saisi d'admiration. C'est tout un monde de pénétration et de sagacité. Rubens disciple de Spinoza! Voilà qui suffit pour classer un homme, pour lui assigner le rang qui lui appartient, pour établir ses droits aux yeux de la postérité! C'est comme le *quoi qu'on die* des *Femmes savantes*. Ce seul mot en dit plus qu'il n'est gros. Si j'avais eu le bonheur de révéler aux savans étonnés un secret si merveilleux, je voudrais me reposer toute ma vie et jouir paisiblement de la gloire que j'aurais conquise. Un homme vulgaire, un homme asservi à la routine, n'aurait jamais osé prononcer de telles paroles; avant de compter Rubens parmi les disciples de Spinoza, il aurait voulu savoir dans quel temps vivait Spinoza; mais de pareils tâtonnemens ne conviennent pas aux hommes de génie. Fi donc! fouiller dans les biographes! Cela est bon tout au plus pour les petits esprits, pour les chétifs, pour les plagiaires, qui ne savent inventer ni les dates ni les faits. Quand Rubens mourut en 1640, Spinoza n'avait que *huit ans*, car il était né en 1632; mais une pareille objection peut-elle arrêter une intelligence qui domine tous les temps et tous les lieux? Allons donc! Le premier livre de Spinoza n'a paru qu'en 1663, vingt-trois ans après la mort de Rubens. Qu'importe? Quand M. Michiels rencontre sur sa route un caillou de cette importance, il le broie sous son talon, et passe outre. Les *Méditations* de Descartes, sans qui Spinoza n'existerait pas, n'ont paru qu'un an après la mort de Rubens : autre grain de sable que M. Michiels réduit en poudre. L'auteur de cette découverte admirable est assuré de vivre dans la postérité la plus reculée, son nom ne périra pas, et pourtant cette part si belle, cette part splendide, ne suffit pas à son ambition. Il veut réduire à néant tous les noms qui ne sont pas le sien. Riche d'une gloire si justement acquise, en possession de l'éton-

nement de ses contemporains, admiré, fêté comme un prodige d'érudition, cité partout comme un puits de science, comme l'héritier direct de Pic de la Mirandole, capable comme lui de parler sur tout ce qu'on sait et sur quelques autres choses, il n'est pas content. Il connaît à fond l'histoire, la philosophie, l'archéologie, l'esthétique, tous les progrès de l'esprit humain depuis deux mille ans, et le flamand, et le hollandais! Que faut-il de plus pour rendre un homme heureux, pour combler tous ses vœux? Et pourtant M. Michiels accuse ses contemporains d'ignorance et d'ingratitude; il rêve la gloire d'Érostrate et cherche en vain le chemin qui mène au temple d'Éphèse.

GUSTAVE PLANCHE.

LES POPULATIONS OUVRIÈRES ET LES INDUSTRIES DE LA FRANCE DANS LE MOUVEMENT SOCIAL DU XIXe SIÈCLE, par M. A. Audiganne (1). — Depuis 1815, l'industrie a pris un grand essor, et elle exerce aujourd'hui une influence prépondérante sur les destinées des états. Ce sera l'honneur du XIXe siècle d'avoir développé et amélioré les moyens de production, créé de nouvelles branches de travail et ouvert de larges horizons à l'activité humaine. La France peut revendiquer une grande part dans ce mouvement que la paix, l'abondance des capitaux, les découvertes des sciences et le progrès des arts ont imprimé au génie de tous les peuples. Elle a conquis à côté de l'Angleterre le rang de puissance industrielle de premier ordre. Elle fabrique les produits les plus variés, et elle les fabrique avec une perfection sans égale. Aussi n'y a-t-il point d'étude qui soit à la fois plus intéressante et plus attrayante que celle de l'industrie française. En même temps, et par une conséquence naturelle, l'attention s'arrête sur la nombreuse armée de travailleurs que l'industrie a enrolée sous ses drapeaux. Cette armée couvre aujourd'hui en quelque sorte le sol de la France, et les ouvriers des manufactures, de même que les ouvriers des champs, occupent un rang à part, et un rang très considérable, dans notre organisation sociale.

M. Audiganne a entrepris de peindre le tableau si animé, si varié, que présentent nos populations industrielles. Les lecteurs de cette *Revue* ont pu déjà le suivre dans l'ensemble d'études qu'il leur a consacré. L'auteur a divisé la France en un certain nombre de groupes, et il a retracé les traits généraux comme les traits particu- liers qui caractérisent chacune de ces régions. Quelle est actuellement la condition matérielle et morale des ouvriers? Quelles sont leurs idées, leurs aspirations dans le grand mouvement social dont notre siècle est témoin? Comment ont-ils traversé la dernière période révolutionnaire? Enfin par quels moyens la société peut-elle, avec profit pour eux, avec honneur et profit pour elle-même, les maintenir sous la discipline salutaire du travail? Tels sont les principaux points que M. Audiganne a successivement abordés, et dont l'étude, au temps où nous sommes, vient fort à propos.

Sans revenir sur des questions traitées ici même par l'auteur de ce livre, nous croyons devoir nous arrêter surtout aux nouvelles études par lesquelles M. Audiganne a complété son premier travail. Il y a ajouté notamment un exposé de l'industrie parisienne, ainsi que des observations générales dans

(1) Deux vol. in-12; Paris, chez Capelle, rue Soufflot, 16.

lesquelles il a résumé la pensée de son livre et présenté un plan d'enseignement industriel. Suivant lui, cet enseignement, tel qu'il est aujourd'hui constitué, ne répond pas aux besoins de l'industrie. Les écoles sont peu nombreuses, trop théoriques, trop éloignées des masses; l'instruction y est uniforme, alors qu'elle devrait varier dans les différens districts, et être appropriée au caractère du travail local. Les défauts du système sont si manifestes que déjà l'on a émis plusieurs projets de réformes. On a proposé, soit d'augmenter le nombre des écoles d'arts et métiers, soit d'annexer aux lycées et colléges, en dehors des études littéraires, un enseignement spécial qui préparerait un certain nombre de jeunes gens aux carrières industrielles. M. Audiganne ne pense pas que ces deux projets puissent être utilement adoptés. « Comme c'est en bas, dit-il, qu'on veut porter la lumière, c'est en bas qu'il faut agir. De petites écoles industrielles communales dirigées par des hommes pratiques, où les enfans seraient admis avant, pendant ou après l'apprentissage, et où ils recevraient une instruction adaptée aux exigences des industries locales, sont les seuls moyens d'arriver au but. » Indépendamment des écoles industrielles, M. Audiganne recommande la création de bibliothèques spéciales et les dons de livres. Il rappelle à ce sujet l'exemple de l'Angleterre, où de grandes manufactures possèdent des bibliothèques ouvertes aux ouvriers qu'elles emploient. Quant au mode d'exécution, comme il s'agit de besoins qui changent suivant le caractère de l'industrie dans les diverses parties du pays, M. Audiganne estime que les conseils généraux ou les conseils municipaux seraient beaucoup mieux que le gouvernement central en mesure d'apprécier ces besoins. Tel est le projet dont M. Audiganne s'attache à développer les avantages. Il nous a paru utile d'en indiquer ici les bases; il n'y a pas en effet de question qui présente plus d'intérêt pour nos populations ouvrières, et on ne doit pas perdre de vue que les pays voisins, nos rivaux en industrie, étudient très sérieusement les moyens d'organiser ou de développer l'enseignement professionnel. En Angleterre notamment, l'administration consacre aujourd'hui de larges sommes à l'entretien des écoles de dessin.

En exposant, d'après une série d'observations scrupuleusement déduites de l'examen impartial des faits, la condition des classes ouvrières, M. Audiganne a rendu à l'industrie un véritable service. « Il a dit le bien comme le mal, le premier avec contentement, le second avec ménagement. » C'est ainsi que l'un de nos écrivains les plus éminens, excellent juge en pareille matière, M. Michel Chevalier, a déjà caractérisé un fragment de cette excellente étude. On peut généraliser cette appréciation si compétente et l'étendre aujourd'hui à l'ensemble du travail que vient de publier M. Audiganne. Lors même que l'on contesterait l'exactitude de certains détails qui rentrent dans le domaine de la politique, et qui par cela même provoquent naturellement un conflit d'opinions, on ne saurait méconnaître la portée économique et l'utilité sociale d'un livre où se trouvent retracés avec une rare sûreté de coup d'œil le tableau de notre situation industrielle et la physionomie des populations ouvrières de la France au milieu du XIXe siècle. C. LAVOLLÉE.

V. DE MARS.